This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Library
of the
University of Wisconsin

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ESSAI

SUR

L'ÉVOLUTION PSYCHOLOGIQUE DU JUGEMENT

Digitized by Google

Digitized by Google

Bibliothèque de la Fondation Thiers. — V.

ESSAI

SUR

L'ÉVOLUTION PSYCHOLOGIQUE

DU JUGEMENT

PAR

THÉODORE RUYSSEN

Ancien élève de l'École normale supérieure
Ancien pensionnaire de la Fondation Thiers
Chargé de Cours de philosophie à l'Université d'Aix-Marseille
Docteur ès lettres

PARIS
FELIX ALCAN, EDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1904

Tous droits réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

101956
DEC 18 1906

BIN
·R94

« La coutume est notre nature. Qui s'accoutume à la foi la croit. »

PASCAL (*Pensées*).

« Qui veut croire croira. »

(RENOUVIER (*Psych. ration.*, 2e éd., t. II, p. 26).

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

I. HISTORIQUE DU PROBLÈME

§ 1. — On peut concevoir et, en fait, on a proposé bien des définitions et bien des théories du jugement ; mais il n'y a guère que deux méthodes possibles pour aborder l'étude de cette opération mentale.

On peut, tout d'abord, considérer le jugement sous sa forme achevée, tel que nous le trouvons dans la science, dans la littérature, dans les dogmes religieux ou simplement dans les affirmations du bon sens. Ces jugements s'expriment tous par des propositions, et ces propositions se composent, dans presque tous les cas, de plusieurs termes. Un premier travail d'analyse, tout grammatical, consiste alors à distinguer et à définir les fonctions verbales des termes, à réduire ces fonctions au plus petit nombre de types possibles : sujet, attribut, copule, et à découvrir les relations de ces termes entre eux. Un second travail, analogue au premier, distingue ensuite entre les jugements eux-mêmes des types généraux et, entre ces types eux-mêmes, des relations rationnelles telles que les uns étant donnés, d'autres plus particuliers ou plus généraux, positifs

Digitized by Google

ou négatifs, peuvent être légitimement dérivés des premiers. Il établit les lois de cette dérivation et détermine le degré de certitude qu'elle comporte. Ce premier point de vue, tout formel, est celui du logicien.

Tout autre est le point de vue du psychologue. Celui-ci, au lieu de rechercher ce que *doit être* le jugement pour être valable en raison, se demande ce qu'il *est* en tant qu'opération mentale et comment il *se fait*. Derrière les termes, il retrouve des idées et, au delà des idées, des représentations, c'est-à-dire des données de la conscience ; derrière la proposition, il aperçoit un pouvoir d'analyse et de synthèse capable de dissocier les éléments que l'expérience présente liés, d'unir ceux qu'elle présente isolés, et recherche l'origine de ce pouvoir ; il distingue, dans la genèse de l'affirmation, des étapes, et des degrés dans la certitude. En un mot, le psychologue considère le jugement, non plus comme un produit, mais comme une fonction dont il décrit les organes et l'activité.

§. 2. — Qu'il soit légitime et profitable de se placer à l'un et à l'autre de ces deux points de vue, c'est ce que personne ne songe à contester. Mais on s'explique aisément que le point de vue de la forme ait, le premier, sollicité l'attention des philosophes et que la logique du jugement ait été presque achevée bien avant que la psychologie eût été constituée comme science indépendante. C'est ainsi que la gymnastique et l'hygiène ont de longtemps devancé l'anatomie et la physiologie, parce qu'il n'est pas plus nécessaire, pour se mouvoir harmonieusement et se nourrir sainement, de connaître le mode d'attache des muscles ou les réactions chimiques de la diges-

Digitized by Google

tion, qu'il n'importe, pour penser juste, d'avoir étudié les opérations de l'âme. En revanche, « l'art de penser », les règles de la démonstration et de la réfutation devinrent nécessaires du jour où l'usage de la parole put modifier le verdict d'un tribunal ou l'opinion d'une assemblée politique ; et l'on comprend que les premiers professeurs d'éloquence, les Sophistes, aient, les premiers aussi, tenté de débrouiller les règles de la pensée juste, de même qu'ils discernèrent les règles grammaticales et les parties du discours dont, avant eux, tout le monde se servait sans le savoir. Mais leur recherche, tout intéressée, s'arrêta aux procédés extérieurs qui permettent à volonté de fortifier ou d'ébranler une thèse donnée ; ils négligèrent l'étude du réel pour de subtiles discussions sur le possible, et ces maîtres de « l'art de persuader » en arrivèrent à nier la possibilité de toute affirmation. Toute chose est vraie, dit Protagoras, dans la mesure où elle apparaît telle. — Rien n'est connaissable, réplique Gorgias, et le connaissable ne saurait être communiqué, puisqu'une seule et même idée ne saurait être présente en plusieurs esprits ; — si d'ailleurs le jugement affirme d'un sujet plusieurs attributs, ce sujet est à la fois un et plusieurs, ce qui est contradictoire. En un mot, les sophistes n'avaient isolé les concepts du langage que pour proclamer la vanité des liaisons, opérées entre eux par la parole.

§ 3. — Aussi la préoccupation des grands successeurs des Sophistes fut-elle de résoudre ce problème importun de l'un et du plusieurs, de rétablir la possibilité du jugement et, du même coup, l'objectivité compromise de la connaissance par concepts. Que l'idée soit, comme le veut Platon, la réalité même

Digitized by Google

des choses, ou qu'elle en exprime, selon la doctrine d'Aristote, la forme essentielle, le jugement qui unit les concepts n'est plus étranger à ce qui est ; il saisit même ce qu'il y a de plus réel dans le sujet et en exprime le degré de généralité. Aussi la théorie du jugement est-elle, pour les deux grands Socratiques, la préface indispensable de la métaphysique (1) ; et à cette préface ils ont donné le développement que l'on sait. Mais leur théorie est loin d'être encore dégagée du point de vue logique, et même grammatical, des Sophistes. Pour Platon, comme pour Aristote, les termes ne sont par eux-mêmes ni vrais ni faux ; c'est quand ils entrent dans le discours (λόγος), qu'ils désignent la vérité ou l'erreur (2). La division aristotélicienne des catégories est même directement inspirée de la division des formes verbales de l'affirmation (3).

§ 4. — Après Aristote, l'ère des hardiesses dialectiques semble close. Les successeurs immédiats d'Aristote, Théophraste et Eudème, et bientôt les Epicuriens, et surtout les Stoïciens, perdent le sentiment de l'unité des sciences philosophiques ; ils font de la logique une discipline à part, purement formelle et grammaticale. Ils écrivent des manuels d'école surchargés de classifications subtiles des termes et des propositions, hérissés de formules et de règles ; ils instituent toute une science de mots que l'élève peut s'assimiler par simple effort de mémoire, la « scolastique ». Et la

(1) Arist. *Métaph.* IV, 3 ; 1005 b. 4.

(2) *Sophist.*, p. 261, E sq. Dans *Théét.*, p. 190 A, Socrate dit : « Juger, selon moi, c'est parler ». ("Εγωγε τὸ δοξάζειν λέγειν καλῶ καὶ τὴν δόξαν λόγον εἰρημένον, οὐ μέντοι πρὸς ἄλλον οὐδὲ φωνῇ, ἀλλὰ σιγῇ πρὸς αὑτόν). Cf. *De Intepret.* I, 16 a, 12.

(3) *De Categ.*, c, 4 ; *Metaph.*, V. 7, 1017 a 23.

Digitized by Google

scolastique du Moyen-Age, héritière directe des derniers logiciens grecs ou latins, nourrie des manuels de Porphyre, de Marcien Capella et de Boèce, aggrava le formalisme de l'ancienne logique. Les « nominalistes » n'ont pas craint de réduire les concepts aux mots eux-mêmes ; et leurs adversaires, loin de chercher un argument dans l'analyse psychologique de l'affirmation, s'en tinrent à la discussion théorique de la valeur des concepts et des termes dans la proposition. Quand je dis : Socrate est homme, dit Guillaume de Champeaux, j'affirme de Socrate toute l'humanité ; mais comme j'affirme également de Platon ce concept indivisible, je dois admettre que l'humanité est l'essence commune aux individus qui ne se distinguent que par la diversité des accidents (1). Abélard lui-même, qui a entrevu le rôle de l'activité mentale dans le jugement, oppose au nominalisme des arguments de pure logique ; il remarque avec justesse que le mot n'est général qu'autant qu'il est affirmé de plusieurs *(prædicatum de pluribus)*, c'est-à-dire qu'il reçoit de l'acte du jugement sa généralité (2). Aussi bien, après des fortunes diverses, le nominalisme est-il le véritable vainqueur des batailles de la scolastique. Du quatorzième au seizième siècle, les disciples de Guillaume d'Occam ont rempli les écoles du bruit stérile de controverses verbales qui n'ont plus même l'intérêt religieux et métaphysique des spéculations d'un Saint-Anselme ou d'un Saint-Thomas, car elles abandonnent à la foi les problèmes théologiques que les grands docteurs scolastiques ne refusaient point de soumettre à la lumière de la raison. Comme les suc-

(1) Janet et Séailles. *Hist. de la Philos.*, p. 503.
(2) Ch. Rémusat, *Abélard*, II, p. 100 et suiv.

Digitized by Google

cesseurs d'Aristote, ils séparèrent la logique de l'ensemble des recherches philosophiques. A plus forte raison, dédaignèrent-ils de la vivifier au contact de la réalité et de l'associer à la science de la nature ou à la réflexion sur l'esprit pensant. A l'aube de la philosophie moderne, la théorie formelle du jugement n'avait plus à recevoir, de Port-Royal et de Hamilton, que des remaniements de moindre importance : la psychologie du jugement restait tout entière à fonder.

§ 5. — Est-ce à dire cependant que toute la philosophie de l'Antiquité et du Moyen-Age ait si dédaigneusement négligé l'étude empirique du moi que le psychologue moderne ne lui soit redevable d'aucune indication sur la nature du jugement ? En fait, de même que les alchimistes, en cherchant à faire de l'or, ont découvert des réactions imprévues et des corps inconnus, les métaphysiciens grecs et les scolastiques eux-mêmes ont fait plus d'une fois de bonne psychologie sans le vouloir. Seulement, leurs observations portent le plus souvent la trace des théories qu'elles sont destinées à illustrer. C'est ainsi que nous trouvons dans le *Théétète* une bien intéressante théorie psychologique du jugement. Platon, le premier, avec la plus grande précision, distingue de la sensation (αἴσθησις) des yeux et des oreilles, l'acte de l'âme « quand elle s'occupe par elle-même » de ce qui est commun aux sensations visuelles et auditives et que, par suite, les organes sensibles ne pourraient percevoir : l'être et le non-être, l'identité et la différence, l'unité et le nombre (1). Cet acte est le jugement (δοξάζειν). Ainsi Platon aperçoit déjà dans la

(1) Ὅταν αὐτὴ καθ' αὑτὴν πραγματεύηται περὶ τὰ ὄντα, p. 187 A.

Digitized by Google

représentation la matière que l'activité de l'entendement devra saisir et analyser. Mais, si suggestif qu'il soit, cet aperçu n'est, dans le platonisme, qu'un moment de la théorie des idées, moment inférieur et négatif, puisque la seconde partie du *Théétète* tend à prouver que le jugement, à aucun degré, n'est identique au vrai savoir, à l'intuition intelligible.

De même, la théorie stoïcienne de l'affirmation, qui semble devancer de vingt siècles l'empirisme de Hume, est tout entière subordonnée à la fin générale du système et orientée vers la pratique. Si, en effet, la force contraignante de certaines sensations (καταληπτικὴ φαντασία) entraîne irrésistiblement l'adhésion (συγκατάθεσις) de notre esprit, elle nous révèle du même coup l'énergie (τόνος) des choses et nous donne la mesure de la résistance que notre volonté peut leur opposer. Le sage ne se dérobe point à l'évidence sensible ; mais il reste maître de son jugement à l'égard de ses propres passions ; c'est sa raison qui donne leur prix aux choses (1).

Si enfin, jusque dans la scolastique, chez Guillaume d'Occam, nous trouvons une exacte distinction de l'acte du jugement *(actus judicativus)* qui s'ajoute à la perception *(actus apprehensivus)*, c'est qu'il importe pour ce nominaliste outrancier de prouver que l'entendement ne saurait avoir la connaissance intuitive des essences et que l'existence ne peut être aperçue que dans les individus concrets (2). La psychologie des scolastiques est servante de leur métaphysique, comme leur métaphysique est servante de leur foi.

(1) V. Brochard, *De assensione Stoici quid senserint*, Nancy 1879.

(2) Ueberweg *Grundriss der Gesch. der Philos.*, 7e éd., t. II, p. 263. — Jérusalem. *Die Urtheilsfunction*, p. 49 et suiv.

Digitized by Google

§ 6. — En sera-t-il autrement de leurs successeurs? Ou plutôt n'est-ce pas de leurs « continuateurs » que nous devrions parler ? Les Cartésiens, Malebranche excepté, Kant et ses disciples immédiats ne sont-ils pas encore des scolastiques, dans la mesure où ils ont prétendu aller de l'esprit aux choses et construire à priori la théorie du monde et de l'âme ? Sans doute, en cherchant le critère de toute certitude dans l'affirmation par le moi pensant de sa propre existence, Descartes ouvrait la voie à la psychologie introspective ; mais lui-même n'a analysé les faits de la vie mentale que pour justifier sa méthode ou étayer sa métaphysique. Sa théorie si profonde du jugement n'a d'autre fin que de concilier la possibilité de l'erreur avec l'existence d'un Dieu qui ne saurait tromper sa créature (1). En elles-mêmes, dit Descartes, les idées de l'entendement, qu'elles viennent de Dieu ou de l'expérience, ne sont ni vraies ni fausses, car l'entendement est passif et, par lui, « je n'assure ni ne nie aucune chose » (2). Mais la volonté est libre et d'une liberté infinie, « puisqu'en effet je l'expérimente si ample et si étendue qu'elle n'est renfermée dans aucunes bornes » (3). C'est cette puissance de la volonté qui « suit ou fuit les choses que l'entendement nous propose » (4) ; c'est elle qui nous incline vers les idées claires ou nous égare, au-delà des bornes étroites de l'entendement, dans les ténèbres des idées confuses. Nous sommes donc responsables de nos erreurs et n'avons pas sujet de nous plaindre de cette responsabilité, qui est en nous le

(1) *Médit.*, IV. 3.
(2) *Ibid.*, 7.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

Digitized by Google

gage d'une haute perfection (1). Comment, au reste, s'établit ce rapport entre la volonté et l'entendement? Pourquoi cette volonté, qui n'est point indifférente au vrai, mais qui y incline naturellement, adhère-t-elle aux idées confuses au lieu de suspendre l'affirmation? Comment s'opère le passage des idées confuses aux idées claires? Ce sont là autant de problèmes embarrassants que la psychologie sommaire de Descartes ne s'est point attardée à éclaircir.

§ 7. — En prenant le contre-pied de l'explication cartésienne du jugement, Spinoza n'en a point modifié le caractère purement spéculatif. Et pourtant sa thèse s'oppose point par point à celle de son devancier. L'entendement seul, d'après lui, a pour fonction d'affirmer ou de nier. L'idée n'est plus une sorte de peinture inerte à laquelle l'attention s'ajoute pour lui donner le relief et la vie ; elle s'affirme elle-même : « Celui qui a une idée vraie sait en même temps qu'il a cette idée et ne peut douter de la vérité de la chose qu'elle représente » (2). L'idée du triangle enveloppe l'affirmation que ses trois angles sont égaux à deux droits, comme cette affirmation implique l'idée du triangle. L'idée et l'affirmation sont donc réciproques (3). L'erreur consiste dans l'inégale adéquation de nos idées ; ou plutôt toute erreur contient une part de vérité qui en est l'élément positif ; quant au reste, l'erreur n'est que privation de vérité. Mais à quoi tend, en définitive, cet intellectualisme extrême? Nous en trouvons tout aussitôt l'explication

(1) *Ibid.* 13-16. Cf. Brochard, *L'Erreur*, 2e éd., p. 45 et suiv.
(2) *Ethique*, II, prop. 43.
(3) *Ibid.*, prop. 49, Démonstr.

Digitized by Google

dans le corollaire de cette même proposition 49, dont le long scolie est expressément dirigé contre Descartes : « La volonté et l'entendement sont une même chose » (1), et il est faux « que nous ayons le libre pouvoir de suspendre notre jugement » (2). Le doute résulte, non de l'opposition des deux facultés, mais de celle de deux idées également confuses. Ainsi est rétablie l'unité de l'âme humaine rompue par le dualisme cartésien de la volonté et de l'intellect ; ainsi est rétablie surtout l'unité de la volonté humaine et de la volonté divine, condition de « notre souveraine félicité », de notre résignation à la nécessité et de nos vertus sociales. (3)

§ 8. — Comme Spinoza, Kant aperçoit dans le jugement l'acte propre de l'entendement ; et comme Descartes, quoique en un sens tout différent, il accorde à la liberté le pouvoir de déterminer certaines vérités, celles de l'ordre pratique. Mais le but et la méthode même du criticisme devaient exclure toute recherche sur le développement empirique de cette double activité. Kant ne cherche pas à échapper au doute méthodique, comme Descartes, ni à fonder la béatitude, comme Spinoza. Il trouve, comme autant de données inaccessibles au doute, la certitude dans la science de son temps et la loi de la conduite dans la conscience de tout homme raisonnable. Aussi se propose-t-il uniquement de retrouver les conditions formelles qui rendent possible ce savoir objectif et cette obligation absolue. Etant à priori, les conditions du savoir ne sauraient être elles-mêmes déterminées qu'à priori, par une réflexion appliquée, non pas sur le contenu

(1) *Ibid.*, Coroll., éd. Saisset, p. 98.
(2) *Ibid.*, p. 102.
(3) p. 104-105.

Digitized by Google

conscient, mais sur la forme pure de la connaissance. (1) A première vue cependant, on pourrait être tenté de chercher dans la célèbre distinction des jugements synthétiques et analytiques, une théorie implicite de la genèse psychologique des jugements ; et nous ne tarderons pas à constater que nombre de psychologues du dernier demi-siècle ont précisément cru pouvoir ramener le problème de la nature psychologique du jugement à cette question d'apparence très simple : le jugement est-il une synthèse ? Est-il une analyse ? Mais ce serait, croyons-nous, se méprendre gravement sur les intentions formelles de Kant que de chercher dans la *Critique de la Raison pure* un premier essai d'enquête psychologique sur la genèse de la faculté de juger. « Ou bien, dit Kant, le prédicat B appartient au sujet A comme quelque chose déjà contenu (mais d'une manière cachée) dans le concept A ; ou bien B, quoique lié à ce concept, est placé tout à fait en dehors de lui » (2). Il est évident que cette distinction, aussi bien par le fond que par la forme, est purement logique, c'est-à-dire qu'il n'est question que des rapports d'exclusion ou d'inclusion que la raison, libre de toute émotion et de tout entraînement, aperçoit entre des concepts achevés et clairs, sinon distincts. Et Kant ne se demande pas, ce qui serait tout le problème psychologique, comment un prédicat est aperçu dans un sujet ou ajouté à ce sujet; si l'entendement de l'enfant l'aperçoit ou l'ajoute de la même manière que l'entendement adulte ; si le concept, et par suite le jugement, n'ont pas eux-mêmes une histoire, avant d'en arriver aux propositions qui traduisent le savoir d'un Newton. S'il pense que

(1) *Raison pure*, trad. Barni, t. I, p. 116.
(2) *Ibid.*, p. 54.

Digitized by Google

« les jugements d'expérience sont tous, comme tels, synthétiques », ce n'est pas qu'il en ait fait l'observation, mais c'est qu'en effet « il serait *absurde* de fonder un jugement analytique sur l'expérience, puisque, pour former un jugement de cette sorte, je n'ai pas besoin de sortir de mon concept » (1). Quand il dressera la liste des catégories, c'est sur la table logique des jugements qu'il la calquera. Et l'on ne peut douter que cette conception de cadres à priori, dont l'application aux choses rend l'affirmation possible, bien loin de se fonder sur l'observation psychologique, ne soit de nature à stériliser à l'avance toute psychologie. Nous en lisons l'aveu chez Kant lui-même. Dans l'*Anthropologie* (2), il oppose la conscience psychologique, qui ne nous informe que de la façon dont nous nous apparaissons à nous-même, à la conscience logique, qui nous fournit l'« aperception » de l'unité formelle du moi dans les diverses opérations de l'intelligence. Dans la *Critique de la Raison pure*, il abandonne à ce qu'il appelle la « logique appliquée » l'étude des conditions subjectives de la certitude, l'attention, le doute, la persuasion (3). Et s'il a laissé dans l'*Anthropologie* de piquantes réflexions sur les qualités et les défauts de la faculté de juger, il l'a fait, en essayiste, sans croire qu'il y eût intérêt pour la Critique elle-même à retrouver dans l'observation de l'apparence interne l'histoire de nos certitudes scientifiques et morales.

§ 9. — A vrai dire, la méfiance de Kant contre la psychologie empirique n'était pas sans fondement ; il savait que d'autres, avant lui, avaient déjà entrepris d'écri-

(1) p. 55.
(2) l. 8, trad. Tissot, p. 35.
(3) t. I, p. 114.

Digitized by Google

re la physiologie de l'esprit ; il avait trouvé et admiré chez Hume le « géographe de la raison humaine » (1), et la tentative du philosophe écossais avait singulièrement troublé sa quiétude dogmatique. Hume, en effet, avait dépassé d'un seul coup, par son explication du jugement, toutes les théories de ses devanciers anglais, non seulement le médiocre nominalisme de Hobbes, mais l'empirisme de Locke et l'idéalisme de Berkeley. Locke s'en tient à la définition traditionnelle du jugement : la perception de la convenance ou de la discordance des idées (2). Si nos idées nous viennent de l'expérience, Locke ne doute pas que le pouvoir de les unir ou de les séparer ne nous ait été donné de toutes pièces par Dieu (3) ; et il a si peu songé à expliquer par l'association la formation normale de nos croyances, qu'il ne craint pas de la dénoncer comme une sorte de« folie » et de lui imputer de « bizarres assortiments d'idées » (4). Quant à Berkeley, il ne repousse le sensualisme que pour chercher en Dieu l'origine des idées et de l'ordre que nous apercevons entre elles. Hume, au contraire, ne contestera pas seulement l'origine rationnelle des idées les plus abstraites que nous avons des choses, mais celle de l'idée du moi lui-même ; car le moi, avec toutes les facultés que lui prête la psychologie rationnelle, ne nous est connu qu'à titre de phénomène intérieur. Dès lors, nous pouvons bien parler des relations constantes que l'observation discerne entre nos idées, mais non d'un pouvoir inné qui confèrerait à ces relations la vérité ou l'erreur. Hume ira jusqu'à rejeter expressé-

(1) *Raison pure, Méthodol.*, t. II, p. 327
(2) *Essais*, IV, XVII, 14-17.
(3) *Ibid.*, XVIII, 8.
(4) II, 33, § 1-4

Digitized by Google

ment la division traditionnelle des actes de l'entendement en conception, jugement et raisonnement. « Ces trois actes de l'entendement, à les voir sous leur vrai jour, rentrent tous dans le premier et ne sont rien de plus que des manières particulières de concevoir nos objets. Que nous en considérions un ou plusieurs..... l'acte de l'esprit ne va point au delà d'une simple conception » (1). Toutes nos opérations mentales se réduisent ainsi à des relations d'impressions ou d'idées. Le jugement, entre autres, ne consiste pas à lier ou à séparer des idées. Dans l'affirmation de l'existence de Dieu, le concept d'existence n'ajoute rien à l'idée que j'ai de Dieu. Entre l'idée et le jugement, il n'y a donc pas différence de nature, mais de degré seulement, et c'est cette différence de degré, cette « vivacité » de l'idée ou de l'impression qui constitue la croyance ; et si nous demandons comment certaines relations acquièrent ce degré particulier de vivacité et de force, Hume nous renvoie au principe d'explication unique qui domine sa psychologie, à l'association inséparable, à l'habitude.

Nous aurons, dans le cours de ce travail, à apprécier la valeur d'une explication qui fait aussi bon marché de la spontanéité du sujet pensant. Ce qu'on ne peut nier, c'est le retentissement profond et durable qu'a eu sur la psychologie moderne cette forme si ingénieuse de l'empirisme. Tandis que Kant n'échappait aux séductions de la méthode suivie par Hume qu'en se rejetant violemment dans la voie tout opposée de la méthode transcendantale, Hume trouvait en Ecosse, en Angleterre, et plus tard en France et en Allemagne, des continuateurs plus avi-

(1) *Traité de la Nature humaine*, III, 7, trad. Pillon, p. 132, note.
(2) *Ibid.*, p. 128.

Digitized by Google

sés qui en appelèrent de la psychologie un peu sommaire du *Traité de la Nature humaine* à une observation plus rigoureuse de la conscience individuelle, des croyances sociales, du langage, ou même des réactions organiques. Mais c'est à lui cependant que revient le mérite d'avoir entraîné disciples et adversaires sur le terrain solide de l'expérience ; mieux que le « géographe », il a été le premier physiologiste de l'esprit humain.

§ 10. — Après Hume, et grâce à son exemple, la philosophie moderne a accordé à la psychologie de la croyance une place considérable, si considérable que nous ne saurions tenter d'en retracer l'histoire et de faire l'examen des nombreuses théories qui se proposent aujourd'hui même au choix du critique. Précisément parce que le caractère systématique et à priori en est beaucoup moins accusé que chez un Descartes, un Spinoza ou un Kant, ces théories ne se prêtent que difficilement à des groupements définis. D'ailleurs, dans la mesure où elle est devenue une science expérimentale, la psychologie de la croyance s'est enrichie, depuis un siècle, d'observations sans nombre qui sont devenues, comme tous les faits scientifiques, la matière commune et anonyme de tous les chercheurs de formules générales. Aussi nous contenterons-nous d'indiquer les principales directions vers lesquelles semble s'être porté, depuis un siècle environ, l'effort des psychologues de la croyance.

§ 11. — Quelques-uns ont cherché à passer directement de la logique à la psychologie, et définissent le jugement comme une analyse ou une synthèse de représentations. D'après l'un des plus éminents logiciens de ce temps, M. Chr. Sigwart, ce n'est pas seule-

Digitized by Google

ment le jugement logique, traduit par la proposition, qui comprend deux termes, c'est aussi le « jugement vivant » qui unit deux éléments conscients, la « représentation-sujet » et la « représentation attribut » ; et pour se prêter à cette synthèse, les représentations ne doivent pas être des données absolument nouvelles ; elles doivent constituer un contenu familier de la conscience (1). Mais M. Sigwart estime n'avoir pas à rechercher l'origine de ce contenu, et c'est par l'unité fondamentale de la pensée qu'il explique l'unification (*In-Einssetzung*) du représenté. Il est impossible, estime-t-il, à l'entendement, de ne pas tenir le semblable pour semblable et de tenir le dissemblable pour semblable. L'impossibilité de séparer par la pensée ce qui s'accorde dans la représentation donne à l'affirmation le sentiment d'objectivité qui la distingue des liaisons imaginaires (2).

§ 12. — D'après M. Wundt, au contraire, l'acte du jugement est, par excellence, un processus analytique. La représentation qui précède toujours l'affirmation, est donnée comme un complexe que l'« aperception » dissout en ses éléments. En face du moi permanent doué d'aperception, le donné s'émiette en fragments inégalement durables, et cette différenciation dans le donné est le fondement de la distinction logique des sujets stables et des attributs passagers. Le jugement est donc toujours une décomposition du contenu de l'expérience, et c'est pourquoi il nous apparaît toujours comme un « acte de pensée fermé » *(ein geschlossener Denkact)*, limité par la matière qui lui

(1) *Logik*, 2e éd. Fribourg en Br., 1889, in. 8, I § 5. p. 25-29.
(2) *Ibid.*, I § 14, p. 98-102.

Digitized by Google

est offerte, et non comme une synthèse créatrice qui pourrait se développer et s'élargir à l'infini. (1)

§ 13. — Si différentes qu'elles soient, ces théories sont peut-être moins opposées l'une à l'autre qu'on ne pourrait croire. Un psychologue français contemporain a montré avec finesse que tout jugement peut toujours être envisagé au double point de vue de la synthèse et de l'analyse. « Extraire un individu d'un groupe, écrit « M. V. Egger (2), c'est abstraire ou, plus exacte- « ment, diviser ; le rattacher à un groupe, c'est faire « une synthèse; or le rattacher au groupe c'est pro- « prement juger. Le jugement est donc toujours une « synthèse, mais..... comme il maintient toujours sé- « parés les termes qu'il unit, il est, si on le compare « au genre, une analyse ». Il ressort d'ailleurs de ce texte que M. Egger, comme M. Sigwart, aperçoit dans l'acte synthétique le moment essentiel du jugement. Mais cette synthèse lui semble de même nature que celle qui est établie par l'association de ressemblance. Dans le jugement comme dans l'association, « deux semblables sont unis dans la conscience par leur seule ressemblance » (3). Toutefois le jugement représente un progrès par rapport à l'association. « Le jugement est l'association de ressem- « blance connue comme telle... dans sa raison, dans « son essence » (4). Et plus loin : « L'association est une synthèse qui s'ignore, tandis que la même synthèse consciente d'elle-même est le jugement » (5). Cependant, M. Egger ne nous semble pas s'être

(1) WUNDT, *Logik*, 2e éd., Stuttgart, 1893, in-8, p. 154 et suiv. Cf *Psychol. Physiologie.*

(2) *Jugement et ressemblance*, dans *Revue philos.*, 1893, t. II, p. 17.

(3) p. 12.

(4) *Ibid.*

(5) p. 15.

Digitized by Google

placé d'emblée hors du point de vue logique. C'est l'insertion consciente de la copule *est*, « dont le sens précis est *ressembler* », entre les deux termes comparés, qui lui semble différencier le jugement de l'association pure et simple. (1) Or n'y a-t-il pas de graves inconvénients à n'étudier le jugement que sous la forme de proposition? La pensée vécue et l'action divisent-elles toujours le réel que le langage traduit en termes distincts? Tel n'est pas l'avis d'un éminent logicien allemand, M. Benno Erdmann. En fait, remarque-t-il, la distinction opérée par le langage entre un sujet et un attribut ne correspond à rien de réel dans la conscience. La représentation du sujet contient celle des attributs, et le jugement n'a d'autre fin et d'autre moyen que de développer cette « immanence logique ». Il ne divise ni ne recompose la présentation qui demeure intégrale dans la conscience. Il « ordonne » simplement, au moyen des mots, les éléments du donné complexe et l'ordre verbal exprime, d'une façon purement artificielle, la présence de l'attribut dans le sujet (2).

§ 15. — Sans admettre le nominalisme de M. E. Erdmann, bon nombre de penseurs ont considéré avec lui le jugement comme une transformation de la représentation. Un professeur autrichien, M. Jérusalem, dans une très intéressante étude sur le jugement, aperçoit dans cette « fonction » une « organisation » (*Gliederung*) du représenté telle que l'objet est, par analogie avec le sujet conscient, considéré comme « centre de force », et devient à son tour, dans la pensée, le sujet

(1) p. 12.
(2) B. Erdmann, *Logik*, Halle, 1892, t. III, 1 § 37, p. 197-207.

Digitized by Google

actif des modifications qu'il présente à notre expérience (1).

§ 15. — Mais n'y a-t-il rien de plus dans le jugement qu'une représentation transformée? Sans doute, il n'y a rien de plus dans l'idée niée que dans l'idée affirmée ou révoquée en doute, rien, sinon ce que Hume appelait déjà une « manière » de concevoir, une attitude originale de l'esprit à l'égard de la représentation qu'il accepte ou rejette, en un mot une *croyance*. Stuart Mill, qui, par son père James Mill, est l'héritier direct de la philosophie de Hume, a mis plus que personne en relief cette vérité que la croyance n'est pas dans l'affirmation un accident, mais le vrai fond psychique. A la thèse conceptualiste de Hamilton, qui définit le jugement par la reconnaissance de l'identité ou de la non-identité de deux notions, il objecte avec force que la notion est une pure création de l'esprit qui n'implique la croyance qu'autant qu'un jugement, implicite ou exprès, en affirme la réalité objective : «Tout jugement consiste à juger que quelque chose est vrai» (2). C'est la croyance à une vérité qui introduit entre la représentation et le jugement une distinction si radicale que Mill semble désespérer de la réduire et de l'expliquer, car il la juge « ultime et primordiale. » (3) Quel que soit d'ailleurs l'embarras visible de ce penseur si pénétrant à élucider un point qu'il avoue à plusieurs reprises « l'un des plus obscurs de la psychologie analytique » (4), c'est à n'en plus douter

(1) JERUSALEM, *Die Urtheilsfunction*, Vienne, 1895, in-8, p. 78-106.

(2) *Philos. de Hamilton*, chap. XVII, trad. Cazelles, Paris, 1869. p. 398, Cf. chap. V.

(3) Note de St. Mill extraite de l'ouvrage de son père, J. MILL : *Analysis of human Mind*, annoté par lui, t. I, p. 412. Cf. *Logic*, Liv. I, chap. 5, § 1.

(4) *Logic*, liv. IV, chap. 3, § 2, note.

Digitized by Google

à son influence que nous sommes, pour une grande part, redevables du développement extraordinaire qu'a pris, dans la philosophie du dernier demi-siècle, la psychologie de la croyance. Envisagée à ce point de vue spécial, la bibliographie du problème du jugement est devenue des plus touffues. Nous n'essayerons pas d'en dresser l'inventaire. Qu'il nous suffise d'indiquer l'orientation générale des recherches que ce problème a suscitées.

§ 16. — La croyance, sans doute, n'est pas un acte simple; toute notre conscience y est engagée. Nous croyons « avec toute notre âme ». Mais il est naturel que ceux-là même qui n'ont pas contesté la nature complexe de cette opération aient assigné un rôle prépondérant les uns aux phénomènes représentatifs, les autres aux phénomènes affectifs ou volontaires. Nous trouvons ainsi des théoriciens intellectualistes de la croyance. St. Mill lui-même nous paraît, en définitive, appartenir à cette catégorie de psychologues, car le caractère objectif de la croyance s'explique, dans son système, par les lois de l'expectation et de l'association des idées qui sont, à son point de vue, les lois mêmes de notre organisme mental (1). Avec plus de précision, son disciple Taine estime que la pensée est naturellement « objectivante », que tout état de conscience, sensation, image ou conception, est l'objet d'un jugement affirmatif implicite, du moment qu'elle n'est contredite ou rectifiée par aucun élément antagoniste. « L'image, dit Taine, est, de sa nature, hallucinatoire » (2), c'est-à-dire qu'elle s'objective

(1) Cf. *Philos. de Hamilton*, chap. VI, XI, XIV et XIX.

(2) TAINE, *L'Intelligence*, II part., liv. I, chap. I, § 3; 7e éd., Paris, 1895, in-12, T. II, p. 31.

Digitized by Google

spontanément tant qu'elle n'est pas contrariée ; et c'est pourquoi la perception est une « hallucination vraie ». De même, d'après M. Rabier, « la cause de la croyance est intellectuelle » ; cette cause est l'évidence qui accompagne « naturellement » toute représentation; et si la contradiction des sensations et des images en contrarie l'objectivation, c'est que le jeu des sensations et des images elles-mêmes est soumis au principe de contradiction (1).

§ 17. — D'autres psychologues, au contraire, ont été plus vivement frappés par ce que beaucoup de nos croyances les plus essentielles offrent à l'analyse d'irrationnel ou même d'absurde. Personne, au reste, ne conteste sérieusement qu'un grand nombre de nos affirmations n'ont d'autre origine que l'intensité même de l'émotion qui s'attache à leur objet. On connaît les pages admirables que Renouvier a consacrées à ce « vertige mental » qui résout nos doutes dans le sens de nos passions (2). D'autres ont été jusqu'à soutenir que toute croyance, même la plus rationnelle, est accompagnée d'une « émotivité » propre. M. Bagehot, dans de fines analyses, a parlé d'une « émotion de croyance » (3), et M. Bourdon d'un « plaisir » et d'une « douleur » qui accompagnent toute certitude (4). Mais, comme on pouvait s'y attendre, cet aspect sentimental de la croyance a été signalé avec le plus de complaisance par les philosophes que leurs préoccupations métaphysiques ou religieuses inclinent à admettre l'existence de deux ordres de vérité. Pascal

(1) Rabier, *Psychologie*, chap. xxi, Appendice, 3e éd., Paris, 1888, p. 271 et suiv.

(2) *Psychol. ration.*, 2e éd., t. ii, p. 10 et suiv., 140 et suiv.

(3) *Emotion of conviction*, dans *Literary Studies*, I.

(4) *De la certitude*, dans *Revue philos.*, Janvier 1890.

Digitized by Google

n'a-t-il pas écrit : « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison... Les principes se sentent, les propositions se concluent... et le tout avec certitude... Le cœur a son ordre, l'esprit a le sien » ? (1) C'est cette indépendance du sentiment à l'égard de la raison que nombre de croyants modernes ont tenté de justifier et d'approfondir avec un zèle qui, pour n'être pas toujours pleinement désintéressé, n'en a pas moins enrichi la psychologie d'analyses subtiles ou profondes sur les intuitions du cœur et sur la logique de l'amour. Qu'il nous suffise de citer ici les noms de Newman (2), de M. H. Bois (3), de M. Balfour (4), et surtout les noms respectés de deux hommes dont l'un, dans la philosophie catholique, l'autre dans la philosophie protestante, ont insufflé à l'apologétique chrétienne un esprit nouveau de libéralisme et dont les disciples ont fourni d'intéressantes contributions à la psychologie de la croyance : Ollé-Laprune (5) et Sabatier (6).

§ 18. — Plus encore que la psychologie de l'intelligence et de la sensibilité, celle de la volonté a jeté sur

(1) *Pensées*, éd. Brunschwicg, p. 458-460.

(2) *Grammar of Assent*, Londres, 1870-71.

(3) *De la connaissance religieuse*, Paris, 1894.

(4) *Les Fondements de la croyance*, trad. franç., Paris 1897, Part. II, chap. I et 2. Ce qu'il y a de meilleur dans ce livre trop vanté, dont la partie constructive est des plus faibles, est une étude serrée du rôle nécessaire que joue l'autorité jusque dans les croyances rationnelles.

(5) *De la certitude morale*, Paris, 1880. Cf. Blondel, *Lettre sur les exigences de la pensée contemporaine en matière d'apologétique*, 1896 ; Bazaillas, *La Crise actuelle de la croyance*, Paris, 1901.

(6) *Esquisse d'une philosophie de la religion*, Paris, 1897, liv. III, chap. IV.

Digitized by Google

le problème de la croyance des clartés inattendues. Ici encore il conviendrait, pour être complet, de distinguer des théories, et surtout des méthodes différentes. Les uns, en effet, ont envisagé dans la volonté le pouvoir de libre choix qui se révèle à la conscience dans les cas de délibération, et défini l'adhésion de l'esprit à la croyance, du moins aux croyances les plus réfléchies, comme une véritable option de la liberté. Déjà Descartes avait fortement montré que, « les actions de la vie ne souffrant souvent aucun délai » (1), il convient, en définitive, à la liberté, de prendre parti là où l'entendement est à court d'idées claires (2). Kant, à un autre point de vue, reconnait à la raison pratique, c'est à dire à la liberté (3), le droit de résoudre le doute dans les questions métaphysiques que la raison spéculative laisse en suspens, faute d'une expérience possible. Conciliant Kant et Descartes, Renouvier admet qu'on *peut* théoriquement douter de tout, même des principes, mais qu'on ne le *doit* pas ; il faut vivre et, pour vivre, il faut affirmer (4). Les thèses soi-disant démontrées du dogmatisme métaphysique — le déterminisme universel et l'infinistisme — sont, en fait, des croyances qui passent « outre à la contradiction » et à ces croyances absurdes, une philosophie qui admet la liberté du jugement peut seule opposer des croyances justifiées par la loi morale (5). Plus proche de Descartes, M. Brochard explique la croyance par la collaboration de

(1) *Disc. de la Méth.*, IIIe part., 2e maxime.

(2) *Médit.*, IV, 7, 11.

(3) « J'appelle pratique tout ce qui est possible par la liberté », *Raison pure*, trad. Barni, t. II, p. 361.

(4) *Psychol. ration.*, Paris, 1875, t. II, part. II.

(5) *Doute ou Croyance*, dans l'*Année philos.* (6e), Paris, 1896, notamment p. 72-76.

Digitized by Google

l'intelligence et de la volonté, la seconde de ces facultés décidant seule en dernier ressort. Sans doute, la volonté ne crée pas de toutes pièces la vérité ; elle ne s'attache jamais qu'aux données proposées par l'intelligence. Mais une pure intelligence ne croirait à rien et laisserait se dérouler indifféremment le cours intérieur de ses représentations. La volonté, au contraire, « s'affranchit de l'idée, la dépasse et la domine, puis réagit sur elle pour la maintenir ou l'écarter, pour la fuir ou s'y attacher, pour l'affirmer ou la nier » (1).

On peut rapprocher de cette théorie celle d'un psychologue qui a peu écrit, mais dont le livre inachevé sur la *Psychologie du point de vue de l'expérience* (2) a provoqué en Allemagne de vives polémiques qui durent encore. M. Franz Brentano, dans cet ouvrage, critique avec une singulière vigueur toutes les thèses qui tendent à rapprocher le jugement de la représentation. Toutefois, ce n'est d'après lui, ni la différence d'intensité, ni la différence de contenu qui suffit à distinguer ces deux processus entre lesquels l'auteur aperçoit cette différence irréductible : juger, c'est toujours accepter (*anerkennen, zustimmen*) ou rejeter (*verwerfen*) la représentation. La différence entre le jugement et la représentation n'est donc pas intérieure à ces processus, elle leur est extérieure, et consiste dans la différence d'attitude du moi actif à l'égard de la représentation (*eine eigenthümliche Weise der Beziehung zum Vorstellen*).

(1) *De l'erreur*, 2e éd. Paris, 1897, p. 149. Cf, IIe part., chap. VI et IX.

(2) Fr. Brentano, *Psychol. vom empir. Standpunkte*, t. I (le seul paru), Leipzig, 1874, p. 267. Cf. liv. II, tout le chap. VII. Parmi les nombreux disciples, pour la plupart autrichiens, de M. Brentano, il faut citer MM. Meinong, Hœfler, Marty, Hillebrand.

Digitized by Google

§ 19. — D'autres psychologues, enfin, ont étudié cette action du sujet pensant sur ses propres représentations, non seulement dans le processus intérieur de la délibération, mais dans les manifestations les plus concrètes de la volonté, dans la réaction motrice. Or, les psychophysiologues modernes s'accordent à trouver dans la réaction motrice la forme extérieure la plus simple d'un phénomène qui se manifeste à toutes les phases du développement mental, et jusque dans nos opérations les plus abstraites, l'attention. Serait-il donc possible de trouver dans le phénomène, si simple et si connu, de l'attention, l'explication du jugement et de la croyance ? Telle a été précisément l'entreprise tentée, en France, par M. Fouillée,(1) et par deux psychologues américains, MM. W. James (2) et Baldwin (3). Avec un rare bonheur d'analyse, ils ont, avec des méthodes d'ailleurs diverses, cherché à établir que juger, comme être attentif, c'est agir ou se préparer à agir, et que nos croyances ne sont rien de plus que l'attitude attentive qui assure entre le monde extérieur et le sujet les rapports les plus utiles et les plus stables. C'est à peu près dans le même sens qu'un autre psychologue français, M. Payot, dans une thèse spécialement consacrée à la croyance, soutient que la vérification de tout jugement s'opère, de loin ou de près, au moyen d'un contrôle musculaire et que croire c'est toujours, sinon agir, du moins « se retenir d'agir ». (4)

(1) *Psychol. des Idées-Forces*, Paris, 1893, t. I, liv. VI, chap. 2.

(2) *Principles of Psychol.*, Londres, 1891, t. II, chap. XXI.

(3) *Handbook of Psychol.*, t. II (*Feeling and Will*), Londres, 1891, chap. VII; *Le développem. mental chez l'enfant et dans la race*, trad. franç., Paris, 1897, IIIe part., chap. XI.

(4) J. Payot, *De la croyance*, Paris, 1896, liv. I, chap. 3, liv. II, chap. I.

Digitized by Google

II. OBJET DU LIVRE

§ 20. — On le voit, métaphysiciens, logiciens, psychologues, ont abordé le problème du jugement et de la croyance sous toutes ses faces ; et nous pourrions, si nous ne craignions d'allonger démesurément ce chapitre d'histoire, montrer comment, de leur côté, l'histoire, la science des religions, la sociologie et la physiologie même révèlent au philosophe une variété inattendue de points de vue et de moyens d'investigation. Comme tous les problèmes de psychologie générale, celui de l'affirmation est trop complexe, il est trop étroitement solidaire du problème même de la vie et de la pensée, pour comporter une solution unique et simple. La vérité psychologique ne se laissse pas circonscrire dans la précision d'une définition ; il faut la serrer de près, par tous les moyens d'enquête dont nous disposons, par la réflexion intérieure et la physiologie, par l'observation et par l'hypothèse, par la psychologie individuelle et par la sociologie.

En abordant à notre tour, après tant d'autres, l'étude psychologique du jugement, nous avons eu moins que personne la prétention d'épuiser une matière aussi ample. Nous ne prétendons pas davantage ne présenter ici que des faits inobservés et des théories inédites de toutes pièces. Nos recherches ont été, il n'est que juste de le reconnaître, directement inspirées par les travaux des psychologues qui ont mis en lumière le rôle de la volonté et, notamment, de l'attention, dans la croyance. Il nous a paru, cependant, qu'il était pos-

Digitized by Google

sible, après ces maîtres, d'employer dans la psychologie du jugement une méthode *génétique* qui n'a guère encore été appliquée à ce point particulier de psychologie. La plupart des philosophes dont nous avons brièvement esquissé les conclusions nous semblent avoir cédé à ce que M. W. James appelle le « sophisme du psychologue », c'est-à-dire qu'ils se sont empressés, pour définir la nature du jugement, d'analyser avec soin leurs propres jugements ; et il est naturel qu'ils aient discerné au premier plan, dans cette enquête sur leurs croyances d'hommes adultes et réfléchis, l'intervention de facultés adultes, qu'ils aient attribué un rôle à l'intelligence, un autre au sentiment, un troisième à la liberté ou à l'attention. Or il faut bien avouer que cette « composition » des forces mentales est loin de donner l'image approchée du réel. On ne s'avise pas assez, en effet, que chacun des jugements que nous formons, chacune des croyances nouvelles que nous adoptons, suppose une croyance préalable et que, d'étape en étape, c'est à la seule psychologie de l'enfant qu'il conviendrait de demander le schéma authentique de la genèse d'une croyance originale. On a beau nous dire que l'affirmation est, par excellence, l'acte de la vie, on oublie d'en suivre le développement tout au long du cours de la vie elle-même.

De leur côté, les psychologues de l'enfance ont bien noté avec quelque précision que l'enfant, à dater d'une époque constante de son évolution, est capable d'affirmation. Mais, en vérité, cette constatation soudaine de l'exercice d'un pouvoir nouveau dans la vie mentale dénonce par trop ingénument cet autre « sophisme du psychologue », qui consiste à concevoir la vie mentale comme un drame où des personnages entrent à point voulu en scène, disent leur

Digitized by Google

mot, et s'éclipsent. Il est vrai, cependant, que la philosophie évolutionniste a introduit en psychologie l'idée précieuse d'une genèse des facultés. Mais si l'on excepte les constructions très suggestives, mais tout à fait générales de Spencer, de Romanes, de Bain et de M. Baldwin, un petit nombre de psychologues ont abordé la tâche ardue, mais nécessaire, de reprendre en détail l'examen des opérations de l'esprit admises par la psychologie traditionnelle et d'en reconstituer rigoureusement la généalogie avec pièces à l'appui.

§ 21. — C'est cette genèse de la faculté de juger que nous avons entrepris de retracer, ne gardant de l'hypothèse évolutionniste elle-même que ce qui nous a paru propre à éclairer ce devenir. Sans nous préoccuper des questions purement métaphysiques des rapports de l'âme et du corps, nous avons demandé à la fois à la physiologie et à la psychologie introspective toutes les indications qu'elles pouvaient nous donner, estimant qu'il y a toujours profit à pousser aussi loin que possible une explication fondée sur une série de faits observés. Plus nous avancions dans cette étude, plus il nous semblait superflu, pour expliquer l'affirmation, de supposer au service de la conscience un organisme de facultés indépendantes et hiérarchisées, et plus nous croyions comprendre que cet organisme lui-même se modèle au contact de la spontanéité du moi et du mécanisme extérieur ; de sorte que deux principes, qui président aux toutes premières démarches de la vie dans son effort pour subsister et croître, nous ont semblé suffire à la continuité et au progrès de la vie mentale, depuis l'adaptation sensori-motrice jusqu'aux réactions de l'attention et jusqu'à la croyance elle-même. Ces deux

Digitized by Google

principes, auxquels nous n'attachons aucun sens métaphysique, mais simplement la valeur de relations très générales entre les faits, sont l'*habitude* et l'*adaptation*.

§ 22. — En résumé, le métaphysicien se demande : Que valent nos affirmations ? Le logicien : Quels sont les éléments verbaux et les lois formelles du jugement? Le psychologue s'est demandé jusqu'à présent : Comment se font nos croyances ? Il lui reste, selon nous, à se demander : Comment se forme notre *crédulité* elle-même ? en n'attachant à ce terme d'autre sens que celui d'aptitude à juger et à croire. Sous quelles influences physiologiques, psychologiques, sociales, se développe en nous l'habitude de juger, d'affirmer et de croire ?

Ainsi posé, le problème n'exclut pas les autres méthodes de recherche. Il nous faut, tant est grande encore l'incertitude de nos procédés d'investigation psychologique, marcher au vrai par des voies multiples qui, parfois, ne semblent pas orientées vers le même point de l'horizon. Aussi bien l'habitude unitaire de notre esprit n'est-elle point troublée par cette apparente dispersion du travail psychologique, et nous n'avons pas de croyance plus obstinée que la foi en la convergence idéale de tous les efforts désintéressés qui tendent vers le vrai.

Quels que soient donc les résultats de l'enquête toute psychologique que nous avons entreprise, nous les offrons avec confiance à la réflexion et à la critique des métaphysiciens, des logiciens et des psychologues. Certaines de nos conclusions heurteront quelques-unes des conceptions le plus généralement admises dans l'école philosophique française ; elles ont surpris, nous l'avouons, nos propres prévisions.

Digitized by Google

et nous ont obligé à renoncer à plus d'une théorie que nous avions crue solide et enseignée comme telle. Mais s'il est vrai, comme nous voudrions le démontrer, que les croyances sont choses vivantes, qu'elles naissent du passé et s'adaptent au présent à la façon des organismes, n'est-il pas dans l'ordre de la vie qu'elles aient, dans les consciences comme dans les sociétés, un déclin et une fin, et que le champ sur lequel se heurtent les systèmes soit jonché des débris de nos croyances mortes ?

Digitized by Google

CHAPITRE I

POSITION DU PROBLÈME

I. DIFFICULTÉS

§ 1. — L'instrument le plus habituel de la pensée réfléchie est la parole. Aussi, quand le psychologue se demande à lui-même : Qu'est-ce que juger ? et se propose l'examen de quelques types de jugement, les modèles qui se présentent à son esprit sont presque nécessairement des affirmations sous forme verbale : « La terre est ronde, l'origine de la vie est un mystère. »

Il est d'ailleurs évident, à première vue, que, si la parole est peut-être indispensable au jugement, elle ne le constitue pas tout entier. Une affirmation n'est pas une liaison de termes vides de pensée ; elle énonce ce qu'on croit être la vérité, et, si l'on retient de la vérité cette définition classique : « l'accord de la pensée avec son objet », on peut, semble-t-il, caractériser le jugement : l'affirmation de l'accord du sujet pensant avec l'objet pensé.

§ 2. — Cette définition, toute provisoire, répond sans doute assez bien à la conception populaire qui fait de *juger* le synonyme de *croire*. Mais il suffit d'un rapide

Digitized by Google

examen pour se rendre compte que, sous son apparente simplicité, cette formule dissimule mal de graves difficultés et conduit à deux nouveaux problèmes.

D'une part, le sujet pensant n'est pas, dans l'expérience, — ce qu'il est peut-être à un point de vue métaphysique, — un absolu qui se laisse définir, une substance qu'on apercevrait à travers ses modes. C'est un ensemble extraordinairement complexe d'états présents, de souvenirs et de tendances, de modes actuels, relativement peu nombreux et circonscrits, et de possibilités innombrables et flottantes. Et, dans cet ensemble, le caractère de subjectivité est très inégalement réparti. Ma connaissance du monde sensible et social, mes notions scientifiques sont loin de m'être « intérieures » au même degré que mes convictions morales et mes émotions d'art. Dire que ce moi, dont le centre m'échappe aussi bien que les contours, affirme son accord avec un objet, est, sinon un pur non-sens, du moins une définition beaucoup plus obscure que le défini.

D'autre part, l'objet pensé n'est pas davantage un absolu simple et définissable. Par une série d'abstractions nécessaires, nous découpons dans le monde de l'expérience externe ou interne, des objets de pensée plus ou moins complexes : arbre, pesanteur, humanité. Mais, en tant qu'ils relèvent de l'espace et sont régis par des lois universelles, ces objets appartiennent à un milieu continu dont on ne les isole que d'une façon tout artificielle, pour la commodité de la réflexion et du langage ; et, en tant qu'ils sont connus dans le temps, il nous apparaissent, — ainsi que nous le verrons plus tard avec plus de détails, — comme des condensations d'un nombre variable d'expériences antérieures, de sorte que, dans l'objet, quel qu'il soit, d'une croyance, il n'est guère possible de discerner

Digitized by Google

ce qui est *donné* de ce qui est *retrouvé*, ce qui est «*autre*» de ce qui est déjà «*moi*». Ce que j'appelle objet est déjà mien dans une certaine mesure. En d'autres termes, il n'y a pas plus, dans l'expérience, d'objet pur que de sujet pur ; et si ces deux termes, discernés par le logicien, peuvent lui suffire à définir le jugement, le psychologue est tenu de pousser plus loin son analyse.

§ 3.— Mais de ces considérations mêmes, nous pouvons retenir des indications importantes. Si le sujet pur et l'objet pur nous échappent également, de l'un et de l'autre nous avons une *représentation* ; or, que je les attribue ou non au moi, mes représentations sont également des contenus de ma conscience, et personne, sans doute, ne contestera, que le jugement normal ne consiste en l'accord de certaines représentations dans la conscience. Si, regardant ma montre, je dis : « Il est trois heures », j'énonce l'accord établi dans ma conscience entre l'image visuelle de la disposition des aiguilles sur le cadran et la notion habituelle que j'ai de la division du temps.

Ainsi, tout jugement implique une représentation multiple. Mais il est évident qu'il ne saurait s'y réduire. Juger et avoir conscience sont deux. Deux voyageurs sont assis dans un même compartiment. Tous deux se taisent et semblent suivre des yeux le décor mouvant qui se déroule sans fin devant eux. Mais l'un, fatigué, absorbé, insensible peut-être au pittoresque de la route, voit sans regarder. Les impressions se succèdent sur sa rétine, monotones et indifférentes, aussi confuses que les mille bruits du train en marche qui se succèdent dans son oreille. L'autre, artiste, géologue ou simple touriste, épie, observe et distingue dans le panorama certaines qualités ou

Digitized by Google

caractères : il admire l'harmonie des lignes et des couleurs, reconnaît la nature des roches, combine un plan d'excursion. S'il est de tempérament expansif, il traduit ses impressions par des gestes, des exclamations, des phrases entières. S'il aime à fixer ses souvenirs, il crayonne quelques mots sur un carnet. De ces deux consciences, l'une a été le théâtre de simples *représentations*, l'autre l'auteur de *jugements*,

§ 4. — Suffira-t-il, pour caractériser ces deux attitudes, de recourir à la distinction, chère à l'Ecole anglaise, des « états forts » et des « états faibles ? » Dira-t-on que les impressions vives, nouvelles, sont comme un appel qui provoque la réponse de l'organisme physique et mental, à la différence des représentations incolores et fugitives qui laissent l'esprit inerte ? Nous aurons plus tard à insister sur l'importance capitale de l'attention dans la formation de la croyance. Mais il suffit, pour dénoncer l'insuffisance de l'explication fondée sur la différence intensive des états de conscience, de rappeler que, chez l'adulte au moins, — seul vivant que l'ancienne psychologie ait observé avec quelque méthode, — certains états très « forts » abolissent précisément ou amoindrissent la faculté de juger. Telle est la peur, qui affole et rend impossible toute appréciation saine du danger et des moyens de s'en défendre. Les plus hautes jouissances de l'art, « l'extase » musicale, les transports du mystique, l'accablement des grandes douleurs (1), comme la stupeur des joies trop fortes, n'entravent-elles pas le libre exercice de la réflexion et du juge-

(1) Cf. l'admirable pièce de Sully-Prudhomme, le *Dernier Adieu* :

« Quand l'être cher vient d'expirer,
On sent obscurément la perte....
.....La stupeur clôt l'âme et la bouche. »

Digitized by Google

ment? Le plus fort et le plus riche des sentiments, l'amour, n'est-il pas de tous celui qui se dérobe le plus jalousement à l'analyse et à l'expression?

Il resterait d'ailleurs à déterminer la nature du lien qui, dans le jugement, unit les états forts. L'Ecole anglaise ne s'est pas fait faute de chercher cette explication dans le principe habituel qui domine toutes ses théories, dans l'Association des images et des idées. « Lorsqu'une impression nous devient présente, dit Hume dans le célèbre chapitre des *Causes de la croyance*, non seulement elle fait passer l'esprit aux idées qui sont en relation avec elle, mais encore elle leur communique une partie de sa force et de sa vivacité » (1).

Kant (2) et Stuart Mill lui-même (3) ont fait définitivement justice de cette explication, bien que la méthode critique ait conduit le premier à laisser de côté toute théorie proprement psychologique du jugement. Il est clair que l'appel mécanique d'une représentation à l'occasion d'une autre ne saurait constituer une affirmation, une croyance. Stuart Mill remarque avec raison que nous pouvons très bien, par association, concevoir les choses d'une manière et les croire d'une autre ; c'est ainsi que le mouvement apparent du soleil autour de la terre, fixé dans notre imagination par de très vieilles habitudes, ne nous empêche pas d'affirmer que la terre tourne autour du soleil. L'association constitue une série purement subjective, soumise aux hasards de l'expérience jour-

(1) *Traité de la Nature humaine*, trad. Renouvier et Pillon, p. 134. Cf. J. Mill, *Analysis of Human Mind*, t. I, chap. xi.

(2) *Raison pure*, trad. Barni, p. 168-170.

(3) *Notes* de l'ouvrage de J. Mill cité ci-dessus. Cf. J. Sully, *Belief*, dans *Sensation and Intuition*, Londres, 1874, p. 76 et suivantes. — Fr. Paulhan, *L'Activité Mentale*, Paris 1889, p. 402 et suiv.

Digitized by Google

nalière et aux caprices de la mémoire ou de l'imagination. D'autre part la série des représentations évoquées par association s'écoule indéfiniment, comme il arrive dans la rêverie ; le jugement, au contraire, nous apparaît comme un *arrêt* dans la série des associations possibles. Quand je dis : « La terre est ronde », j'exclus de tout contact avec l'idée de terre les autres formes géométriques. Mais celles-ci peuvent, par association, se présenter en même temps à mon esprit, si bien que je puis parfaitement, en affirmant que la terre est ronde, imaginer des planètes cylindriques ou pyramidales (1). Ainsi, l'affirmation n'ajoute ni n'enlève rien au *contenu* de la série des images et des idées. Elle énonce simplement une attitude nouvelle de l'esprit à l'égard de cette série.

§ 5. — En quoi consiste cette attitude ? Dans l'exemple choisi, qui répond à la plupart des cas de jugements complets, elle implique, comme nous le disions au début de ce chapitre, une énonciation verbale, et la question a été posée de savoir si la liaison des termes, si la proposition ne serait pas un élément indispensable du jugement. Personne, sans doute, n'est plus tenté de soutenir, avec Hobbes, que le jugement consiste simplement en une conjonction ou une séparation des mots. Mais les théories nominalistes modernes de l'idée générale aboutissent nécessairement à une théorie nominaliste de l'affirmation : Point de concepts sans images verbales, point de pensée sans langage (2).

(1) C'est ce que l'allemand exprime énergiquement par le terme *Abschluss*, qui signifie à la fois *clôture* et *affirmation*, à peu près comme le français *conclusion*. Platon disait déjà du jugement qu'il limite : περαίνει (*Soph.*, 262 D). — Cf. PAULHAN, ouv. cité, p. 248.

(2) MAX MÜLLER, *Das Denken im Lichte der Sprache*, chap. II et IV, Leipzig, 1888, p. 70-115, 139-164. — TAINE, *De l'Intelligence*, livre I, chap. II et III.

Digitized by Google

Or, on ne saurait trop se garantir contre cette illusion nominaliste, singulièrement forte de l'intérêt accordé par la logique à la proposition. S'il est entendu, depuis Aristote, qu'on ne peut penser sans images, ce vêtement matériel, qui précise les contours de toute pensée, est-il toujours et nécessairement le le langage? Preyer a reconnu de bonne heure chez l'enfant une « logique sans paroles », qui précède de beaucoup le développement intégral du langage. L'enfant qui se détourne avec vivacité de la bougie à laquelle il s'est brûlé la veille, n'a-t-il pas opéré un véritable jugement de reconnaissance (1) ? Chez l'adulte même, est-il impossible d'observer dans l'expérience familière une logique muette des images et des mouvements?

§ 6. — Je me promène seul à travers champs, et je m'arrête une seconde au bord d'un fossé plein d'eau que je dois franchir: j'en « apprécie » la largeur, je « mesure » mon effort et j'arrive sans encombre sur l'autre bord. Je joue au billard et, en silence, je « calcule » la direction et la force de l'impulsion que je vais donner à ma boule. Dessinateur, « j'évalue » la dimension que chaque détail devra recevoir dans mon esquisse pour prendre place à son plan respectif. Professeur, je corrige des copies d'élèves et je les « classe » d'après un ordre que je crois juste. Ces opérations, à n'en pas douter, impliquent, non pas un acte, mais une série d'actes silencieux, de jugements, au sens rigoureux de la définition classique, car elles réalisent un accord entre un sujet pensant et un objet aperçu.

(1) Preyer, *Die Seele des Kindes*, 4e édition allemande, Leipzig, 1895, p. 234 et suiv. Cf. p. 241 et suiv. les observations sur les enfants sourds-muets.

Digitized by Google

D'autres fois, ce jugement muet implique un déroulement, en apparence tout intérieur, d'images visuelles. Au moment où j'écris ces lignes, vers neuf heures du matin, au bord de la mer, le ciel, radieux depuis l'aurore, commence à se charger à l'ouest de lourds nuages gris qui s'avancent lentement vers la terre; je me rends très nettement compte qu'à cette heure-ci, la marée est au plus bas, et qu'aujourd'hui, comme les jours précédents, le flot montant va sans doute démentir les promesses du matin et amener un cortège de «grains», de vent glacé et de pluie; je songe même que nous touchons à la pleine lune, et que le temps irrégulier et maussade de cette semaine durera sans doute jusqu'à la grande marée prochaine. Voilà une série de jugements complexes. Je puis affirmer cependant qu'aucun d'eux ne s'est déroulé en moi sous forme de proposition. Si les mots : pleine lune, grande marée, ont confusément bourdonné dans mon oreille, je m'aperçois clairement que cette « parole intérieure » n'a pas constitué toute ma pensée. Elle s'est insérée simplement dans le tissu des représentations, visuelles pour la plupart, qui se sont succédé dans ma conscience, comme les fils d'une broderie s'insèrent dans la trame du canevas.

Il est vrai que, pour communiquer ces affirmations à mon lecteur, les mots se présentent maintenant et s'enchaînent sans effort; et la clarté, la cohésion des représentations verbales est telle que j'ai peine, après avoir *énoncé* ma pensée, à en reconstituer intégralement le contenu purement visuel. Aussi n'avons nous garde de contester la double fonction du langage verbal : fonction sociale, puisqu'il est de beaucoup le plus puissant instrument de communication de la pensée, — fonction individuelle, en ce sens qu'il immobilise en formules stables mes pensées les plus

Digitized by Google

fuyantes et les rend, à mes propres yeux, plus claires et plus résistantes. Mais il n'en reste pas moins que ma puissance de juger déborde les moyens d'expression que me fournit le langage. Tous ceux qui, sans posséder à fond une langue étrangère, sont cependant en état d'exprimer couramment les idées les plus familières de la vie quotidienne, connaissent bien l'état d'esprit qui se produit quand un mot vient à leur manquer. L'énonciation du jugement est brusquement arrêtée, mais non pas le jugement lui-même, et le plus souvent, en vertu du pouvoir qu'ont les mots d'une même langue de s'attirer, de se *tenir* entre eux, ce n'est pas le terme correspondant de la langue maternelle qui se présente pour combler cette lacune, mais une image visuelle ou auditive, ou le sentiment d'une tendance, qui pourront se traduire par une mimique appropriée. Il arrive, au reste, que tel mot de notre propre langue, terme technique, philosophique, parfois même expression des plus familières, nous échappe soudainement au cours d'une conversation animée, sans que le courant de la pensée en soit immobilisé. Bien au contraire, l'effort pour retrouver, au besoin pour créer l'expression adéquate, active la succession des représentations et en multiplie la variété. — Et quelles sont, en définitive, les affirmations que nous avons le plus de peine à traduire par des mots ? Ce sont précisément celles qui sont vraiment *nôtres*. Les banalités de la vie courante : formules de politesse, lieux communs de la politique, de la morale et de l'esthétique, questions familières de métier ou de commerce, s'expriment sans effort et mécaniquement. C'est quand, au contraire, à nos risques et périls, nous prenons l'initiative de l'affirmation, que parfois les mots et les tournures viennent à nous manquer. De là les tâtonnements de l'improvisation,

Digitized by Google

les lenteurs et les perpétuels recommencements de l'écrivain original, et, sans doute aussi, les hésitations du penseur que décourage la nécessité de fixer par des mots une pensée toujours mobile : *cogitationes volant, scripta manent.* (1)

§ 7. — Qui ne voit qu'ainsi débarrassé de ses limites verbales, le domaine du jugement s'étend hors de la pensée abstraite et réfléchie à toute l'activité mentale ? Les actes que nous prenions pour exemples : saut du promeneur, mouvements du joueur de billard et du dessinateur, et cent autres analogues, sont bien, comme le jugement, des attitudes intelligentes prises par l'esprit en face des choses. Faut-il donc étendre cette remarque à tous les cas analogues et apercevoir un jugement dans tous les gestes heureux, dans tous les mouvements appropriés à une fin ? Peut-on, en un mot, négligeant le caractère représentatif de toute affirmation, n'en retenir que la manifestation motrice ? Peut-on définir le jugement une *action ?*

Préoccupé d'un souci pratique ou absorbé par un problème abstrait, je parcours, dans une grande ville, une rue qui m'est familière. Je ne perçois clairement qu'un très petit nombre des qualités des objets qui m'entourent, tout juste le minimum indispensable à l'orientation et à la régularité de mes mouvements. Je descends un trottoir, contourne un arbre, et, à moins de distraction complète, m'en-

(1) Descartes a médité sa « méthode » pendant dix-huit ans. La préparation de l'*Apologie* inachevée de Pascal a rempli au moins les dix dernières années de sa vie. Montesquieu a mis vingt ans à écrire l'*Esprit des Lois ;* Kant, dix années à achever la *Raison pure* qu'il n'a publiée qu'à 57 ans. Cf. à ce sujet, V. Egger, *La parole intérieure*, chap. v, § 4 et 5.

Digitized by Google

gage au moment opportun dans une rue transversale. La complexité précise des mouvements accomplis n'a d'égale que la simplicité obscure des états de conscience correspondants. Pure habitude, dira-t-on, mécanisme analogue à l'instinct de la bête qui regagne son gîte. Nous le voulons bien, si l'on consent à accorder à ce terme d'habitude la valeur et le caractère d'une véritable opération mentale. Car cette habitude comporte une richesse d'adaptation et une souplesse qui la différencie du mécanisme pur. C'est ainsi que l'habitude de circuler à travers la foule servira au Parisien de passage à Londres ; dans son quartier même, d'ailleurs, il ne rencontre pas exactement à la même place les mêmes badauds ni les mêmes fiacres. De leur côté, le pianiste qui déchiffre à première vue, le peintre qui dessine sûrement un portrait nouveau, ou simplement l'enfant qui lit sans hésiter une leçon nouvelle, accommodent constamment une disposition, un pouvoir intérieur à l'excitation du moment. Entre cette accommodation active et l'attitude mentale qui constitue l'affirmation, aperçoit-on aucune différence essentielle ?

A vrai dire, les exemples ne prouvent rien, et l'on doit convenir que l'assimilation du jugement à l'action paraît autrement artificielle quand il s'agit d'affirmations abstraites et sans application concrète immédiate, telles qu'une formule algébrique ou une sentence morale. Ce sera précisément l'objet de ce travail, d'établir que l'adaptation de l'esprit aux choses ne se borne pas à établir entre l'organisme et les résistances extérieures les relations les plus efficaces, mais que les images, les souvenirs, les habitudes individuelles et la vie sociale créent autour du moi, en quelque sorte, une série de milieux secondaires auxquels le sujet doit s'accommoder sans trêve ni relâche.

Digitized by Google

Si donc, au total, le jugement ne se ramène ni au jeu mécanique des représentations, ni à l'agencement coutumier des mots, c'est qu'il est, à nos yeux, une attitude active, un geste, achevé ou ébauché, visible ou effacé, peu importe, mais réel ; c'est qu'il est, comme toute attitude, une réaction défensive ou agressive de l'organisme contre un milieu ambiant plus ou moins proche, ou une attitude également active de l'esprit à l'égard de ses propres modifications internes ; — et c'est cette attitude qu'il s'agit d'expliquer, c'est de ce geste qu'il nous faut retrouver le mécanisme.

II. MÉTHODE

§ 8. — Ainsi entendu, le problème ne pouvait être ni résolu, ni même posé par la psychologie introspective traditionnelle. Celle-ci s'en est tenue à l'étude du jugement représentatif, de celui que la réflexion rencontre, en effet, au premier plan de la conscience, sous son vêtement conventionnel de symboles verbaux. Secrètement préoccupés par le point de vue logique, les représentants de cette méthode ont envisagé le jugement comme un moment de la connaissance pure et dressé entre la pensée et l'action des cloisons étanches. Eblouis par l'importance et la haute dignité de la pensée spéculative, ils l'ont respectée comme une puissance qui se suffirait à elle-même ; ils ont négligé d'en contrôler les titres de noblesse et d'en rechercher les humbles origines.

§ 9. — C'est ce travail d'archiviste que nous voudrions tenter. Si, comme nous l'avons supposé, juger, c'est agir ou se préparer à agir sur un milieu ambiant, il est évident, puisque toute vie est action, que nous

Digitized by Google

retrouverons, à l'origine même de la vie physique et mentale, l'équivalent et peut-être même la première manifestation de ce processus. La faculté de juger ne surgira pas toute faite au cours du développement mental, comme Minerve sortit tout armée du cerveau de Jupiter. Il nous faudra remonter du complexe au simple, et, le terme initial une fois trouvé, suivre étape par étape le développement de l'esprit et de ses instruments moteurs, et reconstituer par une synthèse progressive le pouvoir de juger tel que le trouve en elle-même la conscience réfléchie. En d'autres termes, la psychologie du jugement ne peut être que génétique, évolutionniste.

Comment, où découvrir ce terme initial ? La psychologie introspective ne jette pas sur ce problème la moindre clarté. Le premier exercice de notre intelligence remonte bien au-delà de nos premiers souvenirs conscients. Le début de notre devenir mental échappe radicalement à notre réflexion. D'autre part, la conscience de l'enfant ne nous est guère moins fermée, et, quand elle s'ouvre à nous par le langage, il est déjà trop tard pour y saisir sur le fait l'affirmation naissante. Et pourtant, c'est à l'enfant, plus encore, c'est aux organismes les plus simples et, en apparence, les plus dépourvus de conscience, que nous devons, en bonne méthode, demander la clef de l'énigme. Nous le devons d'abord, parce que rien ne nous autorise à supposer, au milieu d'un devenir essentiellement continu, le commencement absolu d'aucun processus nouveau. Et nous le devons encore, parce que deux grands faits, signalés par tous les psychologues modernes, nous permettent d'étendre notre investigation bien au-delà des limites étroites de la conscience. D'une part, les réactions motrices qui, chez le vivant doué de conscience, deviendront l'expres-

Digitized by Google

sion, se produisent bien avant l'apparition évidente de la conscience réfléchie et rien n'autorise à voir dans celle-ci autre chose que la doublure constante de celle-là. D'autre part, l'activité pensante, et, entre autres, l'acte du jugement, sont constamment liés à des décharges nerveuses qu'il est permis de retrouver dans l'organisme bien avant l'apparition du jugement logique et de l'intelligence, et rien n'autorise à voir dans ces hautes fonctions autre chose que l'aboutissement d'un processus psychique lié, dès le début, aux plus élémentaires phénomènes nerveux. Nous étudierons donc les réactions motrices et les phénomènes nerveux comme des analogues des phénomènes psychiques. Ces propositions, sans doute, sont dans l'état actuel de la science de pures hypothèses, mais des hypothèses nécessaires que nous jugerons à l'épreuve et dont il nous suffit d'exiger qu'elles coordonnent le plus grand nombre de faits possible.

§ 10. — Il importe toutefois de choisir un fil conducteur qui nous permette de débrouiller les vraies et les fausses analogies. C'est un jeu séduisant, mais trop souvent stérile, que celui des comparaisons. Certains sociologues décrivent les sociétés comme des organismes et les psychologues sont aisément tentés d'en faire autant, c'est-à-dire de réduire la vie mentale à ses réactions organiques. Y a-t-il entre le jugement et certains phénomènes biologiques, une analogie assez frappante pour que nous cherchions dans ces derniers l'explication génétique du premier? Nous croyons trouver cette analogie dans les deux grands faits de l'*habitude* et de l'*adaptation*.

§ 11. — On peut, en effet, à première inspection, distinguer deux formes, ou plutôt deux moments du

Digitized by Google

jugement. Tantôt les nécessités de la vie pratique, ou simplement le caprice de la causerie, nous amènent à rééditer des affirmations anciennes, opinions personnelles invétérées, vérités scientifiques courantes, lieux communs de morale et de littérature. Ces affirmations : « La terre est ronde ; — des goûts et des couleurs on ne discute pas », qui, malgré leur banalité, sont bien des « pensées », sont comme préformées dans notre esprit et jaillissent spontanément en réponse aux questions que nous pose l'expérience. Et il est visible que, chez ceux-là mêmes qui ont fait de l'effort intellectuel l'occupation habituelle de leur vie, ces jugements de la routine, incorporés en quelque sorte dans l'organisme mental, sont de beaucoup les plus fréquents, de même que l'acrobate marche plus souvent sur les pieds que sur les mains, sur le sol que sur une corde lisse.

Mais parfois aussi la question que nous pose l'expérience nous prend au dépourvu par sa nouveauté apparente ou réelle. Elle ne coïncide plus avec les affirmations de la veille. C'est un cas de conscience, un fait insolite qu'il faut expliquer, c'est un conseil à donner, c'est un parti à prendre. Il nous faut, en ce cas, inventer des solutions et encourir la responsabilité d'une initiative. Certaines de ces délibérations marquent dans l'existence d'un homme des heures de crise, d'où dépend toute la suite de la vie mentale. D'autres se résolvent sans trouble dans la sérénité du labeur intellectuel. Mais toutes sont, au contraire du jugement stéréotypé, des acquisitions, des créations.

Et cependant, ces deux formes du jugement sont, en fait et en droit, inséparables. Nos jugements stéréotypés ont été, à un certain moment du développement individuel ou ancestral, des nouveautés vécues ; et, réciproquement, les affirmations que nous créons ne

Digitized by Google

sont possibles que par celles qui sont déjà fixées dans notre organisme mental. Nous reviendrons en détail sur cette subordination de notre présent à notre passé. Mais il est de toute évidence que nous ne risquons un jugement nouveau qu'en le fondant sur ce que déjà nous croyons. Nos richesses mentales peuvent s'accroître à la condition expresse de grossir ou de transformer un capital déjà acquis.

Or, envisagé sous ces deux aspects corrélatifs de conservation et de progrès, le jugement nous paraît avoir pour analogue les deux phénomènes biologiques primaires et corrélatifs de l'*habitude* et de l'*adaptation*. L'une est bien un processus de conservation, et l'autre un processus de progrès ; l'habitude n'est qu'une adaptation cristallisée, et réciproquement celle-ci ne se réalise que sur un terrain favorable préparé par la première.

C'est cette analogie, en apparence très lointaine et superficielle, qu'il s'agit maintenant de justifier à la lumière des faits. Comment, et à quelles conditions un vivant doué du pouvoir d'habitude et d'adaptation, pourra-t-il s'élever à la dignité de l'être qui dit : « Je pense » et, à ce titre, s'érige en interprète et en juge de l'univers des choses ? C'est ce devenir qu'il faut retracer.

Digitized by Google

CHAPITRE II

HABITUDE ET ADAPTATION ORGANIQUES

I. RÉACTION CIRCULAIRE

§ 1. — C'est devenu un axiome en biologie que tout organisme, si simple soit-il, est doué du pouvoir d'entrer de lui-même en mouvement. Ce pouvoir est la *spontanéité*. Quelle en est l'origine première? La réponse à cette question ne serait rien moins que la solution du problème de la vie. Force nous est de l'admettre simplement comme un fait primaire constaté partout où se manifeste la vie.

Toutefois il ne suffit pas, comme le fait Bain (1), de constater la généralité de ce fait au point de départ de tout processus vital; on peut en analyser les conditions qui nous paraissent de deux sortes.

§ 2. — D'une part, cette spontanéité n'est pas pleinement indépendante. Aucun organisme ne vit en dehors d'un milieu déterminé dont il reçoit des excitations, et notamment sa nourriture. Mais, d'autre part, et inversement, cette dépendance n'est pas

(1) Bain, *Les sens et l'intelligence*, trad. franç., Paris, 1874, liv. I, chap. 1; *Les émotions et la volonté*, trad. franç., Paris, 1885, Part. II, chap. I.

Digitized by Google

absolue, et c'est précisément le propre de la spontanéité que l'excitation n'est que l'occasion et non la raison d'être de la réaction. L'organisme ne répond pas indifféremment et de la même manière à tel ou tel stimulant. Il peut même entrer automatiquement en mouvement sous l'action purement interne des aliments digérés.

§ 3. — De ces conditions, il résulte que le mouvement organique élémentaire est nécessairement un mouvement d'oscillation du dehors au dedans et du dedans au dehors. Par un rythme alternatif, l'énergie potentielle accumulée par la nutrition se décharge et se renouvelle. L'*amibe*, dont les mouvements paraissent le type de tout mouvement cellulaire, doit précisément son nom (ἀμείβειν, changer ou échanger) à cette alternance rythmique de la dépense et de l'acquisition, à laquelle certains biologistes ont donné le nom caractéristique de *réaction circulaire*.

Mais la réaction circulaire ne représenterait pas le type vital si elle se bornait à un couple unique de contraction et d'expansion. La vie, en ce cas, nous apparaîtrait comme moins riche que la matière brute, puisque le balancier renouvelle son énergie à mesure qu'il la dépense.

Or, examinons les molécules intérieures d'une cellule. Elles sont toutes, mais à des degrés différents, avides d'oxygène. Aussi se précipitent-elles sans cesse vers la paroi de la cellule pour se saturer du gaz oxygène en dissolution dans l'eau. Ces molécules très oxygénées sont devenues très instables et aptes, comme de véritables explosifs, à se décomposer brusquement au moindre choc. Dès qu'une excitation atteint ces molécules, elles se décomposent et abandonnent des acides qui se dissolvent

Digitized by Google

aussitôt dans l'eau. Mais cette décomposition elle-même rend ces molécules beaucoup moins avides d'oxygène que celles qui sont au second plan ; elles sont alors chassées de la périphérie par ces dernières, reviennent vers le noyau, s'unissent aux substances excrétées par lui, et, revenant ainsi à leur premier état, recouvrent leur affinité première pour l'oxygène. Dès lors, le cercle est fermé, et, tant que le milieu ambiant sera suffisamment riche en oxygène, la réaction circulaire se perpétuera jusqu'à la mort de la cellule.

§ 4. — Nous avons dans ce fait, brillamment mis en lumière par Verworn (1), un exemple frappant de réaction circulaire complète, dans laquelle la réaction tend à rétablir d'elle-même l'excitation qui lui a donné naissance et, par suite, à se perpétuer indéfiniment jusqu'à épuisement du stimulant ou des réserves vitales. Non seulement la cellule, au point où nous la considérons, a déjà une constitution propre qui la rend susceptible de certaines réactions originales, mais elle est déjà un système conservateur fondé sur le principe de la répétition ; elle est, au sens rigoureux du terme, douée d'*habitude*.

Dans un milieu absolument constant, on conçoit à la rigueur que la réaction circulaire par répétition suffise à assurer à la vie quelque durée. Mais nous savons qu'en fait, il n'est pas un vivant que les variations caloriques, météorologiques, lumineuses du milieu, n'exposent à d'incessantes épreuves. En face de ces variations, le vivant n'a que deux issues : périr ou s'adapter (2).

(1) Verworn, *Bewegung der lebend. Substanz*, Iéna, 1892 ; *Allgemeine Physiol.*, Iéna, 1895, p. 499 et suiv. — Cf. Delage et Hérouard, *Traité de Zoologie concrète*, Paris, 1896, t. I, p. 21 et suiv.

(2) Il est inutile sans doute d'examiner une troisième issue

Digitized by Google

L'*adaptation*, telle est précisément, avec l'habitude, la seconde faculté caractéristique de la cellule. Il importe d'insister sur ce fait, si bien connu aujourd'hui, grâce aux travaux de Pflüger, de Pfeffer, d'Eimer, d'Engelmann, de Binet, etc. Les organismes uni-cellulaires ne se contentent pas d'attendre du dehors les agents capables de les exciter. Ils recherchent ou évitent, avec un prodigieux discernement, ceux qui leur sont favorables ou hostiles : « Certaines bactéries, dit M. Baldwin, distinguent la » trillionième partie d'un milligramme de certaines » solutions qui les attirent..... Placez de l'extrait de » viande à proximité de bactéries qui en vivent ; » vous les verrez bientôt pulluler et s'entasser les » unes sur les autres. Mais répandez la plus minime » quantité d'un extrait nuisible, aussitôt la bactérie » s'enfuit vers l'issue la plus proche » (1).

M. Binet constate de même : « Il y a des espèces » qui se nourrissent exclusivement de certains ali- » ments ; certains infusoires sont purement herbi- » vores, et d'autres purement carnivores. Certains » infusoires chasseurs, observés par M. Maupas, cher- » chent la proie au hasard en se mouvant tour à » tour dans toutes les directions ; mais dès qu'ils ont » trouvé une victime propre à les nourrir, ils la » foudroient de petits dards empoisonnés, qui la » paralysent. Le chasseur cherche alors sa proie en

possible : la modification du milieu par le vivant. On en pourrait citer des cas spécieux (BALDWIN, *Développement mental*, etc, p. 246), mais purement apparents. Car, pour agir sur le milieu, le vivant doit d'abord se modifier de façon à pouvoir exercer sur lui un minimum d'action, et cela même est une adaptation. Les vivants supérieurs ne font pas exception : l'homme plie devant la nature avant de la modifier à son avantage : « Discit parendo jubere ».

(1) Ouv. cité, p. 244.

Digitized by Google

» tournant lentement de droite et de gauche. S'il ne
» l'a pas trouvée au bout d'une minute, il repart en
» chasse » (1).

D'autres organismes unicellulaires discernent l'action chimique de certains rayons lumineux. Ecoutons encore M. Binet :

» Lorsqu'on met des bactéries de la putréfaction
» dans une goutte d'eau ne contenant pas d'oxygène,
» mais renfermant des algues à chlorophylle..... ou
» des grains de chlorophylle obtenus par l'écrase-
» ment de cellules vertes, au premier moment, il ne
» se passe rien ; mais si l'on éclaire la préparation
» pour permettre à la fonction chlorophyllienne de
» s'exercer, on voit les bactéries présenter des mou-
» vements très vifs et se diriger toutes ensemble
» vers les points de la préparation où se fait le déga-
» gement de l'oxygène, c'est-à-dire autour des grains
» de chlorophylle.... Si l'on obscurcit la préparation,
» les bactéries cessent d'entourer les grains de
» chlorophylle ;.... le groupement se fait de nouveau
» si on laisse revenir un rayon de soleil » (2).

§ 5. — Que si nous passons aux organismes multicellulaires, mais encore dépourvus de tout tissu nerveux, aux plantes par exemple, c'est devant nos yeux que nous les voyons manifester, sous forme de géotropisme et d'héliotropisme, un remarquable pouvoir d'adaptation aux changements du milieu. Pfeffer(3) a prouvé que la blessure d'une plante occasionne un mouvement considérable du protoplasma à travers la plante entière et un afflux de sève vers l'endroit

(1) Binet : *Vie psychique des microorganismes*, dans : *Etudes de psychologie expérimentale*, Paris, 1888, p. 148.
(2) Binet, ouv. cité, p. 244.
(3) *Die Reizbarkeit der Pflanzen*, Leipzig, 1893.

Digitized by Google

malade. M. Baldwin (1) cite l'expérience de Hegler qui, ayant attaché un poids à une tige en voie de croissance, constata une surproduction de force mécanique destinée à contre-balancer le poids. Il remarque que l'énergie de croissance des racines se surpasse étrangement si elles viennent à rencontrer quelque obstacle.

Mais combien ces propriétés ne seront-elles pas plus accusées et plus efficaces encore si nous considérons les tissus nerveux et les organismes qui en sont pourvus ! Les recherches les plus récentes commencent à jeter quelque jour sur la question si obscure de la physiologie de la cellule nerveuse. Nissl, entre autres, avec une remarquable précision, a montré qu'il existe entre les cellules de l'écorce cérébrale des vertébrés une très grande différenciation fonctionnelle. C'est ainsi que, sous l'action de poisons différents, les mêmes cellules présentent des altérations différentes, et qu'inversement, le même poison n'affecte pas de la même manière des espèces de cellules différentes.(2) Il existe jusque dans les mêmes centres des espèces de cellules différentes qui se distinguent par un véritable pouvoir électif. Mais, à vrai dire, la psychophysiologie de la cellule isolée n'est guère encore en état d'éclairer la théorie de l'adaptation. Il en est tout autrement si l'on considère la cellulle nerveuse à sa véritable place, dans un « système » d'éléments nerveux, et surtout dans un système nerveux central. « Le système nerveux, écrit Ramon y Cajal, repré« sente une différenciation de l'épiderme » (3), c'est-à-dire qu'il assure au vivant une coordination utile de réactions en réponse aux excitations variées et

(1) Ouv. cité, p. 247.

(2) *Ueb. die Verænder. der Nervenzellen nach experimentell erzeugten Vergiftung*, dans *Neurol. Centralblatt*, 1896, p. 947 et suiv.

(3) Cité par J. Soury, *Le système nerveux central*, Paris, 1899. p. 1657.

Digitized by Google

incohérentes du milieu ambiant. Déjà, chez les polypes, existe un système nerveux de neurones sensitifs et moteurs conjugués. Chez les vers, apparaît entre ces deux éléments un intermédiaire important, le neurone d'association interganglionnaire. Dès lors, l'exitation sensible peut se propager, non plus aux cellules motrices d'un seul ganglion, mais à celles de plusieurs ganglions, et l'appareil moteur peut réagir tout entier à l'excitation d'un seul point de l'épiderme. Plus haut encore, dans l'échelle animale, le neurone interganglionnaire se double de ce que Ramon y Cajal a appelé le neurone psycho-moteur. Qu'il se trouve relativement simple dans le « ganglion cérébroïde » des invertébrés, ou prodigieusement multiplié dans le cerveau des vertébrés, la fonction de cet organe apparaît comme identique : il exerce une action directrice ou inhibitrice *collective*. Et ce groupement des centres coordinateurs en une masse unique s'est réalisé, pense le même auteur, — et l'hypothèse est séduisante, — en vertu d'une loi d'épargne. Car il y a tout avantage pour le vivant à transmettre par une voie aussi courte que possible un ordre commun au plus grand nombre possible de neurones moteurs. La multiplication des neurones d'association entre les centres et l'écorce réalise précisément cette condition d'une adaptation rapide et appropriée à une plus grande diversité d'excitations. (1) Aussi bien, de toutes les discusions soulevées par la physiologie cérébrale, une conclusion au moins ressort indiscutée, c'est que les hémisphères, dépourvus par eux-mêmes de toute fonction sensori-motrice immédiate, sont la condition du souvenir, c'est-à-dire retiennent des réactions antérieures une habitude qui prépare les réactions à venir. Quels que soient d'ailleurs les

(1) Résumé par J. Soury, *Ibid.*, p. 1662-65.

Digitized by Google

rapports de la pensée et des phénomènes cérébraux, on ne saurait contester aux hémisphères ce rôle de conservation des habitudes utiles, c'est-à-dire, en définitive, des adaptations du vivant aux nécessités de la vie.

Ainsi, tout au long de l'échelle organique, on doit reconnaître à la spontanéité ce double pouvoir de répétition et d'accommodation, d'habitude et d'adaptation. Il importe de ne pas oublier l'unité de ce double processus. Il n'y a de changement que de ce qui était déjà ; et, à son tour, le devenir se fixe en habitude ; car le pouvoir de favoriser le retour de l'excitation est constant. L'habitude est ainsi le point de départ et le point d'arrivée de l'accommodation.

II. INTERPRÉTATION

§ 6. — Est-il possible maintenant de donner de cet ensemble de faits manifestement analogues une explication systématique ? Il faut avouer, tout d'abord, que l'habitude, en tant que fait primaire, est inexplicable dans l'état actuel de nos connaissances. Elle est la donnée même de la vie. Précisément par ce que l'adaptation ne peut se greffer que sur un *habitus* primordial, cet *habitus* est la matière biologique fondamentale au-delà de laquelle, par une transition que nous ignorons, la science rejoindra peut-être un jour la matière inorganique. Le seul problème que nous puissions aborder ici est celui-ci : comment s'opère le passage de l'habitude à l'adaptation ?

Deux explications se trouvent actuellement en présence.

D'une part, la théorie mécaniste représentée par Lamarck et, plus récemment, par Hæckel. Ce dernier

Digitized by Google

suppose que la masse protoplasmique originaire, — les cytodes, dont la monère est le cas le plus typique, — est très instable et susceptible de ressentir les moindres changements d'un milieu. Or les conditions dans lesquelles deux « plastides-filles » nées de la division d'une même « plastide-mère », continuent à vivre différent toujours plus ou moins. Il en résulte que les nouvelles plastidules (éléments de la plastide), qui se forment constamment aux dépens des liquides nutritifs absorbés, ne seront pas de tout point semblables aux plastidules déjà existantes. Si la variation du milieu persiste ou se répète, l'afflux de plastidules différentes des premières modifiera et fixera le caractère nouveau de la cellule. Et l'hérédité, si elle n'est contrariée par d'autres variations plus fortes ou plus répétées, fixera cette première « habitude » de la matière vivante. En d'autres termes, l'adaptation à de nouvelles excitations n'est qu'une addition d'habitudes réalisées par des hasards heureux. (1)

Cette explication, à vrai dire, n'en est pas une, car elle se réduit à constater le fait universel de l' « habitude » ou « mémoire » organique. Or, toute la question est précisément de savoir si les variations d'un milieu qu'on suppose à tout moment également ins-

(1) Cf. Hæckel, *Essais de psychologie cellulaire*, trad. Soury, Paris, 1880, p. 47 et suiv., et p. 76 et suiv. Cf. du même, *Anthropogénie*, trad. Letourneau, Paris, 1877, 6e leçon ; et *Le Règne des Protistes*, trad. Soury, Paris, 1879. On peut s'étonner que Hæckel, si soucieux d'exclure toute idée de finalité, prenne si volontiers à son compte des expressions aussi vagues que l'« âme de l'atome », la « volonté », la « mémoire » de la cellule. « Sans l'hypothèse d'une âme de l'atome, écrit-il, les phénomènes les plus vulgaires et les plus généraux de la chimie ne s'expliquent point ». (*Psychol. cellul.*, p. 40). Mais il ne faut point oublier qu'à tous les degrés la vie et la pensée ne sont, à ses yeux, qu'une « ondulation ramifiée ».

Digitized by Google

table peuvent mécaniquement engendrer des habitudes solides dans une matière plastique également très mobile, si l'on ne suppose pas dans cette dernière une virtualité capable de tirer profit des excitations les plus avantageuses, une spontanéité qui ne réagira pas indifféremment à tous les stimulants. « A des propriétés externes spéciales, dit Spencer, il faut que viennent s'opposer des propriétés internes spéciales ». (1)

§ 7. — C'est le plus grand mérite de la théorie spencérienne d'avoir transporté du dehors au dedans la cause de l'adaptation. Spencer suppose bien, lui aussi, à l'origine, un protoplasma contractile soumis à des excitations très variées, qui produisent dans la masse contractile des mouvements diffus, également très variés. (2) Mais, parmi ces mouvements, ceux qui se trouvent s'adapter le plus exactement à ces contacts du milieu ambiant, déterminent par ce fait même *des réactions plus énergiques*. Cet excès d'énergie produit dans la masse protoplasmique des « canaux de moindre résistance». (3) Par suite, toute excitation qui a réussi à ébranler l'organisme trouvera, si elle se répète, une voie d'action plus facile, c'est-à-dire un germe d'habitude *nouvelle*, une adaptation. Dans les organismes supérieurs, l'hypothèse se vérifie encore en se compliquant. Darwin, le premier, n'a-t-il pas montré qu'à mesure que la structure nerveuse se complique, les excitations fortes du sensorium sont suivies, outre les contractions musculaires appropriées, de réactions

(1) SPENCER, *Principes de biologie*, trad Cazelles, § 28, t. I, p. 91, Paris 1880.

(2) SPENCER, *Premiers principes*, trad. Cazelles, 4e éd., Paris 1885, p. 370 et suivantes.

(3) *Ibid.* § 78, p. 209.

Digitized by Google

diffuses « sans objet » (1) ? Il se produit ainsi un accroissement d'énergie nerveuse aboutissant à un accroissement d'énergie potentielle disponible pour de nouvelles acquisitions.

Cette théorie, on le voit, ne supprime pas, mais elle réduit au minimum le rôle des accidents heureux. Qu'un organisme dépérisse faute de lumière, si, parmi les mouvements diffus qu'il accomplit sous la pression intérieure de son énergie d'excès, il s'en trouve qui l'amènent à la lumière, le large flot d'énergie qui en résultera favorisera le retour du mouvement utile. Mais il reste à expliquer la fixation en habitude de cette adaptation naissante. C'est ici qu'intervient chez Spencer et chez Bain la loi du plaisir et de la douleur. (2) « Après le succès, dit » Spencer, viendront immédiatement certaines sen- » sations agréables accompagnées d'un courant d'é- » nergie nerveuse dirigé vers les organes employés... » Les lignes de communication nerveuse à travers » lesquelles le courant passe dans ce cas ont » ouvert une nouvelle route vers certains canaux » inoccupés, et, en conséquence, elles donneront » désormais naissance à une plus grande quantité de » mouvements moléculaires, et seront plus pénétrables » qu'auparavant. » (3) Bain, qui ne prend point à son compte l'hypothèse de l'énergie d'excès, et se contente d'admettre la spontanéité primitive du vivant, pense également que le plaisir suffit à inviter

(1) Darwin, *Expression des émotions*, trad. française Pozzi et Benoit, chap. III, Paris, 1890, p. 69 et suiv. Cf. Spencer, *Premiers principes*. § 159, p. 395, et *Principes de biologie*, § 67, t. I, p. 224 et suiv.

(2) Bain, *Emotions et volonté*, trad. franç., p. 304 et suiv. où l'on trouvera les principales citations de Spencer à ce sujet.

(3) Cité par Bain, *ibid.*, p. 308-9.

Digitized by Google

l'organisme au prolongement ou au renouvellement de la réaction agréable. (1) En d'autres termes, pour ces deux représentants de l'évolutionisme, le plaisir présiderait à la cristallisation de l'adaptation accidentelle en habitude durable.

§ 8. — On a objecté à cette théorie (2) qu'elle expose l'organisme à un risque par trop considérable. Il n'est guère, en effet, de stimulants invariables, et les changements d'un milieu instable menacent à tout instant de détruire l'adaptation avant le retour du stimulant corrélatif. Mais l'objection nous semble, sinon détruite, du moins très atténuée, si l'on songe que la variabilité du milieu est, en fait, très relative, et nous verrons plus tard à quel point cette constance relative du milieu est importante pour l'explication du jugement. Il faut, d'autre part, noter ce fait, tout en faveur de la thèse spencérienne, que les organes les plus rudimentaires, en l'absence des excitations propres à les ébranler, demeurent dans un état de vie sourde et de mort apparente, qui leur permet de se réserver jusqu'au retour du stimulant favorable. Certaines bactéries se conservent indéfiniment à l'ombre pour se raviver au premier rayon de soleil.

Mais l'intervention de la loi du plaisir prête à des critiques autrement graves. Tout d'abord cet élément d'explication a l'inconvénient de ne convenir qu'aux organismes très développés ; car, ou les mots de plaisir et de douleur ne veulent rien dire, ou ils désignent, avec toutes les atténuations qu'on voudra, un état psychique conscient. L'explication ne vaut donc

(1) *Ouvr. cité*, p. 309.
(2) BALDWIN, *ouvr. cité*, p. 161.

Digitized by Google

que pour les organismes doués d'un système nerveux central. D'autre part, comment peut-on, même chez ces derniers, supposer que le plaisir résultera d'un stimulus *accidentel ?* Une dilatation, une contraction, n'est pas par elle-même agréable ou pénible. Elle ne l'est qu'en tant qu'elle satisfait ou contrarie une disposition antérieure, une habitude primordiale, un besoin. L'oxygène, les sucs nutritifs, la lumière ne provoquent pas dans les bactéries ou dans les plantes des mouvements *quelconques,* mais des mouvements nécessaires à la vie, et c'est à cet *accroissement* de vitalité au centre de l'organisme qu'on peut intelligiblement attribuer l'accroissement de la décharge motrice. Les mouvements qui résultent de cette décharge se trouvent, à leur tour, utiles ou nuisibles ; et la sélection fonctionnelle, l'adaptation, est la résultante de cette série de décharges favorisées ou contrariées. Sans doute, le plaisir peut, ultérieurement, chez les vivants conscients, devenir un sous-agent de sélection, parce qu'il est en général le signe de la dépense normale et utile, comme la douleur est le signe de la dépense insuffisante, excessive ou nuisible. Mais c'est là un développement tardif, qui suppose avant lui l'existence, — en elle-même inexpliquée, — des premières « réactions circulaires » indisdispensables à la vie. Tout ce qu'on peut concéder à Spencer et à Bain, c'est que suivant l'heureuse expression de M. Baldwin, « toute excitation qui accroît la » vitalité donne une base organique au plaisir, » c'est-à-dire crée, dans la vie organique, le corrélatif de ce qui sera, dans la vie psychique, la conscience du plaisir.

En d'autres termes, les excitations du milieu externe peuvent être accidentelles ; mais les réponses qu'y fait l'organisme ne le sont pas et ont pour condi-

Digitized by Google

tion une première aptitude défensive, et même, ainsi que nous l'avons vu plus haut, une capacité de sélection discriminative qui permet de choisir, parmi les stimulants, ceux auxquels il lui est le plus utile de répondre. Un individu ou une race, à quelque moment de l'évolution qu'on les considère, ne peuvent s'adapter à une modification du milieu qu'à la condition d'être déjà, dans la mesure que nous venons d'indiquer, accommodés à ce milieu. Dans le conflit avec un milieu nouveau, ceux-là survivront dont les réactions circulaires favoriseront le mieux le retour des excitations utiles et repousseront les contacts les plus dangereux.

§ 9. — Malgré cette correction, il reste de l'hypothèse évolutioniste une conception féconde qu'il nous faut retenir, et dont nous aurons le plus grand profit à tirer : celle de la réaction d'excès. Les excitations utiles provoquent dans l'organisme une décharge diffuse qui déborde, en quelque sorte, la satisfaction immédiate que le vivant en éprouve. Cette loi d'accroissement se réalise sous nos yeux d'une façon saisissante. Chez tous les vivants, l'accroissement de vitalité engendre des réactions motrices plus riches, qui, à leur tour, multiplient la vitalité. Tout ce qu'on demande, c'est d'étendre aux organismes les plus simples ce pouvoir de féconde initiative qui, greffé sur la tige solide de l'habitude, va permettre à l'organisme de pousser vers le monde extérieur, comme autant de rameaux vigoureux, de nouvelles adaptations.

Digitized by Google

CHAPITRE III

L'ADAPTATION MOTRICE SIMPLE

I. L'ANIMAL ET L'ENFANT

§ 1. — Les deux chapitres qui précèdent ont établi les principes généraux que nous croyons nécessaires à l'explication générale du jugement. Nous avons cru trouver, à l'origine même de la vie, un processus circulaire caractérisé par la double tendance à perpétuer les excitations vitales et à répondre, avec un excès d'énergie, aux excitations les plus favorables au vivant. Il s'agit maintenant de suivre jusqu'au terme de notre recherche les conséquences de ces prémisses.

Est-ce à dire que nous devions rechercher les traces de l'adaptation à travers toute la série animale, en allant « des plus simples aux plus composés », des infusoires à l'homme ? Pareille méthode serait, croyons-nous, sans profit. Nous ignorons, en fait, s'il y a une *série* animale, et nous n'avons aucune donnée certaine sur les antécédents biologiques de notre race. Nous observons, entre les espèces, bien moins une séquence qu'un parallélisme. En revan-

Digitized by Google

che, le développement de l'individu, de la période embryonnaire à l'âge adulte, est une histoire progressive dans laquelle nous pouvons distinguer des chapitres ; et c'est ce devenir que nous pouvons retracer, en nous aidant d'ailleurs des données fournies par la psychologie comparée.

§ 2. — Ici se pose, cependant, une dernière question préalable. Le jugement complet est un acte conscient ; or la réaction circulaire que nous avons décrite ci-dessus ne décèle pas la présence évidente d'une vie psychique, et seule une hypothèse métaphysique peut poursuivre jusqu'à la cellule le parallélisme des processus psychiques et physiologiques. Allons-nous donc, au cours de notre développement, découvrir soudainement la conscience, comme une lampe dont la clarté inonde tout-à-coup les ténèbres ? Et si nous ne le faisons, si nous prolongeons indéfiniment l'explication physiologique sans tenir compte des premiers symptômes de vie intérieure, ne nous exposerons-nous pas à rester jusqu'au bout en dehors même de cette vie psychique dont l'affirmation est peut-être la fonction essentielle?

Il est, sans doute, impossible de lever entièrement cette difficulté, désespoir du psychologue. Mais peut-être sera-t-elle amoindrie par la distinction suivante. Oui, à un moment relativement précis, et d'ailleurs très précoce, de l'évolution de l'enfant, nous aurons à noter l'apparition d'une connaissance distincte de lui-même, c'est-à-dire le clair éveil d'une conscience qui saisit son unité. Mais nous éviterons de faire intervenir ce *deus ex machina* tant que la réaction circulaire nous paraîtra se suffire à elle-même. C'est ainsi qu'il nous semble prématuré d'expliquer les mouvements du fœtus par l'effort de l'organisme pour se défaire de

Digitized by Google

certains états conscients de gêne (1). Quand, au contraire, la réaction se compliquera au point que, derrière le processus physiologique, il soit plus simple de supposer l'intervention d'une représentation qu'une invérifiable liaison nerveuse, alors nous ne craindrons pas de traduire ce processus en termes psychologiques et de parler de sensations ou de tendances conscientes, sans prétendre fixer par ce terme le signal d'un commencement absolu.

§ 3. — Les réactions motrices, dans lesquelles on s'accorde à reconnaître les premières manifestations de la vie, sont, à cet égard, très instructives. Leur forme la plus simple est le *réflexe*. Or, nous trouvons, dans les réflexes des suçoirs de la sèche, le schéma typique de la réaction circulaire : un seul centre nerveux, une seule paire de muscles, une seule paire de nerfs. Cette disposition antithétique des nerfs et des muscles est, à notre point de vue, des plus importantes. Elle n'est, croyons-nous, ni plus ni moins que l'équivalent physiologique de l'affirmation et de la négation, car elle est, vis à vis de l'excitation, l'instrument constant de l'adhésion ou du refus. Chacun des suçoirs de la sèche est pourvu de son ganglion ; aussi quand l'un d'eux est mis, seul, en contact avec un objet, il manifeste le mouvement rythmique de la succion, et nous n'observons en ce cas aucun processus physiologique central. Toutefois, les ganglions de tous les suçoirs sont liés à la fois entre eux et avec les centres supérieurs de ce céphalopode, et l'on ob-

(1) Cette réserve n'affaiblit en rien l'hypothèse que la conscience est fonction de la vie et concomitante de tout processus biologique. Mais il n'est pas d'une bonne méthode de faire intervenir cet élément d'explication tant qu'il est invérifiable et inutile.

Digitized by Google

serve que, quand l'animal touche un objet par divers points de son tentacule, tous les suçoirs viennent adhérer à l'objet. Nous saisissons ici sur le vif un premier cas de *composition* des réactions entre elles. La réaction du suçoir excité séparément représente le type de la réaction circulaire habituelle ; mais l'excitation plus complexe, provenant d'un nombre plus considérable de contacts, provoque une réaction d'excès diffuse qui se traduit dans tout l'organisme par l'adaptation de tous les organes à une fin utile.

§ 4. — Cette indépendance des centres décroît, comme on sait, à mesure qu'on remonte la série animale, et l'on observe, en raison inverse de cette décroissance, une solidarité de plus en plus étroite des fonctions vitales. Chez certains vertébrés cependant, chez la grenouille notamment, on a pu segmenter graduellement le cordon cérébrospinal et observer la disparition, non pas soudaine, mais successive des diverses fonctions. Le réflexe cardiaque peut même persister plusieurs heures après que cet organe a été arraché. Le cœur du chien bat encore quand il est privé de toute communication nerveuse avec les centres supérieurs. Ce sont là, sans doute, des phénomènes de pure habitude nerveuse et rien n'autorise à croire, dans ces derniers cas, que le pouvoir d'adaptation subsiste encore. Nous trouvons, au contraire, un cas très remarquable de cette persistance dans la célèbre expérience de Pflüger sur la grenouille. L'expérience consiste, comme on sait, à dépouiller une grenouille de son cerveau, du cervelet et du bulbe rachidien, et à ne lui laisser du système nerveux central que le cordon spinal. On constate que l'animal vit encore et qu'il est susceptible de réagir avec vigueur contre les excitations violentes de la

Digitized by Google

peau. Si l'on irrite avec un acide la cuisse droite, on voit l'extrémité de ce membre essuyer vigoureusement la partie blessée. Mais si l'on recommence l'expérience après avoir coupé l'extrémité du membre irrité, on voit parfois, après quelques hésitations, le membre adverse suppléer à l'impuissance du premier. Ne semble-t-il pas ici que l'habitude soit singulièrement dépassée et qu'il faille, en présence de mouvements improvisés avec une précision aussi soudaine, admettre chez un vivant si gravement mutilé quelque reste du pouvoir d'adaptation ? Il est vrai que l'expérience, qui réussit rarement, ne peut-être entreprise que sur des sujets adultes, riches de toute l'évolution ancestrale et individuelle ; et peut-être l'organisme de ces derniers est-il déjà coutumier des substitutions de centre nerveux à centre nerveux, dont on retrouve tant d'exemples chez les vivants supérieurs et jusque chez l'homme. (1) Mais il n'en reste pas moins que l'habitude ne saurait à elle seule réaliser une adaptation appropriée à une excitation aussi exceptionnelle, et que l'énergie d'excès intervient encore chez la grenouille privée d'encéphale pour déterminer de nouveaux essais et appliquer une habitude à un cas nouveau.

§ 5. — Que va nous apprendre à ce sujet l'étude de l'enfant ? On sait que, dans la période embryonnaire, les hémisphères ne recouvrent que tardivement l'encéphale moyen et le cervelet, et n'apparaissent pas encore propres à leur fonction organisatrice. En revanche, les appareils inférieurs de l'encéphale,

(1) Notamment dans les cas où l'usage normal de la parole reparaît sans que la région corticale affectée soit guérie.

Digitized by Google

notamment la moëlle allongée, sont aptes, dès avant la naissance, à produire les réactions nécessaires à la vie, circulation, sécrétions et excrétions, etc., qu paraissent répondre au type circulaire pur et simple. (1) Après la naissance, un grand nombre de réactions nouvelles sont encore subordonnées à l'exercice des centres inférieurs et d'un caractère purement mécanique. C'est ainsi que les vagissements du nouveau-né ont, d'après Kussmaul, (2) leur condition dans la moëlle allongée, tandis que la région cérébrale du langage n'entrera qu'assez tard en exercice ; il n'y faudrait voir que des phénomènes connexes de la respiration, provoqués par la violence des impressions nouvelles, froid de l'air ambiant, rudesse des contacts, etc. ..

Toutefois, la transition de la vie parasitaire à l'existence indépendante est trop brusque pour qu'il n'y ait pas lieu d'observer à la naissance d'intéressants phénomènes d'adaptation. Il faut, sous peine de mort, que l'enfant s'accommode au milieu. Mais ici, d'après une règle constante, les anomalies sont plus instructives que la règle. Il arrive que le corps de l'enfant, à la naissance, présente une rigidité cadavérique. La réaction respiratoire tarde à s'exercer. On sait qu'en ce cas l'accoucheur donne à l'enfant quelques tapes légères dans la région la plus voisine du cordon spinal, sur le dos. Il détermine ainsi une réaction motrice d'excès diffuse, et, précisément parce qu'elle est diffuse, cette réaction détermine, sauf accident, une première contraction des muscles thoraciques. Si

(1) Cf. P. Flechsig, *Etudes sur le cerveau*, trad. franç. de L. Lévi, Paris, 1898, p. 66 et suiv. — *Année psychologique*, 1897, p. 345 et suiv.

(2) Ad. Kussmaul, *Les troubles de la parole*, trad. Rueff Paris, 1884; P. Flechsig, *loc. cit.*

Digitized by Google

cette contraction secondaire réussit à ouvrir à l'air l'entrée des poumons, l'excitation nécessaire à la réaction respiratoire est assurée, et le rythme engendré pourra se perpétuer sans arrêt durant un siècle. Chez d'autres enfants, le réflexe de la succion tarde à s'éveiller. On peut y remédier, soit en faisant subir aux lèvres un mouvement rythmique, soit en habituant l'enfant à avaler du lait introduit artificiellement dans la bouche. Cette excitation est, pour le nouveau-né, d'autant plus violente qu'elle interrompt le rythme déjà acquis de la respiration. Il se produit alors dans la glotte un violent mouvement d'occlusion suivi d'une détente également forte, et, de proche en proche, ce rythme de déglutition se transmet à tout l'appareil buccal. En dehors de ces faits anormaux, il est possible d'observer sur le nouveau-né l'effet de la loi d'excès et la formation de l'habitude. J'ai observé sur mon propre enfant âgé de trois jours, qu'il suffisait, à l'heure de la têtée, de donner de petits coups léger avec un doigt sur la joue, sur le menton ou au au-dessous du nez pour provoquer un mouvement de succion tout aussi net que si l'on mettait le doigt entre les lèvres. L'excitation d'une partie quelconque de la région buccale se traduisait ainsi par une même réaction devenue habituelle. Au cours du deuxième mois, l'enfant ne s'y trompait plus.

§ 6. — De ces faits, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

1° L'adaptation suppose l'intervention d'une réserve nerveuse assez abondante pour se dépenser en ondes d'excès au-delà de la réaction proprement dite ;

2° Elle se greffe sur une donnée préexistante, sur une habitude. Le fœtus était déjà capable de mouvements d'ensemble. Ces mouvements se spécifient

Digitized by Google

en mouvements respiratoires et le rythme respiratoire se spécifie à son tour en rythme de succion ;

3° Elle s'est faite en vue de fins utiles par le moyen de stimulations violentes, capables de susciter une vive réaction de tout l'organisme ;

4° Elle se transforme elle-même en habitude.

Il en résulte que le nouveau-né n'est pas absolument l'être impénétrable qu'on est tenté de voir en lui. Sans doute, rien n'est inquiétant et mystérieux comme l'œil du nouveau-né. Il semble que ce petit animal aveugle et sourd soit un monde fermé, et qu'il échappe à toutes nos suggestions. Il n'en est rien. Il est possible, il est indispensable, en modifiant les excitations, de créer à volonté de bonne heure certaines réactions utiles. On habitue le nourrisson à avoir faim, à s'endormir à certaines heures. Cette dernière adaptation est particulièrement intéressante car elle nous donne la confirmation négative de la théorie. Le bercement des nourrices (1), un peu plus tard les chansons monotones, ont sans doute pour effet, grâce à la succession constante d'ébranlements à la fois égaux et variés, de noyer dans un flot d'impressions continues, les excitations prédominantes, causes de l'insomnie, comme une couleur vive s'éteint sous des hachures douces croisées en tous sens ; l'excès moteur cesse alors de se dépenser dans un sens unique ; la communication est ainsi rompue avec le monde extérieur au profit des réactions physico-chimiques assoupissantes du « milieu inté-

(1) M. Baldwin, qui a fait des expériences sur ses propres enfants, a obtenu dès la fin du premier mois le sommeil de sa fille en la couchant sur le ventre et en la frappant doucement dans le dos. Cette pratique devint bientôt, non seulement une provocation au sommeil, mais une condition de sa venue (*Développement mental*, etc., p. 99).

Digitized by Google

rieur », pour reprendre l'expression de Claude Bernard. On cite de même l'expérience d'un sourd-muet paralytique et borgne qui s'endormait dès qu'on fermait son œil unique. Au reste ce retrait de l'énergie d'excès devient chez l'enfant une habitude, et l'on sait que, même chez les adultes, la meilleure façon de combattre l'insomnie est de ne pas attendre le sommeil, mais de se le « suggérer » par le contact du lit, la détente de la position horizontale, l'occlusion des yeux, le ralentissement de la respiration, etc.

II. PÉRIODE POST-NATALE

§ 7. — Il se produit donc, entre l'organisme et le milieu, avant même l'apparition des sensations auditives et visuelles, de véritables adaptations musculaires dont nous ne connaissons absolument que l'aspect physiologique. Durant cinq à six semaines, ces adaptations sont les seules que manifeste le nouveau-né, car elles sont les seules utiles. Durant cette période, l'enfant est comme absorbé par le travail si important de la consolidation de son organisme. Il vit par le dedans, d'une vie toute réflexe ; à peine si la vie de relation a commencé pour lui. Les mouvements incohérents, si actifs cependant, des bras, des jambes et du torse, la contraction de la main autour d'un objet, ne sont que les décharges d'une activité motrice diffuse en voie de croissance et de spécification rapide. Le sourire même, qui est si précoce, n'est sans doute qu'une réaction mécanique liée à la satisfaction des fonctions digestives ; l'enfant en ignore encore la signification sociale, car il ne répond pas encore au sourire par le sourire. De même le cri, les sanglots,

Digitized by Google

les larmes, sont de purs réflexes, c'est-à-dire qu'ils ne représentent pas encore une adaptation utile à une excitation déterminée, mais une simple dépense d'excès nerveux. C'est pour l'observateur seul, et non pour lui-même, que ces réflexes sont déjà des *signes* de bien-être ou de malaise.

§ 8. — Est-ce à dire cependant que cette première période post-natale soit sans importance au point de vue psychologique ? Tant s'en faut. Elle constitue la base d'habitudes sur laquelle se grefferont toutes les adaptations ultérieures. Et il ne nous est pas impossible de présumer la nature de ce travail interne. Fechner avait déjà remarqué (1) que les nouveaux-nés et les animaux inférieurs paraissent beaucoup moins aptes à distinguer les impressions simultanées que les impressions successives. C'est sans doute que les excitations réclamées par la vie de l'enfant naissant sont de l'ordre vital, tactile et musculaire, et que les réactions à ces excitations sont, à l'état normal, trop continûment associées entre elles, ou même trop contemporaines, pour favoriser cette aperception d'une différence qui sera la première démarche de la conscience. On peut y joindre sans doute les excitations gustatives et olfactives. Mais celles-ci sont précisément, même chez l'adulte, — par exemple dans la nausée, — étroitement associées aux fonctions digestives et, par suite, aux réactions musculaires d'origine organique. Il est donc très probable que, chez le nourrisson d'un mois, les excitations des organes de la digestion, de la respiration, de la circulation et des muscles en général, sont déjà, comme chez l'adulte, intimement fondues en un

(1) *Eléments de Psychologie*, Leipzig, 1860, t. I, p. 174.

Digitized by Google

courant continu et diffus, en une cœnesthésie où la conscience n'arrivera que tardivement à discerner des processus simultanés. Toutefois, chacun de ces processus présente de bonne heure des successions propres à instituer dans les habitudes un rythme régulier : retour de la faim, du sommeil, du bain, du changement de vêtement, etc. On peut donc présumer que les réactions manifestées par l'organisme infantile seront plus précises et plus franches à la suite de variations dans la succession des stimulants, qu'en présence de stimulants simultanés différents. Et c'est bien ce que l'expérience confirme. Du jour où l'enfant percevra distinctement les sons et les couleurs, infiniment plus variables que les impressions cœnesthésiques, sa vie consciente se développera rapidement ; son attention se dégagera de la confusion des sensations internes pour se porter vers les excitations extérieures moins monotones de la lumière et du son.

L'hypothèse n'aurait donc rien de hardi, ni d'invraisemblable, qui prétendrait que l'élaboration peu apparente des cinq à six premières semaines a pour résultat de rendre plus aisées et plus sûre, les réponses de l'organisme aux excitations successives, et, en même temps, de préparer, grâce au perfectionnement des liaisons subcorticales, des réponses plus complexes à des impressions simultanées. Et nous allons voir précisément que la conscience s'affirme avec éclat à propos des impressions complexes. L'enfant achève donc, après sa naissance, de se préparer à l'adaptation consciente.

§ 9. — De ces considérations, on peut dès à présent conclure que les premiers états conscients de l'enfant émergeront, non pas à vide, d'une sorte de

Digitized by Google

néant psychique, mais d'un arrière-fond, à la fois extraordinairement complexe et solide, d'états physiologiques obscurément sentis et d'habitudes inconsciemment acquises. Tout acte de conscience sera, dès lors, une synthèse de deux éléments, l'un nouveau, l'autre ancien, et l'on peut s'attendre à ce que, des deux, le plus ancien détermine dans une large mesure la nature et le succès du second.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

L'ADAPTATION SENSORI-MOTRICE

I. L'ENFANT AU SECOND MOIS

§ 1. — Au cours du second mois, se produit chez l'enfant un changement qui frappe les moins clairvoyants. Que nous apprend d'abord à cet égard l'anatomie ?

Les travaux de Kussmaul (1) et de Flechsig (2) ont jeté quelque lumière sur la question si obscure de l'évolution cérébrale chez le nouveau-né. De ces études, il résulte que, chez l'enfant comme chez tous les vivants, les sensations viscérales précèdent toutes les autres, et que les « sens esthétiques », la vue et, plus tardivement, l'ouïe, apparaissent après les « sens chimiques », goût et odorat. C'est dans cet ordre, en effet, que les fibres servant aux diverses sensations se revêtent de la myéline nécessaire à leur fonctionnement. Les fibres aboutissant aux centres corticaux de la vue et de l'ouïe ne se myélinisent qu'après la naissance. D'autre part, le cerveau arrivé à ce degré de développement, s'il est capable de dif-

(1) *Untersuch. ueb. das Seelenleben des neugebor. Menschen.*
(2) Ouvr. cité.

Digitized by Google

férencier les sensations, ne peut encore les combiner, les intégrer. Il ne peut traduire chacune des données sensorielles dans la langue de l'autre, faute d'un organe d'association. C'est à cette élaboration des « centres d'association » qu'est affectée la période qui suit le premier mois de la vie de l'enfant. « Déjà au second mois de la vie, écrit Flechsig (1), » de nombreuses fibres pourvues de myéline com- » mencent à devenir visibles, qui partent des centres » sensitifs pour se développer dans les parties envi- » ronnantes et s'y perdre.... Quelque opinion que » l'on ait sur leur signification fonctionnelle spéciale, » on ne peut leur refuser la propriété d'assurer » l'union des éléments nerveux constituant les diver- » ses régions corticales et, par là, d'établir entre eux » une uniformité d'action. A mesure que se développe » le nouveau né, il se forme dans les parties inter- » médiaires, des milliers et des millions de ces fibres » d'association, qui peu à peu s'accroissent en dehors » des sphères sensitives et des régions qui les avoisi- » nent. Plus tard enfin, dans les cellules de ces par- » ties intermédiaires, prennent naissance des fibres, » en particulier des fibres à ramification, qui.... vont » se terminer, en partie du moins, dans les sphères » sensitives du côté opposé.... C'est ainsi qu'on voit » se réunir des fibres ayant pour origine la sphère » de la vision et celle du tact, ou bien la sphère de » l'audition, celle du tact et celle de la vision. »

§ 2. — Au point de vue psychologique, on reconnaît simultanément l'apparition évidente de la conscience, et celle de nouvelles adaptations motrices, provoquées notamment par les sensations de la vie

(1) Flechsig, p. 79.

Digitized by Google

et de l'ouïe. Non pas qu'il faille retarder jusqu'à cette date l'éclosion de sensations tactiles et visuelles. Il est probable que celles-ci se produisent avant de se traduire sous forme de réactions. Mais ces réactions seules méritent de nous intéresser, car elles sont la première trace d'adaptation consciente, la forme la plus élémentaire du jugement.

§ 3. — A cet âge, en effet, l'enfant répond à des excitations différentes par des réactions, non plus diffuses, mais précises et localisées dans des organes distincts de l'organe sensible affecté. L'audition d'une voix familière le fait gesticuler ou gazouiller, un objet lumineux lui fait tendre les mains et amène la convergence des deux axes visuels. En un mot, ses sensations, à mesure qu'elles se diversifient et s'enrichissent, provoquent des adaptations motrices si bien appropriées à leur fin, qu'on est tenté d'y apercevoir déjà la trace d'un choix intelligent.

Mais nous sommes loin encore d'être quittes envers la physiologie. N'oublions pas, en effet, que tout appareil sensible est pourvu d'un appareil moteur d'expansion et de retrait, et que, sous le nom d'*accommodation*, l'adaptation d'un organisme sensoriel à l'excitation extérieure est invariablement un phénomène musculaire. Les deux sens les plus indispensables à la représentation, la vue et le toucher, doivent précisément leur perfection à l'exercice d'un appareil musculaire vif et délicat. La finesse du toucher est proportionnelle à la mobilité des muscles aboutissants (1), et l'on sait l'extrême aisance

(1) Cf Weber, *Tastsinn u. Gemeinfühl*, Brunswick, 1851 ; Kirsow, *Ueb. Vertheil. u. Empfindlichkeit der Tastpunkte*, dans : *Philos. Studien*, t. xix, p. 260 et suiv.

Digitized by Google

des mouvements d'adaptation de l'œil. On peut donc prévoir que le système musculaire, réparti dans tout l'organisme, depuis la périphérie jusqu'aux viscères, saura, en bon courtier, assurer les transactions entre tous les autres sens. Nous savons déjà qu'il subit à quelque degré toutes les réactions de l'excès d'énergie nerveuse caractéristique de la vie. Le grincement d'une plume contracte mes muscles faciaux, le déchirement d'une étoffe de soie me crispe jusqu'aux orteils. On conçoit donc qu'une impression vive de n'importe quel organe puisse se traduire par une réaction de n'importe quelle région musculaire, que le jaillissement d''une lumière éblouissante, par exemple, ou la production soudaine de l'obscurité fasse crier un enfant. Mais ce qui reste à expliquer, c'est qu'après les tâtonnements indécis des premières semaines, à telle excitation réponde régulièrement telle réaction. La réaction diffuse d'excès sera-t-elle capable de rendre compte de ce précieux progrès ? N'est-ce pas le lieu de faire intervenir, avec le discernement, la conscience ?

§ 4. — Il n'en est rien, et la loi d'excès n'a pas encore épuisé son effet. Considérons, par exemple, l'accommodation visuelle. Elle n'est, à ce qu'il semble, ni un acte instinctif, comme le croit M. Hœffding (1), ni une opération consciente. On peut admettre simplement qu'au nombre des mouvements diffus provoqués dans l'appareil musculaire de l'œil par l'excès d'énergie nerveuse, celui qui amène la convergence des rayons visuels doit se produire fréquemment. J'ai eu, pour ma part, l'occasion d'observer de près ces tâtonnements préparateurs de l'accom-

(1) *Esquisse d'une Psychologie*, trad. franç. de Poitevin, Paris, 1900, p. 154-155.

Digitized by Google

modation visuelle. Pendant le premier mois, mon enfant sembla ne s'intéresser qu'à l'intensité lumineuse des objets, indépendamment de leur distance et de leur forme. Au cours de la cinquième semaine, il lui arriva très fréquemment de loucher, quand on écartait ou rapprochait de ses yeux l'objet qu'il regardait (1). Il est plus que probable que ce croisement des axes visuels amena plus d'une fois les deux images à coïncider. Or, cette superposition des deux images, renforçant, comme on sait, l'impression lumineuse, doit être suivie de la décharge spéciale qui suit toutes les adaptations heureuses. Si donc on admet, comme nous avons tenté de l'établir, que le propre des réactions circulaires est de tendre à renouveler l'excitation favorable, il est évident qu'après un certain nombre d'expériences, toute impression lumineuse se traduira par une décharge spéciale, propice à la convergence des axes visuels.

II. APPARITION DE LA CONSCIENCE

§ 5. — C'est alors, mais alors seulement, croyons-nous, que le psychologue peut en toute sécurité admettre l'intervention de la conscience. Tandis, en effet, que nous n'apercevions chez l'enfant qu'un faisceau confus d'impressions où prédominait l'élément musculaire, et qui n'avaient d'importance qu'à l'égard du bon ou du mauvais état des organes vitaux, nous le trouvons maintenant capable d'une différenciation radicale, entre impressions hétérogènes. Au contraire des premières impressions gustatives ou

(1) Cf Preyer, ouvr. cité, p. 23.

Digitized by Google

olfactives, qui semblaient se fondre dans le courant des impressions vitales, les excitations lumineuses constituent pour l'enfant une classe spéciale d'impressions distinctes de la cœnesthésie, du jour où il tourne régulièrement la tête vers la lumière et fixe avec prédilection les objets brillants. Car sur l'arrière-fond obscur de ses réactions vasomotrices, digestives, respiratoires, se détachent en clair relief, non plus seulement un, mais deux états vifs, contemporains, l'un musculaire, l'autre visuel. De ce jour donc, on peut affirmer qu'il saisit, par le dedans, à la fois une succession et une simultanéité, et qu'il a rompu ainsi avec la monotonie du rythme des premières impressions.

§ 6. — Un autre indice nous révèle ici l'éveil de la conscience. Les premières impressions du nouveau-né sont franchement utilitaires. Elle satisfont les besoins immédiatement impérieux d'un organisme tout constitué. Au contraire, l'adaptation visuelle est déjà, dans son existence, un surcroît à la rigueur inutile, un luxe. Elle ne satisfait plus un besoin, elle cause simplement un plaisir. Le plaisir, tel est donc le premier élément de l'adaptation consciente. Nous retrouverons cet élément dans les plus hautes adaptations de l'esprit, dans le jugement le plus abstrait.

Il faut donc bien se résoudre à reconnaître, à un moment donné, l'existence du processus conscient. Ce coup d'Etat, sans doute, coûte au psychologue. Mais reconnaître n'est pas introduire. C'est, au contraire, un prudent aveu d'ignorance que d'attendre l'apparition d'un signe décisif pour tenir compte d'un facteur nouveau, dont le métaphysicien peut, d'ailleurs, faire remonter aussi haut qu'il voudra le rôle biologique. Au reste, si mystérieux que soit l'éveil d'une vie inté-

Digitized by Google

rieure au sein de phénomènes biologiques qui ne tarderont pas à en subir l'influence, n'oublions pas que nous avons rencontré déjà l'analogue du processus double, plaisir-douleur, dans les réactions d'expansion et de retrait, et jusque dans l'opposition des muscles d'extension et de contraction. Le plaisir est le signe constant des processus physiologiques favorables à l'exercice normal de la fonction; la douleur dénonce les processus physiologiques hostiles à la fonction. Le rapprochement est trop banal pour que nous insistions. Tout ce qu'il importe d'en retenir, c'est la subordination des deux processus, musculaire et émotif, à la loi d'excès. Non seulement le plaisir n'apparaît que là où il y a dépense normale d'une énergie d'excès, mais, comme toute réaction heureuse, il produit une exaltation de l'énergie centrale, et, par là, favorise le retour des accommodations de l'organisme aux excitations favorables. Il est à la fois signe et source de dépense efficace, effet et cause du bien-être (1).

§ 7. — L'éveil, une fois constaté, de la conscience du plaisir et de la douleur est le signal d'adaptations infiniment plus variées et plus efficaces.

Un enfant de quatre à cinq mois aperçoit un objet brillant, par exemple, un hochet garni de grelots d'argent poli. Il s'en empare et l'agite. Ce cas d'adaptation est

(1) Il n'y a pas lieu ici de discuter la nature et le rôle biologique du plaisir et de la douleur. Dans les organismes supérieurs, des adaptations compliquées peuvent modifier et, en un sens, corrompre si bien tel sens particulier, que celui-ci recherche des satisfactions nuisibles à l'ensemble (alcoolisme, morphinomanie, érotomanie, etc.). Mais on peut soutenir que, même ainsi dépravé, chaque sens recherche le bien qui lui est propre, et Malebranche avait raison de dire qu'en un sens le pécheur lui-même cherche un aspect du bien absolu et tend à se rapprocher de Dieu. (*Recherche de la Vérité*, livre IV, chap. I, § 4.).

Digitized by Google

beaucoup plus complexe déjà que l'accommodation de l'œil. Il suppose l'entrée en exercice d'un appareil moteur tout à fait distinct de l'appareil visuel. Aussi ne saurait-on admettre que l'enfant s'élèvera d'emblée à cette opération difficile. Or un très grand nombre de mouvements des membres supérieurs se sont déjà trouvés associés accidentellement à des impressions visuelles vives et agréables, notamment la vue et le toucher du biberon ou du sein de la nourrice. Nous ne pouvons donc, ici encore, prétendre décrire un commencement absolu. Contentons-nous d'examiner le fait à la lumière de notre théorie. Nous trouvons :

1°) Une excitation visuelle vive et plaisante ;

2°) Une réaction diffuse d'autant plus vive que l'excitation est plus agréable ;

3°) Une dérivation de cette énergie d'excès dans les canaux déjà tracés par d'anciennes réactions heureuses (ici l'habitude motrice des membres antérieurs) ; d'où rencontre de l'objet ;

4° Une excitation tactile agréable (plaisir du contact d'un objet poli) ;

5° Une nouvelle réaction diffuse particulièrement répartie dans les bras en vertu des habitudes déjà acquises ; appréhension de l'objet ;

6° Excitation musculaire agréable (plaisir de l'effort facile) ;

7° Réaction diffuse : l'enfant agite le hochet ;

8° Modification dans l'impression visuelle (plaisir du changement) et, si le hochet porte des grelots, vive excitation auditive ;

9° Réaction diffuse générale : l'enfant trépigne, crie ; circulation rapide, respiration plus active, etc.

§ 8. — Pour détaillé que soit ce tableau, on pourra le trouver incomplet. Ne manque-t-il pas, entre les

Digitized by Google

moments 2 et 3, un intermédiaire, le plus important même, à savoir le lien psychique qui rattache le mouvement du bras à la sensation visuelle ? C'est précisément ce lien que Bain, Spencer et bien d'autres encore ont cherché dans l'association. Quoi de plus simple en apparence ? Grâce à des accidents heureux, certains mouvements antérieurs (par exemple une contraction des muscles du bras et de la main) ont procuré une sensation agréable (par exemple le bruit du hochet ou son déplacement dans le champ visuel). Le souvenir de ce plaisir s'associe, dans la conscience, à la fois au souvenir du mouvement qui l'a provoqué, et au souvenir des circonstances extérieures (vue du hochet) où il s'est produit. Le retour de ces circonstances suggère à l'individu la réédition du mouvement, et la répétition de ce processus fixe solidement cette adaptation nouvelle sous forme d'habitude.

Cette interprétation ne nous paraît pas exacte. Elle a d'abord l'inconvénient de faire intervenir prématurément un état psychique complexe, le souvenir, dont on ne peut, à l'aube de la vie intérieure, se faire une idée vraiment claire. On ne peut guère admettre que, chez l'enfant de cinq mois, un mouvement musculaire s'effectue en vertu de la représentation intérieure de ce mouvement et du plaisir qui pourra en résulter. Pense-t-on, par exemple, que le chant de la nourrice provoque *l'idée* du sommeil, ou même que la vue du hochet rappelle le souvenir du son argentin des clochettes et celui du mouvement propre à saisir et à agiter le hochet ? D'autre part, ainsi que le remarque justement M. Baldwin (1), le plaisir n'est pas, dans l'espèce, attaché au mouvement même de préhension, mais aux modifications organiques internes

(1) Ouvr. cité, p. 163 et suiv.

Digitized by Google

dont ce mouvement n'est que l'antécédent ou le conséquent. Bien plus, le mouvement peut faire défaut sans que le plaisir soit modifié. C'est ainsi que l'enfant pourra manifester le même plaisir si on lui met le hochet dans la main ou si on l'agite devant lui. On ne conçoit guère, dès lors, que le souvenir d'un mouvement, qui n'a été qu'un incident dans l'ensemble du processus, réussisse à lier invariablement certaines perceptions à des réactions invariables.

L'objection est plus frappante encore si l'on examine le fait sous son aspect négatif, c'est-à-dire la réaction produite par la douleur. On connaît le « schème » classique de Meynert. Un enfant approche son doigt de la flamme d'une bougie; il le retire, et, si une expérience n'a pas suffi, il ne faudra pas la renouveler souvent pour lui apprendre à se méfier du feu. Mais le résultat sera le même si la douleur ne provient pas d'un mouvement, si, par exemple, c'est la bougie qui est tombée sur la main de l'enfant. L'enfant apprend ainsi très vite à détourner la tête pour éviter la cuiller pleine d'un remède amer. On ne saurait évidemment, en ce cas, expliquer l'adaptation sensori-motrice par l'association qui se produirait entre le souvenir d'un mouvement accidentel et celui d'une réaction agréable ou pénible.

§ 9. — L'explication est très simple, au contraire, si l'on se contente de recourir au principe de l'excès moteur, complété par la loi des effets dynamiques du plaisir et de la douleur. En effet, ce ne sont pas des mouvements quelconques qui procurent plaisir ou douleur ; ce sont ceux qui ont pour l'organisme une signification favorable ou hostile, parce qu'ils créent entre lui et le milieu une relation utile ou malfaisante. Nous pouvons donc redire ici,

Digitized by Google

sans modification essentielle, ce que nous énoncions déjà à propos de la cellule : les mouvements d'expansion, caractérisés maintenant par le plaisir, accroissent les processus centraux et tendent à renouveler les excitations favorables à l'organisme. Parmi les décharges motrices, multiples et variées, que provoque le plaisir, celles-là seules tendront donc à la répétition qui ont réussi à hâter le retour de la sensation. L'enfant tend les bras vers son hochet, non pas parce qu'il se *souvient* du geste qu'il convient d'accomplir pour le saisir, mais parce que le succès d'un geste antérieur de préhension dérive de préférence vers les membres antérieurs l'énergie d'excès mise en liberté par une sensation visuelle agréable. Et la douleur suscite le processus inverse. Malgré l'apparente énergie des réactions diffuses qu'elle engendre, elle produit, dans les profondeurs de l'organisme, le repliement des forces d'excès en une attitude de réserve et de défense, et favorise ainsi les seules réactions qui éloignent ou raréfient l'excitation.

On peut ici noter, en passant, l'exagération de la thèse poétique qui fait de la douleur l'éducatrice du genre humain et l'ouvrière impitoyable du progrès. On connait les vers sombres de Virgile :

« Pater ipse colendi
» Haud facilem esse viam voluit, primusque per artem
» Movit agros, curis acuens mortalia corda,
» Nec torpere gravi passus sua regna veterno. » (1).

En fait, l'enseignement de la douleur est purement négatif. Un être qui n'éprouverait du besoin que l'angoisse et la peine ne tarderait pas, après des soubresauts confus, à tomber dans une inerte apathie,

(1) *Géorgiques*, I, 121-124.

Digitized by Google

présage de mort à brève échéance. Seul, le plaisir, au sens large du mot, est l'aiguillon de l'effort créateur, car c'est lui qui donne son sens à la douleur même et la justifie quand elle est consentie ou voulue.

§ 10. — En résumé, l'adaptation sensori-motrice nous a paru se ramener au processus suivant : sur un fond d'habitudes héréditaires, ou acquises durant les toutes premières semaines, certains états conscients complexes, agréables ou pénibles, ont dessiné des tendances nouvelles propres à assurer des relations utiles entre l'organisme psycho-physiologique et un milieu plus ample et plus riche en sources d'émotions. Dans ce travail de différenciation, nous retrouvons la confirmation du rapport reconnu plus haut, entre l'habitude et l'adaptation, celle-ci grossissant infatigablement les réserves de la première. Quant à la conscience, nous ne lui avons reconnu encore qu'un pouvoir *affectif* et *dynamique :* le plaisir fortifie l'énergie de l'excès moteur et en précise la puissance de sélection. On peut, pour marquer la coïncidence de cet exposé avec d'autres théories, donner le nom *d'attention primaire,* ou *d'attention réflexe,* à ce premier acte de conscience lié à un processus sensori-moteur. Avec *l'attention secondaire* et la *représentation,* nous allons parcourir une nouvelle et importante étape.

Digitized by Google

CHAPITRE V

L'ADAPTATION IDÉO-MOTRICE

§ 1. — Nous n'avons encore aperçu dans la conscience qu'un écho de l'excitation dont le retentissement, semblable au retour des ondes sonores réfléchies, reprend le chemin parcouru et réagit sur l'excitation même. Muni de ce pouvoir, le vivant est, sans doute, capable déjà d'adaptations utiles et complexes. Riche d'habitudes tout organiques, dont le plaisir et la peine ont déterminé la sélection, il est capable de se prêter ou de se refuser aux excitations déjà éprouvées. Mais nous ne tardons pas à constater que l'accommodation se produit, non plus seulement en vertu du caractère directement utile ou nuisible de certaines sensations actuelles, mais en vertu de sensations passées, plus ou moins *neutralisées* ou *contrariées* par les sensations présentes. Lorsque l'enfant de cinq mois manifeste de la colère à la vue de la bougie qui l'a brûlé, de la joie en apercevant son biberon ou sa nourrice, il est évident que la qualité propre de la sensation visuelle ne suffit plus à expliquer l'émotion ; car la vue du biberon ou de la nourrice n'est plaisante qu'à titre de promesse d'une jouissance, et la vue de la bougie,

Digitized by Google

naguère agréable, n'exciterait pas la colère si elle n'était interprétée comme une menace. L'attention de l'enfant dépasse donc manifestement la sensation présente pour s'appliquer à un état possible, par l'intermédiaire de l'image actuelle d'un état passé. Nous assistons ainsi à l'éveil de fonctions nouvelles : l'*attention secondaire*, la *reconnaissance*, l'*association des idées*. Et qu'on ne s'étonne pas de cette soudaine entrée en scène de trois « facultés ». C'est, en fait, un processus unique, bien qu'incomparablement plus complexe, qui se dégage ici de la vie affective et motrice.

I. CONDITIONS DE CE PROGRÈS

Quelles sont d'abord les conditions physiques et nerveuses de ce progrès ?

§ 2. — Nous retrouvons ici une condition extérieure, commune à la vie physiologique et à l'activité mentale. Une certaine constance du milieu est, disions-nous, avec une certaine variété, requise par la réaction circulaire essentielle à la vie. Un développement mental, de même, est inconcevable au sein du pur devenir ou de la permanence absolue. La synthèse mentale serait impossible dans un univers rigide, faute de diversité, et dans un univers absolument instable, faute d'unité. Cette synthèse de l'un et du divers se réalise dans le milieu ambiant par la *répétition* des excitations.

§ 3. — Pour exposer en détail les conditions nerveuses du progrès mental qui va nous occu-

Digitized by Google

per, il faudrait reprendre ici les discussions engagées récemment sur la base physiologique de la mémoire et de l'association des idées. Il suffit à notre sujet de constater que, de l'aveu de tous les psycho-physiologistes, le processus nerveux de la mémoire n'est que la reproduction du processus nerveux impliqué par la sensation, de sorte que la loi énoncée à propos de la réaction circulaire se vérifiera de nouveau : le processus, une fois commencé, tendra, sauf empêchement, à se reproduire tout entier et à provoquer la même réaction que la sensation ; seulement, le point de départ de la réaction circulaire se trouve transporté du monde extérieur au cerveau. De sorte que, si une cause purement interne excite les centres cérébraux, la réaction motrice se produira semblable à la première, et cette similitude ira croissant à mesure que l'habitude fixera plus fortement le processus dans la masse nerveuse.

Ces causes internes de réaction se trouvent, selon toute vraisemblance, dans les liaisons subcorticales établies par les fibres pyramidales, qui sont comme la base biologique de l'association des idées (1). On est d'accord pour admettre qu'un nombre considérable de fibres d'association peuvent relier entre eux les processus sensoriels et moteurs. Nous avons déjà rencontré, à propos de la réaction sensori-motrice, un cas simple d'association nerveuse : chez l'enfant qui s'est brûlé, la vue de la bougie est organiquement associée avec un mouvement de retrait, sans que l'intermédiaire originel, l'excitation douloureuse, ait besoin de se renouveler. Grâce à cette pre-

(1) V. ci-dessus, chap. IV, p. 74-75. Cf. *Année Psychologique*, 1894, p. 257 et suiv. et *Zeitschrift für Psychol. u. Physiol. der Sinnesorgane*, I, p. 428 et suiv.

Digitized by Google

mière simplification, il se forme des connexions nerveuses entre processus sensoriels et moteurs, et les fibres d'association superposent à ces premières connexions de nouvelles connexions qui peuvent, dans certains cas, se substituer aux premières.

§ 4. — Nous avons de ces *substitutions*, — dont nous aurons bientôt le plus précieux parti à tirer, — des exemples nombreux et précis. C'est ainsi qu'après avoir appris tout d'abord, par l'oreille, le son des mots, nous acquérons de ces mots une représentation visuelle qui, dans la lecture, rend inutile la représentation auditive. L'association s'établit directement entre la mémoire visuelle et la mémoire motrice qui commande le processus d'articulation. L'enfant qui apprend le piano commence par copier les gestes de son professur, sans avoir le souci de produire la succession des notes de la gamme. Plus tard, l'oreille, et, plus tard encore, la vue de la note musicale suffiront à conduire ses doigts. On sait quel parti Darwin (1) et Wundt (2) ont tiré de ces phénomènes de substitution pour expliquer certains cas difficiles d'expression des émotions. Un homme embarrassé se gratte la tête parce que, dans les cas d'extrême embarras, l'effort d'attention se signale par une tension pénible des muscles du crâne. Chez certains animaux, chez le chien et le lapin notamment, la vivisection a démontré la réalité de cette substitution. Un chien à qui l'on enlève le centre cortical de la vue recouvre ce sens, après être resté quelque temps aveugle, ce qui permet de supposer qu'un autre centre a assumé la fonction de l'organe disparu.

(1) *Express. des émot.*, tr. Pozzi et Benoit, Paris, 1874, p. 30 et suiv.
(2) *Psychologie physiologique*, t. II, chap. XXII.

Digitized by Google

§ 5. — Dans les manifestations physiologiques de l'attention secondaire, d'autre part, nous retrouvons, une fois de plus, une simple dérivation des réactions propres à l'attention primaire. Celle-ci était caractérisée par une réaction plus ou moins diffuse, capable, si l'excitation est suffisamment forte, d'intéresser de proche en proche tout le système musculaire. Examinons, dès qu'il est capable de quelque reconnaissance, vers l'âge de 4 ou 5 mois, un enfant soumis à une excitation qui l'intéresse vivement, non plus en tant que joie immédiate, mais comme promesse d'une joie possible : son biberon, son hochet. Rien de plus maladroit que ces premières adaptations ; et pourtant il s'y donne de plein cœur. Il remue bras et jambes, il crie, ses veines se gonflent, toute sa personne physique est tendue. Et quand, au milieu de ces efforts incohérents, se distingue, par sa réussite, un mouvement particulier, la tension musculaire est loin de se limiter aussitôt à l'organe intéressé. Il semble, au contraire, que la réussite du mouvement approprié augmente d'abord la tension générale : les mouvements diffus de l'enfant redoublent d'ardeur tumultueuse. En d'autres termes, nous retrouvons ici l'application éclatante du principe de l'excès moteur, avec cette différence, que la décharge a, cette fois, pour point de départ, un processus cérébral, une image, un souvenir. L'énergie suscitée par l'image agréable cherche des canaux pour se dépenser utilement ; et l'ouverture de l'un de ces canaux, bien loin d'épuiser cette énergie, lui donne une tonicité nouvelle. Mais, en même temps, et sous l'effet même de cette énergie expansive, le mouvement qui a permis à l'enfant d'atteindre l'objet reconnu bénéficie de la tension générale ; il se précise, tandis que les mouvements diffus inutiles (mouvements du torse et des jambes) demeurent sté-

Digitized by Google

riles et incohérents. Il se fait ainsi, parmi les réactions diffuses dans lesquelles se dépense l'activité surabondante de l'enfant, une sélection du mouvement approprié ; et à cette sélection correspond la liaison du centre cortical de l'image visuelle et du centre cortical du mouvement.

Au reste, les conditions physiologiques de l'attention ne sont pas différentes chez l'adulte qui, sur le tard, s'astreint à acquérir une habitude musculaire nouvelle. En apprenant, par exemple, à jouer du piano ou à monter à bicyclette : il se crispe, l'œil fixe, les dents serrées, les épaules contractées, dans une attitude générale de raideur que le maître s'efforce bien vainement de combattre, car cette tension, en apparence inutile ou excessive, est la condition même de la réussite. L'adaptation consiste précisément dans une sorte de drainage de l'énergie d'excès, vers des canaux de plus en plus étroits, grâce à l'élimination des efforts inutiles. Ainsi se prépareront des accommodations de plus en plus heureuses, précises et économiques.

De ce caractère de l'attention, découle une conséquence dont nous aurons plus tard à développer les applications ; c'est qu'il y a dans l'attention des *plans* successifs et inégalement étendus. Que nous cherchions à attraper une mouche, ou que nous nous absorbions dans un problème métaphysique, nous saisissons en nous un arrêt moteur général plus ou moins étendu : contraction de la glotte, tension de la peau du crâne, ralentissement de la respiration. Mais, sur ce fond commun, viennent se greffer des coordinations particulières de mouvements ou d'attitudes, différentes selon que nous marchons ou que nous sommes assis, que nous nous trouvons dans la solitude ou dans la foule ; et sur ces attitudes, d'autres

Digitized by Google

encore viennent se superposer, différentes suivant que nous cherchons à saisir une mouche, écoutons une symphonie, étudions un dessin, méditons en nous-même. De la sorte, on a pu dire (1) que nous n'avons pas seulement une attention, mais *plusieurs*. L'attention que j'accorde à une symphonie n'a, à part une attitude générale assez indéfinie, rien de commun avec celle que je donne à un tableau. Ces différences théoriques correspondent exactement à la distinction établie entre les *types* visuels, auditifs, moteurs, etc. Le peintre et le musicien ne s'intéressent ni aux mêmes choses, ni de la même façon (2). Nous ne tarderons pas à retrouver, dans l'étude de l'accommodation consciente et du jugement, l'équivalent psychologique de ces distinctions.

§ 6. — Ces détails suffisent, croyons-nous, à mettre en lumière l'unité profonde des processus physiologiques de la reconnaissance, de l'association et de l'attention. Les réactions motrices d'origine mémorielle, c'est-à-dire celles qui ont leur point de départ dans un processus cérébral et non dans une excitation sensorielle, ne jaillissent pas *ex nihilo*, mais à la suite d'une modification cérébrale survenue dans les centres connexes. Mais, d'autre part, ces connexions nerveuses ne se sont pas constituées au hasard, par des rencontres accidentelles entre processus moteurs et sensoriels. Elles ont pour intermédiaire et pour instrument commun les réactions motrices de l'attention, et celles-ci ne sont que les adaptatations de plus en plus

(1) Baldwin, ouvr. cit. p. 431.

(2) Baldwin, *ibid.*, pages 32-33, retrouve avec raison ces différences jusque chez les animaux. L'attention du cheval est surtout auditive, celle du lapin (et probablement aussi du chat) surtout olfactive.

Digitized by Google

précises de l'appareil moteur tout entier dont elles diversifient graduellement l'unité fonctionnelle. Si le son d'un mot est étroitement associé au souvenir visuel de ce même mot écrit, et réciproquement, c'est que la vue, aussi bien que le son, tendent, quand je suis attentif, à décharger une même énergie nerveuse vers le même appareil musculaire de l'articulation verbale.

La coordination plus ou moins étroite des multiples processus musculaires, spécialisés et perfectionnés par l'action de l'énergie d'excès, nous donne ainsi la traduction physiologique des associations plus ou moins inséparables établies entre les représentations dans la mémoire. L'unité organique du corps devient ainsi le symbole de l'unité organique de la pensée.

§ 7. — Notons une fois de plus ici la vérification des deux principes directeurs établis plus haut. D'une part, l'accommodation est moins une acquisition nouvelle qu'une application à des usages nouveaux et plus délicats des habitudes préalables. J'abaisse mécaniquement les coins de la bouche quand j'absorbe un remède qui répugne à mon goût ; mais je n'emploierais pas d'autres muscles pour signifier volontairement qu'une proposition me déplaît (1). Ainsi, les fonctions supérieures s'approprient les fonctions inférieures et les assouplissent pour les adapter à des usages nouveaux et plus élevés. — D'autre part, cette malléabilité n'est pas indéfinie. L'habitude est, par définition, plus conservatrice que progressiste, et l'appareil moteur, qui en est le siège, ne se prête pas à tout âge avec la même facilité à des essais nouveaux. On peut dire que l'organisme se plie d'abord aux grandes adapta-

(1) Cf. WUNDT, *Psychologie physiologique*, t. I, chap. XXII.

Digitized by Google

tions utilitaires : mouvements de la nourriture, de la marche, de la parole, etc., et que, par la suite, il s'y tient le plus possible. Il oppose ainsi à la variété des excitations venues du dehors une forte unité et une tendance à n'accepter du monde extérieur que les satisfactions dont il a déjà fait l'épreuve. Il est routinier pour son plus grand bien. L'utilité préside ainsi à l'acceptation, mais aussi au rejet de toute adaptation nouvelle. Nous verrons bientôt que la vie mentale n'obéit pas à d'autres lois.

II. ATTENTION SECONDAIRE ET RECONNAISSANCE

§ 8. — Passons maintenant de l'autre côté du rideau et analysons tout d'abord l'analogue psychique de la conservation cérébrale, la *représentation* et la *reconnaissance*.

Mais n'est-ce pas aller trop vite en besogne ? Dans le chapitre sur l'adaptation sensori-motrice, nous n'avons reconnu à la conscience que le pouvoir de discerner les réactions motrices, en tant qu'agréables ou pénibles, et de les accepter ou de les repousser en conséquence. Parler de *représentation* et de *reconnaissance*, n'est-ce pas sauter à pieds joints par-dessus le seuil de la conscience, où nous devrions rencontrer la *présentation* pure et simple, l'aperception élémentaire d'une qualité sensible, couleur, saveur, etc. ? Il faut, croyons-nous, se résoudre à ce saut. Les psycho-physiologistes semblent bien s'accorder sur ce point que les sensations qui apparaissent les plus simples à notre conscience sont déjà des additions, ou plutôt des combinaisons, d'éléments plus obscurs. Parmi les sensations de l'enfant, les premières en date, celles

Digitized by Google

du goût, notamment, sont inséparables d'un arrière-fond de sensations musculaires et olfactives (1). Helmholtz (2) et Stumpf (3) ont démontré pareillement le caractère composite des sons les plus élémentaires. Une couleur simple est, de même, une abstraction; elle implique un double processus, chromatique et achromatique (4). Il est fort possible que, chez l'enfant, la coordination de ces éléments en une sensation cohérente soit précédée de processus subconscients dispersés. Mais c'est là un point de vue purement théorique. Nous sommes bien obligés, après avoir décrit, grâce à l'observation objective, le détail des conditions physiologiques des sensations, de ne parler des sensations mêmes de l'enfant qu'autant qu'elles sont déjà pour lui des états subjectifs comparables aux nôtres. Il est donc impossible de décrire, ou même de concevoir, l'invasion brusque de la conscience par un état d'une absolue nouveauté. Toute *présentation* est, à quelque degré, *re-présentation*, toute *connaissance* est *re-connaissance*, toute aperception consciente est une synthèse opérée, en une simultanéité, de composants donnés à l'avance (5).

§ 9. — Il résulte de ce qui précède que représentation et reconnaissance sont inséparables. Une repré-

(1) Hœffding, ouvr. cité, p. 130.
(2) *Die Lehre von den Tonempfindungen*, Brunswick, 1863.
(3) *Tonpsychologie*, Leipzig, 1890, p. 64 et suiv.
(4) Helmholtz, *Physiologische Optik*, 2e éd., p. 278 et suiv.
(5) Ces constatations s'appliquent aux expériences faites sur les aveugles-nés opérés de la cataracte. En effet, l'opération n'est réalisable que sur un sujet déjà riche de nombreuses expériences tactiles et musculaires et l'on s'explique ainsi que certains sujets opérés se disent *touchés* par la lumière. D'autre part, bon nombre de sujets n'étaient pas dépourvus, avant l'opération, de toute sensibilité visuelle.

Digitized by Google

sentation qui ne serait pas accompagnée d'un sentiment plus ou moins vague de familiarité, de « déjà vu », équivaudrait à la sensation absolument simple, dont nous n'avons pas la moindre idée. Examinons pour plus de clarté le cas où la représentation est clairement *reconnue*. Un enfant de cinq à six mois reconnaît manifestement son biberon. Comment en jugeons-nous ? Uniquement aux mouvements de sa joie et aux efforts qu'il fait pour s'en rapprocher. Or il faut voir dans ces mouvements plus qu'un signe. En fait, l'enfant n'a ni le besoin, ni encore l'intention de manifester à d'autres sa joie ou son inquiétude. La réaction motrice fait ici partie intégrante d'un processus encore indissoluble. L'organisme de l'enfant s'est, en effet, habitué d'abord à réagir d'une façon uniforme au goût du biberon. Mais les sensations gustatives et tactiles qu'il éprouve au contact de cet objet ont été si souvent, dans l'expérience, contemporaines de certaines impressions visuelles, qu'en vertu du principe des substitutions exposé plus haut, la réaction motrice est devenue consécutive indifféremment de l'une ou de l'autre sensation. L'enfant réagit donc à la vue, de la même façon qu'au contact du biberon. En d'autres termes, un même groupe d'habitudes musculaires, relativement stable et défini, s'est constitué en connexion avec des expériences relativement très diverses : car le biberon peut n'être pas présenté de la même façon, ou n'avoir exactement ni la même température, ni le même goût. Cette communauté de réaction nous apparaît donc comme le véritable lien qui associe entre elles les sensations visuelles, tactiles et gustatives. Mais ce qui est vrai des sensations, l'est encore des images qu'elles déposent dans la mémoire, si l'on admet, — avec la plupart des psychologues

Digitized by Google

modernes, — qu'une sensation rémémorée est encore une sensation dont le stimulus est dans les centres supérieurs. Si donc l'enfant tend les bras vers son biberon, avant même d'y avoir goûté, c'est que l'expérience visuelle, tactile et gustative et les souvenirs des expériences antérieures aboutissent à un même système d'efforts musculaires coordonnés. A ces efforts, on ne refusera pas un caractère nettement utilitaire ; car la réaction motrice tend, ainsi qu'on l'a vu plus haut, à hâter le retour de l'excitation agréable. L'enfant reconnaît donc son biberon en tant que ses mouvements répondent à la nouvelle excitation visuelle de la même façon qu'aux premières. Chaque stimulation nouvelle trouve, dans son organisme, un appareil moteur que les précédentes ont préparé à des modes d'expression de forme constante, et variables seulement en intensité.

§ 10. — Plus rigoureusement encore, on peut dire que la reconnaissance est l'analogue conscient de l'assimilation des réactions motrices actuelles à de plus anciennes. Nous avons vu que l'appareil moteur est destiné à emmagasiner des habitudes propres à assurer entre lui et le monde sensible des échanges avantageux, et nous avons ajouté qu'étant routinier par définition, il rejette l'inutile, les nouveautés gênantes et tend à réagir à des excitations variées par la répétition pure et simple des réponses précédentes. La possibilité de rééditer d'anciennes accomodations musculaires devient ainsi pour la conscience le signe d'une identité relative entre le présent et le passé ; et l'on peut, croyons-nous, affirmer sans paradoxe que nous reconnaissons les choses, non pas parce que nous constatons la similitude d'une impression et d'une image, mais parce que celles-

Digitized by Google

ci exigent ou comportent de notre part des réactions motrices identiques; que l'enfant reconnaît sa mère en tant qu'il lui sourit et lui tend les bras d'une façon à la fois spéciale et constante. Quand je rentre chez moi la nuit, je reconnais l'escalier si les mouvements de mes jambes sur les marches précèdent, en quelque sorte, sans accident, les vagues perceptions visuelles ou auditives que je reçois de l'ombre et du silence. La sécurité et l'aisance de mes mouvements sont alors pour moi la mesure de l'exactitude de toutes mes perceptions. Si, au contraire, je me suis trompé d'escalier, la contradiction de mes mouvements réels et de mes tendances motrices trouble toutes mes perceptions et les rend hésitantes, à tel point que je perçois plus distinctement les détails de mon escalier dans une obscurité presque complète, que ceux d'un escalier inconnu dans une demi-clarté. Par les yeux, même, et indépendamment de tout mouvement des membres, je reconnais ma chambre, à la facilité de l'accomodation visuelle qui me fait chercher chaque chose à son plan respectif.

En d'autres termes, la reconnaissance ne s'opère pas au moyen d'une simple superposition de la sensation et de l'image. Pareille superposition risquerait fort, dans la plupart des cas, d'éclipser purement et simplement l'image, généralement plus terne et moins précise. En ce cas, le présent l'emporterait toujours sur le passé par la clarté impérative de ses suggestions. Mais, en fait, la coïncidence parfaite du percept et de l'image est impossible. M. W. James a montré avec force que nous ne sommes jamais le théâtre de deux états de conscience absolument semblables (1). Mais, d'autre part, la simplicité

(1) W. James, *Principles of Psychology*, t. I, p. 233 et suiv.

Digitized by Google

relative de notre système d'habitudes motrices, — simplicité adéquate à celle de nos besoins pratiques essentiels, — reste fort en deça de la complexité de l'expérience sensible, car les nécessités de la vie nous contraignent d'adopter un nombre relativement très restreint d'habitudes, d'autant plus solides qu'elles sont peu nombreuses. C'est donc par leurs communes réactions motrices habituelles que nos sensations et nos souvenirs coïncident, et la reconnaissance n'est que l'écho conscient de cette adaptation d'une habitude musculaire ancienne à une excitation nouvelle.

§ 11. — Ce n'est pas d'aujourd'hui, d'ailleurs, que les psychologues ont reconnu l'importance du rôle joué par les sensations kinesthésiques dans la connaissance du monde sensible. Les expériences de Cheselden sur les aveugles-nés ont été suivies de beaucoup d'autres qui ne sont pas moins instructives. Mais, pour l'ancienne psychologie, c'est seulement le toucher, c'est-à-dire la sensation consécutive du mouvement, qui sert de critérium au jugement visuel. Le toucher, a-t-on dit, est l'*éducateur* des autres sens. Nous ne tarderons pas à étudier avec plus de détail le jugement localisateur. Mais, dès à présent, nous pouvons souligner l'importance du rôle de la sensation kinesthésique qui sert d'intermédiaire entre le toucher et la vue. En droit, la coïncidence constante de variations tactiles et visuelles n'eût pas suffi à assurer, entre ces deux ordres de sensations, des associations inséparables. Mais pour saisir une orange, la porter à la bouche et voir grossir en même temps la tache jaune qui semble « toucher » l'œil de l'aveugle-né opéré, il faut à celui-ci accomplir une série unique de mouvements du bras. Dès lors, les deux processus, tactile et visuel, s'associent parce qu'ils

Digitized by Google

s'unissent en une même décharge motrice. C'est ainsi que les eaux de deux rivières très éloignées communiquent entre elles par le fleuve qui reçoit leurs eaux, et qui, parfois, grossi par le débordement d'un de ses affluents, peut remonter dans la vallée du second et y porter le limon et les débris qu'il a reçus du premier.

§ 12. — Nous sommes maintenant en mesure de déterminer le rôle de l'attention dans la reconnaissance et, par suite, dans le jugement. L'unité que nous avons constatée entre les processus physiologiques de la reconnaissance, de l'association et de l'attention se retrouve ici. L'attention est l'analogue mental de la sélection qui coordonne certaines décharges motrices en habitudes. Mais elle est, moins qu'aucune autre, une faculté spéciale : c'est un mode possible de tout processus. Quand l'enfant aperçoit son biberon, il accomplit, avons-nous dit, grâce à l'énergie d'excès, fortifiée bientôt et dirigée par l'habitude, certains mouvements utiles et coordonnés. Mais ces mouvements ont un retentissement direct dans les centres nerveux d'où dépend la reviviscence de l'image. Il se produit donc, du système musculaire à ces centres, un choc en retour, d'autant plus rapide et plus intense que la décharge d'excès, suscitée par le besoin ou le plaisir, est plus vigoureuse ; de sorte que la vivacité de la sensation se redouble de celle de l'image. Ainsi, parmi les états qui se disputent le seuil de la conscience, l'un reçoit un renfort précieux qui lui permet d'éliminer provisoirement ses concurrents. Cette sélection d'un état conscient, provoquée par un intérêt immédiat, n'est ni plus ni moins que l'attention même ; elle en offre exactement le double caractère : émotif (accord proportionnel de

Digitized by Google

l'attention et du plaisir) et représentatif (clarté et distinction de l'image). Par une sorte de métaphore renversée, on décrit fréquemment l'attention comme un « rétrécissement » de la conscience, qui se concentre autour d'une idée unique pour la mieux saisir : il serait plus exact de dire que c'est la représentation privilégiée qui se grossit de souvenirs de façon à encombrer tout le seuil de la conscience.

La comparaison de l'attention primaire et de l'attention secondaire va nous permettre de mesurer le chemin parcouru et d'apprécier le progrès réalisé dans l'adaptation. Le brusque sursaut causé par un coup de tonnerre, ou simplement, puisqu'il s'agit de l'enfant, le clignement d'yeux provoqué par une une lumière trop vive, n'était encore qu'un effet, plus ou moins localisé, de l'énergie d'excès mise en liberté par l'intensité du stimulus. Le « monoïdéisme », qui envahit alors pour quelque temps la conscience, se résume dans la sensation elle-même et dans l'image mentale des réactions motrices consécutives. Autrement complexe, — et utile, — est le phénomène d'attention quand l'enfant aperçoit et reconnaît son biberon. L'effet de la réaction motrice est, en ce cas, d'agir *en retour* sur les centres de conservation de l'image, et d'ajouter à la sensation tout un cortège de souvenirs qui ont une nuance émotive propre. A son tour, cet accroissement dans la vivacité de la sensation contribue à maintenir et à fortifier la série des réactions, et nous retrouvons une fois de plus ici l'application de la loi des *réactions circulaires :* l'intensité de la sensation accroît celle de la réaction, et l'intensité de la réaction enrichit la sensation d'éléments anciens, images ou sentiments. Grâce à l'attention, le passé rejoint le présent, le précise et le colore ; par elle l'association est plus rapide et la reconnaissance plus assurée (1).

Digitized by Google

§ 13. — Une fois de plus, aussi, nous avons lieu d'être frappés du caractère utilitaire de ce processus mental. A l'origine, l'organisme ne peut répondre aux appels du dehors que par des réactions incertaines. Il est vrai que, pour l'animal surtout, l'hérédité, sous forme d'instinct, se charge d'abréger, au point de la supprimer presque, la période d'acquisition des grandes adaptations utiles. Et pourtant, chez le poussin qui picore, chez le moineau qui apprend à voler, chez le petit chien qui se noie alors que son aîné sait nager, il y a certainement, à l'aube de la vie, une période plus ou moins courte de tâtonnement, d'adaptation graduelle. Chez l'enfant, cette phase est beaucoup plus longue, et l'éducation a précisément pour première fonction d'achever l'œuvre de l'hérédité, de hâter et de guider l'éducation des sens et des muscles. Or l'attention secondaire et la reconnaissance sont la condition même de toute éducation. S'il n'était doué que d'attention primaire, c'est-à-dire s'il ne réagissait qu'à coup de réflexes aux sollicitations du dehors, l'enfant échapperait aux prises de la pédagogie la plus prévoyante. L'organisme se chargerait de réaliser lui-même, sous peine de mort, les grandes adaptations nécessaires à son entretien. Mais la présence d'hémisphères largement développés, réservoirs d'innombrables connexions nerveuses, et le pouvoir propre à la conscience de réévoquer certaines images passées, rendent merveilleusement plus prévoyantes et plus efficaces, non seulement la défense de l'individu

(1) W. James (ouv. cité, I, p. 438 et suiv.) appelle « *ideational preparation* » le duplicata imaginaire qui, dans l'attention, va au devant de la sensation et la complète. C'est à peu près dans le même sens que M. Bergson a pu parler du « schéma dynamique », qui est comme l'esquisse préalable de l'image cherchée dans l'attention. (*L'Effort intellect.*, dans *Rev. philos.*, Janv. 1902).

Digitized by Google

contre son milieu, mais encore l'exploitation utile de ce milieu. La mémoire rend possible la constitution d'un monde intérieur de représentations moins éclatantes, mais beaucoup plus stables que celles du dehors, parce qu'elles sont associées à des habitudes motrices sans cesse fortifiées par l'expérience. Peu à peu, les images internes, par leur connexion avec ses habitudes motrices, deviennent l'objet principal de l'attention de l'enfant, c'est-à-dire, qu'à propos des sensations actuelles, ce sont les sensations remémorées qui dirigent ses mains, ses bras, ses regards. On peut dire que le monde sensible devient simplement pour lui, comme il le restera pour l'adulte, le prétexte de vivre au milieu et par le moyen de ses souvenirs.

§ 14. — Ainsi, la toute première phase de la vie physico-mentale est une adaptation de l'organisme au milieu qui l'entoure. Mais, durant la seconde, l'organisme, doublé de conscience, se constitue un nouveau milieu, succédané du premier, qui représente la somme de ses adaptations motrices antérieures et de ses habitudes utiles. Désormais, l'esprit tendra, tout en se pliant parfois à des adaptations nouvelles, à conserver surtout les anciennes et à y chercher le criterium de l'opportunité des nouvelles.

On peut dire que l'attention est précisément cet effort de l'esprit pour assimiler le présent au passé en rejetant du premier, autant que faire se peut, ce qu'il présente d'insolite. Elle ressemble, si l'on peut risquer cette image, à l'attitude d'un homme des anciens âges qui, voyant venir à lui un hôte inconnu, se retournerait vers ses aînés pour leur demander si le nouveau venu est bien de leur race, et s'il peut lui adresser un geste hospitalier.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

ÉTUDE DE QUELQUES ADAPTATIONS CHEZ L'ENFANT

§ 1. — Nous pourrions, dès maintenant, délaissant le point de vue de la genèse, établir la formule générale de l'adaptation et analyser directement cette adaptation supérieure qui constitue le jugement. Mais la transition semblerait sans doute singulièrement brusque, du geste de l'enfant qui reconnaît son biberon, à l'affirmation réfléchie d'une loi scientifique. Aussi nous attarderons-nous encore à l'étude de quelques adaptations infantiles, choisies de préférence dans la période qui s'étend à peu près du sixième mois au milieu ou à la fin de la deuxième année ; — période très instructive, car on y peut suivre le développement des grandes adaptations qui vont élever l'enfant de la vie affective à la vie intellectuelle : la connaissance précise de l'espace, — la sociabilité, — le langage, — la généralisation.

I. LA CONNAISSANCE DE L'ESPACE

§ 2. — Jusqu'à la cinquième ou sixième semaine, l'enfant semble ne faire aucun effort pour saisir les objets qu'il voit; lors même que ceux-ci la stimulent,

Digitized by Google

son attention ne se traduit qu'en réactions diffuses. Les mouvements des yeux ne sont pas coordonnés (1), de sorte que les axes optiques ne se coupent que par accident. Aucune réaction ne permet encore de conjecturer que l'enfant ait la notion de la distance et de la profondeur (2). En admettant même, avec quelques psychologues, que les plus élémentaires impressions visuelles se représentent, dès l'abord, dans un espace à trois dimensions (3), il est aisé, en tout cas, de constater, que l'évaluation de la distance et de la profondeur ne devient exacte, ou même approximative, chez l'enfant, que du jour où elle lui est *utile*, c'est-à-dire dès qu'il est en état de répondre par des réactions appropriées à certaines excitations lointaines, agréables ou pénibles. Dans les quatre premiers mois, l'enfant a saisi, par réflexe

(1) Cf. PREYER, ouvr. cit., p. 23 et suiv.

(2) Est-ce à dire que la cœnesthésie ne fournisse pas déjà à l'enfant quelque vague notion d'étendue, c'est-à-dire une simultanéité d'impressions senties comme extérieures les unes aux autres ? Nous ne le pensons pas et nous avouons n'avoir pas été convaincu, sur ce point, par la pénétrante discussion de M. J. Lachelier (*L'observation de Platner*, dans : *Rev. de Métaph. et de Mor.*, nov. 1903, p. 684 et suiv.). Un battement de cœur ne nous paraît pas extérieur à une crispation de l'estomac d'une manière simplement « qualitative », et je n'ai pas besoin, pour sentir cette extériorité, de me représenter la situation respective des organes affectés dans l'espace visuel ; de ce que cette dernière représentation soit, en fait, devenue pour nous l'équivalent commode de toutes les autres, il ne résulte pas nécessairement que nous n'ayons pas la conscience réelle, quoique obscure, d'une « extension » musculaire et tactile. Mais il reste vrai que cette sorte d'extension est absolument irréductible à l'étendue visuelle, comme la résistance, le son et l'amer sont hétérogènes à la couleur ; de sorte que les sensations cœnesthésiques de l'enfant ne sauraient lui fournir aucune donnée pour l'acquisition de la notion de l'espace visuel par rapport auquel s'organiseront bientôt ses principales adaptations.

(3) C'est notamment l'opinion soutenue par W. James, *Principles of Psychology*, p. 134 et suiv., 212 et suiv. Cf. PAUL JANET, *La perception visuelle de la distance*, dans : *Rev. philos.*, 1879, t. I, et DUNAN, *Un nouveau cas de guérison d'aveugle-né*, *ibid.*, 1888, t. I.

Digitized by Google

musculaire, les objets à portée de sa main. L'habitude qu'il prend de les porter à son visage, pour les sucer comme son biberon, les introduit dans son champ visuel, établissant une relation imprévue entre les mouvements de la main et les réactions accommodatrices des muscles de ses yeux. Et nous trouvons, dès lors, une application du « choc en retour » caractéristique de l'attention : vers les couleurs vives, vers les objets aux contours très arrêtés, l'enfant tend les bras. Non pas qu'il ait déjà le sens de la direction et de l'éloignement : les mouvements de ses bras et de son torse continuent simplement à s'accorder avec ceux de ses yeux. Mais l'appréciation des distances lui échappe. A dix-sept semaines, dit Preyer (1), il cherche à atteindre les objets placés à deux fois la longueur de son bras. Moins précoce, mon enfant ne tendit pas la main vers les objets avant la vingt-et-unième semaine, et, jusqu'à la vingt-neuvième semaine exactement, son effort se limita aux objets situés à portée de son bras. Trois ou quatre centimètres d'éloignement suffisaient à lui rendre les objets indifférents, encore qu'il les reconnût. Je n'ai jamais observé, contrairement à la croyance courante, qu'il cherchât à saisir des objets pratiquement inaccessibles : un lustre, la lune, les étoiles.

§ 3. — De son côté, Baldwin a institué, sur un sujet unique, il est vrai, sa propre fille, âgée de neuf mois, une série d'expériences d'une remarquable précision (2). L'enfant est assise sur sa chaise, immobilisée par un lien passé autour de sa poitrine et fixé au dossier. Les bras sont nus et laissés libres de leurs mouvements. Une baguette horizontale graduée est

(1) Preyer, *Die Seele des Kindes*, 4e éd., p. 34.
(2) Ouvr. cité, p. 47-51.

Digitized by Google

fixée perpendiculairement au dossier de la chaise, à la hauteur des épaules, dans la direction du bras. Une seconde baguette est installée de façon à pouvoir glisser le long de la première, tout en restant parallèle à la ligne des épaules. C'est sur ces baguettes que des morceaux de papier sont fixés et présentés successivement, à des distances différentes, aux prises de l'enfant. L'auteur a bien soin de noter que l'expérience, bien loin d'être une épreuve pour l'enfant, devint pour elle un véritable jeu. Voici les résultats. L'enfant ne voulut *jamais* essayer de saisir un objet placé à plus de 16 pouces (1). A quinze, elle refuse quatre-vingt-dix fois sur cent les couleurs, et quatre-vingt-treize fois un journal choisi comme exemple d'objet terne. A quatorze pouces, il n'y a plus que quatorze refus sur cent expériences, à treize, sept refus seulement ; à dix pouces, enfin (c'est-à-dire environ à vingt-cinq centimètres), il n'y a *jamais* refus. On saisit ici sur le vif la condition génératrice de la notion d'espace. L'enfant tient compte, avec une régularité absolue, des objets qui sont, comme on dit, « à bout de bras » ; avec plus d'hésitation déjà, il s'intéresse aux objets situés à une distance qu'il peut, avant de savoir marcher, parcourir avec l'extension du bras et la flexion du torse. Au-delà de cette distance, les objets sont pour lui indifférents, bien qu'il les voie ; leur recul est un peu pour lui ce qu'est pour l'adulte celui des étoiles : un « au-delà » pratiquement inaccessible et inappréciable pour les sens.

§ 4. — Au bout de quelques mois, la marche élargit l'horizon visuel pratique de l'enfant, dans la mesure où elle agrandit la zône de son activité.

(1) Le pouce anglais vaut à peu près 0m025.

Digitized by Google

Avant même de savoir marcher seul, habitué à se déplacer sur le sol avec l'aide d'autrui, mon enfant, âgé de 11 mois, ne tarda pas à savoir entraîner la personne qui le soutenait vers les différents points de la salle qui lui était familière. Dans une autre salle, il s'orientait mal et changeait à tout instant de direction. En outre, l'enfant apprécie les dimensions verticales supérieures à la portée normale de son bras plus tard que les dimensions horizontales qu'il peut parcourir dès qu'il sait marcher. Preyer, par la fenêtre d'un second étage, lance un papier à un enfant de près de deux ans. Celui-ci ramasse l'objet et le lui tend avec le désir visible de recommencer ce jeu. Il n'avait donc pas encore la claire notion des distances verticales. On sait d'ailleurs à quelles bévues grossières s'exposent les adultes dans l'estimation « à vue de nez » de la hauteur d'un phare, d'une tour, d'une nef d'église. Les marins, habitués à grimper dans les cordages, ont l'œil autrement juste.

§ 5. — Les observations faites sur les aveugles-nés opérés de la cataracte aboutissent au même résultat (1). Que leurs premières sensations visuelles leur semblent, ou non, étalées sur un même plan vertical, il est incontesté que les objets leur apparaissent situés dans une région mal définie, sans profondeur appréciable. Aussi leurs sensations visuelles sont-elles pour eux plutôt une gène qu'un secours, et ils montrent peu d'empressement à en faire usage. (2) Les deux enfants opérés par MM. Vurpas et Eggli, l'un de quatre ans et demi, l'autre de cinq, ont mon-

(1) Voir dans Bourdon, *Perception visuelle de l'espace*, Paris, 1902, chap. XIII, une intéressante analyse des principales observations faites sur les aveugles opérés de la cataracte.

(2) *Ibid.* p. 388.

Digitized by Google

tré la plus grande répugnance à se fier à leurs yeux pour saisir une orange : « L'enfant âgé de cinq ans » voit, mais ne veut pas se servir de sa vue... Au » delà de 25 centimètres, il est impossible d'obtenir » de lui l'effort nécessaire. » (1)

§ 6. — Peu à peu, cependant, l'horizon visuel de l'enfant et de l'opéré se creuse et s'amplifie. Les mouvements de l'œil nécessaires à la vision distincte s'organisent sous le contrôle du tact et des mouvements coutumiers des membres. (2) Et non seulement l'enfant et l'aveugle opéré arrivent à voir les objets à des distances que le sens de la vue interprète sûrement, mais les objets sur lesquels se porte l'attention visuelle sont toujours aperçus, avec plus ou moins de clarté, en un point défini d'un milieu plus vaste dont, cependant, tous les points solides n'ont été vérifiés au moyen du tact. Au moment où j'écris, je ne puis séparer la perception du papier, de la plume et de ma main, d'une représentation continue de mon corps, de la table et de la chambre toute entière, y compris le plafond et le mur qui est derrière moi. Qu'est-ce à dire? C'est qu'en vertu d'une sélection utilitaire, les accommodations motrices des yeux se sont peu à peu substituées dans la pratique aux accommodations moins rapides des organes du tact et du mouvement. Notre attention s'oriente de préférence dans l'espace visuel (3) parce qu'il est infiniment plus riche que les données de l'ouïe, du tact et du sens musculaire en menaces claires et en promesses infaillibles d'excitations de tout ordre, proches ou lointaines. En revanche, nous perdons dans une

(1) *Année psychologique* (IIIe) Paris, 1897, p. 384-89.
(2) Bourdon, ouvr. cité, p. 388 et suiv.
(3) Cf. W. James, *ouvr. cité*, t. II, p. 237 et suivantes.

Digitized by Google

obscurité profonde presque toute l'habileté manuelle qui nous étonne chez les aveugles.

Ajoutons que cet horizon, dont nous avons en quelque sorte la *sensation*, varie singulièrement avec l'étendue de notre expérience. Celui de l'enfant est des plus restreints. A quatre ou cinq ans, n'ayant jamais voyagé, je ne pus malgré tous mes efforts, quand on me décrivit comme infinie la mer où se jetait la rivière de ma ville natale, me la représenter que comme une pièce d'eau carrée de 4 à 5 mètres de côté. Et pourtant la rivière dont je parle était bien large d'une cinquantaine de mètres. J'ai conservé l'impression la plus nette de l'embarras pénible ou me jeta longtemps cette contradiction. Chez l'adulte, l'amplitude de l'horizon imaginé varie avec la profession et le genre de vie. On ne se fait pas la même image de la grandeur de la France quand on a vécu dans une échoppe ou voyagé au long cours. On peut donc dire que l'habitude des réactions musculaires propres aux modes habituels de l'attention nous donne la mesure de notre représentation de l'espace sensible.

§ 7. — D'autre part, si les points lumineux dont nous faisons l'objet de notre « vision distincte » se rattachent à un ensemble continu dont, en fait, nous n'avons qu'une vue partielle et imparfaite, on peut en conclure que notre perception de l'espace est faite bien moins de sensations que de souvenirs, en d'autres termes, que les accommodations nouvelles requises par un intérêt actuel s'organisent sur un fond commun et, en quelque sorte, général, de vieilles habitudes. Quand j'entre dans un appartement clos que je ne connais pas, mais où je me propose d'accomplir une action précise, saluer quelqu'un, chercher un objet,

Digitized by Google

etc., mes axes visuels se mettent d'eux-mêmes à converger et me disposent à percevoir utilement les objets dans une direction précise, et dans un rayon restreint. Mais si je suis oisif, fatigué ou inattentif, le regard se perd, la vision se dédouble fréquemment et je perds plus ou moins la notion du lieu où je me trouve. Dans une promenade à la campagne, ma vue s'égare d'elle-même sur les lignes reposantes d'un horizon lointain. Rien n'est fatigant, en revanche, pour beaucoup de personnes habituées aux plaines, comme un séjour prolongé dans une vallée profondément encaissée. On peut dire, en un mot, que l'habitude a créé en nous des classes d'attention visuelle, grâce auxquelles notre regard s'adapte très rapidement au milieu coloré dans lequel nous sommes appelés par l'habitude à chercher de préférence nos plaisirs et nos joies.

II. LA SOCIABILITÉ

§ 8. — L'habitude de vivre en société crée, au sein de l'espace coloré, une sorte de second milieu avec lequel nous soutenons des relations moins constantes, mais beaucoup plus riches en émotions qu'avec le milieu spatial. L'importance des adaptations requises par cette ambiance sociale est telle qu'il nous faut en observer de près la genèse.

Il est de toute évidence que les premières de ces adaptations sont assez tardives. Elles sont, d'ailleurs, solidaires de la connaissance de l'espace. Les êtres humains sont pour l'enfant des objets mobiles, extérieurs à son corps, avant de lui paraître des personnes conscientes, analogues à la sienne. M. Baldwin cepen-

Digitized by Google

dant (1) croit pouvoir affirmer que l'enfant, la nuit, reconnaît, par un accueil différent, le tour de main de sa nourrice ou celui de sa mère. Le fait est exact et très instructif ; mais il paraît difficile d'y voir, avec ce psychologue, une « suggestion de personnalité », car l'enfant distinguerait pareillement deux machines à bercer différentes. Il n'y a, dans l'espèce, comme dans le cas de certains enfants qui ne s'endorment que dans leur berceau ou dans une demi-lumière, qu'un cas très précis d'adaptation sensori-motrice.

§ 9. — M. Baldwin, en revanche, a bien vu que la répétition, en même temps que la variété des mouvements des personnes qui s'occupent de l'enfant, l'amène à différencier clairement ces personnes de tout le milieu ambiant. Très certainement, la femme qui l'allaite et le soigne devient la première, pour le nourrisson, un être à part bienfaisant, et formidable à la fois, tandis que le père, la mère même, si elle n'est pas nourrice, demeurent quelque temps des images sans intérêt. Presque tous les plaisirs et presque toutes les douleurs de l'enfant ont pour antécédent immédiat un mouvement de la nourrice. Or ces mouvements, malgré leur fréquence régulière, présentent de frappantes variations. La nourrice sourit ou gronde, donne du lait ou des drogues, caresse ou bouscule. Et il en est de même des expériences qui mettent peu à peu l'enfant en contact avec ses proches et les étrangers. Elles contiennent toujours, dans un cadre habituel, un élément d'imprévu et de contradiction. Aussi rien de plus expressif que la physionomie d'un enfant auquel le commerce d'une personne a valu des émotions

(1) Ouvr. cité, p. 110 et 306.

Digitized by Google

discordantes. Si le père, de retour au logis, est tantôt maussade, tantôt disposé à jouer, l'accueil de l'enfant sera visiblement indécis, jusqu'à ce qu'un symptôme : son de la voix, pli de la bouche, geste du bras, ait ouvert la voie aux réactions appropriées. « Ma fille, » écrit M. Baldwin, observe spécialement le visage des » gens pour en tirer les indications sur ce qu'elle peut » en espérer et pour savoir comment agir avec » eux ». (1) Evidemment, l'attitude de l'enfant n'est pas la même vis-à-vis de ses jouets, ni même des animaux qui lui sont familiers et qui n'ont guère de caprices dans la bonne ou la mauvaise humeur. Nous trouvons donc ici, non plus un simple processus de réactions associées ou substituées, comme dans la genèse de la perception spatiale, mais, en outre, une véritable compétition entre des réactions possibles, une sorte de sélection dans l'avenir. Des réactions différentes sont associées à des connexions nerveuses qui ont un ou plusieurs points de coïncidence ; et comme l'énergie ne peut se dépenser à la fois en deux sens différents, comme un muscle ne peut à la fois se contracter et s'étendre, le geste reste indécis, tant qu'une indication précise n'a pas donné le signal et le sens du mouvement.

§ 10. — On comprend que ce travail de sélection variée, auquel la vie sociale astreint l'enfant, soit éminemment favorable à la naissance d'émotions et d'attitudes nouvelles et, par suite, au progrès de l'intelligence. L'enfant a le plus grand intérêt à se mettre sans retard d'accord avec un milieu très mobile dont il peut attendre tant de jouissances ou de mécomptes. Et nous voyons précisément apparaître, entre le sixième et le dixième mois, c'est-à-dire à la

(1) *Ibid.*, p. 112.

Digitized by Google

même date que l'hésitation entre deux attitudes vis-à-vis des personnes, une forme d'adaptation proprement sociale : *l'imitation* (1).

§ 11. — Les philosophes ont reconnu tardivement à l'imitation la place qui lui revenait dans la psychologie, tant individuelle que sociale. Mais la réparation a été éclatante, peut-être même excessive. N'y a-t-il pas abus, par exemple, à voir dans l'imitation un des trois cas de la « répétition universelle », les deux autres étant l'ondulation et la génération (2) ? Trouverons-nous même, avec M. Baldwin, le type de l'imitation dans la répétition des processus physiologiques qui est, avons-nous dit, à la base de l'adaption organique (3) ? Pour éviter toute fausse analogie, nous emploierons le mot imitation au sens courant de répétition consciente d'un phénomène extérieur (4).

(1) Preyer (ouvr. cité, p. 185) a cru remarquer chez son enfant une imitation de la protrusion (*Zuspitzen*) des lèvres à la fin de la 15e semaine. Mais il avoue n'avoir pu réussir une nouvelle expérience et n'avoir constaté l'imitation avec évidence qu'après le 6e mois. Em. Egger (*Observ. sur le développ. de l'intell. et du lang. chez les enfants*, Paris, 1879), la constate à 9 mois, ce qui, d'après mes observations, est beaucoup trop tardif. Il importe, en effet, ici, de distinguer des espèces. L'imitation vocale est très précoce. A partir de la 8e semaine, mon enfant se mettait régulièrement à pleurer en entendant un autre enfant pleurer; à 9 semaines, il reproduisait le son « *rrreu* » que sa mère, à dessein, prononçait devant lui à la façon des enfants ; à 12 semaines, il répondait régulièrement au sourire par le sourire.

(2) Tarde. *Lois de l'imitation*, 2e éd., Paris, 1895, chap. I.

(3) Baldwin, ouvr. cité, p. 237 et suiv. L'auteur reconnaît (p. 251, note) que l'emploi qu'il fait du mot imitation est large et criticable et s'excuse de n'en pas trouver de meilleur. Mais il y a, semble-t-il, plus d'inconvénients que d'avantages à appliquer à la biologie une expression qui implique si clairement un élément représentatif. Cf. du même. *Imitation, a chapter in the natural History of Consciousness*, (*Mind*, janv. 94).

(4) Nous aurons plus loin (chap. 9), à propos de l'origine sociale de la croyance, à déterminer plus exactement la nature de l'imitation et notamment ses rapports avec la suggestion.

Digitized by Google

§ 12. — Aucun psychologue de l'enfance n'a, que nous sachions, attaché d'importance à ce fait que l'enfant commence par s'imiter lui-même. Les mouvements symétriques des bras et les mouvements symétriques ou alternatifs des jambes, par lesquels se dépense son énergie surabondante, se répètent exactement comme les ondulations d'un corps vibrant. Ce processus, rigoureusement conforme à la loi des réactions circulaires, est sans doute, à l'origine, indépendant de toute conscience. Mais il suffit d'observer un enfant qu'on vient de démaillotter pour se rendre compte qu'il prend bien vite à ces mouvements rythmiques un très vif plaisir. Il est bien vraisemblable, en effet, que, pour l'enfant, les mouvements rythmiques sont les plus aisés, puisqu'ils dessinent, dès la première répétition, une habitude naissante. Pour l'adulte même, ces mouvements resteront, sous forme de danse, de marche, de natation, etc., les mieux appropriés à la dépense désintéressée de l'excès d'énergie diffuse.

Le ramage de l'enfant ne tarde pas à lui fournir une joie nouvelle (1); car, en même temps qu'il joue avec ses cordes vocales, l'enfant s'entend, et bientôt il s'écoute avec le plus évident plaisir; sans se lasser, il se berce lui-même au bruit d'interminables « é-é-é, gue-gue-gue. » (2) Cette imitation de sa propre voix est, pour l'enfant, un exercice très efficace qui le

(1) Cf. J. Sully, *Etudes sur l'enfance*, trad. fr. de A. Monod, p. 193.

(2) Em. Egger, (ouvr. cité, p. 23), Paris, 1898, remarque, et j'ai observé moi-même, que, durant les premiers mois, la voix des enfants n'est nullement caractérisée par un timbre individuel. Elle n'est qu'un cri plus ou moins intense. Mais, vers l'âge de six mois, la voix s'articule et prend un timbre personnel de plus en plus riche en nuances expressives. C'est précisément à cette époque que l'enfant commence à s'écouter et à prolonger son ramage pour le plaisir évident d'amuser ses propres oreilles.

Digitized by Google

prépare à d'autres imitations moins égoïstes. Car il n'a, à cette période de son développement, aucune idée de son unité personnelle, et le son de sa voix est, en quelque sorte, pour son oreille, un agent extérieur comme la voix de sa nourrice. Ainsi l'éducation de son attention le dispose promptement à prêter l'oreille à tous les bruits répétés, tic-tac de la montre, sonnerie du coucou, jappements du chien, chant du serin, et surtout au langage volontairement enfantin, et constellé de répétitions que lui adressent instinctivement les personnes qui s'occupent de lui : bébé, nounou, mimi, etc. Les premiers mots des enfants sont toujours des répétitions : papa, maman. Les noms même que l'on prononce correctement devant eux : poule, coq, Hélène, deviennent invariablement dans leur bouche : *pou-poule, co-co, nenène.* Bref, la répétition vocale nous paraît, non pas l'unique, mais la plus utile des imitations qui révèlent à l'enfant la réalité extérieure du modèle qu'il imite. En effet, il reproduit d'abord indifféremment les sons de sa voix et les sons étrangers répétés. Mais ces derniers ne se reproduisent pas au gré de l'enfant, et lui-même n'arrive à les reproduire qu'après de longs essais. Il y a dès lors conflit entre les sons qui se reproduisent spontanément et sans effort, et ceux qui varient de timbre, d'intensité et ne sont imités qu'au prix d'un effort ; de là un dédoublement de l'attention, dirigée tantôt vers une excitation d'origine interne, tantôt vers une cause extérieure de plaisir.

§ 13. — Et l'on peut en dire autant des autres réactions. Il y a des mouvements réguliers liés au besoin de dépenser l'énergie d'excès, et dont l'effet en retour est toujours également agréable ; tels sont les mouvements des jambes délivrées du maillot. D'autres, au

Digitized by Google

contraire, trouvant hors d'eux un modèle qui peut être variable et passager, sont difficiles à reproduire ; par exemple les mouvements du père traçant un dessin sous les yeux de l'enfant (1). L'imitation est précisément un essai de fixer le geste variable du modèle, de renouveler cette attitude disparue, et de reproduire ainsi, avec un succédané de l'excitation, un succédané du plaisir obtenu. Ici encore, la sélection se fait plus ou moins vite, à coups d'ébauches maladroites, jusqu'au moment où la réussite cristallise en habitudes plus ou moins durables et en attention définie un processus moteur, d'abord indécis et mal localisé (2).

§ 14. — L'imitation a donc cet effet, pour nous capital, d'introduire une différenciation, d'abord toute motrice, et plus tard consciente, entre les réactions dont l'enfant trouve en lui-même le modèle, et celles qui se façonnent sur d'autres exemples. Progrès dont il est difficile d'exagérer les conséquences. D'abord, il met l'enfant en mesure de distinguer efficacement les personnes des choses. Les choses sont, en

(1) Cf, sur les dessins des enfants, les intéressantes observations de BALDWIN, (ouvr. cité, p. 75 et suiv.), et de J. SULLY, ouvr. cité, « L'évolution du dessin chez l'enfant, écrit ce dernier, a de frap- » pantes analogies avec l'évolution organique : c'est évidemment » un passage du vague et de l'indéfini au défini, un procédé de » spécialisation graduelle ». (P. 526).

(2) Il va sans dire que chez, le sourd-muet, l'imitation visuelle s'établit directement, sans le concours de l'ouïe. Mais la formation de l'attention visuelle, si précoce chez ces sujets, avec le concours de l'attention tactile, explique aisément que le sens social ne semble pas chez eux beaucoup en retard sur celui des voyants. Notons, d'ailleurs, que les sujets observés ont reçu, en général, de très bonne heure une éducation spéciale et systématique des sens. Cf. PREYER, ouvr. cité, p. 241 et suiv., et HŒFFDING, ouvr. cité, p 229.

Digitized by Google

général, silencieuses et immobiles. Leurs bruits ou leurs mouvements sont d'une imitation difficile ou peu amusante ; et, d'ailleurs, c'est par l'intermédiaire des personnes que, le plus souvent, l'enfant jouit ou pâtit du contact des choses. Les personnes, au contraire, constituent pour lui une classe très nettement tranchée d'excitations comportant des imitations possibles et particulièrement intéressantes.

Ajoutons que cette instinctive copie suscite, dans la conscience, un élément nouveau de joie et de souffrance, qui est l'émotion sympathique. Il est déjà vrai de l'enfant, comme il le sera de l'adulte hypnotisé, que diriger son attention sur une attitude, c'est lui suggérer l'émotion que cette attitude exprime (1). Car, une fois de plus, le choc en retour de la réaction détermine une stimulation interne, qui, à son tour, accentue et précise la réaction. Rire et chanter comme papa, c'est, à bref délai, oublier la faim, le chagrin et se sentir joyeux.

On se rend compte ainsi sans peine de certaines imitations, à première vue, inexplicables. Pourquoi l'enfant, dès le quatrième mois, répond-il au sourire par le sourire ? (2) Il ne semble pas y avoir ici imitation directe, comme dans le cas du chant ou des mouvements du bras, car l'enfant ignore évidemment la ressemblance de son sourire avec celui qu'il perçoit.

(1) Cf. Spinoza, *Ethique*, III, prop. 27 : « Par cela seul que nous » nous représentons un objet qui nous est semblable comme affecté » d'une certaine passion, bien que cet objet ne nous en ait jamais fait » éprouver aucune autre, nous ressentons une passion semblable à » la sienne. »

(2) Le sourire apparait chez l'enfant dès la deuxième semaine. Mais il n'est longtemps qu'une réaction spontanée, provenant du bien-être général de l'organisme, et nullement un signe volontaire. — Voir à ce sujet les observations précises de Preyer, ouvr. cité, p. 193 et suiv.

Digitized by Google

Mais la bienveillance exprimée par le sourire de la nourrice est précisément la cause la plus habituelle des joies et, par suite, des attitudes expansives de l'enfant; or le sourire est l'expression naturelle de cette attente joyeuse , expression atténuée et simplement esquissée par la partie la plus mobile du visage. Réciproquement, le sourire de l'enfant rend la nourrice bienveillante. Ainsi les attitudes de ces deux êtres tendent à se modeler l'une sur l'autre, et cette similitude dans les gestes engendre une véritable similitude dans les sentiments.

§ 15. — La sympathie de l'enfant reste d'ailleurs longtemps incertaine. Il lui arrive, jusqu'à un âge assez avancé, de prêter des sentiments aux choses, de dire des injures à la chaise contre laquelle il s'est heurté. Mais voici que les choses ne répondent pas à ses gestes ni à ses cris; elles ne partagent pas ses jeux, tandis que les personnes rient, pleurent, se fâchent, jouent, mangent comme lui-même et avec lui. De sorte que les êtres qui lui apparaissaient tout à l'heure comme des modèles d'attitudes imitables, deviennent maintenant à ses yeux des agents capables de l'imiter. Le fait a son importance. C'est un très sûr instinct qui fait prendre aux mères les intonations et les jeux de physionomie du bébé, tandis que, de son côté, l'enfant cherche à faire partager ses jeux et ses émotions aux personnes qui lui sont familières. Ainsi la sympathie de l'enfant qui, à l'origine, se passait d'objet précis et répondait à n'importe quel appel répété, bruit ou mouvement, se choisit dans le monde extérieur des groupes définis et indissolubles, à la fois actifs et passifs à l'égard de ses propres émotions.

Digitized by Google

§ 16. — Il y aurait lieu même, dans une étude approfondie de ce sujet, de tenir compte de certaines réactions qui semblent, au premier abord, l'antithèse de l'imitation, et n'en sont, comme l'a si bien démontré M. Tarde (1), que la réciproque. Déjà Darwin avait distingué, avec beaucoup de pénétration, un groupe d'expressions antithétiques (2), et il admettait, pour les expliquer, une « disposition primitive et générale à » accompagner certains sentiments de gestes contrai- » res à ceux qui expriment les sentiments opposés ». Les physiologistes ont abandonné aujourd'hui cette explication purement hypothétique (3). Mais M. Fouillée (4) remarque, avec raison, que le principe de l'antithèse conserve une valeur psychologique dont Darwin n'a pas su tirer parti. Il est conforme à la nature même du plaisir et de la douleur que leur antithèse fondamentale se traduise par des réactions motrices contraires. Le froid sec crispe et fait trembler le membre qu'une tiédeur humide détend et engourdit. De même, si les dispositions de l'enfant se trouvent en contraste violent avec celles qu'on voudrait faire naître en lui, il est possible que le résultat soit exactement l'inverse des attitudes suggérées. L'enfant malade pleure quand on le berce. S'il est de mauvaise humeur, au lieu de se pencher et de diriger son regard vers la personne qui lui tend les bras, il se replie en arrière en détournant la tête. Cette imitation à rebours devient souvent même, pour l'enfant, une véritable source de plaisir, et il n'est que trop vrai que le caractère « contrariant » de certains enfants fait le désespoir de leurs éducateurs. Mais faire le contraire

(1) Cf. *L'Opposition universelle*, Paris, 1897,
(2) *L'Expression des émotions*, p. 53 et suiv.
(3) Cf. Dumont, *Théorie scientifique de la sensibilité*, p. 236.
(4) A. Fouillée, *Psychologie des Idées-Forces*, t. I, p. 167-9.

Digitized by Google

de ce qui lui est suggéré, n'est-ce pas encore, pour l'enfant, une façon de s'adapter à l'attitude d'autrui?

§ 17. — L'intervention de l'émotion sympathique trace donc entre les personnes et les choses qui intéressent l'enfant une démarcation de plus en plus précise. Les personnes, comparées aux choses, sont des groupements d'expériences très instables, très douces ou très pénibles ; et en même temps, dans cette variété, l'enfant retrouve, plus que sous la rigidité des choses, quelque chose de lui-même. Il peut en espérer ou en craindre davantage, et il peut à son tour agir sur ces groupements. Il en résulte que l'acquisition de la notion de personnes étrangères est, pour l'enfant, inséparable du développement de sa propre personnalité. Par rapport aux choses qui se déploient dans l'espace, les mouvements de son corps se coordonnent en groupes indissolubles ; par opposition aux attitudes émotionnelles, si diverses, des personnes qui l'entourent, ses attitudes mentales s'unifient en systèmes définis. Ses premières acquisitions motrices, diffuses et, en quelque sorte, générales, se spécifient en modes d'expression plus précis et plus délicats. Et comme l'émotion, analogue sous ce rapport à l'attention, ne peut indéfiniment trouver des canaux de dérivation motrice nouveaux, comme des joies et des douleurs très différentes suscitent à peu près des rires ou des pleurs semblables, l'unité de la conscience s'organise, se cristallise peu à peu sur le modèle de l'unité physiologique. La mouvante diversité du moi s'unifie, grâce à la simplicité nécessaire de ses manifestations expressives : c'est dans l'action que le moi tout à la fois réalise et aperçoit son unité personnelle.

Digitized by Google

§ 18. — Et, réciproquement, la connaissance plus précise du moi enrichit la notion que l'enfant se fait des personnes étrangères. Chaque progrès vers le dedans prépare un progrès vers le dehors. Aux systèmes expressifs, causes extérieures de ses principales émotions, il prête ce « sentiment de soi », le dernier venu de tous, le premier en importance et en étendue, cette « subjectivité » qui est la marque propre de toute vie psychique supérieure. Son moi n'est accapareur que pour déborder ensuite en manifestations sympathiques. Non seulement il sent comme autrui, mais il veut qu'autrui sente comme lui. Heureux, il caresse ; irrité, il égratigne pour « faire du bien » ou « faire du mal » ; il a besoin, non seulement d'imitation, mais de sympathie : il est un « animal social » ; car il n'agit plus, et bientôt ne pourra pas juger, sans prendre position par rapport à ce milieu moral que la pratique a dessiné autour de lui.

III. LE LANGAGE

§ 19. — L'étude de l'imitation et de l'expression nous permettra d'abréger celle de l'acquisition du langage. Nous avons noté, en effet, que le son a ce privilège d'être, de toutes les sensations de l'enfant, celle où il se saisit le plus vite comme actif et passif. Il est auditeur et auteur à la fois de son propre chant. Ainsi se consolide en lui l'association sub-corticale entre le centre moteur de la parole et le centre auditif. Bientôt son oreille, exercée à discerner de sa propre voix les sons extérieurs, lui fournit d'autres types sonores à imiter. Enfin, parmi les modes de l'expression sympathique d'autrui, c'est la voix humaine,

Digitized by Google

avec ses nuances si variées de hauteur, de timbre et d'intensité, qu'il observe de préférence ; car c'est elle qui lui annonce d'ordinaire les joies ou les peines les plus vives, et ces nuances auditives s'associent étroitement à l'image visuelle des autres modes d'expression. L'enfant dispose donc, vers la fin de la première année, de toutes les habitudes auditives, visuelles et motrices nécessaires à l'élaboration de la parole.

§ 20. — Comme toutes les précédentes, cette acquisition procède par tâtonnements. L'enfant qui s'essaie à parler sait déjà répondre à un son par un son ; mais il ne sait pas encore porter son attention vers telle ou telle région définie de son appareil vocal. Dans la violence de son effort, il agite à la fois la langue, les lèvres, le pharynx et le larynx. De cette confusion émerge, de par leur réussite même, certains efforts heureux, et l'auto-imitation assure la fixation de l'habitude. Agé de 11 mois, mon enfant, ayant entendu appeler « Black » un chien qu'il aimait fort, dépensa des efforts véritablement inouïs pour prononcer ce mot, le premier de son vocabulaire qui ait clairement désigné un objet. Il s'y exerçait de lui-même dès son réveil. Du milieu d'approximations plus ou moins confuses : *iak, diak, guiak,* etc., émergeait, de temps à autre, un *bak,* ou même un *blak* triomphant. Nous trouvons ici un cas nouveau et très saisissant de la spécialisation graduelle de l'adaptation motrice.

On s'explique fort bien, d'ailleurs, que l'enfant de douze à quinze ou vingt mois comprenne beaucoup plus de mots qu'il n'en peut énoncer et que quelques enfants même semblent répugner assez longtemps à tout effort verbal. Du onzième au treizième

Digitized by Google

mois, en dépit de toutes les suggestions qui furent tentées sur lui, mon enfant n'acquit pas l'usage d'un seul mot nouveau, et fit même du mot *Black* un usage de moins en moins fréquent. Or, à treize mois, il comprenait parfaitement une vingtaine de phrases, impératives (Dis bonsoir. — Donne la main. — Fais bravo, etc.), ou interrogatives (As-tu faim? — Pour qui la bouillie? — Où sont tes pieds? etc.), et y répondait par des gestes appropriés, très nettement différenciés. Il est reconnu, en effet, que les réactions motrices spéciales sont, en général, en retard sur les réactions sensorielles (1). Dans le cas spécial du langage, notamment, l'enfant est obligé de reproduire syllabe par syllabe, c'est-à-dire par une sorte d'attention analytique, les mots que sa mémoire auditive reçoit en blocs massifs. Preyer (2) compare fort heureusement la gaucherie de l'enfant qui s'essaie à parler à l'attitude des malades frappés de « dysphasie », chez lesquels les centres moteurs de la parole sont lésés sans altération des centres auditifs.

§ 21. — Après ces tâtonnements, et à des époques fort variables, le langage de l'enfant prend soudainement un développement et une consistance extraordinaires. Il semblerait, à première vue, que cette impulsion dût avoir pour origine le développement même de l'intelligence, et que l'enfant fît avec joie usage de son nouvel instrument, du jour où il a compris l'utilité des signes. Partiellement exacte, cette explication, est insuffisante. Il ne faut voir, croyons-nous, dans la brusque préférence accordée par l'enfant au mode

(1) Cf. L. Lange, *Neue Experim. üb. den Vorgang der einfachen Reaktion auf Sinneseindrücke*, dans les *Philos. Studien* de Wundt, t. IV., 1888.

(2) Ouvr. cité, p. 274-75.

Digitized by Google

verbal d'expression, qu'un symptôme de l'achèvement des habitudes verbo-motrices dans le centre moteur du langage, et de l'établissement de solides liaisons sub-corticales entre ce centre et le centre auditif. L'aphasie motrice, la plus fréquente précisément, semble bien prouver que l'acquisition, la perte ou le trouble des coordinations verbo-motrices n'a rien de commun avec l'état de santé ou d'anémie intellectuelle. De même qu'un léger trouble suffit à mettre hors d'usage cet appareil délicat, de même il ne peut fonctionner avec aisance en-deça d'un certain degré de perfection organique. En fait, l'enfant possède bien avant de savoir parler l'usage des signes et l'intelligence de quantité de termes et de propositions. Certaines classes de percepts visuels, sonores ou tactiles, sont pour lui suggestives d'émotions et, par suite, de réactions définies. Et par là-même un progrès intellectuel inappréciable se trouve déjà réalisé. En effet, ces réactions, si nombreuses et si nuancées soient-elles, le sont beaucoup moins encore que les émotions qu'elles traduisent ; les mouvements de l'enfant se diversifient infiniment moins vite que ses perceptions, et des réactions identiques ou semblables, doivent répondre de la même manière à des excitations provenant d'objets partiellement différents. Dès lors, il faut reconnaître que, de très bonne heure, l'enfant oppose à la multiplicité des choses une simplicité organique d'habitutudes. N'est-ce pas dire, d'un mot, qu'il est déjà capable de généraliser ?

Digitized by Google

IV. LA GÉNÉRALISATION

§ 22. — Nous sommes amenés ainsi à considérer une quatrième forme du développement mental de l'enfant, et celle-ci encore est une adaptation active au milieu.

Il y a longtemps déjà que, dans une page bien connue (1), Taine a mis en évidence l'aptitude précoce des enfants à généraliser. Tel mot appris à propos d'une expérience particulière est, sans retard, étendu à une classe d'objets, fort différents d'ailleurs, mais identifiés en vertu de ressemblances accidentelles. Toutes les formes « en paletot, avec une barbe et une grosse voix », sont des *papa* ; un bateau à vapeur, une cafetière à esprit de vin tous les objets qui sifflent, font du bruit et jettent de la fumée sont des « *fafer* » (chemin de fer). De même, à l'âge de 11 mois, mon enfant appliquait le mot *black*, le premier dont il ait fait usage, à tous les chiens, aux gros chats gris ou noirs, à des ânes, à des fourrures, et même à une bonne dans la chevelure noire de laquelle il aimait à plonger ses mains. Il est bien fâcheux que Taine, hanté par le préjugé nominaliste, n'ait cherché que dans le langage, c'est-à-dire à une période relativement tardive du développement de l'enfant, le premier indice de la généralisation. Car il était sur une bonne voie quand il observait chez l'enfant « une » certaine *tendance* (2) correspondante à ce qu'il y a

(1) L'*Intelligence*, liv. I, chap. II (7e éd., t. I, p. 45 et suiv.). Cf. J. Sully, ouvr. cité, p. 223 et suiv.

(2) C'est Taine qui souligne, p. 46. — Cf., p. 38 40, l'excellente analyse de la tendance qui, au sortir d'une galerie de tableaux

Digitized by Google

» de commun entre les divers personnages munis » d'un paletot, d'une barbe et d'une grosse voix ». S'il eût analysé ce terme équivoque de *tendance*, il eût, sans doute, au lieu d'écrire une phrase à peine intelligible (1), aperçu et signalé le processus d'adaptation motrice qui est le point de départ des premières généralisations.

Or, des observations que nous venons de consigner sur la localisation dans l'espace, l'imitation et le langage, il résulte précisément que la nécessité d'agir en s'accommodant aux excitations du dehors, contraint l'organisme à se spécialiser en réactions numériquement limitées et propres à suffire à un nombre indéfini d'excitations analogues. C'est en ce sens qu'il est exact de dire, avec la psychologie classique, que les sens sont, à leur manière, des instruments d'abstraction. Non pas que les sens dissocient les éléments d'un tout offert à leur prise ; car les objets, avant la sensation, ne sont pas présentés à l'expérience comme des synthèses de qualités ; c'est, au contraire, l'œuvre tardive de l'attention d'agencer les données propres à chaque sens en blocs solides. Mais il reste vrai que chaque ordre de sensations représente, dès l'abord, des classes irréductibles d'excitations auxquelles l'appareil moteur doit opposer des réactions spéciales. Dans chacune de ces classes, les nouvelles sensations, sonores, visuelles ou autres, ne peuvent, s'adressant aux mêmes organes, provoquer des réac-

vénitiens, nous porte à fixer en expressions verbales, ou même à traduire par des gestes, l'impression générale « d'épanouissement, de bonheur, de volupté noble » que nous retenons de notre promenade.

(1) Comme cette autre que nous lisons à la page 43 : « Un nom » que l'on comprend est un nom lié à tous les individus que nous » pouvons percevoir ou imaginer d'une certaine classe ».

Digitized by Google

tions radicalement différentes des précédentes. En vertu du principe, précédemment exposé, de l'habitude, les premières sensations préparent le chemin aux réactions qui suivront. De la sorte, chaque sens accueillera avec une facilité croissante de nouvelles sensations, du même ordre, différentes même des précédentes quant à l'intensité ou à la nuance.

§ 23. — Nous ne saurions donc dire, malgré l'autorité d'un éminent psychologue, que l'enfant construit les genres « en constatant les ressemblances » ; qu'il forme le genre *chaise*, par exemple, « en s'affirmant à lui-même que cet objet qu'il voit est cet autre objet qu'il voit aussi » (1). *Constater, s'affirmer* à soi-même, semblent être des opérations déjà élevées de l'intelligence qui supposent l'acquisition préalable des concepts, et sont postérieures à la reconnaissance *pratique* des choses par l'enfant. Ou bien, si cette constatation et cette affirmation ne sont pas des opérations conceptuelles, nous n'y voyons rien de plus, — et l'enfant sans doute n'y aperçoit sans doute rien de plus, — que la répétition d'attitudes familières à l'égard des choses partiellement identiques et partiellement différentes. C'est parce qu'il manifeste, en face de deux chaises, le même geste ou la même expression, que nous disons que l'enfant reconnaît dans la seconde l'analogue de la première ; et la conscience de cette répétition est, pour l'enfant, la reconnaissance même sous sa forme primaire et encore irréfléchie. En d'autres termes, l'organisme classe nos manières d'agir, avant que notre esprit ne classe les choses ; et

(1) V. Egger, *Jugement et ressemblance*, dans : *Rev. philos.*, 1893, t. II, p. 9. Cf. Ch. A. Mercier, *Psychology, Normal and Morbid*, Londres, 1901, p. 31 et suiv.

Digitized by Google

c'est à travers notre activité, à la fois variée et unifiante, que nous apercevons les espèces et les genres. C'est à ce titre qu'on peut dire qu'il existe, pour l'enfant, une classe des sensations colorées, une autre des sons, une autre des sensations musculaires, etc., bien avant la notion d'un objet à la fois coloré, sonore et résistant. Mais ces classifications sont, pour durer, trop sommaires, trop dangereuses même. Car tous les objets sucrés ne sont pas sains ; tout ce qui brille n'est pas un hochet inoffensif (1). De là, l'incessant remaniement des classes spécifiées par une expérience rudimentaire ; de là un plus juste discernement des objets qui sont colorés, toujours accessibles, doux et chauds, et dont le contact est accompagné d'une double sensation de toucher : ce sont les membres, c'est le corps ; — d'autres que l'on voit clairement grâce à un léger effort des yeux et que l'on touche sans grand effort des bras et des jambes : ce sont les objets proches ; — d'autres que l'on voit sans effort des muscles de l'œil et que la main ne touche jamais : c'est l'horizon fuyant, c'est l'ouate des nuages, c'est le scintillement des étoiles, c'est enfin l'espace lui-même. Et voici que, dans ces classes, l'accommodation circonscrit une espèce particulièrement intéressante : celle des êtres qu'on imite et par qui l'on est imité, qui expriment et auxquels on exprime du bien et du mal ; mais tantôt l'expression est aisée à provoquer et agréable à rendre, tantôt les visages restent indifférents ou même font peur : ainsi se distinguent les proches, parents, familiers, camarades, dont on partage la mentalité, et les étrangers devant lesquels un enfant d'un à deux ans se sent si souvent timide et

(1) Cf. W. James, ouvr. cité, I, p. 502.

Digitized by Google

inquiet, parce qu'il ne s'est pas encore adapté à leur voix et à leurs jeux de physionomie.

§ 24. — Enfin, parmi les signes expressifs, une nouvelle classe se dessine, celle des signes vocaux, qui a précisément ce rôle utile d'assurer, entre l'enfant et autrui, la plus rapide et la plus parfaite des adaptations. Cette découverte, qui est elle-même une généralisation, — l'invention de l'idée même de signe, — devient à son tour le point de départ d'un travail nouveau, et ici, mais ici seulement, la théorie courante des rapports de la pensée et du langage se présente avec toute sa force ; la parole écrite ou parlée, — dont il ne faut jamais oublier l'origine expressive et motrice, — devient le geste le plus habituel de la pensée et la condition même de nouvelles généralisations. Car ce mode d'expression, à la fois très défini et très souple, est capable d'exprimer, dans sa simplicité, tout ce qu'il nous importe de retenir des aspects multiples des choses. Le mot *cheval* soutient avec la multiplicité des chevaux perçus ou imaginés un rapport que les variétés ne sauraient profondément modifier, car il n'est autre chose qu'une habitude motrice simple adaptée, non pas à toute la diversité des cas nouveaux, mais à ce qu'il est essentiel d'en saisir, pour que l'usage pratique en devienne possible. Aussi, est-ce vers l'adaptation verbale que se précipitent tous les états conscients qui cherchent à se fixer d'une façon durable. Le vocabulaire, à la fois très vaste et très arrêté, des langues bien faites représente ainsi le trésor des habitudes indispensables à l'élaboration réfléchie de l'expérience, à l'échange social des pensées et des sentiments.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LA CONSCIENCE RÉFLÉCHIE

I. L'ENFANT ET L'ADULTE

§ 1. — Nous touchons au terme de l'évolution de la faculté de juger. Avec l'attention, l'association, la reconnaissance, la généralisation et le langage, l'enfant a acquis tous les éléments nécessaires à son développement mental. Les jugements de l'enfant de deux ans et ceux de l'adulte pourront différer en étendue et en profondeur, mais non par le mécanisme ; ils n'auront pas les mêmes qualités accessoires de rapidité, de rectitude, de sincérité ; mais l'essence en sera identique. Il serait, sans doute, intéressant pour le psychologue d'analyser ces différences secondaires, de retracer la genèse de ce qu'on pourrait appeler la physionomie intellectuelle, le passage de la naïveté à l'attitude réfléchie, de la crédulité à la réserve, de la versatilité à l'entêtement dogmatique. Mais la pédologie est jusqu'ici trop pauvre en monographies précises, et les différences individuelles dues au tempérament et à l'éducation sont trop accentuées, pour qu'on puisse énoncer encore mieux que de vagues généralités. D'autre part, ces variations, qui semblent, à pre-

Digitized by Google

mière vue, établir entre la mentalité de l'enfant et celle de l'homme fait des différences si accusées, s'expliquent, en grande partie, par une autre variation sur laquelle il convient d'insister.

§ 2. — D'un mot, l'enfant et l'homme fait n'ont pas deux manières de croire, mais leurs croyances sont relatives à des objets différents. Leurs affirmations ne diffèrent pas par la forme, mais par la matière. Expliquons-nous sur ce point.

Nous avons vu que, pour l'enfant, juger c'est, à l'origine du moins, adapter d'une façon appropriée ses mouvements aux excitations de sa sensibilité. Apprécier une distance, c'est, pour lui, renouveler l'effort utile pour la parcourir ; reconnaître une personne, c'est lui tendre les bras, lui sourire, la nommer d'une façon adéquate ; comprendre un signe, c'est d'abord le reproduire, et bientôt y répondre avec succès. Il est évident, d'ailleurs, que, chez l'adulte, les choses le plus souvent ne se passent pas autrement. En dépit des apparences, les plus réfléchis d'entre nous, dans leurs mouvements quotidiens : marche, gestes, paroles, ne font que rééditer les adaptations motrices qu'ils ont acquises les premières. Mais quand la pensée est arrivée à son complet développement, quand elle s'élève aux plus hautes abstractions de la science et de la métaphysique, ne semble-t-elle pas se dégager de l'élément moteur, qui n'en a peut-être été au début que le pesant auxiliaire ? N'est-ce pas en liant de purs concepts que nous jugeons des grandeurs algébriques et des qualités générales ? Les symboles qui dessinent à l'imagination les contours de ces concepts et en font des objets d'échange social, ont-ils rien de commun avec les conditions motrices des premiers tâtonnements de la pensée ?

Digitized by Google

§ 3. — Ce problème est étroitement lié à celui qu'un éminent psychologue contemporain a désigné sous le nom d'*Évolution des idées générales* (1). Car, de même que toute sensation provoque normalement une réaction motrice d'adaptation, qui est l'ébauche première de l'affirmation, de même le concept enveloppe et contient en germe le jugement abstrait. L'histoire du développement du concept n'est pas distincte de celle de la genèse du jugement, et nous ne diviserons point l'étude de cette commune évolution. Reconnaissons, d'ailleurs, toutes les difficultés de l'entreprise. Chez le psychologue en état de s'observer, la faculté de concevoir et de juger a, depuis longtemps, achevé son évolution ; chez l'enfant, d'autre part, l'observation en est plus malaisée que celle des sensations et des premières adaptations, pour cette raison que le concept et le jugement parfait, au lieu de se traduire habituellement par des expressions motrices, correspondent au contraire à une diminution de l'activité musculaire au profit de la vie intérieure. Quant aux mots, il est visible qu'ils n'ont pas pour l'enfant la même valeur que pour nous ; mais il est impossible de suivre exactement dans sa conscience les variations du sens qu'il leur prête, jusqu'au jour où il leur attribue le même contenu que l'adulte.

§ 4. — M. Ribot, dans le beau travail qu'il a consacré à ce sujet, distingue trois stades successifs de la généralisation. Le premier, celui des *images génériques*, est caractérisé par l'absence du mot. Le second, celui des *abstraits moyens*, suppose le concours plus ou moins indispensable du mot ; le troisième stade, celui des *concepts supérieurs*, a pour marque propre de n'être plus représentable ; tout semble s'y réduire au

(1) Ribot, *Evol. des idées générales*, Paris, 1897, in-8.

Digitized by Google

mot seul. Il est évident, — et l'auteur ne s'en cache pas, — que cette division n'a rien d'absolu ; du plus bas échelon au plus élevé, le développement est continu. Cette distinction n'a d'autre avantage que d'être claire et nous pouvons l'adopter à titre de méthode.

Comment s'opère donc, de degré en degré, le passage de la perception aux concepts les plus généraux ?

II. IMAGES GÉNÉRIQUES

§ 5. — M. Ribot rappelle, tout d'abord, avec raison, que la perception est déjà « une ébauche grossière de ce qui sera plus tard l'abstraction » (1) ; car toute perception suppose une sélection plus ou moins consciente de quelques caractères qui, pour l'esprit, constituent durant un moment toute la réalité de l'objet. La plupart des psychologues contemporains. MM. W. James, Hœffding, Wundt, sont d'accord sur ce point, et nous-même avons indiqué naguère (2) dans quelle mesure les sens pouvaient être considérés comme des instruments d'abstraction. L'image, à son tour, accentue cette simplification de l'objet et le réduit à des caractères pratiquement, sinon logiquement, essentiels. D'un cheval, le palefrenier, le peintre et le vétérinaire retiendront des images toutes plus pauvres que la perception, mais sensiblement différentes, et appropriées à leurs préoccupations habituelles. En d'autres termes, la généralisation est préparée par une dissociation opérée dans les données brutes de l'expérience, et dont les causes, dit M. Ribot,

(1) P. 9.
(2) V. supra, p. 152.

Digitized by Google

« se réduisent finalement à l'attention » (1). Comme l'auteur a amplement démontré ailleurs (2) la parenté de l'attention avec les phénomènes d'ordre musculaire, notre thèse s'accorde jusqu'à ce point avec la sienne.

Mais il y a plus, et M. Ribot nous semble n'avoir pas été aussi loin qu'il l'aurait pu dans l'application de ce principe fécond et n'en avoir pas dégagé cette conséquence, que la généralisation commence, elle aussi, par des distinctions opérées dans les données de l'expérience au moyen de l'appareil musculaire. Il définit la généralisation, à ce premier stade, « une condensation,... un résidu de ressemblances communes » (3), et les exemples d'images génériques qu'il étudie chez l'enfant semblent bien répondre à cette définition (4). Ce sont les cas bien connus, rapportés par Taine, Preyer et Romanes. L'enfant de Preyer, âgé de trente et une semaines, s'intéresse exclusivement aux bouteilles, carafes et autres vases transparents dont le contenu est blanc, couleur caractéristique du lait dont il est nourri : image générique visuelle. Un autre enfant, après avoir écouté attentivement le tic-tac d'une montre placée contre son oreille, tend joyeusement le bras vers la pendule placée sur la cheminée : image générique auditive. Dans tous ces cas il se produit, dit M. Ribot, une « condensation de ressemblances », une « fusion » des percepts en une image qui ne garde de chacun que les caractères communs à tous.

§ 6. — Présentée en ces termes, l'explication ne semble plus suffisante. Les termes mêmes de *condensation*,

(1) P. 13.
(2) Ribot, *Psychol. de l'Attention*, Paris, 1888, p. 32 et suiv.
(3) P. 13.
(4) P. 38 et suiv.

Digitized by Google

de *fusion* et de *synthèse*, que M. Ribot emploie tour à tour, ne sont rien moins que clairs. Ils ont le grave inconvénient de conférer une sorte de réalité à une véritable chimie mentale qui réduirait la vie mentale à n'être qu'une composition mécanique, pour nous inintelligible, d'éléments psychiques simples et conduisent à méconnaître l'origine active de l'idée générale. Aussi bien M. Ribot estime-t-il lui-même que cette première ébauche du concept est une « assimilation passive » (1). L'esprit n'est plus, en ce cas, — l'expression est encore de M. Ribot, — qu'un « creuset », au fond duquel une énergie mystérieuse amalgame les données, préalablement épurées, de l'expérience. De quelle nature est cette énergie ? Comment agit-elle sur les images de façon à les fondre en un schéma composite ? Autant de questions laissées sans réponses.

§ 7. — L'avantage de la théorie que nous proposons est précisément, croyons-nous, de rendre inutile l'hypothèse d'une fusion des images en une seule. Nous apercevons la source première de la généralisation dans l'inégale différenciation de notre réceptivité sensible et de notre activité motrice. Comme nous avons cherché à l'établir plus haut, nos façons d'agir sont infiniment moins diverses que nos façons de sentir. L'enfant ne crie ni ne gesticule de façons diverses quand il s'est piqué, quand il a faim ou quand on lui enlève un objet qui l'amuse. Toutes ces excitations rentrent pour lui dans la classe des objets qui font pleurer. D'autre part, la différenciation spécifique de ses sens distingue pour lui, dans le sensible, des qualités auxquelles devra s'adapter un

(1) P. 101.

Digitized by Google

mode d'attention divers : attention visuelle, auditive, olfactive. Enfin, dans chacune de ces divisions qualitatives, il ne peut encore opposer que des réactions relativement simples à la complexité des excitations. La nécessité pratique de vivre, c'est-à-dire de s'adapter aux conditions les plus stables et les plus communes du milieu, l'oblige à acquérir et à conserver à titre d'habitudes les réactions les plus appropriées à sa défense. C'est ainsi qu'il n'y a qu'un petit nombre de façons utiles d'écouter, de regarder, de saisir, encore que la qualité des sons, des couleurs et des modes de résistance puisse varier à l'infini. Il se constitue aussi, avons-nous dit, pour l'enfant, une classe d'objets sonores, une autre de formes visibles, une autre des résistances proches ou des objets lointains, une autre des personnes, une autre d'états qu'il appelle siens, une autre des signes expressifs, etc. Le premier « acte synthétique de fusion » (1) qui groupe les excitations diverses en vertu des ressemblances partielles n'a donc rien d'analogue à l'affinité chimique qui précipite au fond de la cornue tous les cristaux d'un même sel : elle est une sélection opérée par le vivant au mieux de ses intérêts, grâce à la simplicité organique et motrice qu'il oppose, dès l'origine, à la diversité des excitations.

§ 8. — Or il est manifeste que cette analyse du concept, sous sa forme la plus humble d'image générique, est celle même du jugement au premier terme de son développement, tel qu'on peut l'observer chez l'animal et chez l'enfant. Le bébé qui tend également les bras vers la montre et la pendule, qui porte la main vers tous les liquides blancs, affirme, à sa manière,

(1) Ribot, *Idées générales*, p. 13.

Digitized by Google

d'une façon purement musculaire, une ressemblance L'écureuil qui saute d'un arbre à l'autre évalue une distance ; les fourmis qui creusent un tunnel sous les rails d'un tramway, pour éviter le sort de leurs compagnes écrasées par le véhicule, font, ou plutôt *réalisent*, une série de jugements de cause et de fin. Qu'observons-nous dans ces cas, sinon une formation d'habitudes motrices nécessaires pour adapter l'individu et l'espèce aux conditions variables du milieu? Or toute habitude est nécessairement générale ; elle oppose l'uniformité d'un mode défini de réaction à la variété d'expériences indéfiniment diverses ; elle constitue pour le vivant de véritables catégories d'action, et c'est le premier effort de l'intelligence enfantine, — peut-être aussi le plus élevé de l'intelligence animale, — que de tenter l'application constante de ces catégories à la diversité du donné.

Cette simplicité des premières adaptations motrices s'altère, sans doute, à mesure que de nouvelles adaptations heureuses rendent possibles des réponses à des excitations plus variées. Mais cette action dissolvante du milieu est largement compensée par l'action unifiante de l'habitude. Exposé à plus d'attaques, l'organisme est aussi mieux armé pour la résistance. Examinons, en étudiant la deuxième et la troisième phases de l'évolution du concept, ce double travail de complication et de simplification.

III. ABSTRAITS MOYENS

§ 9. — M. Ribot appelle *abstraits moyens* les concepts de la seconde phase, ceux qui supposent la collaboration, souvent inégale d'ailleurs, du mot et

Digitized by Google

de l'image. L'enfant, et sans doute les animaux supérieurs, ont une image générique du cheval ; l'homme seul a l'idée de vertébré. La première est obtenue, d'après ce psychologue, par la fusion spontanée de caractères communs nombreux et très apparents ; la seconde par la dissociation d'un nombre considérable de différences très apparentes, auxquelles ne survit qu'une minorité de ressemblances cachées. La première opération est une synthèse presque passive ; la seconde une analyse active ; ou plutôt ces deux procédés sont enchevêtrés ; mais le progrès de l'abstraction est marqué par la prépondérance croissante d'un travail actif d'analyse (1).

D'une étape à l'autre, M. Ribot estime, avec raison, qu'il y a progrès continu. Le concept n'est qu'un extrait de l'image générique, qui est elle-même un extrait du percept. Un instant, cependant, M. Ribot semble apercevoir une rupture dans cette continuité, quand il décrit, avec Romanes, l'apparition du « signe dénominatif », c'est-à-dire « l'emploi intentionnel du signe comme tel », du mot, comme un « pas définitif », une sorte de coup d'État psychologique. A ce moment apparaît, dit-il, le « véritable concept ». Mais aussitôt il rectifie l'explication trop simpliste du nominalisme strict : « La vraie cause du vrai concept, » c'est la réflexion..... Il y a possibilité de concept » quand il y a possibilité pour l'esprit de détacher un » caractère (ou plusieurs), extrait entre beaucoup » d'autres, de le poser comme entité indépendante, » de l'ériger en objet *connu*, c'est-à-dire déterminé » dans ses rapports avec nous et avec les autres » choses. » Au reste, la réflexion n'est que « le plus » haut degré de l'attention, c'est-à-dire d'une attitude

(1) P. 103.

Digitized by Google

» de l'esprit qui se rencontre même très bas dans l'é-
» chelle animale » (1).

Ces expressions nous paraissent énoncer la vérité même, mais une vérité à peine esquissée et qu'il importe de dégager.

§ 10. — Il est évident que le progrès de l'abstraction et de la généralisation est, entre autres caractères, marqué par l'effacement de l'élément moteur. Si à certaines images génériques correspondent bien, chez l'enfant, ou même chez l'adulte, des attitudes habituelles très définies, il paraît difficile de déterminer le geste distinctif propre à l'idée de sapin, de vertébré, ou, plus encore, à l'idée d'espace ou de cause.

Et cependant il est certain que ces idées, — à moins d'avoir été acquises tardivement et de toutes pièces par la lecture ou l'audition, — ont été dégagées de nos perceptions. Est-il donc vraisemblable que, de l'image générique aux concepts les moins abstraits, nous perdions si vite la trace de l'action unifiante de l'action motrice? Or nous rencontrons, entre le percept et le concept, un intermédiaire indispensable, qui ne présidait point nécessairement à la genèse de l'image générique : c'est le *souvenir*. Ce que nous en avons dit plus haut nous prépare à trouver dans la mémoire l'instrument par excellence de la formation des abstraits. Se souvenir, écrivions-nous (2), c'est reconnaître, et reconnaître, c'est s'adapter, en vertu d'habitudes relativement simples et stables, à des excitations relativement complexes et changeantes. A ce titre, on peut dire que le souvenir est déjà une simplification de l'expérience et, parfois,

(1) P. 107.
(2) V. supra, p. 100 et suiv.

Digitized by Google

une véritable généralisation. Quantité de souvenirs ne sont que des images génériques. J'ai vu beaucoup d'oliviers en Provence et en Toscane, sans avoir conservé l'image précise d'aucun d'eux ; aussi puis-je, sans effort, me représenter à volonté cet arbre grand ou petit, svelte ou ramassé ; mais chacune de ces images arbitraires est générique en ce sens qu'elle implique nécessairement le caractère qui m'a surtout frappé dans cet arbre : un feuillage rare et triste, aux reflets argentés. Bien plus, le souvenir le plus précis d'un objet déterminé n'est jamais une photographie, même, sans doute, dans les cas d'hallucination. J'ai vu bien des fois M. Mounet-Sully dans ses rôles tragiques, et je crois « revoir » tel jeu de scène célèbre d'*Œdipe-Roi*. Mais je ne tarde pas à m'apercevoir que ma mémoire fournit à mon imagination un « thème » général assez maigre : un vieillard accablé de remords, les yeux sanglants, en costume grec, se laisse rouler du haut des marches d'un palais. C'est à peu près tout, et j'improvise tout le reste, aujourd'hui d'une façon, demain d'une autre. Je vois à volonté tel ami intime debout ou assis, gai ou préoccupé : j'ai de lui un souvenir générique. De même, le souvenir de la *Marseillaise* est pour moi l'indication générale d'un rythme, auquel je prête à volonté tel ton et tel timbre de voix, de fanfare ou d'orchestre.

§ 11. — A quelle cause attribuer cette « réduction » du percept à un schéma moins particulier ? A l'attention et à son auxiliaire inséparable, l'intérêt pratique. Notre plus grand avantage est de remarquer dans les choses, pour nous y adapter utilement, les qualités les plus constantes propres à répondre à nos préoccupations, afin de nous épargner les déboires d'un perpétuel apprentissage. A utilité ou à constance égales,

Digitized by Google

notre attention fait choix, non pas des « caractères dominateurs », mais des plus aisés à discerner : pour le vulgaire, les chauves-souris sont des oiseaux et les baleines des poissons. L'habitude et l'intérêt n'introduisent pas moins d'arbitraire dans les classifications des choses et des personnes, parce qu'elles fixent notre attention sur un caractère utile qui devient pour nous l'étiquette distinctive des objets et la mesure de notre attitude à leur égard. Pour l'immense majorité des Anciens, les esclaves étaient moins que des hommes ; aujourd'hui, après dix-neuf siècles de christianisme, une bourgeoise a grand peine à admettre que sa cuisinière puisse jamais être « de son monde ». Pour le savant qui travaille dans son laboratoire, l'eau de rivière est un oxyde d'hydrogène plus ou moins alcalin et peuplé de bactéries ; dans la vie pratique, ce même savant n'y voit qu'un liquide qui mouille, lave et désaltère. Le concept, en un mot, est une *habitude de l'attention*.

§ 12. — Et l'on se tromperait fort si l'on croyait que cet art instinctif de découper dans les choses des objets de pensée commodes soit totalement affranchi de la condition motrice de l'attention. Celle-ci comporte des formes d'inégale extension et, nous l'avons noté déjà, des plans successifs de plus en plus vastes. L'attitude de l'halluciné qui croit voir ou entendre est encore du même genre que celle de l'homme sain et éveillé qui perçoit des images et des voix réelles. Elle est seulement plus « vague », plus hésitante ; elle semble plutôt une attente d'excitations *possibles* que la contemplation d'objets réels. Quand j'évoque mentalement le souvenir d'une phrase musicale, il m'arrive fréquemment de me surprendre à ébaucher l'attitude qui m'est familière quand j'écoute un concert.

Digitized by Google

Le peintre qui décrit un projet de tableau prend la pose générale d'un homme qui indique du doigt les régions d'un plan vertical ; mais s'il tire de ses cartons une esquisse réelle, son allure, sans changer de nature, se complique seulement d'une foule de gestes indicateurs. Ainsi l'attention n'est point essentiellement différente quand elle se tourne du dehors vers le dedans, du percept vers l'image ; elle est seulement moins riche en détails précis, moins spéciale, et, ne craignons pas de le dire, plus générale.

La raison de cet effacement graduel de l'élément moteur de l'attention est simplement que cet élément devient de moins en moins utile, en tant que moyen de défense et de choix, à mesure que le souvenir et l'habitude consolident et précisent notre adaptation aux excitations externes les plus importantes. Qu'en restera-t-il donc quand la pensée s'élèvera aux opérations les plus hautes, à la réflexion sur les concepts les plus abstraits? Simplement la disposition musculaire qui est la base commune de toute attention spéciale : une tension générale des muscles thoraciques et crâniens. Les autres modes de l'attention sont inhibés, et c'est pour favoriser leur inaction que nous évitons toute excitation susceptible de provoquer une réaction défensive : nous recherchons le silence, une clarté douce, l'obscurité même, les attitudes confortables, une atmosphère tiède et sans parfums violents. L'attention externe est alors réduite à ses éléments les plus simples, les plus généraux, et le champ est ainsi laissé libre au travail intérieur des images et des concepts.

Ce retour graduel des gestes les plus précis à l'allure la plus générale de l'attention explique déjà, dans une certaine mesure, la genèse des concepts moyens : ces derniers ne sont que des habitudes

Digitized by Google

mentales dérivées d'habitudes physiologiques. Par exemple, l'idée de couleur, qui n'est plus une image générique, est préparée par ce fait qu'il y a une forme commune d'attention dans toutes les perceptions visuelles, bien qu'il faille un effort différent pour discerner les couleurs d'après l'éclairage, la distance, et, sans doute même, la tonalité (1). Il y a, de même, une attitude auditive générique, bien que nous n'écoutions pas exactement de la même façon un bruit ou un son musical, une note aigüe ou grave, un allegro en majeur ou une élégie en mineur : cette attitude générique est l'équivalent moteur de l'idée de son.

§ 13. — Mais, précisément parce qu'il s'atténue et tend à l'inconscient, l'élément moteur ne suffit pas à rendre compte de tous nos concepts moyens, voire des plus nombreux et des plus clairs. Pour combler cette lacune, la thèse nominaliste se présente ici avec une force particulièrement convaincante. Le mot, en effet, est toujours, soit, dans le langage parlé, un acte moteur, soit, à titre de souvenir, une image motrice. On peut donc être tenté de prétendre que, dans le concept, l'élément moteur de l'attention, au lieu de s'effacer et de tendre à zéro, change simplement de forme et de région nerveuse, et qu'il trouve un substitut, un équivalent, dans les mouvements effectifs, ou simplement esquissés, du langage articulé. Toute pensée

(1) Ce dernier fait semble ressortir à l'évidence de l'observation des enfants. Il est prouvé que les couleurs sont pour eux inégalement attirantes. La préférence pour le bleu a été constatée par Binet, Baldwin (*ouvr. cité*, p. 49), Jastrow (*Popul. scient. Monthly*, 1897). Le rouge produit sur la respiration de certaines hystériques un effet beaucoup plus intense que le vert ou surtout le jaune, ainsi que le montrent les graphiques obtenus par Féré (*Revue philos.*, t. XXIV (1882), p. 566-7.

Digitized by Google

serait une parole expresse ou implicite, tout jugement abstrait une proposition. Le langage serait à l'idée ce que le geste est à l'émotion. Et, de fait, l'idée n'est pas moins impatiente que l'émotion de trouver son expression propre. Que de conceptions confuses semblent s'éclairer soudain dès que nous réussissons à leur donner, — ou à leur trouver dans le langage d'autrui, — une forme verbale ! Si les Lapons et les Boschimans sont de si misérables spécimens de l'humanité pensante, n'est-ce pas que la complication de leur langage stérilise par avance tout effort pour s'élever de l'espèce au genre (1) ?

§ 14. — Nous avons déjà (2) écarté cette thèse d'une séduisante simplicité et montré que le jugement et, par suite, les concepts, peuvent se passer de l'expression verbale. Certaines affirmations se présentent à nous comme un pur enchaînement d'images internes ou de mouvements musculaires. Le langage, d'ailleurs, peut être lui-même un système organisé de gestes exprimant directement des idées. Tel est, en partie, celui des sourds-muets et celui de certains Indiens du Nord de l'Amérique. D'autre part, une même pensée peut se traduire par les formes verbales les plus diverses. Pour un polyglotte, *vestis*, *habit*, *garment* et *Kleid* ont sensiblement la même valeur. Qu'est-ce à dire, sinon que le langage n'a de sens que par le dessous mental qu'il revêt (3) ? C'est de l'usage qu'on en fait

(1) Les Lapons ont un terme spécial pour la pêche du phoque, de la morue, etc., mais aucun pour la pêche en général ; les Boschimans désignent d'un terme différent la vache brune, noire ou blanche ; les Indiens du Nord de l'Amérique ont trente mots pour dire laver sa figure, ses mains, etc., aucun pour laver en général.

(2) Cf. ci-dessus, p 42 et suiv.

(3) Cf. Ribot, ouvr. cité, p. 146.

Digitized by Google

qu'il tient l'apparence de la vie. Quant à l'indigence du langage de certains peuples attardés, elle est sans doute l'effet, et non la cause, de leur misère intellectuelle. Car le difficile n'est pas d'inventer des symboles nouveaux, quand on s'est élevé à l'intelligence de l'utilité du signe en général, mais bien d'élargir le rayon de ses besoins intellectuels (1). Dans les milieux les plus civilisés même, le vocabulaire usuel d'un manœuvre ou d'une cuisinière se réduit à quelques centaines de mots, bien que ces mêmes personnes n'aient qu'à puiser dans le langage cultivé qu'elles entendent parfaitement à l'audition ou à la lecture, pour y trouver des modes d'expression plus nombreux et plus nuancés. En un mot, s'il est hors de doute qu'une langue bien faite est, pour l'intelligence, le meilleur instrument de progrès, encore faut-il que cette intelligence éprouve le *besoin* de s'en servir. Donnez un pinceau au manœuvre, un piano à la cuisinière : qu'en feront-ils, si la rudesse prosaïque de leur vie coutumière a étouffé en eux tout désir de revivre leurs joies ou leurs souffrances dans le monde fictif des couleurs et des sons ?

§ 15. — Qu'y a-t-il donc, dans le concept et dans le jugement, de plus que dans le mot et dans la proposition ? L'embarras semble grand pour le définir. Qu'est-ce que l'idée de *couleur* indépendamment de l'image verbale, auditive, visuelle ou motrice du mot? Qu'est-ce que le concept de *vertébré,* si, avec le mot, j'élimine l'image mentale d'une succession d'anneaux osseux ou d'une caresse promenée le long de l'échine d'un chien ? Y a-t-il donc une pensée de la

(1) Aussi le contact des missionnaires et des voyageurs n'a-t-il pas relevé sensiblement le niveau intellectuel des Océaniens, des Peaux-Rouges, des Lapons, etc.

Digitized by Google

classe des objets colorés, du type vertébré en général? Pareille pensée serait, semble-t-il, un pur néant. Mon expérience personnelle est, du moins, décisive sur ce point. Je ne puis, indépendamment des images et des mots, penser *couleur* et *vertébré* comme des genres. Et si l'illusion a été possible sur ce point, c'est, sans doute, en vertu des habitudes de la Logique. Les logiciens, en effet, nous ont habitués depuis des siècles à considérer les concepts et les jugements au point de vue de l'*extension*. Ils font rentrer l'espèce *bleu* dans le genre *couleur*, et celui-ci dans le genre plus vaste des qualités sensibles ; *vertébré* est subsumé dans *animal*. Or, en fait, ces classifications abstraites (1) sont un procédé tardif de la pensée réfléchie. Nous pensons d'abord, et le plus souvent, en nous plaçant au point de vue de la *compréhension*, c'est-à-dire que, dans les données immédiates ou secondes de l'expérience, notre attention discerne et retient : 1°) ou bien les qualités qui se répètent le plus fréquemment ; 2°) ou bien celles qu'un intérêt spécial impose à notre choix. Or, dans l'un et l'autre cas, nous retrouvons l'analogue des lois de l'attention motrice. Dans le premier cas, en effet, la répétition du stimulus provoque la répétition de la réaction, l'adaptation à une partie du groupe excitateur. Dans le second cas, l'utilité vivement ressentie fortifie la réaction attentive et accélère la formation d'une adaptation durable.

D'où vient, par exemple, que je conçois la couleur

(1) Nous employons ce terme par opposition à la distinction opérée par l'enfant et l'animal entre certaines excitations, certaines régions de l'espace, entre les personnes et les choses. Cette dernière classification, foncièrement empirique et utilitaire, est due, nous l'avons vu, à la différenciation primitive de nos organes, et, par suite, de nos modes d'attention motrice.

Digitized by Google

en général? C'est que le bleu, le vert, le rouge supposent également de ma part une même réaction visuelle : la couleur appartient à leur commune « compréhension ». Pourquoi l'amitié me paraît-elle impliquer l'estime? C'est que, quand je pense à mes amis, j'éprouve, à côté d'émotions très diverses, un sentiment constant d'une grande douceur, sentiment de sécurité morale, qui me dispense de cette forme pénible d'attention qui est la méfiance. Pourquoi la musique et l'architecture me semblent-elles, malgré de profondes différences, appartenir, en un sens, à un même groupe d'arts? C'est que l'une et l'autre me procurent une même sorte de joie, celle de me laisser guider par une volonté étrangère à travers une construction dont le caprice repose sur une solide base mathématique; je prête ainsi à ces deux arts un mode analogue d'attention, et je puis appeler indifféremment la musique une « architecture de sons », et l'architecture une « harmonie de lignes ». En réfléchissant sur quantité de phénomènes, j'éprouve ce mélange très particulier de joie, d'angoisse, d'espoir, de crainte, qu'on nomme curiosité, — et la curiosité n'est-elle pas la passion propre de l'attention ? Je discerne, par cette attitude de mon esprit, une classe spéciale d'objets : les problèmes scientifiques. Aucune de ces opérations, on le voit, ne suppose un instant le concours du langage.

§ 16. — De ces exemples, qu'on pourrait aisément multiplier, on peut, croyons-nous, extraire cette définition : le concept moyen n'est qu'une habitude de l'attention interne, de la réflexion. Cette affirmation n'a, pensons-nous, rien d'arbitraire. Si la réflexion est un pouvoir effectif de l'esprit d'analyser le contenu de la mémoire, analogue au pouvoir musculaire

Digitized by Google

qui différencie les excitations externes, il est légitime de reconnaître à l'esprit le pouvoir de prêter une attention habituelle à certains éléments communs ou particulièrement intéressants de ses propres souvenirs. Penser un concept moyen, ce n'est donc ni penser le genre en tant que classe d'objets, ni se représenter le symbole verbal de ce genre : c'est simplement retenir d'un souvenir, à travers ses aspects accidentels, l'aspect sous lequel il se présente le plus habituellement, — et le plus utilement, — à notre réflexion.

IV. CONCEPTS SUPÉRIEURS

§ 17. — Cette définition se trouve également vraie du concept en général. Des « abstraits moyens » aux « concepts supérieurs », la transition est insensible, car, à vrai dire, la frontière qui les sépare est tout arbitraire, S'il est exact qu'à un certain degré d'abstraction le langage, simple auxiliaire de la pensée, lui devienne indispensable, le fait n'implique pas que le concept change de nature et que le mot devienne plus qu'un adjuvant ; et, à vrai dire, ce moment est impossible à déterminer. L'enquête entreprise sur ce point par M. Ribot est très suggestive. (1) Elle prouve qu'il n'existe pas de faculté absolue et unique d'imager

(1) Ribot, Ouvr. cité, p. 129 et suiv. Cette enquête consiste à demander à un grand nombre de personnes, appartenant à des milieux très divers, ce qui apparaît immédiatement dans leur esprit quand on énonce devant elles un mot abstrait. M. Ribot a interrogé 103 personnes et leur a proposé une même liste de 14 mots et quelques propositions générales d'inégale abstraction. Les observations que nous avons entreprises nous-même sur une cinquantaine d'élèves de philosophie confirment de tout point celles de M. Ribot.

Digitized by Google

les concepts, mais qu'il existe de cette faculté des types divers. Et les types « auditif » et « typographique », c'est-à-dire ceux chez qui la phrase ou le mot abstraits ne suggèrent rien au-delà du son vocal ou de l'image imprimée, ne sont même pas les plus nombreux. Le type « concret » prédomine, c'est-à-dire que le mot éveille presque toujours une image, ordinairement visuelle, parfois musculaire. « Les personnes de » ce type ne pensent que par images. Le mot n'est pour » elles qu'une sorte de véhicule, un instrument social » pour comprendre et se faire comprendre. » On ne saurait mieux dire, à condition que, par *image,* on entende ici cet extrait schématique de nos souvenirs, cet « abstrait d'abstrait », que l'attention a isolé de nos percepts. (1)

§ 18. — Comment se forment ces concepts supérieurs en même temps que les images qui en demeurent le dessous subconscient ? Est-il besoin de faire intervenir ici des « idées premières et innées » de la raison, des « catégories à priori » de l'entendement ? Ne suffit-il pas que l'adaptation et l'habitude achèvent leur œuvre d'analyse et de sélection ? Les variations de l'expérience, les contradictions partielles, sans cesse répétées, du percept et des souvenirs, ou des souvenirs entre eux, continuent à multiplier et à préciser nos réactions attentives et nos modes d'adaptation. A ce

(1) Il faut d'ailleurs tenir compte ici du trouble apporté par une expérience artificielle dans l'ordre habituel des phénomènes mentaux. En fait, nous ne pensons jamais isolément les idées *cause, rapport, temps, infini,* etc. ; nos affirmations même ne sont jamais un bloc à part dans la conscience ; elles ne sont qu'une vague du courant continu de la vie mentale. Aussi nos concepts supérieurs ne traînent-ils d'ordinaire avec eux, quand on les considère isolément, qu'un cortège d'images singulièrement pâles et étriquées.

Digitized by Google

frottement de tous les instants, nos états de conscience s'usent; les éléments variables et secondaires, — qui ont pu, à l'origine, frapper l'enfant et caractériser pour lui les choses, — cessent de solliciter notre attention, qui ne s'accommode qu'au stable et à l'utile. Pour l'enfant et le primitif, *compter*, c'est porter successivement les doigts sur des objets semblables. Pour l'adulte, le *nombre* devient simplement l'idée d'une série d'actes d'attention identiques. La *loi*, pour le « type concret », c'est la robe rouge du magistrat, le tricorne du gendarme, la balance de la Justice; pour le philosophe, c'est un rapport constant, c'est-à-dire la propriété de certaines relations de comporter une attention identique. Le concept supérieur est donc toujours, comme l'image générique, comme l'abstrait moyen, une adaptation habituelle de l'attention, mais d'une attention portée sur des états déjà extraits du percept, déjà simplifiés et choisis par des actes d'attention préalables. Il résume toutes les adaptations utiles du passé.

§ 19. — Mais il est, en même temps, une prévision de l'avenir, une attente. Avoir l'idée de la *pesanteur*, par exemple, c'est être disposé à réagir par un effort musculaire contre la résistance habituelle des corps qu'on soulève. Celles de *cause* et d'*effet* supposent en nous une disposition habituelle à prêter une attention particulière aux antécédents et aux conséquents des phénomènes qui nous intéressent. L'idée de *loi* est la présomption, propre aux esprits réfléchis, que tout cas à venir, quel qu'il soit, sera réductible à des cas déjà connus, pour peu que l'on prête attention aux « rapports lointains et cachés des choses ». L'idée de *substance* est la présomption que toute qualité est significative d'un groupe cohérent d'au-

Digitized by Google

tres qualités perçues ou perceptibles. En un mot, le concept résume un nombre défini d'adaptations antérieures, et enveloppe la possibilité d'un nombre illimité d'adaptations à venir.

§ 20. — Nous apercevons clairement ici, pour en parler une dernière fois, la raison qui fait du langage un soutien incomparable de la pensée abstraite. Parfaitement défini dans sa forme sonore, visuelle ou motrice, il échappe aux déformations qu'impose aux usages internes la variété de l'expérience. Ecrit ou parlé, le mot *vertébré,* précisément parce qu'il n'a en lui-même aucune valeur expressive et métaphorique, se plie à tous les usages, soit que je connaisse simplement le squelette de quelques mammifères domestiques, soit que je sois amené à examiner les reptiles les plus rares ou les batraciens les plus bizarres. Il est ainsi, malgré la rigidité de ses contours, un excellent symbole du genre ; il en exprime à la fois l'élasticité et la précision.

A peine est-il besoin d'ajouter que l'emploi du mot devient, à son tour, une habitude et que notre attention se porte mécaniquement sur les mots comme un mathématicien se sert des chiffres des logarithmes sans en vérifier l'exactitude. Le psittacisme n'est pas autre chose que cette habitude. Nous prenons volontiers « la paille des mots pour le grain des idées », toutes les fois qu'il nous en coûte de vaincre une habitude pour regarder à la loupe si le grain est sain et de bonne provenance.

Digitized by Google

V. LE JUGEMENT ET LA RAISON

§ 21. Il ne nous reste plus, au terme de cette longue enquête, qu'à montrer comment elle aboutit d'elle-même à une définition psychologique du jugement. Il y a, disions-nous naguère (1), un véritable jugement implicite, un jugement, sinon verbal ou imagé, du moins réel et vécu, dans l'adaptation à des cas nouveaux que tentent, et réussissent le plus souvent, l'animal, l'enfant, l'adulte même, en vertu de leurs habitudes motrices. Ce mode d'activité nous a paru caractérisé par un choix et une appréhension dans le présent de ce qui est conforme à l'expérience du passé. L'habitude motrice, disions-nous, est une véritable catégorie de l'action, construite par le pouvoir organisateur de l'attention. Ces définitions, nous pouvons ici les reprendre terme pour terme. La vie mentale, telle qu'elle apparaît à l'expérience de la conscience, est une organisation continue d'états psychiques, dominée par les deux lois corrélatives de l'adaptation et de l'habitude. A tout degré de l'expérience, la pensée est organique, c'est-à-dire qu'elle est fonction du milieu au sein duquel elle se développe, mais qu'en même temps elle a une forme définie, une manière d'être, une ἕξις fondamentale. Par suite, elle ne réagit pas indifféremment à n'importe quelle représentation, ni à tous les éléments d'une représentation : elle est un pouvoir de sélection.

(1) P. 100-102

Digitized by Google

A. § 22. — Cette définition générale une fois posée, cherchons en, pour plus de clarté, les applications. Elle se vérifie, tout d'abord, en ce qui concerne le jugement porté sur les « abstraits moyens », c'est-à-dire sur des images mentales qui peuvent être accompagnées de mots. Nous avons vu plus haut que, dans la perception, les représentations s'offrent à la conscience simplifiées déjà par les adaptations motrices nécessaires à la vie de relation ; la perception est déjà un extrait utilitaire des données les plus stables du monde sensible. Mais l'image, à son tour, le souvenir simplifient ces données entre lesquelles l'attention s'épuiserait à se diviser. D'où nous avons pu conclure que toute image, tout souvenir sont, à des degrès d'ailleurs inégaux, des généralisations.

a. § 23. — Il en résulte que le jugement, en tant qu'il porte sur les « abstraits moyens », est toujours une adaptation de l'attention à une image en vertu d'une habitude. L'exactitude de cette définition est, dès l'abord, évidente dans toutes les affirmations qui ne sont que la réédition de jugements antérieurs, de croyances instituées dans la conscience par l'éducation, la lecture ou d'anciennes expériences. Des banalités telles que : « Le printemps succède à l'hiver... La colonne Vendôme porte la statue de Napoléon Ier », peuvent n'être que de pures « récitations ». L'attention, en ce cas, se borne à déclancher, si l'on peut dire, le mécanisme de vieilles habitudes ; elle met en jeu de solides associations d'images, fortifiées peut-être par des associations de noms fréquemment entendus ou prononcés ensemble. Une question posée par un interlocuteur, un nom lu ou entendu, suffisent alors à orienter l'attention vers des systèmes d'images fortement liées entre elles ; le jugement, — énoncé ou

Digitized by Google

non (1) —, n'est autre chose, en ce cas, que la rentrée en jeu d'anciennes adaptations à propos d'excitations semblables.

b. § 24. — Mais ce psittacisme, — dont nous reconnaîtrons plus tard la nécessité sociale, — est moins l'ébauche que la caricature de l'affirmation. Supposons maintenant qu'à un enfant, qui n'aurait pas appris d'autrui l'ordre des saisons, on demande à quoi succède le printemps. Voici tout d'abord, par cette question même, son attention invitée à l'attitude propre à toute réflexion sur le temps : l'évocation des souvenirs selon l'ordre chronologique. D'autre part, la question suggère à l'attention un effort pour retenir, parmi ces souvenirs, les grandes images habituelles caractéristiques des saisons : le froid, la neige, les journées courtes et les longues soirées au coin du feu, le souper avec la lampe allumée ; — puis la tiédeur des courses au grand air, les fleurs, les parfums, le souper près de la fenêtre ouverte, et surtout les mille impressions individuelles qui rendent ces souvenirs fâcheux ou plaisants. Sans doute il n'est pas impossible de passer régressivement du souvenir des fleurs à celui des glissades sur la glace ; mais ce sont là deux attitudes très inégalement aisées de l'attention. Nous avons grand peine à renverser l'image de notre vie passée ; et, à vrai dire, nous n'y arrivons jamais parfaitement. L'antérieur réel, c'est donc ce qui, dans la succession des souvenirs, s'offre aussi d'abord à l'attention ; et toutes nos habitudes, tout notre système de mesure du temps, confirment

(1) Par exemple, je puis fort bien répondre *in petto*, et sans recours au langage intérieur, à une question posée devant moi par quelqu'un à une tierce personne.

Digitized by Google

cette tendance à suivre, par l'imagination, la marche réelle des instants. L'effort inverse est trop pénible, trop inutile aussi, pour introduire dans la vie mentale une adaptation durable.

L'exemple suivant, choisi entre mille, est encore plus aisé à expliquer, puisqu'il ne s'agit que d'un acte de reconnaissance. Supposons qu'un étranger, arrivant à Paris, ignore l'existence de la Colonne Vendôme. Il l'aperçoit, la visite et reconnaît dans la statue qu'elle supporte l'image de Napoléon Ier. Que se passe-t-il ? Apparemment, notre visiteur n'a pas vu de ses yeux le vainqueur d'Austerlitz, mais il en a vu plus d'un portrait, en pied, à cheval, assis, en couleur, en bronze, en médaille, en gravure, et l'on peut dire, d'après la théorie que nous exposions naguère, qu'il s'est fait une conception générale de la physionomie de l'Empereur, (1) c'est-à-dire une habitude de considérer, sous la variété des couleurs, des dimensions, des poses, un ensemble très simple de caractères : forme de la tête, profil du menton, ensemble auquel est désormais associé le souvenir du nom et de la carrière de ce personnage. Dans les traits de la statue de la place Vendôme, c'est donc ce même ensemble qui attirera de préférence l'attention de notre visiteur. C'est ce schéma sommaire, démêlé dans le tout, qui donnera à l'ensemble un air de familiarité, de « déjà vu », et réveillera les habitudes connexes : le nom, les souvenirs des faits historiques ou des œuvres d'art consacrées à l'épopée napoléonienne, sans doute aussi quelque écho des admirations ou des rancunes autrefois ressenties. Reconnaître, c'est précisément adapter toute sa mentalité

(1) Ne dit-on pas qu'une personne a une ressemblance « générale » avec une autre, qu'il y a un « air de famille » ?

Digitized by Google

acquise à une image présente et nouvelle ; c'est sentir, à la force et à la facilité de l'adaptation, la coïncidence, en quelque point, de l'excitation actuelle et de l'habitude.

Ce cas banal peut servir de type à tous les jugements de reconnaissance d'images, avec cette restriction qu'il n'est pas toujours aussi aisé de rendre compte du processus de la reconnaissance. Pourquoi, dans un album de photographies, reconnaissons-nous, parfois à première vue, le portrait d'un indifférent aperçu de loin en loin, tandis que le portrait d'amis intimes nous paraît très peu ressemblant? C'est évidemment qu'en vertu des différences individuelles du caractère, l'attention de chacun ne se porte pas nécessairement sur les mêmes traits, et que la sélection opérée inconsciemment par la mémoire peut ne pas coïncider avec l'attitude immobile prise par une personne en face de l'appareil photographique ; c'est que notre souvenir d'un ami fréquenté dans des circonstances très diverses est une synthèse toute personnelle d'expressions mobiles, et que la plaque sensible, même dans l'instantané, ne stéréotype, en somme, que l'immobile. Tout le monde a remarqué que, dans les photographies instantanées de personnes en marche, l'allure de ces dernières ne ressemble pas à ce qui nous semble la marche normale, mais au trot allongé ; et l'on a prouvé inversement que les tableaux de scènes en apparence très «mouvementées» donnaient du mouvement réel un dessin inexact (1). Est-ce à dire que notre œil soit moins fidèle qu'une plaque sensible ? Non pas. Mais notre attention choisit dans nos représentations des moyen-

(1) V. De La Sizeranne. *La Photographie est-elle un art ?* dans: *Revue des Deux-Mondes*, déc. 1897.

Digitized by Google

nes simples qui sont pour elle significatives de tout le reste, comme l'habitude enferme virtuellement le geste, et le genre l'espèce. La reconnaissance n'est autre chose que l'adaptation facile d'une habitude mentale, non pas à tous les éléments du percept, mais à ceux que l'attention coutumière se dispose, dès l'abord, à en extraire.

B. § 25. — Considérons maintenant les jugements qui impliquent l'emploi de « concepts supérieurs ». Ce sont ceux que la psychologie classique a étudiés de préférence, parce qu'ils sont la fonction par excellence de la conscience réfléchie. Et pourtant, si le concept n'est, comme l'image, qu'une habitude de de l'attention élective, le jugement par concepts ne sera sans doute, sous une forme moins concrète, qu'une adaptation.

a. § 26. — Une fois de plus, nous aurons à distinguer ici le psittacisme et l'invention, les affirmations mécaniques et les jugements originaux; ou plutôt la distinction est ici d'une bien autre importance. A mesure, en effet, que l'affirmation s'étend à des concepts plus abstraits, à mesure aussi le langage lui prête un secours plus indispensable. Le risque, dès lors, devient presque inévitable de prendre « la paille des mots pour le grain des idées », de substituer à l'effort de la découverte l'emploi de formules orales toutes faites, consacrées par l'usage social et la tradition. Si je dis : « 6 fois 9 font 54, — Le tout est plus grand que la partie, — L'union fait la force, — Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, — Pas d'effet sans cause, etc. », ces énonciations ne supposent guère, dans la banalité de la conversation courante, d'autre effort d'attention que celui qui nous fait aller

Digitized by Google

jusqu'au bout d'une phrase musicale familière ; nous sommes bien loin de nous représenter tout le contenu de ces termes et de ces phrases ; les mots s'insèrent mécaniquement, en séries verbales, dans un courant de pensée faible dont l'attention fixe seulement la direction générale, et les associations sonores suffisent à entrainer et à gouverner les associations d'images et de concepts. C'est ainsi que nous chantons un air d'opéra célèbre en prêtant moins d'attention aux idées qu'aux notes (1). Trop souvent aussi, nous parlons comme les enfants, qui récitent, — tous les éducateurs ont pu s'en convaincre, — avec une assurance imperturbable des textes qu'ils comprennent peu ou point (2).

b. § 27. — Mais, sous cette armure rigide, dont les articulations sont appropriées à la répétition de gestes uniformes, un organisme demeure vivant et susceptible d'adaptations nouvelles. Nos habitudes mentales ne nous suffisent que dans la mesure où nos représentations sont uniformes ; or, nous l'avons vu, cette uniformité n'est que relative. Nous sommes fréquemment sollicités d'adopter, en présence des variations de l'expérience, des attitudes nouvelles ; toute contradiction à nos habitudes est un problème pratique qu'il faut résoudre. Il nous faut prendre alors la responsabilité de nouvelles généralisations, courir le risque de verdicts nouveaux sur des cas nouveaux.

(1) C'est pour cela que les plus beaux vers perdent le plus souvent à être mis en musique.

(2) Jusque dans les classes de philosophie, j'ai fréquemment constaté que beaucoup d'élèves récitent convenablement leurs leçons sans se rendre compte eux-mêmes qu'ils ne les ont pas comprises. Ce n'est pas toujours, comme j'ai pu m'en convaincre, par honte d'un aveu pénible ; c'est souvent de bonne foi qu'ils s'imaginent comprendre certaines définitions ou formules, du moment où ils sont en état de les réciter sans effort.

Digitized by Google

C. § 28. — Et cependant, ces adaptations aux données nouvelles de l'expérience sont, comme les adaptations motrices, subordonnées au principe immuable de l'habitude. La tendance irrésistible de l'esprit, ainsi que l'a bien noté M. Baldwin (1), est *d'agir de la même manière dans ses diverses expériences*, en d'autres termes, de rechercher indéfiniment l'un sous le divers. Mais il s'agit ici, non pas d'une unité substantielle à découvrir dans les choses, mais de l'unité fonctionnelle propre à l'esprit, qui l'oblige à réagir avec la plus grande uniformité possible à des choses peut-être absolument hétérogènes dans leur fond. Le principe d'identité des logiciens n'est autre chose que l'expression formelle de la loi de l'habitude ou de la répétition, ou encore de l'imitation, et le psychologue évolutionniste n'est pas moins fondé que le logicien à dire que ce principe domine toute affirmation, les plus humbles propos de l'enfant comme les spéculations du métaphysicien, en ce sens que l'esprit oppose toujours à la diversité du donné l'effort unifiant de l'attention. Par exemple, dire, non plus comme une leçon, mais comme une vérité réfléchie, que 6 fois 9 font 54, c'est exprimer que l'effort est identique de compter une série unilinéaire de 54 objets comportant un même mode d'attention, ou de compter 6 séries de 9 de ces objets, et que, par suite, il est pratiquement possible de substituer au procédé additif le procédé plus rapide de la multiplication et la formule numérique qui la résume. Penser que le tout est égal à la somme des parties, c'est avoir conscience que l'attention ne varie pas quand on substitue au concept de totalité celui de somme des parties. Affirmer que tout A est A, c'est dire qu'en retrouvant, sans différences

(1) Ouvr. cité, p. 395.

Digitized by Google

appréciables, un objet connu, l'esprit se dispose invariablement à répéter, à l'égard de cet objet, les modes d'attention et de réaction qui lui ont suffi déjà à le connaître et à exercer sur lui son action.

On pourrait tenter, de même, d'expliquer par les conditions psychologiques de l'habitude et de l'adaptation les « principes synthétiques » de la raison. Le principe de substance n'est autre que le développement du concept de substance tel que nous l'avons défini plus haut : c'est l'attente de l'esprit habitué à trouver en toute qualité sensible le signe d'autres qualités simultanées, c'est-à-dire un appel à une attention complexe. Dire : « La neige est blanche », c'est dire que tout indice non visuel de la présence de la neige m'invite à un certain mode d'attention oculaire. Le principe de causalité, à son tour, est l'expression très généralisée de l'attitude d'attente habituelle à l'esprit à l'égard des phénomènes perçus dans leur succession. Légitimes ou non, les autres principes, les axiomes de la géométrie, les préceptes généraux de la morale, de la coutume, se ramèneraient de même à des attitudes habituelles de l'esprit vis-à-vis de ses propres représentations. Les concepts exprimaient, disions-nous, des possibilités de réactions constantes : les jugements, dirons-nous maintenant, ne sont que le passage à l'acte de ces virtualités en réponse aux appels de l'expérience : ils réalisent l'adaptation de nos habitudes mentales les plus anciennes et les plus profondes à nos perceptions et à nos images. Et comme l'image, en tant que *représentée*, est, à l'égal de la perception, une donnée présente de la vie mentale, on peut conclure, en définitive, que le jugement est l'adaptation du contenu virtuel au contenu actuel de la conscience. Le concept et le jugement ne diffèrent donc, au point de vue psychologique, que comme la puissance et l'acte,

Digitized by Google

l'habitude et le geste. Le jugement ne consiste pas à « unir des concepts », mais à revivre une habitude mentale appropriée à une représentation actuelle.

§ 29. — Ces adaptations obéissent, comme celles qui assurent la vie organique, à la grande loi du plaisir et de la douleur. Plus nos réactions deviennent habituelles, moins aussi demeurent-elles pénibles. L'inédit, au contraire, la nouveauté, qui exige de notre attention une nouvelle accommodation, déconcertent nos habitudes et en contrarient le retour. Sans doute, il serait tout à fait inexact de dire que nous jugeons des choses d'après le plaisir qu'elles nous causent ; mais l'aisance et la rapidité de l'accord qui s'établit entre nos croyances antérieures et les données nouvelles de l'expérience sont pour nous le critérium ordinaire de la réalité de celle-ci. C'est ce qui, d'ailleurs, va ressortir plus clairement de l'étude de la croyance.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

DOUTE ET CROYANCE

I. LE DOUTE PRIMAIRE

§ 1. — Il est plus difficile qu'il ne semble à première vue de définir la croyance. La plupart des psychologues n'ont envisagé que la croyance réfléchie, et, dès lors, il est naturel qu'elle leur ait semblé un état purement intellectuel. « Croire, écrit M. Rabier, c'est » penser un rapport d'identité entre la représentation » et la réalité absolue » (1). Cette définition ne nous semble pas exacte ; elle ne convient pas même à la croyance réfléchie. Si, en effet, « penser » est synonyme de « se représenter », je puis, sans grand effort, « penser un rapport d'identité » entre la représentation d'êtres vivants dans la planète Mars et la réalité ; je puis « penser » qu'il pleut réellement à Berlin à l'heure où j'écris ces lignes, bien que je n'en sache rien. Si, au contraire, le mot « penser » désigne plus que la simple représentation, n'est-ce pas qu'il implique déjà l'adhésion à une proposition ? N'est-il pas

(1) *Psychol.*, p. 266.

Digitized by Google

dès lors, comme il l'est dans le langage vulgaire, synonyme de « croire » et, en ce cas, la définition n'est-elle pas entachée de pétition de principe? A plus forte raison, cette définition ne saurait-elle valoir de la croyance naïve. Dans la croyance vulgaire, si tenace, à l'existence de corps sonores et colorés, n'entrent que des éléments intellectuels très confus. La force de la croyance n'est certainement pas, en ce cas, dans la perception d'un rapport d'identité entre une image et un objet. Le bon sens n'est pas si fin psychologue.

§ 2. — Il est, au reste, impossible qu'une définition de la croyance ne préjuge pas de la théorie qu'on en veut proposer. Peut-être est-il plus simple, en bonne psychologie, d'éviter provisoirement toute définition, et de rappeler simplement le contraste qui existe entre la croyance et son contraire. Je *crois* que la terre est habitée, je *doute* si Mars l'est aussi; je *crois* que le soleil se lèvera demain; je *doute* s'il en sera de même dans cent millions d'années; je *crois* que la peine de mort doit être rayée de nos codes modernes; je *doute* si elle contribue à retenir les mains criminelles. Le véritable contraire de la croyance est donc le doute, et non la négation. Croire qu'un jugement est faux est encore une affirmation.

§ 3. — Faut-il maintenant ne considérer la croyance et le doute eux-mêmes que comme autant de formes particulières du jugement? C'est à cette conclusion qu'aboutit évidemment la logique traditionnelle qui, dans la classification des jugements, inscrit les jugements « problématiques » à côté des jugements « assertoriques » et « apodictiques »; et la logique, une fois de plus, reproduit ici la tradition grammaticale qui n'établit pas de différence verbale entre des

Digitized by Google

propositions telles que : « La terre est habitée » et : « Mars est habité ». Il est vrai, en effet, qu'on peut, des lèvres, ou même avec une conviction naissante, affirmer sous forme de proposition le possible aussi bien que le réel. Mais, au point de vue du psychologue, cette énonciation verbale ne saurait se confondre avec l'adaptation intégrale de l'attention au donné qui nous a paru le propre du jugement. Du moment où l'attention est divisée entre objets possibles, il y a vraiment « suspension du jugement », ἐποχή, doute absolu. Il n'y a donc pas, au sens psychologique du mot, de jugements problématiques. Tout jugement, exprimé ou muet, est une adaptation réelle et complète de l'attention à un objet ; il exclut le doute et enferme la croyance (1).

Croyance et doute se définissent suffisamment par leur contraste. Les mêmes représentations ne peuvent être à la fois, et au même point de vue, objet de doute et de croyance. Il nous faut maintenant préciser la nature de ce contraste. Revenons, à cet effet, à notre méthode génétique ; demandons-nous comment se développe cette opposition de deux attitudes mentales, et d'abord si elle est primitive.

§ 4. — Pour autant que nous pouvons pénétrer la conscience de l'enfant, nous n'y trouvons rien, à l'origine, qui ressemble au doute, ni, par suite, à la croyance. Douter, c'est concevoir qu'une représentation est le signe simplement possible d'une réalité ; c'est donc introduire une dualité entre le réel et le représenté. Or, la conscience de l'enfant est, à son éveil, incapable d'une pareille distinction. Elle est tout entière

(1) Cf. Stuart Mill, *Philos. de Hamilton*, trad. fr., p. 397 et suiv. ; Brentano, *Psychol. vom empir. Standp.*, p. 271 et suiv. ; Brunschvicg, *La modalité du jugement*, Paris, 1897, p. 29.

Digitized by Google

envahie par les sensations qui l'affectent ; l'attention est absorbée par un état unique : lumière, faim, chaleur. Il n'y a pas, comme l'a très bien montré M. W. James, *d'alternative* concevable entre la réalité d'une flamme de bougie aperçue par l'enfant et la représentation d'une bougie irréelle (1). Au reste, l'attitude attentive de l'enfant, telle que nous l'avons décrite plus haut, exprime exactement cette absorption de la conscience dans le percept : tout son système musculaire concourt à la mise au point la plus parfaite de l'organe intéressé. Il ne saurait alors être question de doute ou de croyance : il y a seulement adaptation totale et coordonnée des réactions motrices à une excitation. Et si l'on peut discerner dans ce cas, avec M. Baldwin (2), un « sentiment de réalité », c'est à la condition de ne pas distinguer ce sentiment du ton émotionnel de la sensation elle-même.

Mais les variations de l'expérience ne tarderont pas à rompre cette unité. Sans qu'il soit besoin même de nouveaux objets pour diviser l'attention de l'enfant, il trouve dans son propre organisme, dans ce « milieu intérieur » qui est, si l'on peut dire, le plus proche de sa conscience, des changements qui contrarient la concentration des réactions motrices. Le retour périodique du besoin physiologique ne requiert pas, pour se produire, une excitation externe. L'enfant qui jouait avec son hochet sent la faim revenir avant d'avoir aperçu sa nourrice. L'attention accordée à une

(1) Spinoza (*Ethiq.*, II, 49, scolie) disait déjà : « Concevez un » enfant qui se représente un cheval et ne perçoit rien de plus. » Cet acte d'imagination enveloppant l'existence du cheval, et » l'enfant ne percevant rien qui marque la non-existence du cheval, » il apercevra nécessairement ce cheval comme présent et ne » pourra concevoir aucun doute sur sa réelle existence. »

(2) Baldwin, *Handbook of Psychol.*, p. 150.

Digitized by Google

perception définie est, dès lors, sollicitée au profit d'une tendance dont l'objet n'est ni présent, ni même, sans doute, représenté par la mémoire au tout premier stade du développement mental. A une attention dirigée vers un contenu sensible, s'oppose ainsi une attention *à vide*, dont les manifestations motrices deviennent graduellement aussi intenses, aussi étendues et aussi conscientes que les réactions provoquées par des excitations externes.

§ 5. — Ainsi l'absence des excitations habituelles nécessaires à la vie n'est pas moins que leur présence suggestive de réactions motrices. Mais le ton émotionnel de ces états psychiques est évidemment très différent. Il est, sans doute, malaisé de préciser ces différences telles qu'elles sont ressenties par l'enfant. Mais l'adulte n'éprouve-t-il pas, lui aussi, des sentiments « d'absence » très caractéristiques, inquiétudes de la faim, de la soif, du repos trop prolongé, de la solitude, de l'ennui ? N'avons-nous pas parfois conscience d'avoir « oublié quelque chose », sans pouvoir définir l'objet, le lieu ou le moment de cet oubli ? Si l'on nous dit mystérieusement que derrière un mur il se passe « quelque chose », nous nous préparons vaguement à prêter attention de tous nos sens à la fois à cet inconnu. Il y a des joies et des craintes sans causes, des désirs sans objets, des attentes d'on ne sait quoi, d'obscurs pressentiments qui donnent à la pensée de l'avenir sa couleur poétique.

§ 6. — Nous trouvons dans cette différence d'attitude en face de la sensation et de la tendance, l'origine première du contraste, si important pour notre thèse, entre le sentiment du réel et celui de l'irréel, du donné et du possible. Or cette opposition correspond

Digitized by Google

exactement, croyons-nous, à celle que nous avons signalée entre l'accommodation et l'habitude. L'accommodation nous est apparue comme l'effort de l'organisme pour répondre d'une façon appropriée à celles des excitations externes qui intéressent notre défense et notre conservation. A l'origine, l'enfant s'accommode de toute sa personne aux excitations vives qui le sollicitent; aussi sont-elles pour lui tout le réel. Or, le besoin qui contrarie ou rectifie cette adaptation a toujours pour origine soit une disposition héréditaire, soit une acquisition antérieure, c'est-à-dire, de toute façon, une habitude. Une « donnée intérieure », si l'on peut dire, est toujours présente, qui favorise ou contrarie l'adaptation aux données externes. Le sentiment de l'irréel, source première du doute, n'est autre chose, selon nous, que l'émotion propre à une attention habituelle qui cherche, sans le trouver d'abord, son objet coutumier.

II. LE DOUTE SECONDAIRE

§ 7. — La transformation, par la mémoire, de ces états primaire en états secondaires ne saurait manquer d'en compliquer profondément la nature. Nous assistons ici à l'éclosion du doute, et, après lui et par lui, de la croyance proprement dite.

Il n'est pas, en effet, besoin de beaucoup de réflexion pour reconnaître que nos croyances sont, par l'intervention du doute, réparties en deux classes bien distinctes : celles qui n'ont jamais subi l'épreuve du doute, et celles qui en ont triomphé. M. Baldwin (1)

(1) *Handb. of Psychol.*, t. II, p. 156.

Digitized by Google

remarque avec raison qu'il y a quantité de choses dont nous n'avons jamais eu l'occasion de douter : l'affection de nos parents, l'authenticité de notre naissance, de notre nom et de notre nationalité, notre existence, la nécessité de sortir vêtu, etc. Nombre de notions enseignées à l'enfant par l'autorité ou l'exemple présentent ce même caractère de réalité irréfléchie, caractère d'autant plus accentué qu'il s'agit de notions plus invérifiables. Les croyances religieuses en sont le type le plus parfait. Élevé dans des habitudes de piété, l'enfant croit aux anges, à la Vierge et à la présence réelle, sans que l'ombre d'un doute ait effleuré son adhésion. Il y croit d'emblée, sans hésitation, parce qu'il a acquis l'habitude d'accepter intégralement les affirmations de ses parents et de ses maîtres (1). Il y croit comme à l'existence de Périclès ou de Clovis (2) ; il y croit même bien autrement, parce que ces leçons religieuses, docilement apprises, sont fortifiées tous les jours par des habitudes motrices, prière, agenouillement. Ainsi ces affirmations s'incorporent sans contrôle à la conscience, et leur force vient précisément de ce qu'elles se sont mêlées étroitement au tissu de nos habitudes les plus intimes et les plus agissantes. A leur égard, l'enfant ou le primitif éprouvent le même « sentiment de réalité », c'est-à-dire la même sécurité dans l'attitude attentive, que le nourrisson à l'égard des très proches objets qui lui sont familiers. L'image naïve que l'enfant

(1) Nous renvoyons à dessein au chapitre suivant l'explication de cette docilité, qui est évidemment d'origine imitative et sociale.

(2) Une dame de notre connaissance nous affirme que, jusqu'à l'âge de douze ans, elle a cru que l' « histoire » de France était un conte à apprendre, comme l' « histoire » de Peau d'Ane ou de Barbe-Bleue. C'est évidemment que l' « histoire », comme les contes, se trouvait sans contact réel avec sa vie quotidienne.

Digitized by Google

se fait de Dieu revient à sa pensée avec la même aisance que les mots de sa prière du soir, si tant est qu'en ce cas l'image verbo-motrice n'envahisse pas sa conscience tout entière. En d'autres termes, ses croyances premières offrent ce caractère d'être acceptées, dès l'abord, comme de simples imitations d'une habitude sociale, et ces imitations deviennent sans effort des habitudes individuelles. Il y aurait avantage, semble-t-il, à refuser le nom de *croyance (belief)* à ces développements parasitaires dont le germe est venu entièrement préformé du dehors; mieux vaut leur réserver le nom de *foi*, et entendre par *croyance* l'affirmation que l'épreuve du doute a rendue plus profonde et plus originale.

Pour être utile, au reste, cette distinction ne doit pas être trop rigide. Le contrôle qui transforme la foi en croyance peut être sommaire ou minutieux, à peine ou clairement conscient; il peut être l'affaire d'un instant ou d'une vie entière. Il est impossible de définir avec exactitude ce qui, dans une croyance, a été soumis au contrôle du doute. En matière morale et religieuse, notamment, l'inquiétude ne s'étend guère d'emblée aux principes généraux de l'action et de la foi; c'est aux petits côtés, aux exagérations, aux difficultés secondaires de la pratique ou du dogme, que le doute s'en prend tout d'abord. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette influence dissolvante du doute sur l'ensemble des croyances; tout ce qu'il importe de retenir pour l'instant, c'est que les termes de foi et de croyance, désignent ici, non pas deux parties séparées du contenu de la conscience, mais plutôt deux attitudes successives à l'égard d'un même contenu, attitudes entre lesquelles le doute établit des transitions souvent peu apparentes.

Digitized by Google

§ 8. — Comment s'opère le passage du doute primaire au doute secondaire ? Nous venons de voir que le retour spontané de l'appétit suffisait déjà à troubler l'attention accordée aux excitations actuelles, en y mêlant un sentiment plus ou moins vague d'attente, d'irréalité, et nous avons aperçu dans ce cas un premier conflit du percept et de l'habitude. Or le percept lui-même se charge d'infliger à l'habitude des démentis souvent douloureux. Le biberon de l'enfant est ordinairement tiède et sucré ; que le lait soit un jour brûlant ou amer, un conflit s'établit entre l'image et le percept, et voici du coup l'attention en désarroi, les muscles buccaux sollicités contradictoirement en faveur de la succion et du cri. Sans doute, chez le nouveau-né, ces conflits sont peu sensibles, parce que le percept inattendu est d'ordinaire assez puissant pour effacer totalement l'image. Le bébé que le lait du biberon a brûlé crie à perdre haleine, arrive à oublier qu'il a faim, et l'agitation douloureuse de tout le corps supprime toute autre réaction spéciale. Mais il n'en est plus de même chez l'enfant de plus de six mois, et rien n'est alors plus aisé, plus amusant même, que d'observer la naissance du doute. Le petit A..., âgé de sept mois, fait la connaissance de son oncle paternel, dont la ressemblance avec son père est frappante ; sa surprise est extrême : c'est, au sens propre, une véritable consternation, qui se traduit par la suspension de toutes les manifestations joyeuses avec lesquelles il accueille ordinairement son père ; l'attention visuelle est très vive ; évidemment l'effet produit sur lui est celui d'un dédoublement de l'objet ; mais l'impression sensible est fortement combattue par le souvenir d'une image unique à laquelle ses mouvements habituels sont adaptés. Qu'est-ce, d'autre part, que la timidité si caractéristique qui paralyse et

Digitized by Google

rend muets presque tous les enfants d'un an et plus ? On ne saurait l'expliquer par un sentiment de crainte, car elle affecte souvent des enfants qui ne sont nullement peureux et n'éprouveraient que du plaisir à apercevoir un animal inconnu, un cheval emporté, une machine bruyante. Mais les enfants ont adopté, vis-à-vis d'un nombre très défini de personnes familières, des réactions habituelles également très définies ; et la vue de personnes étrangères, très semblables, en somme, aux parents, à la nourrice, aux domestiques, leur suggère d'agir à leur égard en vertu des habitudes sociales déjà acquises. Mais, en même temps, les différences individuelles des personnes frappent d'autant plus l'enfant qu'elles se présentent sur un fond solide de ressemblances ; de sorte que les habitudes motrices de l'enfant sont à la fois vivement sollicitées et déconcertées (1). De là son embarras craintif, ses gestes gauches, sans but et sans coordination. Mais que l'étranger ait lui-même l'habitude des enfants, qu'il reproduise le parler puéril, les gestes caressants, les jeux des parents : il vaincra, en général, cette timidité purement motrice et, dès qu'il aura obtenu le premier sourire de l'enfant, deviendra pour lui, comme un jouet nouveau, l'objet d'une attention, ou même d'une préférence toute spéciale. Le doute s'est résolu en confiance, et la confiance n'est-elle pas, par excellence, suggestive de croyance ?

§ 9. — A tous les degrés du développement mental, le doute provient, de même, d'un conflit entre une

(1) C'est un fait constant que les habitudes les plus précises sont celles aussi que la moindre variation suffit à déconcerter. Rien de plus semblable, pour le profane, que deux violons ou deux pianos ; mais un virtuose ne dispose de tous ses moyens que quand il joue sur son instrument.

Digitized by Google

habitude et une représentation nouvelle, et, par suite, d'une oscillation hésitante de l'attention. J'aperçois de loin une personne dont le vêtement et l'allure évoquent l'image d'un ami. Est-ce lui ? Je doute quelque temps ; car le souvenir n'est pas, avons-nous dit plus haut, un cadre rigide qu'un percept devra remplir parfaitement sous peine d'exclusion, mais une indication *générale* de certains caractères, dont le retour rendra possibles certains modes particuliers d'adaptation attentive. Je puis donc douter tant que mon attention discerne, dans le percept encore confus, des indications qui suffisent à diriger mon attention dans un sens général, sans la fixer encore. Dès qu'une indication précise déconcerte mon attente, (coupe de la barbe, un binocle sur les yeux alors que mon ami n'en porte pas), l'attention cesse brusquement de balancer entre l'image et le percept, et se porte toute entière sur celui-ci. Très souvent même il advient que la figure d'un passant que nous reconnaissons nous être inconnu nous apparaît plus nette quand nous avons cessé de douter. « Comment, se dit-on après coup, ai-je pu le prendre pour un tel ! Voici tel ou tel détail qui m'aurait dû frapper. » Le cas est plus frappant encore quand nous croyons reconnaître une personne de dos. Dès que l'erreur est reconnue, l'illusion disparaît totalement : le percept gagne en netteté tout ce que l'image antagoniste perd en force suggestive.

§ 10. — En est-il autrement des formes plus relevées du doute ? Galilée douta pour la première fois que la nature eût « horreur du vide », le jour où son attention fut partagée entre le postulat traditionnel de la physique aristotélicienne et la constatation expérimentale de l'impossibilité d'élever l'eau dans les

Digitized by Google

pompes au-delà de dix-huit brasses (1). D'autres fois, au contraire, c'est la force même de l'habitude qui entraîne un doute sur l'exactitude de l'observation. On en trouve un exemple frappant dans les expériences de Pasteur sur le paratartrate et le tartrate de soude et d'ammoniaque. Mitscherlich avait cru remarquer que ces sels, tout en se comportant différemment à l'égard de la lumière polarisée, avaient rigoureusement la même constitution moléculaire, la même disposition géométrique. Cette observation contredisait évidemment le principe de raison suffisante qui exige que, toutes choses égales d'ailleurs, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Pasteur douta alors de l'exactitude des observations du savant berlinois, qui dérangeaient si violemment les habitudes mentales sur lesquelles repose la science de la nature. On sait le reste (2).

§ 11. — Plus douloureux et plus intimes, les mêmes conflits divisent la conscience morale et religieuse. Dans ce cas encore, le doute peut s'en prendre soit à l'habitude, soit à l'expérience. La confiance que j'éprouve depuis longtemps envers un homme est inconciliable avec l'acceptation d'un bruit calomnieux répandu sur sa réputation et je doute, tout d'abord, de l'exactitude d'une pareille imputation. Mais si je me convaincs qu'en fait sa loyauté n'a pas résisté à une épreuve banale, il pourra m'arriver de douter, non seulement de tout son caractère, mais, comme on dit, de « douter de la vertu ». C'est alors l'habitude qui succombe. Tout croyant, de même, est dès l'abord enclin à

(1) Voir, à cet égard, le passage très caractérisque des *Dialoghi delle scienze nuove*, dans LALANDE, *Lectures sur la philos. des sciences*, Paris, 1893, p. 137.

(2) LALANDE, *ibid.*, p. 141.

Digitized by Google

traiter cavalièrement les arguments d'ordre physique, exégétique ou moral, qui ont établi entre lui et d'autres esprits un malentendu intellectuel permanent; du jour où il aura reconnu le sérieux et la bonne foi de ces arguments, il ne sera plus en sûreté dans ses retranchements. Aussi bien, les croyants de la libre pensée, qui a aussi ses fanatiques, ne sont guère moins attachés que les autres à leur routine mentale, à moins qu'ils n'aient fait du doute lui-même une méthode constante, une habitude : habitude malaisée à prendre et, plus encore peut-être, à entretenir, si l'on songe que, même entre savants, littérateurs, philosophes ou érudits, le ton le plus ordinaire de la critique est le dédain, — indice de la répugnance qu'éprouve plus ou moins tout esprit à s'adapter à une pensée étrangère. L'inaptitude à changer de point de vue est le défaut le plus commun de beaucoup d'esprits, par ailleurs vigoureux et sincères ; peut-être même les plus vigoureux et les plus sincères sont-ils les plus rigides, les plus solidement fixés dans une attitude traditionnelle et définitive.

§ 12. — En résumé, le doute n'est pas simplement, comme le croit M. Baldwin (1), une « attitude de l'esprit à l'égard d'une image nouvelle », car il peut arriver, si l'image est très forte, que le doute porte plutôt sur l'habitude que sur le contenu expérimental, sur le possible plus que sur le réel. Mais il y a doute toutes les fois que l'attention oscille entre une attitude habituelle et une adaptation à un objet nouveau. Il va sans dire que ce « balancement », — image très imparfaite du rythme intérieur de la vie mentale, — n'a rien des mouvements isochrones du pendule. Celui-ci n'obéit, en réalité, qu'à une seule impulsion et l'angle

(1) *Hand. of Psychol.*, t. II, p. 157.

Digitized by Google

parcouru à gauche de la verticale n'est que la répétition symétrique de l'angle parcouru à droite. Mais que le pendule soit en fer doux et soumis à l'action variable d'un aimant : l'action constante de la pesanteur se composera, dans des proportions variables, avec celle de l'aimant, et la deuxième pourra, après de capricieuses oscillations, neutraliser la première. De même, dans le domaine mental, le doute peut aller de la quiétude à peine troublée au tâtonnement angoissé en passant par l'indifférence. Il peut osciller, par exemple, du rêve un instant confondu avec la veille, à la terreur de l'halluciné. Quant à l'indifférence, elle est sans doute assez rare quand il s'agit du conflit entre le percept et le souvenir. Le plus souvent, nos souvenirs coïncident assez exactement avec nos sensations pour faire corps avec elles. On trouve pourtant un exemple très précis de doute indifférent dans le phénomène de diplopie : le malade n'a aucune raison de se laisser guider par l'une ou l'autre des deux images visuelles. De là son extrême embarras, et parfois son angoisse (1).

§ 13. —Cette coïncidence de l'habitude et du percept est la condition nécessaire du succès de nos actes les plus usuels et les plus essentiels à la vie. Il n'en est pas de même du doute moral. La plus grande activité mentale est conciliable avec l'inconsistance des

(1) Le diplopique retrouve facilement les objets lorsque les images divergent faiblement et suffisent à définir une région dans laquelle le sens musculaire et le tact se retrouvent aisément. Mais dès qu'il s'agit d'un travail précis, d'écriture par exemple, l'indécision est très grande. S'il s'agit d'images plus éloignées, l'exercice peut devenir impossible. Nous avons connu un diplopique que sa maladie a contraint de renoncer à la bicyclette ou de ne s'en servir qu'en fermant un œil.

Digitized by Google

croyances ; elle peut, bien plus, en être la condition même. Montaigne avait trop lu et trop bien remarqué la diversité des opinions humaines pour croire en aucune autorité. L'indifférence était devenue chez lui l'habitude d'une attention plus amusée par le mouvement que séduite par le repos. Mais chez un Jouffroy, la lutte entre la tradition et la réflexion critique devient une crise dramatique dont le dénouement nécessaire sera une croyance nouvelle. Un Renan, au contraire, dans la sécurité que lui inspire sa foi très forte en la science positive, éprouvera de moins en moins, à mesure qu'il vieillira, le « tourment de l'infini » ; son probabilisme n'est que l'achèvement d'un dogmatisme très assuré.

Ainsi, jusque dans le domaine moral, l'acceptation définitive du doute est l'exception. Il ne serait pas malaisé de montrer que, chez Montaigne même, elle est partielle, limitée, d'un côté, par une foi religieuse prudemment mise hors des prises de la réflexion, de l'autre, par la pratique. Pascal a dit de lui avec finesse : « Il suit le rapport des sens et les notions communes, » parce qu'il faudrait qu'il se fît violence pour les » démentir... Ainsi, il n'y a rien d'extravagant dans » sa conduite ; il agit comme les autres hommes. » (1). On ne saurait dire plus clairement que l'habitude trace à l'avance, pour Montaigne, les frontières que le doute ne franchira pas. Ce doute n'est au fond qu'amusement intellectuel, c'est-à-dire encore une attitude de l'esprit qui se complait dans le mouvement, parce qu'il sait n'y courir aucun risque. Montaigne a pu dire de sa philosophie ; « Il n'est rien de plus gay, plus » gaillard, enioué et à peu que ie ne dis follastre. » (2).

(1) *Entretien avec M. de Sacy*, Ed. Brunschwicg, p. 157.
(2) *Essais*, I, 35.

Digitized by Google

En fait, le pyrrhonisme pur, celui qui « s'emporte en lui-même », comme « la rhubarbe qui poulse hors » les mauvaises humeurs et s'emporte hors quand et » quand elle-même » (1), ne saurait être qu'une fantaisie psychologique ou une maladie. Le doute est une crise transitoire entre deux attitudes et, comme toute crise, il appelle les solutions les plus promptes et les plus radicales.

Comment se résoud cette crise ? Nous n'aurons guère pour le montrer qu'à recueillir, dans les deux chapitres suivants, les résultats de notre analyse de l'adaptation à ses divers degrés.

(1) MONTAIGNE, *Apologie de Raymond de Sebonde.*

Digitized by Google

CHAPITRE IX

LA CROYANCE CONCRÈTE

I. CROYANCE AU MONDE EXTÉRIEUR

§ 1. — L'adaptation motrice institue tout d'abord la croyance vulgaire à l'existence du monde extérieur. Cette existence ne tarde pas à devenir chez l'enfant autre chose que le vague sentiment de réalité propre aux sensations non contrariées. Toutefois, elle demeure bien différente de la croyance conceptuelle que le philosophe peut avoir en l'existence objective de forces ou de substances. Sans doute, si je demande à un homme d'intelligence moyenne, mais sans éducation philosophique, pourquoi il croit qu'en son absence sa maison reste réellement telle qu'il la voit en imagination, verticale, rigide, blanche, percée de fenêtres, divisée en chambres, il cherchera, pour peu qu'il comprenne le sens de la question, des arguments de raison pour justifier sa croyance. Il invoquera, sous une forme plus ou moins embarrassée, la véracité des sens, la constance de leurs données. Mais, en fait, cette dialectique inventée après coup n'entre pour rien dans sa croyance proprement dite. A tel

Digitized by Google

point que, si la question est posée à un esprit sans culture ou à un enfant, même intelligent, elle lui semble absurdité pure. La raison abstraite ne discute pas les croyances qu'elle-même n'a point établies.

§ 2. — Et cependant, la croyance au monde extérieur suppose un doute préalable, mais un doute dénué de tout caractère rationnel, ce doute primaire, si l'on peut dire, que nous avons défini par l'oscillation de l'attention. A l'origine, disions-nous, la réalité se confond pour l'enfant avec ses propres impressions. Mais, en face de ces impressions variables, le besoin se révèle, préformé par l'hérédité ou l'habitude, et permanent. Que le stimulus propre à satisfaire le besoin soit absent, — que le biberon, soit vide, par exemple, — voilà la lutte engagée, entre les sensations auxquelles l'attention réussit à s'adapter et les efforts de l'attention qui se débat dans le vide. Or d'une part, le retard de la satisfaction ne peut qu'exaspérer le besoin. Mais si, d'autre part, le stimulus utile s'offre enfin, il distrait aussitôt l'attention des représentations indifférentes et corrobore la nouvelle adaptation de toute la force du plaisir ressenti. Dès lors, ces excitations, toutes les fois qu'elles se produiront, — elles-mêmes ou leurs analogues, — prendront un relief et un coloris plus saisissant ; à leur égard, l'enfant ne tardera pas à éprouver un sentiment tout spécial de « réalité », c'est-à-dire, encore une fois, une aisance toute particulière de l'attention à s'y adapter. Qu'on observe un enfant ou un jeune chien en présence d'une glace ; ce redoublement des images divise d'abord leur attention d'une façon parfaite et ils tendent à se comporter vis-à-vis de l'image réfléchie de la même façon qu'à l'égard du modèle. De là, l'amusante indécision de leur attitude. Mais, de ce reflet insaisissable, ils

Digitized by Google

s'habituent vite à ne rien craindre et à ne rien espérer ; ils cessent proprement d'y croire, car leur attention motrice n'a pu s'adapter à ces vains simulacres. En d'autres termes, — et l'on pouvait prévoir cette formule, — nous croyons au monde extérieur dans la mesure où peuvent s'y adapter les habitudes héréditaires ou acquises qui assurent la satisfaction de nos besoins, naturels ou artificiels. Cette croyance est d'autant plus solide que ces réactions requièrent, pour réussir, moins d'attention consciente, et l'on peut dire sans paradoxe que nous croyons d'autant plus aux choses extérieures que nous y pensons moins, et que nous nous en servons davantage.

§ 3. — On comprend, dès lors, que la solidité de la croyance au monde extérieur ne soit pas nécessairement proportionnelle à l'intensité de la sensation. L'attention néglige volontiers les états forts inutiles pour s'attacher à des états faibles auxquels le sentiment ou l'intérêt prêtent un relief saillant. Telle jeune femme, que l'orage n'éveille pas, se lève au moindre appel de son bébé. Dans une société nombreuse, l'amoureux perçoit mieux un pli de la bouche de la personne aimée que les gesticulations d'un indifférent. Ainsi les lois de l'attention deviennent celles de la croyance même. C'est ainsi que nous ne croyons pas avec la même force aux objets proches et aux objets lointains. Le nuage qui passe, le firmament étoilé, n'ont, pour la connaissance sensible, qu'une réalité flottante et en quelque sorte dérivée, tant l'attention répugne à s'égarer hors du cadre qui entoure les objets utiles. Parmi les objets proches, même, je m'attends toujours à rencontrer une résistance derrière toute surface colorée ; mais combien cette attente est plus précise et plus sûre quand je m'apprête à saisir mon porte-plume,

Digitized by Google

à couper un livre ! A quel point la croyance en la réalité de notre vêtement n'est-elle pas intégrée dans le sentiment que nous avons de notre propre personne physique ! N'est-il pas devenu l'indispensable compagnon de toutes nos attitudes, n'a-t-il pas pris le pli même de nos habitudes ?

§ 4. — Si la croyance vulgaire au monde extérieur se réduit à l'adaptation des habitudes motrices à des percepts nouveaux, on s'explique que cette croyance se perde le plus souvent dans l'inconscient. L'habitude a précisément ce caractère propre de fixer dans l'organisme, sous forme de dispositions mécaniques, le résidu utile des essais d'adaptation dont la conscience a autrefois fait la sélection. Elle est vraiment une seconde nature, mieux appropriée que la première aux variations du milieu. Ou plutôt toute nature est déjà une habitude, mais une habitude progressive, capable de s'organiser en processus de réaction plus riches et plus sûrs. Sans doute, la conscience du plaisir et de la douleur préside à la fonction de ces processus, mais, une fois son œuvre faite, elle ne tarde pas à réserver pour d'autres expériences son pouvoir de sélection et d'adaptation. Au reste, la croyance vulgaire à l'existence du monde sensible peut devenir, après réflexion, une croyance conceptuelle ; mais, normalement, elle est une croyance active. Croire à l'existence d'un fruit, juger de sa distance, de son volume, de son poids, c'est, dans les conditions psychiques ordinaires, fixer son attention sur l'effort nécessaire pour saisir ce fruit, le porter à sa bouche et le déguster. Cet ancien, qui prétendait prouver le mouvement en marchant, se moquait de la logique ; mais il traduisait fidèlement le préjugé du bon sens vulgaire qui n'est pas logicien.

Digitized by Google

II. CROYANCE AU SOUVENIR

§ 5. — Il peut sembler, à première vue, que la genèse de la croyance au souvenir ne suppose pas le doute. Quantité de souvenirs, les plus communs et les plus utiles, ne comportent aucune indécision de l'attention. A quoi nous répondrons précisément que ces souvenirs ne sont pas l'objet d'une croyance proprement dite, mais d'une « foi » agissante. Si, au moment de sortir, je rentre précipitamment dans mon cabinet de travail pour y prendre un livre oublié, je n'ai aucune raison de dire que je *crois* à l'avance retrouver chaises et tables telles que je les ai laissées ; en fait, je ne pense rien de tel. Le besoin que j'éprouve de retrouver le livre désiré suffit à mettre en jeu une série d'adaptations visuelles et motrices habituelles. Dès que j'ai pénétré dans la pièce, si rien n'y a été dérangé, mes perceptions prennent une clarté et mes gestes une précision que je dois, sans doute, au souvenir, mais ce souvenir n'est pas pensé comme une croyance distincte de l'acte par lequel j'aperçois le livre et le saisis : les images du souvenir s'actualisent dans la perception ; je ne crois pas à ces images, je les revis.

En d'autres termes, nous retrouvons ici ce que nous avons dit plus haut de la reconnaissance et de la perception. Nous réagissons aux excitations renouvelées comme aux premières, et la réaction est d'autant plus aisée que l'excitation a été plus forte ou plus fréquente. La reconnaissance, n'est, en ce cas, qu'une vision plus claire et plus distincte, une perception accompagnée d'un sentiment particulièrement fort de sûreté dans l'habitude et d'aisance dans l'attention.

Digitized by Google

§ 6. — Que si, au contraire, je m'arrête dans le vestibule, me demandant si le livre oublié est resté sur la table ou sur la cheminée, un conflit nécessaire s'établit entre l'image perçue du vestibule où je me trouve, et l'image remémorée de la pièce où je me propose d'entrer. Je ne confonds pas les deux images, et pourtant je crois à l'une autant qu'à l'autre, au souvenir autant qu'au percept. Comment s'explique cette croyance? A première vue, il semble que le doute, avec ses inquiétudes, n'ait aucun rôle à jouer ici. Assis à ma table de travail, je me représente sans nulle angoisse, le portail de Notre-Dame de Paris. J'y crois autant qu'à ma table, et pourtant je lui attribue, sans l'ombre d'un doute, une autre sorte de réalité. Il est vrai. Cependant nous retrouvons ici la condition essentielle du doute, qui est la division de l'attention. Si, devant ma table, je pense à Notre-Dame de Paris, les images des objets qui m'entourent deviennent incolores, souvent même moins nombreuses, car l'œil, dans la rêverie, se fixe spontanément sur un point quelconque, rétrécissant ainsi le champ de la vision distincte. Et surtout je cesse d'agir, d'écrire, de lire. Nous trouvons donc ici tous les éléments du doute; si l'inquiétude en a disparu, c'est que la distinction du souvenir et de la perception est elle-même devenue une habitude très forte. Nous avons appris à diviser notre attention entre le monde des images externes et celui des images internes, moins pour le plaisir de vagabonder parmi nos souvenirs, que par besoin de puiser dans le passé des moyens de défense en vue de l'avenir. Les unes réclament de nous des réactions immédiates ou prochaines, les autres demeurent l'objet de réactions plus lointaines, problématiques, et sont, par suite, la matière de notre activité à venir. Et, à vrai dire, l'habitude de penser un monde d'ima-

Digitized by Google

ges au-delà ou au lieu du monde perçu devient si forte, que nous finissons par distinguer à première vue un souvenir d'un percept par le simple sentiment d'une différence entre une attention sollicitée par le dehors et une attention tournée vers le dedans.

Aussi bien, le souvenir n'est-il jamais, — comme pourrait le faire croire l'exemple, choisi à dessein, du portail de Notre-Dame, — sans lien avec le présent. Il fait partie de séries continues qui rejoignent de toutes parts le percept présent. Le passé n'est pas une comédie dont nous pourrions, par caprice de souverain, faire rejouer des scènes isolées. Sans doute, au moment où j'écris, il m'importe peu que Notre-Dame soit dans la Cité ou à Montmartre ; mais une expérience utilitaire m'a appris, depuis la première enfance, l'avantage que j'avais à garder de l'espace visuel une image continue, aboutissant, de quelque manière, à l'espace sensible dans lequel se déploient mes mouvements présents. Une mémoire qui brouillerait tout l'ordre spatial des images me laisserait sans guide dans le plus dangereux des labyrinthes. La continuité des images est donc nécessairement devenue l'objet d'une attention constante, et, en rétablissant les images à leur place respective dans l'espace, — et du même coup dans le temps que cet espace symbolise, — je fais usage d'une habitude indispensable à toute expérience à venir possible. L'espace dans lequel je crois revoir Notre-Dame de Paris n'est pas hétérogène à l'espace dans lequel je perçois ma table ; et si la fantaisie me prenait de revoir de mes propres yeux le portail de Notre-Dame, je n'aurais pas à sortir d'un milieu pour entrer dans un autre : une série continue de mouvements et d'images me conduirait de l'un à l'autre.

Digitized by Google

§ 7. — Il est clair, d'ailleurs, que la série à laquelle appartient l'image n'est pas nécessairement tout entière de l'ordre visuel. Je puis me rappeler Notre-Dame-de-Paris quand on prononce devant moi le nom de cet édifice, quand on me parle de Philippe-Auguste, d'art gothique ou de Victor Hugo. Ceci prouve simplement que des séries d'habitudes mentales très diverses peuvent coïncider en un point, comme les routes se croisent en un carrefour. Mais de toutes façons, la « familiarité » avec laquelle les images du souvenir se présentent à nous et se distinguent des schémas imaginaires est toujours le sentiment d'aisance propre à l'habitude : celui d'une réadaptation possible au présent.

§ 8. — Pourquoi cependant ces images, si familières, si différentes des conceptions imaginaires, n'arrivent-elles pas à éliminer les perceptions? Pourquoi ne les croyons-nous pas présentes? La raison en est que le présent exige à tout instant de nous des adaptations multiples et cohérentes, qui ne permettent pas à l'attention de se déplacer tout entière au profit du souvenir. Si le souvenir visuel du portail de Notre-Dame affaiblit l'attention actuelle de mon œil, il n'en est pas de même de mon attention musculaire ou tactile. Une tension minimum des muscles m'est nécessaire pour me tenir assis, la tête droite et respirer librement. Ce sont ces impressions motrices et tactiles de tous les instants qui retiennent mon attention dans le milieu résistant où je me trouve, point d'appui de tous mes efforts. Viennent-elles à disparaître ou à s'affaiblir, comme il arrive pendant le sommeil ou quand nous nous enfonçons dans un fauteuil confortable, le rêve ou la rêverie peuvent prendre un caractère hallucinatoire et devenir l'objet provisoire d'une véritable

Digitized by Google

croyance : elles accaparent toute l'énergie d'attention disponible. Mais l'état de veille est toujours, à quelque degré, un état de défense motrice. C'est pourquoi le souvenir n'arrive qu'imparfaitement à diviser notre attention, et sa réalité, en tant que fait psychique présent, est exposée à un doute perpétuel, bien que sa réalité, en tant que fait psychique passé, soit confirmée par la renaissance d'une série particulière d'attentions habituelles.

§ 9. — On pourrait aisément poursuivre dans le détail les conséquences de cette théorie. Comment jugeons-nous, par exemple, de l'ancienneté de nos souvenirs ? Il n'est pas question ici de la *date* que nous leur assignons dans la division conventionnelle du temps. Cette localisation précise dans le passé est affaire d'association d'idées. Nous sommes habitués surtout à associer les évènements importants de notre vie à certains mots et chiffres dont nous savons par cœur l'ordre progressif ou alternatif. Ce jugement est principalement d'origine sociale et ne répond pas à une appréciation personnelle. Je *sais,* par exemple, que j'ai passé la licence et l'agrégation à deux années de distance dont je puis réciter la date ; je sais cela comme je sais une date historique ; mais ce savoir ne correspond à aucune appréciation personnelle du plus ou moins grand éloignement de ces deux faits. Ils me paraissent, aujourd'hui, sensiblement aussi lointains. Au contraire, un souvenir d'enfance, même très précis, me paraît très ancien, et un souvenir de la semaine passée, même très confus, me paraît tout récent. C'est que le premier, sans doute, ne s'adapte plus guère aux conditions présentes de mon activité, tandis que le second est, par lui-même ou par les circonstances concomitantes, prêt à se réintégrer dans mon présent.

Digitized by Google

Quand je revois, après vingt ans d'éloignement, la petite ville où j'ai vécu les premières années de mon enfance, je lui retrouve, avec une extrême précision, la physionomie paisible que lui ont faite quatre siècles sans histoire. Mais j'ai trop changé moi-même, j'ai transporté trop loin mes habitudes et mes affections pour revivre vraiment mes habitudes et mes affections d'autrefois ; je n'ai plus rien à attendre du rajeunissement soudain de cette image pour mes intérêts présents, et la vivacité même de mes impressions renouvelées ne fait qu'accuser l'impossibilité pour le passé de s'unir au présent dans une même action. Ce passé m'est inutile ; il rompt même, pour un instant, d'une manière saisissante, l'exercice intéressé de mon attention ; et c'est pourquoi, sans doute, le charme passager en est si exquis et si reposant.

Au contraire, le souvenir d'un fait récent, banal et à-demi oublié, nous donne, si les circonstances le rappellent, une impression très nette de proximité. C'est que cet évènement a été lié de quelque façon à une habitude qui n'a pas disparu encore, à une virtualité encore efficace. On peut même dire que cette dépendance par rapport à une habitude est d'autant plus grande que l'évènement est plus banal ; car les choses banales sont précisément celles dont nous avons l'habitude. J'apprends qu'un indifférent, que je rencontre de loin en loin, vient d'être victime d'un accident tragique. Je me rappelle alors l'avoir aperçu la semaine passée dans une rue où je passe fréquemment ; cette rencontre ne m'a pas frappé, mais je m'en souviens comme d'un fait récent parce qu'elle est liée à une habitude présente.

§ 10. — Autre question. Pourquoi distinguons-nous, dans nos souvenirs, ceux des faits réels de ceux

Digitized by Google

de nos rêves ou de nos lectures ? Pourquoi n'arrive-t-il jamais, en dehors des cas morbides, qu'on s'imagine avoir été le témoin réel d'une scène dont on a été vivement ému au théâtre ? La réponse est aisée : nos souvenirs réapparaissent avec le coefficient de réalité qui leur est propre. Au théâtre, — et c'est l'élément même de l'émotion dramatique, — mon attention se trouve violemment disputée aux adaptations habituelles nécessaires à ma défense ; — disputée, mais non pas « divertie » entièrement ; car, malgré la « distraction » que je viens volontairement demander au théâtre, je ne perds pas un instant le sentiment plus ou moins confus du réel ; le cadre du tableau, les décors du papier, la chute du rideau, le voisinage de témoins impassibles comme moi, pour ne rien dire des invraisemblances nécessaires de l'action et de l'outrance des gestes, retiennent vers le réel une large part de mon attention. Je ne confonds donc jamais les fictions de l'art avec mes souvenirs personnels, parce que ces fictions se sont, dès l'abord, présentées avec un caractère suffisant d'irréalité, c'est-à-dire d'inaptitude à s'adapter à mon présent, qui en est désormais inséparable.

Il n'en est pas moins vrai que, pour les amateurs de roman et de théâtre, les fictions littéraires finissent par devenir un véritable monde à part, qui redouble le monde réel, et parfois lui fait concurrence. Il y a un monde homérique, un monde shakespearien, un « Pays de Tendre », une société ibsénienne. Ces mondes ont leur cadre, leurs conventions, leurs vertus et leurs vices. A la suite des grands évocateurs, nous nous transportons au milieu des héros et nous endossons, pour quelque temps, leurs croyances et discutons leurs jugements. Cette puissance suggestive des œuvres littéraires, cette « communication contagieuse

Digitized by Google

des imaginations fortes », dont Malebranche a décrit les effets en traits ineffaçables (1), a parfois donné au génie son orientation. La lecture de Walter Scott et de Châteaubriand a révélé à Augustin Thierry sa vocation d'historien. En revanche, on comprend que dans des esprits moins vigoureux, chez une Cathos, une Emma Bovary, la suggestion littéraire puisse, au sens propre du mot, « pervertir » le jugement, en détournant l'attention du monde réel où elle a pour fonction de nous guider.

(1) *Recherche de la Vérité*, livr. II, part. II.

Digitized by Google

CHAPITRE X

LA CROYANCE ABSTRAITE

I. OBJET DU CHAPITRE

§ 1. — En passant du monde des percepts et des souvenirs à celui des concepts, nous ne pénétrons pas dans une région absolument nouvelle. Tout souvenir tend à se simplifier en image générique, à se fixer en habitude générale ; et, réciproquement, le concept, dans lequel se rejoignent les expériences passées et et présentes, est toujours une habitude susceptible de réveil et d'action.

Cette parenté devient plus frappante encore si l'on songe à quel point s'applique aux croyances abstraites la distinction, maintes fois signalée plus haut, de la foi et de la croyance proprement dite. Nos affirmations les plus usuelles sont presque toujours les plus impersonnelles, celles qui ont coûté le moins d'efforts à notre invention. Elles sont une monnaie d'échange social que nous avons reçue toute frappée et que nous rendons inaltérée. Vérités scientifiques ou historiques, maximes empiriques du bon sens, principes moraux, dogmes religieux, toutes ces for-

Digitized by Google

mes banales de l'affirmation sont, au sens propre du mot, des *traditions*, que bien peu de nous peuvent se vanter d'avoir accrues ou simplement repensées. La découverte originale est le privilège enviable du génie. Au surplus, nous verrons bientôt que cette originalité créatrice émerge toujours d'un fonds commun de traditions.

§ 2. — Il n'en reste pas moins vrai que toute affirmation a son origine première dans une conscience individuelle. Et d'ailleurs, s'il n'est donné qu'au très petit nombre de découvrir une loi naturelle, de fonder une loi morale ou un dogme, tout être pensant se trouve mis en demeure, par les nécessités de l'action, de faire l'épreuve personnelle d'un certain nombre d'articles de foi scientifiques, moraux ou religieux. Cette épreuve peut aboutir à la confirmation de la tradition, qui, dès lors, devient croyance réfléchie, ou à l'abandon formel de cette tradition, et cet abandon est encore une croyance. De toute façon, nous allons de la foi à la croyance en passant par le doute.

Il nous reste donc, avant d'étudier l'origine sociale de la croyance abstraite, à rechercher :

1° Comment la foi, en se vérifiant, devient croyance ;

2° Comment la croyance, à son tour, se grossit de croyances originales.

II. DE LA FOI A LA CROYANCE

§ 3. — De ces deux questions, la première est sans doute la plus obscure. Car, s'il y a aujourd'hui des méthodes connues pour avancer dans la découverte de l'inconnu, le passage de la foi traditionnelle à la

Digitized by Google

croyance réfléchie dépend avant tout des circonstances et des caractères ; aucune méthode ne règle les obscures et souvent insensibles transformations de la foi en croyance.

Interrogeons cependant nos souvenirs d'enfance. Les « leçons de choses » nous ont appris, si nous ne l'avions pas déjà constaté nous-même, que des bateaux d'acier d'un poids énorme flottent sur la mer, alors qu'un clou du même métal tombe au fond d'un verre d'eau. Le fait nous a peut-être étonnés, mais nous n'avons pas douté de sa réalité, car l'expérience et l'éducation nous ont habitués à croire nos yeux et nos maîtres. Mais nous y croyons comme on croit à l'invérifiable, d'une foi brute, fondée sur des habitudes sensibles et morales. Toutefois, la division de l'attention, partagée entre deux phénomènes d'apparence contradictoire, institue dans notre conscience un doute implicite, et ce doute devient explicite dès qu'il nous vient à l'esprit de demander à nos aînés le *pourquoi* du phénomène. Toute interrogation exprime précisément l'oscillation de l'attention qui cherche à se fixer, c'est-à-dire un doute, et l'inquiète curiosité des enfants, leurs questions incessantes, prouvent à l'évidence que, pour eux aussi, la croyance est désirable parce qu'elle libère du doute. Si, en réponse à ma question, on m'explique le principe d'Archimède, j'y trouve un moyen d'unifier dans un même acte d'attention la chute du clou dans le verre d'eau et la flottaison du bateau sur la mer ; je sais que tous deux sont allégés d'un poids égal à celui de l'eau qu'ils déplacent, que le clou flotterait s'il était creux, que le navire coulerait s'il était plein. Or toutes les démonstrations, dans les laboratoires d'école, ont de même pour fin d'assurer le passage de la foi à la croyance, en fournissant à l'attention le moyen de

Digitized by Google

s'adapter également, d'une façon imprévue par l'élève, à deux cas en apparence irréductibles. C'est ainsi que la loi relative au rapport inverse des volumes et des pressions des gaz paraît évidente, du moment où l'on aperçoit dans l'expérience de Mariotte une simple application du principe déjà connu des vases communicants. Aussi bien ces expériences sont-elles toutes subordonnées à cette habitude primordiale de l'attention, dont nous avons indiqué plus haut la condition psychologique, et que les métaphysiciens appellent *principe de raison suffisante*. L'attention, avide d'unité, cesse de se diviser du moment où elle retrouve, toutes choses égales d'ailleurs, les mêmes causes sous les mêmes effets; elle s'adapte fortement au semblable et néglige l'accidentel, tant que celui-ci ne la contraint pas à des essais nouveaux.

On pourrait, en un mot, renverser ici la définition des logiciens : « démontrer, c'est tirer l'inconnu du connu » (1) et dire : « démontrer, en matière d'enseignement, c'est retrouver par l'attention le connu dans l'inconnu ».

§ 4. — Il en est de même en mathématiques. L'enfant apprend d'abord d'autorité, ou par des procédés intuitifs, à mesurer l'aire d'un triangle. Aussi ce premier degré du savoir est-il pur empirisme ou pur psittacisme. Mais, entre le moment où cette vérité géométrique lui sera proposée comme l'énoncé d'un théorème, et le moment où il aura compris clairement la démonstration de ce théorème, la formule de l'aire du triangle sera pour lui l'objet d'une attitude mentale toute nouvelle ; il croira, sans doute, d'avance que la démonstration est vraie ; il le croira par habitude morale,

(1) Cf. Stuart Mill, *Logique*, II, 1, 3.

Digitized by Google

parce qu'il a confiance en ses livres et en ses maîtres. Mais, pendant toute la durée de la démonstration, — quelques secondes s'il est apte ou exercé à la réflexion mathématique, de longues heures s'il y est rebelle, — le pourquoi rationnel de cette vérité sera pour lui l'objet d'un doute très caractérisé ; son attention sera divisée entre les données déjà acquises et la thèse à démontrer, et la démonstration consistera précisément, par une série de substitutions, à retrouver dans le cas proposé une application d'un théorème connu : dans le triangle, j'aperçois la moitié d'un parallélogramme, dans celui-ci l'équivalent d'un rectangle, équivalent lui-même à un nombre de carrés-unités exprimé par le produit de la base par la hauteur. Dès lors, le doute est résolu par le retour de l'attention à une attitude habituelle.

Cette méthode analytique est exactement l'application logique du travail réducteur de l'attention. Dans les sciences de la nature, l'identification n'est que partielle, c'est-à-dire que la croyance naît dès que l'attention a découvert, sous le particulier, des analogies qui suffisent à la ramener de la dispersion à la concentration, dès que l'accidentel se prête au jeu des habitudes acquises ; en mathématiques, elle résulte de l'identification régressive totale de la figure ou de la formule aux éléments générateurs.

§ 5. — Ces exemples ont été à dessein empruntés à l'enseignement scientifique, parce qu'ils mettent très simplement et très clairement en évidence le rôle du doute dans le passage de la foi brute à la croyance réfléchie. Aussi bien le travail intérieur de la réflexion semble-t-il être le même quand l'expérience individuelle se charge de nous donner ses dures et incohérentes leçons. Ce travail mental est très obscur, sans

Digitized by Google

doute, parce qu'il se produit à l'aube demi-consciente de la vie. Nous aurions peine à dire avec précision pourquoi nous croyons que le feu brûle, que les plantes naissent du grain, que l'exercice est salutaire à la santé du corps. Nous nous contentons sans doute de rééditer l'enseignement anonyme du milieu social, comme notre organisme « récapitule » le type général de notre race. Mais il n'est pas impossible de saisir, chez l'enfant surtout, des exemples précis de la formation de pareilles croyances. L'enfant qui s'est brûlé grièvement n'oubliera pas cette leçon, qui aura pour lui la valeur d'une maxime générale ; non pas qu'il pense le moins du monde les concepts abstraits de *feu* et de *brulûre* ; mais cette expérience, unique ou répétée, déterminera chez lui une attitude défensive définitive à l'égard de tout ce qui brille, crépite et fume. Invitez-le à planter lui-même un haricot dans un pot-à-fleurs et à suivre, de jour en jour, l'évolution de la plante. Peut-être, s'il a foi en vous, escompte-t-il d'avance le résultat de l'expérience ; mais cette prévision confuse laisse encore l'attention indécise sur le détail de la germination de la graine ; le rôle de l'expérience est précisément de résoudre ce doute en fixant l'attention sur une série solide d'images. Dès lors, la foi deviendra une croyance précise et forte, car elle ne sera plus l'imitation d'une pensée étrangère, mais une adaptation définie de l'attention à une expérience personnelle. Et cette adaptation prépare la voie à de nouvelles. Croire que la plante ne naît pas de rien, mais de la semence, c'est se sentir prêt, dans des circonstances analogues, à réadapter un souvenir, c'est-à-dire une habitude, à un percept. La force de cette croyance est celle même de cette habitude.

Digitized by Google

§ 6. — Mais c'est surtout en matière morale que nous saisissons sur le vif l'évolution de la foi à la croyance. Nul n'ignore que les avis de leurs aînés ne suffisent pas toujours à convaincre les enfants et les jeunes gens. La menace d'un mal possible est souvent même un puissant stimulant de l'activité, car elle institue, dans la conscience, un doute que l'enfant ou l'adolescent est anxieux de résoudre au plus vite, surtout si ce doute le balance entre une joie et une peine également pressenties. L'attrait du « fruit défendu » est dû, croyons-nous, pour une bonne part, à cet urgent besoin de résoudre toute incertitude. Défendez à un enfant de démonter sa montre, parce qu'il ne saurait pas remettre les rouages en place : vous le rendez du même coup curieux d'essayer si, après tout, il est si difficile de refaire ce qu'on a défait ; s'il en risque l'aventure et qu'il casse sa montre, le doute institué par votre affirmation sera résolu, et l'enfant croira davantage à la maladresse de ses doigts, même si le plaisir du risque l'emporte une fois de plus sur l'amertume de l'humiliation. Mettez un adolescent en garde contre l'indélicatesse d'un camarade : si celui-ci fait habilement preuve un jour de générosité et de probité, d'indécise, la camaraderie deviendra amitié crédule et confiante. Au reste, les crises morales qui décident de l'orientation des croyances n'épargnent pas l'homme fait. Ce que le bon sens appelle si fortement les « épreuves » de la vie, modifie, avec notre humeur, nos plus intimes convictions. Si nous nous croyons trahis par un ami, nous devenons injustes non seulement pour sa conduite présente, mais pour son passé même. Qu'est-ce à dire, sinon que notre attention se déplace brusquement de ses qualités à ses défauts ? Nous n'épargnons aucune faiblesse et, de bonne foi peut-être, nous décorons ce jaloux

Digitized by Google

examen du nom de clairvoyance désabusée. Molière, après Lucrèce, a peint en vers célèbres l'influence inverse de la bienveillance et de l'amour sur le jugement (1).

A plus forte raison, les habitudes et les dispositions individuelles décideront-elles de la croyance dans les cas où aucun contrôle décisif n'est possible. Ce cas est, en général, celui des croyances morales et religieuses. C'est ainsi que l'optimisme et le pessimisme ne sont, dans l'immense majorité des cas, que des attitudes habituelles de l'attention appliquée à ne retenir des choses que ce qu'elles offrent de plaisant ou de douloureux. Il n'est personne, au reste, qui n'ait ses heures d'optimisme et de pessimisme; c'est-à-dire que nos théories sur la valeur des choses et de la vie ne sont le plus souvent que la traduction consciente du sentiment obscur que nous avons de notre puissance d'action ou de notre débilité du moment. Nous croyons à la bonté de la vie quand notre effort, habitué à s'adapter avec succès aux excitations du monde extérieur, éveille en nous une riche aptitude à renouveler indéfiniment la dépense de notre énergie triomphante. Le pessimisme, au contraire, est l'habitude de l'insuccès ou le sentiment profond de l'inaptitude à réussir.

§ 7. — Quant aux croyances religieuses, elles sont, à l'origine, œuvre d'autorité et de tradition, et l'on doit s'attendre à ce qu'elles présentent le plus souvent un caractère de foi irréfléchie et purement imitative. Cependant la foi religieuse est, comme toute autre, susceptible de subir le contrôle de l'expérience

(1) Lucrèce, *De Nat. rer.*, Liv. IV, vers 1141 et suiv. — Molière. *Misanthrope*, acte II, sc. V.

Digitized by Google

et de s'élever par cette épreuve à la croyance proprement dite. Les campagnards auxquels on demande pourquoi ils croient au loup-garou, aux revenants ou au diable, ne manquent jamais d'invoquer, avec force détails, leur expérience ou le témoignage de victimes de ces fâcheux visiteurs. Il y a toujours dans le voisinage « quelqu'un qui a vu » le diable, un revenant ou le loup-garou, et l'existence de ce témoignage, souvent anonyme et, en quelque sorte, diffus, suffit à prêter une sorte de réalité redoutable à ces fantômes. A un degré plus relevé, le dévot qui, une première fois, invoque à tout hasard Saint-Antoine pour retrouver sa bourse égarée, n'est encore qu'un demi-crédule. Sa prière est en même temps une interrogation. Mais que la bourse se retrouve dans des circonstances vraiment extraordinaires, l'attention en suspens se fixe sur une donnée définie et la foi devient croyance contrôlée. Un seul miracle suffit à fonder une croyance définitive, parce qu'il donne une prise solide à l'attention en un ordre de choses qui, par définition, échappe normalement à toute attention expérimentale ou à tout contrôle décisif.

Enfin, si nous nous élevons plus haut encore dans l'ordre des croyances religieuses, c'est encore le doute, un doute intégral et pleinement conscient, avec toutes ses angoisses et ses déchirements, que nous trouvons à l'origine des croyances les plus fermes. Un écrivain chrétien, dont le nom nous échappe, a dit que qui n'avait jamais souffert du doute ne pouvait se vanter d'en supporter l'épreuve. Ce doute peut avoir des origines très diverses : difficultés d'exégèse ou d'histoire, irrationalité du mystère, protestation de la conscience morale contre la dureté de certains textes ou de certains dogmes, impatience de la discipline religieuse, respect humain, etc. ; mais

Digitized by Google

il semble bien que la solution en soit toujours du même ordre, qui est l'ordre pratique. « Voilà, dit » Pascal, ce que c'est que la foi, Dieu sensible au cœur, » non à la raison » (1). Qu'est-ce à dire, sinon que le doute religieux se résoud moins par une démonstration de la raison, que par une adaptation intime du cœur et de la volonté à l'objet de la croyance?

§ 8. — Or cette adaptation peut, comme toute autre, se réaliser de deux manières : sous l'empire d'une émotion forte ou par habitude pure et simple (2). L'émotion forte, c'est l'intervention, dans un moment de détresse morale, d'un sentiment puissant : terreur de l'isolement moral, souci de l'éternité, sympathie pour les souffrances du Christ, admiration pour l'œuvre historique ou pour la fécondité esthétique du christianisme, entraînements de l'amitié ou de l'amour, tous sentiments si profonds, si complexes et si obscurs qu'on a pu identifier leur action soudaine à celle d'une « grâce » transcendante. Quant à l'habitude, nul n'en a mieux défini la puissance que l'ardent croyant qui a écrit les *Pensées* : « La coutume est » notre nature. Qui s'accoutume à la foi, la croit » (1). Si donc le cœur est rebelle à la foi, il faut agir sur ce cœur lui-même, qui est modifiable comme le fond même de notre nature : « Vous voulez vous guérir de » l'infidélité : apprenez de ceux qui ont été liés comme » vous..... Suivez la manière par où ils ont commencé : » c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en » prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes.

(1) *Pensées*, édition Brunschwicg, p. 458.
(2) Cf. supra, chap. IX et X.
(3) Ed. Brunschwicg, p. 371.

Digitized by Google

» Naturellement, même, cela vous fera croire et vous » abêtira » (1).

Réciproquement l'incrédulité religieuse, qui est encore une croyance, résoud le doute de deux façons. Tantôt, c'est un sentiment violent qui trouble la sécurité de la foi ; telle cette pauvre femme, ordinairement pieuse, qui suivait le cercueil de son enfant mort en répétant avec colère ; « Il n'y a pas de bon Dieu » ; tels ces prêtres que le remords d'une faute grave jette dans l'incrédulité qui les rassure contre la terreur de l'enfer. Le problème même du mal, qui suscite dans les consciences religieuses la confiance en un Dieu équitable et l'espoir des compensations à venir, peut aussi bien être résolu en un sens négatif ; car le spectacle de l'injuste douleur peut scandaliser la conscience au point de tuer la foi avec l'espérance. On connaît les beaux vers de Guyau :

« S'il est des malheureux, il n'est pas de bourreau,
» Et c'est innocemment que la nature tue » (2).

D'autres fois, et plus souvent sans doute, l'incrédulité est affaire d'habitude, d'oubli pur et simple. Il suffit de jeter les yeux autour de soi pour se rendre compte que les neuf-dixièmes des incroyants n'ont pas plus réfléchi leur incrédulité que les croyants leur foi. Tel homme qui, né dans un milieu pieux, pratiquait par coutume et par imitation, se déshabituera de la pratique s'il vient à vivre dans un milieu incrédule ou indifférent ; la foi que les actes n'entretiennent pas cesse d'être un objet pour l'attention ; elle s'oblitère et s'oublie, comme une leçon qu'on néglige de répéter ; la croyance non vécue est une croyance morte.

(1) *Id.*, p. 441. — Cf. E Boutroux, *Pascal*, p. 76.
(2) *Vers d'un philosophe*, (*Question*), p. 65, 2e éd., Paris, 1896.

Digitized by Google

III. CROYANCES ORIGINALES

§ 9. — Nous venons de voir comment les traditions se transmettent, circulent, se modifient, et, sous l'influence du doute et de l'habitude, deviennent croyances définitives ou, au contraire, s'engourdissent et meurent. Il nous reste à étudier la genèse de la croyance dans ce qu'elle a d'original et de spontané. Peut-être semblera-t-il qu'en bonne logique, ou en bonne psychologie, la question d'origine eût dû précéder celle d'évolution. Toute affirmation traditionnelle, comme toute technique manuelle, n'a-t-elle pas été, à un moment précis, œuvre nouvelle, invention? N'y aurait-il pas plus de profit à savoir comment a jailli de la réflexion d'un sage inconnu l'affirmation première du retour régulier des phases de la lune ou de la persistance d'un principe de vie après la mort, comme on aimerait savoir de quelle succession d'efforts sont nées la première bêche et la première aiguille, plutôt que leurs perfectionnements modernes, la charrue à vapeur et la machine à coudre?

Mais les tâtonnements de la pensée naissante ne nous échappent pas moins que ceux des premiers ouvriers ou des premiers laboureurs. Bien plus, tandis que l'histoire de l'enfance économique de l'humanité peut être, à défaut de documents authentiques, l'objet de conjectures vraisemblables, celle des premières croyances ne saurait être réinventée par l'imagination. De même, en effet, que le fait de conscience est une donnée dont le psychologue ne peut saisir les tout premiers antécédents, de même la croyance, qui est

Digitized by Google

une adaptation consciente, suppose d'autres adaptations qu'elle contrôle, fortifie et enrichit. Toute croyance se greffe sur d'autres croyances, et le premier acte d'affirmation se dérobe à l'expérience, comme le premier tressaillement de la vie même.

§ 10. — Mais la croyance est soumise à un devenir perpétuel. Si la première affirmation nous échappe, nous voyons se former sans cesse, en nous et autour de nous, des croyances nouvelles. Tantôt cette nouveauté est relative : c'est ainsi que l'ignorance absolue où nous pouvons être d'un fait ou d'une tradition peut faire place aussitôt à la croyance, dès que nous sommes informés de cette tradition ou de ce fait. La croyance est, en ce cas, purement imitative et nous en avons déjà expliqué la genèse.

Mais d'autres fois, aussi, nous avons à prendre l'initiative et à encourir seuls le risque de l'affirmation. D'un phénomène nouvellement découvert, le savant propose l'explication ; d'un crime récent, le magistrat désigne l'auteur, et le juré aura bientôt à « juger » les présomptions de l'accusateur public ; enfin la vie pratique nous oblige à nous ériger chaque jour en « juges » de nos actes et de ceux d'autrui, de la valeur d'une œuvre d'art, de la commodité d'un outil ; nous avons parfois même à juger de l'avenir, c'est-à-dire à déterminer par une affirmation notre attitude de tout à l'heure, ou peut-être la conduite de notre vie entière ; car toute délibération tend à se résoudre en une affirmation dont procèdera l'acte volontaire. Ainsi la croyance, comme l'acte libre, semble se résumer parfois en un *fiat* de la volonté ; de fait, elle suscite les mêmes débats intérieurs, et souvent l'effort n'est pas moindre de se résoudre à croire que de se décider à agir.

Digitized by Google

§ 11. — A quoi tend cet effort? Evidemment à nous affranchir d'un doute insupportable à la vie mentale, car il est incompatible avec l'action. Or le doute dont il s'agit ici n'a plus le même caractère de simplicité que celui que nous avons trouvé déjà au point de départ des croyances non spontanées. Il ne s'agit plus d'une simple division de l'attention entre deux termes également *donnés* : tradition, souvenir, habitude d'une part, et percept de l'autre, mais d'une sélection entre un nombre variable de termes qui peuvent être également absents. C'est ainsi que la cause n'est pas donnée avec le fait, et moins encore la loi générale. De même, la valeur d'un acte ou d'une œuvre d'art n'est pas impliquée dans l'expérience comme sa couleur ou ses dimensions. Dans ces trois cas, l'attention ne se partage plus seulement entre deux réalités qui la sollicitent, elle fait œuvre d'invention et se crée à elle-même son propre objet, elle devient imagination.

Examinons, à ce point de vue, les trois formes de jugement original que nous venons de signaler : découverte scientifique, jugement moral et jugement esthétique.

IV. L'HYPOTHÈSE SCIENTIFIQUE

§ 12. — Nous n'avons pas à rappeler ici le rôle de l'hypothèse dans la science. Tout ce qu'il importe de montrer, c'est que l'imagination scientifique prépare la voie à la réadaptation d'une habitude mentale à un cas donné. Nous avons dit déjà comment la nécessité de vivre en accord avec une nature relativement stable détermine la formation

Digitized by Google

des croyances que nous appellerons « principes de la raison », et qui ne sont que les plus indispensables de nos adaptations mentales. Toutefois la croyance à la « nécessité naturelle » a été de tout temps contrebalancée, dans la plupart des esprits, par la croyance à l'arbitraire des agents surnaturels. Il n'est donc pas étonnant que l'effort de la science ait été de mettre la nécessité en évidence, dans un domaine où aucune expérience ne peut déceler la trace authentique d'une intervention capricieuse.

§ 13. — Cette nécessité, la science la trouve d'abord dans l'ordre de l'étendue et de la quantité. L'espace du géomètre est sans doute extrait de l'espace sensible, mais il n'en a gardé qu'un seul des attributs constants auxquels l'attention devait s'accommoder : l'extension à trois dimensions. Dans ce cadre, rigide mais vide, l'imagination peut construire librement des droites et des courbes, et le rôle de l'attention est précisément de découvrir les propriétés de ces constructions, en reconnaissant qu'elle ne trouve rien de plus dans les conséquences que dans le principe générateur. Les nombres, de même, dégagés de toute donnée expérimentale, n'expriment plus que la faculté indéfinie propre à l'esprit de répéter identiquement l'acte d'attention qui constitue l'addition. Dans ces nombres, et dans les symboles algébriques qui les traduisent, l'esprit retrouve identiquement un même procédé. D'affirmations en affirmations, l'identité se poursuit, sans que l'attention ait besoin de s'adapter à un autre objet qu'à ses propres créations. C'est une matière idéale que l'hypothèse fournit à l'analyse. Le rôle de cette hypothèse est donc purement méthodique et n'implique aucun doute véritable. Elle remplace pour nous l'expérience à laquelle se référaient les premiers

Digitized by Google

mathématiciens. Ceux-ci retrouvaient par le raisonnement les propriétés des nombres et des figures qu'ils avaient d'abord mises en évidence par des procédés purement intuitifs. Le mathématicien moderne cherche, de même, à retrouver dans chaque hypothèse nouvelle un contenu identique aux propositions déjà admises ; et cette identification, excluant toute division possible de l'attention, est le fondement même de sa certitude. La démonstration mathématique ne diffère donc pas essentiellement de l'invention elle-même. Toute démonstration analytique peut se convertir en démonstration synthétique et réciproquement.

b. § 14. — C'est encore l'identité que les premiers physiciens s'efforçaient de découvrir dans la nature. L'habitude unifiante de l'esprit, née de l'uniformité de la pratique, et peut-être aussi le succès des mathématiques, rendaient la tentation inévitable de ramener le concret à l'unité d'une même substance. Partagée entre ces habitudes et l'extrême diversité de l'expérience, l'attention accorda naturellement la préférence à l'habitude. La simplicité des premières hypothèses en semblait un criterium suffisant, car elle permettait à l'esprit d'appliquer d'emblée à la variété des choses ses habitudes unitaires. C'est pourquoi tous les systèmes primitifs de la nature, comme toutes les théogonies, présentent un caractère de généralité audacieuse en même temps que de confiance dogmatique. M. Ribot remarque avec raison (1) que les fausses sciences : alchimie, astrologie, magie, occultisme, qui prétendent résoudre des problèmes d'ordre très divers, sont précisément celles qui ont compté les

(1) *Imagination créatrice*, p. 202.

Digitized by Google

croyants les plus fanatiques. Pour la même raison, le pythagorisme a pu devenir une religion. Au sein même de notre société sceptique ou indifférente, ce ne sont pas les enquêtes minutieuses et loyales sur les phénomènes de lévitation ou de télépathie, ce sont les théories sommaires et ambitieuses sur la « matière subtile », le « corps astral », l'unité de matière, avec leurs applications pratiques : évocations d'esprits, prédictions d'avenir, médicamentation par la prière *(Gesundbeten)* qui troublent les cervelles faibles, provoquent les conversions et suscitent des apôtres. Sans parler même des détraqués, n'entend-on pas tous les jours les demi-philosophes parler de spiritualisme, de déterminisme, ou d'évolutionnisme, comme de dogmes intangibles contre lesquels toute controverse n'est qu'ignorance ou mauvaise foi ?

§ 15. — Quand, au contraire, les sciences de la nature se dégagent de la période des affirmations purement conjecturales, elles deviennent l'objet de croyances provisoires et conditionnelles. D'apparence paradoxale, ce résultat s'accorde de tous points avec ce qui a été dit plus haut des rapports de la croyance et du doute. Or le rôle du doute est double ici ; il intervient au début et au terme de la découverte, à propos des hypothèses partielles et des hypothèses générales.

L'hypothèse partielle, en effet, a pour caractère propre de rendre possible une expérimentation. Si X est vraiment, comme je le suppose, la cause de A, je pourrai, en provoquant X, obtenir A. Le savant se substitue donc provisoirement à la nature, et l'avantage de ce procédé, qu'aucun « physicien » ancien n'entrevit, est de rétrécir singulièrement le champ d'oscillation du doute. Quand Thalès,

Digitized by Google

en effet, supposa que toute chose était faite d'eau, il ne lui vint pas un instant à l'esprit l'ambition de reproduire des êtres avec l'eau pure ; il en était réduit à des observations superficielles sur la présence de l' « humide » dans la nourriture et dans le germe des vivants. L'écart était si grand entre la conception et le fait que son attention ne se divisa pas entre ces termes trop éloignés et que son hypothèse prit aussitôt dans son esprit la consistance de la croyance. Le propre de l'hypothèse moderne, au contraire, est d'inviter le savant à chercher le moyen d'appliquer à des problèmes beaucoup moins étendus, à des cas très particuliers, l'habileté motrice qu'il a acquise dans la vie pratique ; il faut qu'il contraigne les phénomènes les plus formidables à se laisser manier comme des outils entre les mains d'un bon ouvrier. Franklin, au moyen d'un cerf volant, emprunte une étincelle au nuage gros d'orage ; Foucault, par une expérience d'une admirable élégance, mesure dans son laboratoire les 80.000 kilomètres que la lumière parcourt en une seconde ; avec le pendule du Panthéon, il met en évidence la rotation de la terre. En renouvelant au sommet d'une tour l'expérience de Torricelli, Pascal démontre la relation de la pesanteur de l'air et de a hauteur du mercure dans le tube. Le doute est, dès lors, réduit à cette simple question : l'effet prévu se produira-t-il avec tous les caractères présumés : durée, température, poids, etc. ? En d'autres termes, sera-t-il possible, dans un cas typique, d'identifier, en un même acte d'attention, la prévision avec le fait, le concept avec le percept ? L'expérience ne peut que résoudre, en un sens ou en l'autre, un doute formulé en une alternative aussi simple. Il se peut d'ailleurs que la tournure imprévue de l'expérience suscite un doute nouveau et suggère de nouveaux procédés d'expérimentation.

Digitized by Google

Mais il est possible aussi, (c'est le cas du pendule de Foucault ou de l'expérience de Pasteur sur les tartates), que l'identification entre le concept et le percept soit dès l'abord parfaite, et qu'une expérience bien faite *(Experimentum crucis)* suffise à opérer la résolution du doute.

§ 16. — L'induction, à son tour, est une identification opérée dans le divers par la constance d'un même mode d'attention. Elle n'est qu'une application de l'habitude acquise par l'esprit de renouveler régulièrement la même attitude expectante à l'égard des objets dont les analogies l'emportent sur les différences. Cette réduction de l'expérience à la loi, imitée des habitudes unifiantes nécessaires à la pratique, devient d'ailleurs, à son tour, principe de défense et d'action. La réussite prévue d'une hypothèse nous fournit un type nouveau d'adaptation ; elle suggère des applications techniques et ajoute une province à l'empire de l'industrie humaine. Avec la croyance scientifique s'élargit la foi de l'homme en sa puissance.

Les hypothèses générales n'ont également d'autre objet, d'autre certitude aussi, que d'apporter au savoir humain une unité plus haute, et à la recherche une direction coordonnée. Elles ne sont plus, comme les « systèmes de la nature » des anciens, des édifices harmonieux, où la pensée, dédaigneuse des lenteurs de l'expérience, s'arrête d'autant plus complaisamment qu'elle les a adaptés à ses besoins intimes de beauté, d'ordre et de simplicité ; elles sont plutôt des haltes provisoires, où la pensée ne se repose que pour pousser plus avant la « chasse de Pan ». De là vient qu'elles demeurent essentiellement révocables et provisoires. Le succès même de leurs

Digitized by Google

applications est limité à des cas trop particuliers pour lever l'incertitude qui s'attache au principe et fixer l'attention dans une attitude définitive. On peut dire sans paradoxe que l'hypothèse de l'évolution, par exemple, doit sa fécondité, en tout ordre de recherche, au doute radical qui reste attaché à sa thèse fondamentale et que tant de confirmations saisissantes ne sauraient lever. Du jour où elle deviendrait article de foi, elle perdrait, comme toutes les croyances littérales, sa puissance suggestive. L'échec de vingt siècles de dogmatisme a contraint l'esprit à faire du doute, en matière scientifique, la plus générale de ses attitudes, la méthode par excellence de la recherche et le correctif de toute affirmation.

V. LE JUGEMENT MORAL

b. § 17. — On pourrait dire, de même, que le doute est par excellence la méthode propre à l'éducation du jugement moral. Cette thèse pourra sembler paradoxale. La vie pratique, en effet, ne souffre pas d'ordinaire les délais de la réflexion. Ne nous presse-t-elle pas d'agir, et toute action n'est-elle pas une affirmation tranchante qui résoud le doute au profit exclusif de l'une des solutions entrevues? Mais il suffit de remarquer que ces affirmations pratiques du « bon sens » n'expriment rien de plus que l'adaptation d'habitudes héréditaires ou individuelles à des cas donnés, et n'ont rien de commun avec l'effort d'invention dont il s'agit ici. Dans l'ordre moral, nos jugements ne traduisent le plus souvent que notre mentalité sociale ; c'est l'accoutumance à des modes de penser collectifs qui affirme, par notre parole ou notre

Digitized by Google

geste, notre répulsion pour le crime et notre sympathie pour le dévouement.

Il y a cependant des « cas de conscience », des surprises et des débats intimes, qu'une délibération réfléchie peut seule résoudre. Comment s'opère cette résolution ?

Il ne s'agit point ici de déterminer un critérium propre à éclaircir tous les problèmes pratiques. Nous recherchons, non pas comment devraient se résoudre, mais comment en fait, se résolvent, les cas de conscience.

De tels cas, évidemment, ne se posent que pour des consciences morales, c'est-à-dire habituées déjà à prendre certaines attitudes définies en présence de certaines excitations. Pour l'enfant, par exemple, il n'y pas de cas de conscience relatif à la pudeur, à la propreté, à la sobriété. Plus tard même, le cas de conscience suppose une complexité d'habitudes dont l'enfant n'est pas toujours susceptible. La petite Z..., âgée de cinq ans, que l'on sollicitait d'offrir à d'autres personnes quelques-uns des bonbons qu'on lui avait donnés, répondait avec une candeur non feinte : « Je ne *peux* pas les donner, *puisqu'ils sont à moi* ». La notion de propriété excluait chez elle toute alternative sur l'emploi de son bien. Le sauvage dont parle Darwin, qui, sous les yeux du savant, tua son fils pour avoir laissé tomber à l'eau le produit d'une pêche laborieuse, n'eût pas admis sans doute la discussion de son droit paternel de vie et de mort. En revanche, les pénitentes scrupuleuses, juste effroi des confesseurs, sont torturées par des doutes qui n'agitent point des consciences plus reposées, encore que très délicates. D'où l'on peut conclure qu'il n'y pas de cas de conscience en soi, mais simplement des conflits possibles entre certaines dispositions individuelles et les

Digitized by Google

cas donnés par l'expérience, c'est-à-dire, en somme, entre des habitudes personnelles et des actes passés ou à venir.

§ 18. — Toutefois, si ces dispositions semblent individuelles aux yeux du psychologue, qui constate la diversité des principes moraux et de leurs applications, elles ne le sont pas aux yeux de l'agent moral lui-même. Le propre des croyances morales est de prétendre à une double universalité, subjective et objective. Ce que je crois bon devrait, à mes yeux, paraître tel à tout homme raisonnable ; et moi-même, au moment où je crois sincèrement à la valeur d'une maxime morale, je n'admets pas que je puisse jamais changer d'avis, par complaisance pour mes propres désirs ou pour ceux d'autrui. De sorte que nos scrupules ont beau nous être personnels, ils ont beau n'inquiéter que nous seuls, ils nous semblent signaler un désaccord, non pas entre l'expérience et le désir ou le caprice d'un jour, mais entre l'expérience et les habitudes les plus stables de notre moi social et individuel. Ils contrarient donc violemment le cours ordinaire de nos accommodations et rompent l'unité de notre vie mentale, et, en même temps, de notre vie pratique.

De là vient que les cas de conscience embarrassants nous sont plus intolérables que les problèmes spéculatifs. Ceux-ci peuvent être posés par une curiosité qui, sans doute, tire de la pratique son origine, mais s'est habituée peu à peu à perdre de vue l'action prochaine. Ceux-là, au contraire, à moins d'être de purs exercices d'école, se réfèrent toujours, par une voie plus ou moins directe, à une manière d'agir nécessaire ou possible, immédiate ou lointaine. On abuse fréquemment, dans les cours de morale,

Digitized by Google

d'exemples de cas de conscience purement théoriques. On demande à des enfants de bourgeois ou de paysans : « Auriez-vous pardonné à Cinna, si vous aviez été Auguste ? Excusez-vous Horace, assassin de sa sœur, ou Charlotte Corday, patriote et meurtrière ? » Et, de fait, rien n'est plus difficile que d'inventer un cas de conscience vraiment *actuel* pour des enfants et des jeunes gens encore étrangers aux complications de la vie : il est toujours plus aisé de disserter sur un cas littéraire ou historique que sur la vie. Mais aussi rien n'est plus vain que ces jeux dialectiques auxquels manque l'élément propre aux cas de conscience : le sentiment d'un intérêt personnel engagé dans le débat. Les vrais problèmes pratiques sont ceux qu'on ne peut éliminer par indifférence pure et simple, parce qu'une de nos habitudes y est aux prises avec un mode réel, et non fictif, d'attention, et qu'il importe toujours de préparer l'unité de l'action par l'adaptation la plus parfaite de l'habitude à toute la diversité, immédiate ou prochaine, du réel : « *Nostra res agitur !* »

§ 19. — Or le conflit entre l'attention et l'habitude peut, en matière morale, se présenter sous un double aspect. Ou bien l'intensité de l'attention atténue la force de l'habitude, ou bien c'est l'attention prêtée à l'expérience qui subit la pression de l'habitude. Par exemple, le spectacle des misères morales et des inégalités économiques engendrées par la concentration des richesses entre les mains d'une minorité peut faire douter de la légitimité même du droit de propriété ; mais, d'autre part, l'attachement de l'économiste orthodoxe au principe de la propriété individuelle peut l'amener, et, en fait, l'amène fréquemment à voir dans la misère une infortune méritée, dans le

Digitized by Google

chômage un simple refus de travailler, et, dans la richesse même, moins un privilège qu'une fonction sociale nécessaire. Le plus souvent, d'ailleurs, le cas de conscience se présente sous une forme moins théorique, avec une urgence qui ne tolère point d'atermoiements. Mais le conflit se ramène toujours à l'embarras éprouvé pour identifier une règle avec un cas donné. On connaît les *Idées de Mme Aubray* (1) d'Al. Dumas fils. Cette chrétienne d'un haut caractère professe qu'un homme peut, sans déchoir, épouser une jeune femme qu'un séducteur a rendue mère par surprise. Mais quand son propre fils lui demande l'autorisation d'épouser une de ces victimes de la brutalité masculine, elle se révolte et trouve contre ses propres principes des arguments indiscutables dont elle ne s'était pas avisée quand il s'agissait d'un autre : « Je me suis trompée « en quelque chose, et, pour la première fois de ma « vie, je ne m'entends pas avec moi-même » (1).

Ainsi posés, comment se résolvent les cas de concience? De deux façons qui correspondent aux deux seuls moyens qui peuvent fixer l'attention : par passion ou par habitude. La passion, comme une habitude instantanée, crée un monoïdéisme plus ou moins durable, suffisant, en tout cas, pour déterminer la série logique des actes. Elle résoud le doute en dérobant à l'attention l'un des termes du problème. Qu'on relise l'admirable scène du quatrième acte d'*Andromaque*, où le « délicat » Racine a mis la langue la plus vigoureuse au service de la plus pénétrante psychologie. La jalousie d'Hermione réclame le meurtre de Pyrrhus ; Oreste, un passionné cependant, cherche à discuter. Il invoque la prudence, l'honneur, les intérêts

(1) Al. Dumas, Théâtre complet, t. IV, (p. 336-337), acte IV, sc. III.

Digitized by Google

politiques. Mais Hermione ne discute même pas. Elle crie son amour et sa colère :

« Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné ?
« Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée
« Demande une victime à moi seule adressée ;
« Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé ;
« Que je le hais ; enfin, seigneur, que je l'aimai...?
. . . . . .

ORESTE

« Mais, Madame, songez.....

HERMIONE

« Ah, c'en est trop, seigneur,
« Tant de raisonnements offensent ma colère. »

§ 20. — Mais parfois aussi la passion combat l'habitude en lui empruntant sa livrée, c'est-à-dire qu'elle se déguise sous les dehors d'une thèse générale. Racine n'a pas fait un usage moins heureux de ces sophismes du cœur par lesquels nous cherchons parfois à nous duper nous-mêmes. Quand Pyrrhus, rebuté par Andromaque, se résoud à livrer sa captive aux Grecs, il dit à son confident :

« Considère, Phœnix, les troubles que j'évite,
» Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite !
» Que d'amis, de devoirs j'allais sacrifier,
» Quels périls ....! Un regard m'eût fait tout oublier » (1).

Ce que certains littérateurs modernes se sont plu à appeler les « droits de la passion » ne représente rien de plus, au fond, que cet effort de l'égoïsme cherchant

(1) Acte II, scène V.

Digitized by Google

à élever, en face des règles ou des préjugés, des affirmations générales capables de les contrebalancer dans les conflits du « sens propre » et de la morale commune. Nous sommes si habitués à traduire dans nos actes les habitudes qui constituent le fond de notre caractère, que nous éprouvons le besoin de rattacher nos actes les plus capricieux à un système qui dépasse le cas particulier. Les chroniques judiciaires sont pleines de ces sophismes ; quantité d'accusés, beaux parleurs, s'ingénient à faire la théorie justificative de leur crime. Certains enfants même inventent, avec une singulière fertilité, de mauvaises raisons pour innocenter les fautes qu'ils ne peuvent nier. Or, de même qu'on a pu voir dans l'hypocrisie un hommage rendu à la vertu, de même on pourrait dire que cette dialectique de l'égoïsme rend hommage au caractère social et rationnel de la morale. Sincères ou non, nous justifions nos actes passés ou à venir en les adaptant à un principe admis d'avance, ou en leur adaptant un principe artificiel érigé pour les besoins de la cause en règle universelle. Ce principe joue, dans les problèmes pratiques, le même rôle que l'hypothèse dans la recherche scientifique ; il rend possible l'identification provisoire de l'expérience et des concepts, et assure à la conscience pratique une unité provisoire, dont elle n'est pas moins avide que la pensée.

VI. LE JUGEMENT ESTHÉTIQUE

§ 21. — Autrement spontané, autrement dégagé des liens de l'habitude semble, à première vue, le jugement esthétique. Il s'est même trouvé des artistes et des théoriciens pour soutenir la supériorité des intui-

Digitized by Google

tions spontanées du goût sur les subtiles délibérations de la critique. « Laissons-nous aller de bonne foi aux » choses qui nous prennent par les entrailles et ne cher- » chons point de raisonnements pour nous empêcher » d'avoir du plaisir », dit, dans la *Critique de l'Ecole des femmes* (1), Dorante, interprète de Molière lui-même. Aussi admet-on couramment que le sens de la beauté est affaire d'idiosyncrasie individuelle, que des goûts on ne discute pas plus que des couleurs, que la critique subjective n'énonce qu'une opinion, et que la critique objective se borne à expliquer l'œuvre par les antécédents, le milieu et le tempérament de l'artiste. Aussi bien, la communauté des jouissances artistiques n'est-elle pas indispensable à la vie sociale. Je puis vivre en bon accord avec ceux qui ne partagent pas mes goûts ; je ne pourrais tolérer, au contraire, qu'ils eussent du droit une autre notion que la mienne. Il semble donc que la base individuelle et sociale de l'adaptation nous fasse ici défaut.

§ 22. — Et pourtant, pour commencer par le point de vue social, diversité ne veut pas dire indépendance totale ; c'en est parfois même tout le contraire. Les modes passent, mais leur tyrannie d'un jour est impitoyable. Elles ne commandent qu'à des groupes restreints, à ce qu'on appelle assez sottement « le monde » des salons, à des cénacles littéraires, mais elles y commandent en despotes. Ainsi les fluctuations et les oppositions mêmes du goût en accusent le caractère collectif. Il n'y a pas de mode individuelle et, à ce point de vue, il est déjà évident que l'affirmation esthétique est, le plus souvent, une imitation.

(1) Scène VII.

Digitized by Google

Au reste cette imitation d'autrui est toujours, plus ou moins, une imitation de soi-même, la répétition d'une habitude. Ceux qu'on appelle les « hommes de goût » sont nécessairement les hommes d'*un* goût, d'*une* habitude. Parfois, il est vrai, le goût personnel ne coïncide pas avec le goût social. C'est ainsi que les experts en œuvres d'art arrivent à évaluer avec une étonnante sûreté la valeur marchande des toiles, des faïences, des meubles recherchés par les amateurs, sans éprouver aucun plaisir personnel à l'examen de ces objets. Ils imitent le goût public sans s'y adapter, comme une femme d'esprit peut consentir, par timidité, à porter un vêtement à la mode dont elle avoue la coupe déplaisante ou incommode. Mais ce dédoublement de l'habitude est l'exception ; l'expert et la mondaine arrivent, le plus souvent, à se duper eux-mêmes et à se créer périodiquement un mode d'admiration sincère, imité des engouements périodiques du milieu. Souvent aussi cette imitation réagit sur le critique d'art et sur l'artiste eux-mêmes. Savoir qu'une œuvre d'art ou une critique de cette œuvre sont destinées à l'examen d'une catégorie spéciale d'amateurs, de lecteurs ou d'auditeurs, c'est déjà adopter une attitude, une « manière », un « style », susceptibles d'être compris de cette catégorie. C'est imiter, si l'on peut dire, l'imitateur prévu. Certains industriels de la palette ou de la plume exploitent ainsi à leur profit un public dont ils entretiennent soigneusement les préjugés paresseux et les routines. De là l'incroyable durée des réputations acquises et la tardive lenteur de certaines réparations (1).

§ 23. — Mais il y a aussi, en matière d'art, les chercheurs et les inventeurs ; et le juge éclairé, quand il

(1) Cf. P. Stapfer, *Les Réputations littéraires*, séries I et II.

Digitized by Google

apprécie la beauté, sent parfois l'impatience des traditions et le désaccord de ses habitudes avec ses sentiments. Certaines œuvres d'art satisfont d'emblée nos préférences ; d'autres nous déconcertent et nous inquiètent. C'est ce trouble éprouvé par le vieux Maître Chanteur, en face d'un art plus jeune, qui fait la profonde beauté et la valeur philosophique de la méditation de Hans Sachs :

« Ich fühl's, und kann 's nicht versteh'n ;
» Kann's nicht behalten, doch auch nicht vergessen ;
» Und fass' ich es ganz, kann ich's nicht messen...
» ..... Kein Regel wollte da passen,
» Und war doch kein Fehler drin,
» Es klang so alt, und war doch so neu ! » (1).

Il surgit ainsi, pour qui veut être équitable envers l'effort de l'artiste, de véritables « cas de conscience » esthétiques. En quoi consistent-ils ? Comment se résolvent-ils ?

Ce qui fait la difficulté très spéciale de ce problème, c'est que le plaisir y devient, non plus le moyen, mais la fin même de l'affirmation. On n'aime pas une œuvre *parce* qu'on la reconnaît conforme à une règle d'art, et Kant a montré profondément qu'on ne la goûte pas davantage quand on l'a fait « rentrer sous un concept », c'est-à-dire quand on l'a « comprise », classée dans un « genre » ou dans un « style ». Aucune identité ne paraît poursuivie ni atteinte par l'affirmation esthétique, ni aucune fin utilitaire. Il semble donc que cette affirmation ne traduise pas, comme les précédentes, une adaptation ou une habitude de l'attention à un cas donné de l'expé-

(1) R. Wagner, *Les Maîtres Chanteurs*, Acte II, scène 2, p. 172-3 de l'édition française.

Digitized by Google

rience, et qu'il faille admettre ici l'intervention d'un principe nouveau d'explication.

§ 24. — Il n'en est rien cependant, car nous n'avons pas de peine à reconnaître dans l'émotion esthétique l'application d'une loi dont nous avons tiré parti dès le début de cette étude, celle de l'excès moteur. Nous avons vu, en effet, que toute excitation, du moins chez un être en voie d'évolution, tend à mettre en liberté une quantité diffuse d'énergie motrice favorable à la genèse des réactions les plus appropriées. Dès l'origine, en d'autres termes, la vie nous apparaît comme une spontanéité débordante qui ne s'épuise pas tout entière dans la fixation des habitudes utiles. Bien au contraire, la sélection d'une habitude utilitaire nouvelle rend disponible une quantité d'énergie qui se dépensait jusque-là au profit de cette sélection. L'habitude réalise le maximum de l'effet utile avec le minimum d'attention, d'effort et de peine. Il en résulte que, pour un organisme sain, le capital d'énergie motrice disponible est toujours supérieur à la dette immédiatement exigible. Pourquoi la dépense de cette énergie d'excès est-elle un plaisir, le plus vif de tous ? On ne peut guère faire mieux que le constater. Cependant les lois de l'habitude et de l'attention trouvent encore ici leur application. On peut dire, en effet, qu'en vue des adaptations éventuelles que pourrait exiger une expérience plus complexe, il est bon pour l'organisme d'entretenir ses réserves en les exerçant, sans toutefois les épuiser en un travail utilitaire. C'est ainsi qu'un acrobate a besoin d'accomplir des mouvements diffus inutiles, marche, exercices d'assouplissement, autres que les mouvements spéciaux à son talent ; c'est ainsi encore qu'un intellectuel ne délasse qu'imparfaitement son esprit en

Digitized by Google

se livrant à la sculpture ou à l'escrime, qui réclament des adaptations attentives, précises et fatigantes, et que la marche vagabonde est le meilleur des repos. Or cette dépense d'énergie d'excès, appliquée à un objet sans utilité pressante, nous vaut un plaisir d'autant plus vif que la sécurité éprouvée quant au résultat permet à l'attention de se porter moins sur l'objet que sur le geste lui-même, moins sur la fin cherchée que sur le plaisir même de la poursuite. En d'autres termes, la dépense de l'énergie d'excès est un besoin, mais un besoin qui ne correspond à aucun stimulus externe, un besoin dont la satisfaction vaut moins par ses effets externes que par son effet interne de détente reposante et d'équilibre sans effort. On peut donc dire que cette κάθαρσις, non plus des passions, mais de l'excès d'énergie, a une valeur utilitaire, mais une utilité lointaine, éventuelle, et dont, en tout cas, le sujet n'est nullement conscient. L'enfant croit jouer aux barres pour gagner la partie : « On aime mieux, dit Pascal, la chasse que la prise (1). »

On comprend dès lors que le plaisir de l'exercice soit particulièrement vif chez ceux qui ont beaucoup à dépenser, que le jeune chien aime à gambader, l'enfant à voir de vives couleurs, à jouer d'assourdissantes fanfares ; et surtout on s'explique que, dans l'échelle des êtres, le plaisir de la dépense désintéressée soit le privilège du vivant qu'un riche organisme cérébral, instrument puissant de défense et de prévision, a soustrait à la préoccupation immédiate du besoin. L'homme est capable d'art parce qu'il peut se souvenir de loin, et, par suite, prévoir aussi de loin le besoin, en assurer d'avance la satisfaction, et réserver une dose d'attention infiniment plus con-

(1) *Pensées*, édition Brunschwicg, p. 391.

Digitized by Google

sidérable que la brute au jeu intérieur de toutes ses énergies. Dans l'humanité même, le jeu et l'art ne plaisent également ni à tous, ni à tous les moments d'une même existence, ni même à toutes les heures d'une même journée. La maladie, la fatigue, l'anémie obligent le vivant à garder toutes ses réserves pour l'effort même de vivre. De même, toute concentration utilitaire de l'attention exclut la joie de la dépense sans objet. On ne joue pas par profession, on n'invente pas, on ne crée pas par métier ; ou plutôt l'art perd toute sa vertu réparatrice ou purifiante quand il n'est plus que le métier.

§ 25. — Tel est donc le point de départ de tout jugement esthétique : le sentiment que notre attention s'est adaptée de telle sorte à un objet, image, percept, couleur, son, que l'énergie diffuse se dépense sans effort intéressé. Mais on serait loin de compte si l'on s'en tenait à cette définition. En effet notre énergie diffuse ne tarde pas, elle aussi, à subir la loi rétrécissante de l'habitude. A l'origine, l'enfant s'amuse de tout, non seulement parce qu'il dispose de sources d'énergie abondantes et promptement renouvelées, mais aussi parce que, dispensé par l'éducation de choisir lui-même ses adaptations utilitaires, il peut disperser son attention sur une plus grande variété d'objets d'une excitante nouveauté. Mais cette heureuse insouciance est promptement altérée par les absorbantes accommodations nécessaires à la vie du civilisé ; l'habitude alors s'empare à tel point de tout notre organisme physique et mental, que notre énergie d'excès ne peut plus se dépenser que par les canaux tracés par l'habitude elle-même. De très bonne heure, on se lasse des jeux, des sports nouveaux et l'on se complaît aux anciens, en raison

Digitized by Google

même de l'aisance avec laquelle s'y dépense la médiocre surabondance de nos énergies absorbées par l'habitude ou usées par l'âge. Les vieillards jouent encore, mais toujours aux mêmes jeux, comme ils font les mêmes promenades, à la même heure et dans le même sens.

Il n'est pas jusqu'à la fiction qui ne réponde aux exigences de l'habitude en matière d'art ; elle reste toujours, si libre soit-elle, une imitation de la réalité primaire à laquelle nos habitudes sont adaptées. La fiction nous plaît dans l'art, parce qu'elle est un simulacre du vrai et que notre attention s'y adapte sans qu'aucun besoin l'y astreigne ; l'énergie d'excès trouve l'occasion de s'y dépenser par une voie familière, en même temps que l'attention utilitaire est en repos. Aussi la première qualité que nous exigeons de la fiction est-elle une vraisemblance qui ne confine de trop près ni au réel, ni aux fantasmagories du délire. Il va sans dire que la limite de cette exigence varie infiniment suivant le tempérament, l'éducation, l'imagination de chacun ; mais le réaliste le plus scrupuleux et l'idéaliste le plus dédaigneux du vrai sont également enfermés en deçà du pur réel et de l'irréel absolu. L'un et l'autre sont tenus d'offrir à notre attention habituelle une imitation désintéressée, portrait, caricature ou transfiguration de l'expérience.

a. § 26. — Il résulte de cette théorie que le jugement esthétique doit être le plus souvent, chez les personnes peu familières avec l'art, un jugement de ressemblance. Il suffit d'avoir écouté, dans un musée ou au théâtre, des enfants, des ouvriers ou des campagnards, pour se convaincre que l'art ne les touche guère que par sa vérité, lors même que cette vérité,

Digitized by Google

aux yeux de l'amateur plus exercé, semble mesquine, artificielle, obtenue à coups de procédés vulgaires. A cette qualité de ressemblance se rattachent évidemment d'autres caractères essentiels à l'œuvre d'art : la perspective, l'exactitude et la gradation des tons, la justesse du langage, le naturel des passions.

b. § 27.— Après la ressemblance, c'est le plus souvent la vigueur de l'effet produit, — bien distincte de celle de l'exécution, — qui sert de critérium au jugement des personnes ignorantes des procédés de l'art. Ce caractère corrige ce que le précédent aurait de trop analogue à ceux du réel. L'exagération voulue de certains traits, l'élimination du médiocre et de l'habituel contrarient la confusion totale du fictif et du réel ; elles dispensent l'attention de pousser la reconnaissance jusqu'à l'identification et provoquent la dépense de l'énergie d'excès. Ainsi l'art grossit à la fois en simplifiant et en accentuant, et ce double grossissement, absolu et relatif, est, pour les esprits de culture médiocre, un indice suffisamment clair de son irréalité. Aussi la mesure et la simplicité manquent-elles constamment, dans l'histoire, aux débuts des littératures ou des arts plastiques. Palais de l'Inde, sculpture égyptienne, légendes épiques de la Grèce, de la Germanie, ou de l'ancienne France, trahissent un goût enfantin de l'énorme et du surhumain. Sous nos yeux, au théâtre et au musée, c'est aux vastes panneaux, aux formes athlétiques, aux violences de couleur et de dessin, aux déclamations les plus banales sur les lieux communs de l'amour paternel ou du patriotisme, aux gestes outrés, aux éclats de voix du fort ténor que vont les applaudissements de la foule. Or les trépignements, le rire débordant, les clameurs de la foule enthousiaste démontrent préci-

Digitized by Google

sément que l'émotion esthétique a atteint sa fin inconsciente, qui est de mettre en liberté une réserve insoupçonnée d'énergie motrice. Sans doute nous n'allons pas au théâtre pour battre des mains et acclamer des artistes ; mais nous n'irions pas non plus si la fatigue, la maladie ou le chagrin avaient profondément entamé les réserves qu'une excitation à la fois vive et sans valeur utilitaire nous permettra de dépenser sans compter.

c. § 28. — Un troisième élément peut se mêler au jugement esthétique : l'admiration pour la difficulté vaincue. Les délicats pourront bien afficher quelque mépris pour le virtuose qui ne cherche qu'à éblouir son public. Il n'en est pas moins vrai que cette forme de l'admiration est l'indice d'un progrès considérable dans le goût, car, avec elle, le jugement dépasse l'œuvre et atteint l'auteur ; elle révèle, au sens étroit du mot, une sympathie naissante entre l'artiste et le public. Aussi bien cette appréciation comporte-t-elle des degrés sans nombre. Au cirque, l'acrobate, au théâtre, l'acteur, au concert, le soliste, déploient leur virtuosité sous les yeux mêmes de leur public. Or on sait que tout mouvement observé avec attention éveille, par suggestion, chez l'observateur une sourde tendance à l'imitation ; nous sommes tentés de reproduire des gestes et des trilles que nous serions incapables d'esquisser. De là ce sentiment très spécial d'inquiétude que nous inspirent les tours de force du gymnaste ou du jongleur, ainsi que les *traits* du violoniste et les roulades de la cantatrice ; de là ce soulagement très spécial éprouvé quant le virtuose s'est bien tiré de ses prouesses. L'impression d'étonnement est donc puissamment complétée, en ce cas, par une instinctive comparaison avec nos propres moyens. L'architecture,

Digitized by Google

elle aussi, et les constructions mécaniques inspirent au gros public un vague respect pour une supériorité manifeste. La tour Eiffel paraît belle pour autant qu'elle stupéfie ; à un autre point de vue, certains ivoires du Moyen Age déconcertent par le labeur d'infinie patience que suppose leur prestigieuse fragilité. On a beau jeu, sans doute, de traiter de haut et de laisser aux badauds cette forme de l'admiration ; en fait, aucun art ne saurait y renoncer. La poésie, la musique, la peinture, et, plus encore, la sculpture et la gravure, ne laissent indifférents un si grand nombre de personnes que parce que la virtuosité de l'artiste s'y efface davantage, s'incorpore à l'œuvre même et n'est discernée que par les confrères ou les connaisseurs. Mais, en vérité, ceux-ci, s'ils prétendaient faire abstraction du talent et du « savoir-faire » dans une tragédie de Racine, dans une toile de Raphaël, dans une symphonie de Mendelssohn, se priveraient gratuitement d'une source de joies très vives ; et ces joies sont loin d'être médiocres. Car analyser une œuvre avec compétence, en deviner la facture intime, c'est s'associer, dans une certaine mesure, au travail créateur de l'artiste ; c'est imiter, dans la mesure du possible, l'activité la plus libre qu'il soit possible de réaliser et dépenser soi-même, avec moins d'effort, l'énergie que l'expérience pratique n'a point accaparée.

§ 29. — Un dernier progrès est possible enfin, auquel conduit le précédent. L'intelligence de l'œuvre ouvre la voie à une plus large expansion de la sympathie ; après avoir compris l'une, nous nous pénétrons du sentiment qui l'a inspirée, notre sympathie embrasse l'âme même du créateur. Comment se découvrent, entre l'artiste et le public, certaines affinités mystérieuses ? Ne faut-il pas voir encore, dans ce cou-

Digitized by Google

rant de réciproque sympathie, une forme de l'imitation ? Un poète philosophe a dit :

« Nos poèmes parfois nous reviennent bénis,
» Chauds d'un accueil lointain d'âmes hospitalières.
» ... Car si l'humanité tolère encor nos chants,
» C'est que notre élégie est son propre poème,
» Et que seuls nous savons, sur des rythmes touchants,
» En lui parlant de nous, lui parler d'elle-même » (1).

S'il est peu de joies plus pénétrantes que celle de communier avec l'âme d'un grand artiste, c'est bien qu'il nous aide à développer, mieux que nous ne ferions nous-mêmes, le langage intérieur de nos émotions. L'artiste imite par sympathie les sentiments d'un public déterminé, et, par un juste retour, celui-là rencontre la plus large admiration qui a su s'adapter aux sentiments les plus profonds, les plus essentiels à la nature humaine, et les traduire clairement. Aussi la sincérité dans l'inspiration est-elle le plus haut critérium sur lequel puisse se régler le sentiment esthétique. Est-il besoin d'ajouter que ce critérium varie avec les esprits mêmes ? Des poètes, des romanciers, des peintres ont exprimé avec sincérité des sentiments médiocres ; ils ont pour clientèle assurée les esprits simples et à courte vue. Et, après tout, il est heureux que chaque public trouve, en dehors des industriels littéraires qui l'exploitent à bon escient, les artistes de bonne foi qu'il mérite. D'autres ont été agités de rêves gigantesques, de curiosités inépuisables, de passions surhumaines ; et presque toujours la forme, austère ou maladroite, est demeurée chez eux en-deçà de l'inspiration. Ceux-là aussi

(1) SULLY-PRUDHOMME, *Les Vaines Tendresses (Aux amis inconnus)*, p. 4.

Digitized by Google

rencontrent parfois le public qu'ils méritent, tous ceux qui derrière un mot, une image, une ligne d'horizon, dans un clair obscur, dans une attitude entrevoient un au-delà infini de pensées, de sentiments et d'efforts. Ces juges préfèrent à certaines œuvres achevées, qui ne révèlent rien de plus que leur propre contenu, les œuvres « suggestives » des génies inspirés, celles qui ouvrent à notre attention des perspectives si vastes que tous les trésors de libre énergie dont nous disposons ne sauraient suffire à les parcourir.

§ 30. — Cette analyse était nécessaire, parce qu'elle nous permet enfin d'expliquer la nature des conflits intérieurs en matière de goût, des doutes esthétiques. Le vulgaire ne connaît pas ces doutes. Accoutumé aux promptes décisions de la vie pratique, qui révèlent la solidité de ses habitudes morales et mentales, il juge d'emblée celles des qualités de l'œuvre d'art qui frappent et fixent immédiatement son attention : la ressemblance avec un modèle familier, l'intensité de l'émotion et de la surprise éprouvées. Sans hésiter, il affirme ou conteste la vérité d'un drame, la vigueur propre d'un geste ou d'une situation. Or ces qualités, et plus encore la virtuosité et la sincérité, peuvent fort bien n'être discernées qu'à la longue. C'est faute d'information souvent qu'un coucher de soleil d'Orient paraît outré, que les drames de Wagner peuvent sembler obscurs et trop longs ; il faut non seulement une grande délicatesse, mais beaucoup de lecture pour comprendre que Racine a fait « difficilement des vers faciles », que les Provinciales ont été écrites dix à douze fois, que certaines symphonies de Beethoven, d'une facture si ferme et si lumineuse, ont germé avec effort et ont subi de savantes

Digitized by Google

retouches. L'intention, d'autre part, la signification totale et suggestive d'une œuvre complexe, peut n'apparaître que dans la fréquentation patiente des maîtres. Qui peut se vanter de pénétrer d'emblée tout le génie d'Eschyle, de Rembrandt, de Shakespeare, de Wagner? On ne saurait donc s'étonner qu'en présence d'œuvres originales et de tentatives nouvelles, tandis que le vulgaire se moque ou se fâche, les délicats eux-mêmes soient troublés dans leurs habitudes, qu'ils suspectent une virtuosité superficielle, là où ils reconnaîtront plus tard une sincérité profonde et originale. Ce doute est d'autant plus naturel que l'art est, par définition, liberté, invention, et que nos goûts ont beau s'élargir avec notre expérience, notre adaptation aux essais imprévus des chercheurs peut toujours se trouver en défaut. La sympathie peut tarder à circuler entre la façon de sentir très individuelle de l'artiste et la nôtre. N'entendons-nous pas dire tous les jours qu'il faut « s'habituer » à une forme nouvelle d'art pour la goûter? Certaines antipathies d'art restent même irréductibles et les conversions du goût ne sont guère plus aisées à déterminer que les conversions morales ou religieuses. En revanche, elles suscitent, quand elles se produisent, des enthousiasmes passionnés, de véritables croyances, souvent exclusives, mais parfois aussi largement libérales; car les chercheurs sincères de beauté peuvent rencontrer plus d'une fois leur chemin de Damas et admettre plus d'un Dieu nouveau dans la piété d'un culte aussi fervent que tolérant.

§ 31. — Si longue qu'elle soit, cette analyse peut sembler incomplète, car elle ne s'applique qu'à l'œuvre d'art et laisse de côté le jugement porté sur la beauté naturelle. Mais serait-il paradoxal de soutenir

Digitized by Google

que ce dernier procède du premier et que nous devons à l'art la révélation de la nature? Une belle contrée, pour le paysan, est la terre fertile et bien cultivée ; un beau temps c'est aussi du « bon temps », c'est la neige après les semailles, la pluie au printemps, le plein soleil à la moisson ; le « beau temps » du marin est, qu'il pleuve ou qu'il vente, celui qui permet d'aller en mer et de pêcher ; si la côte est bordée de rochers sauvages, il déclare qu'elle n'est « point jolie », car elle est d'abord périlleuse. Il est difficile de voir dans l'attachement du terrien à la glèbe et du marin à la mer autre chose que le sentiment profond d'une habitude générale qui commande toutes les habitudes particulières et toutes les adaptations essentielles à la vie pratique. Au contraire, l'« admiration de la nature » ne devient un sentiment profond que dans les sociétés cultivées ; et encore celles-ci attendent-elles, pour éprouver avec sincérité ce sentiment, le signal donné par ceux que Ruskin appelle « les révélateurs de la beauté naturelle » (1). Ceux-là sont bien des maîtres, au sens propre du mot, chefs d'école et éducateurs du goût; c'est en réalisant de premier jet la beauté qu'ils en ouvrent l'intelligence à autrui. Les noms d'Eschyle, de Dante, de Rousseau, dans la littérature; de Giotto, de Rembrandt, de Corot, en peinture ; de Palestrina, de Bach, de Wagner en musique, et bien d'autres encore, pourraient servir de titres aux chapitres d'un livre qui reste à écrire sur l'éducation du sens de la nature par les inventions du génie. Ainsi notre affirmation de la beauté naturelle n'est pas une adaptation spontanée de notre attention, mais d'abord une imitation analogue à la plupart de nos affirmations morales et scientifiques. C'est la poésie, et

(1) *Modern Painters*, 5e éd., Londres, 2 vol. in-12, 1894, t. II, p. 242.

Digitized by Google

peut-être aussi la danse, qui ont ouvert nos yeux sur la beauté de la forme humaine et créé un préjugé tenace en faveur de la supériorité esthétique de la femme. C'est le peintre qui analyse et dégage pour nous la beauté des lignes et des couleurs que notre regard utilitaire ne saurait discerner dans le paysage. Ne nous arrive-t-il pas, pour exprimer le charme d'une matinée vaporeuse de mai, de dire : « C'est beau comme un Corot ? » Ne disons-nous pas d'une femme qu'elle a des épaules « sculpturales » ou un « profil de camée » ? Ne parlons-nous pas de « drames » domestiques, de « romans vécus », de batailles « épiques » ? tant nous sommes habitués à interpréter le réel avec les formules esthétiques que l'art propose à notre attention !

§ 32. — Est-ce à dire, d'ailleurs, que chacun de nous apprenne personnellement des œuvres de l'art à ouvrir les yeux sur les choses ? Il n'en est rien. Mais on peut dire que, en vertu du caractère social de l'art, l'idée de la beauté naturelle est devenue l'une des plus essentielles aux rapports sociaux, l'une des sources les plus riches d'émotions collectives. C'est cette influence ambiante que nous subissons et que nous grossissons à notre tour par l'expansion sympathique de nos propres émotions. On peut dire, à ce titre, que le sens de la beauté naturelle, aussi bien que le sens moral et le souci du vrai, naît et se développe par une éducation sociale de l'attention. Mais l'origine première de cette adaptation désintéressée aux facteurs les moins utiles de l'expérience est dans l'imagination et dans la sensibilité des initiateurs qui nous ont révélé une seconde nature, plus pénétrée que la première de pensée, de sentiment et de vie. Après eux, grâce à eux, nous apercevons dans le réel plus qu'il n'offrait à nos besoins et à notre activité :

Digitized by Google

un tableau, une architecture, une symphonie. Si l'on a pu dire avec raison qu' « un paysage est un état d'âme », c'est précisément que notre vision du réel est, pour une bonne part, une imitation de nous-mêmes, — non pas du moi égoïste qui se replie dans une attitude défensive, mais du moi qui s'épanouit quand il trouve à la fois hors de lui le stimulant de sentiments collectifs puissants et l'objet d'une dépense désintéressée de l'énergie d'excès.

§ 33. — Ce double caractère, collectif et désintéressé, du jugement esthétique fournit, croyons-nous, la solution psychologique de l'apparente contradiction que Kant y a le premier aperçu. Le jugement esthétique semble à la fois universel et singulier. Un homme de goût ne peut concevoir qu'une chose soit belle pour lui seul, et, d'autre part, il ne saurait prétendre démontrer la justesse de ses appréciations ; il désespère de gagner à sa foi l'adhésion d'autrui. C'est même pour les délicats un intime tourment que de sentir le choc de leur enthousiasme contre une froideur ou une aversion irréductibles. Cette antinomie est psychologiquement réelle et s'explique, selon nous, par la double origine du jugement esthétique. D'une part, ce jugement procède d'une éducation collective du goût, d'émotions ressenties par d'autres avant nous, et que la sympathie rend infiniment plus fortes et plus douces ; d'autre part, ces émotions répondent aux excitations les moins utiles, à celles qui n'exigent pas que tout homme s'y adapte d'une façon uniforme et commune à toute la race. Au contraire des affirmations scientifiques et morales, dont le caractère propre est de tendre à l'unité nécessaire de l'habitude, l'affirmation esthétique comporte une variété infinie, à laquelle, par définition même, aucune contrainte

Digitized by Google

utilitaire ne nous oblige à renoncer. Nos propres goûts sont souvent contradictoires entre eux ; comment seraient-ils d'accord avec ceux d'autrui ? L'individualité du jugement esthétique est une revanche de la liberté contre l'uniformité des habitudes utiles. Et cependant, nous ne pouvons oublier tout à fait l'origine imitative de ce jugement. Notre sens social tend à imposer à autrui, même en matière d'art, les arrêts de notre sens individuel ; et ce désaccord de la libre attention et de l'habitude imitatrice explique également la résistance opposée par autrui, en matière d'art, aux efforts de notre dialectique impatiente de convaincre.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XI

FACTEURS EXTRA-LOGIQUES DE LA CROYANCE

§ 1. — Il est peu de questions plus controversées que celle de l'influence de la volonté et du sentiment sur le jugement ; il n'en est guère aussi qui aient été aussi mal posées. La psychologie traditionnelle se trouvait, sur ce point, engagée dans une véritable impasse. Quand on a une fois divisé l' « âme » en « facultés », il est malaisé de rétablir dans ce tout une unité organique. Soit qu'avec Descartes, Malebranche et Spinoza, héritiers, à cet égard, de la scolastique, on considère la vérité comme une réalité achevée, existant en dehors de l'intellect qui la découvre par son effort propre et la contemple : *veritas contemplatio veri*, soit qu'avec Kant on voie dans cette vérité un produit de l'activité de l'entendement lui-même, appliquant à la matière de l'expérience des catégories à priori ; qu'on suppose, en un mot, les lois rationnelles dans l'objet ou dans l'esprit, ou dans l'un et l'autre à la fois, on n'en explique pas moins la connaissance par l'intervention d'un principe absolu : idées éternelles, Dieu, catégories, raison. Or si ces théories sont d'un haut intérêt philosophique, en ce sens qu'elles décrivent le type et

Digitized by Google

déterminent les conditions du savoir le plus parfait, il faut reconnaître qu'elles n'expliquent pas la genèse de ce savoir, et, notamment, ne peuvent rendre compte du caractère affectif et volitif de la croyance. Sans doute plus d'un psychologue (1) a décrit avec finesse ou profondeur l' « influence » de la sensibilité ou de la volonté sur le jugement; mais ce terme même d' « influence », d'allure moyenâgeuse, institue derrière les faits décrits une véritable entité, c'est-à-dire tout le contraire d'une explication scientifique. Aussi bien, si la plus haute connaissance est un acte pur d'une faculté qui se suffit à elle-même, comment rendre compte des cas où il semble bien que nous croyons ce que nous désirons et même ce que nous voulons? Et n'est-il pas naturel que les sceptiques ou les fidéistes aient tiré de ces cas, où la raison s'incline devant les raisons du « cœur » et du vouloir, des arguments redoutables contre la raison elle-même?

I. CROYANCE ET SENTIMENT

§ 2. — Peut-être la théorie que nous proposons permettra-t-elle de lever une partie de la difficulté. Nous avons, en effet, dans les pages qui précèdent, considéré la connaissance comme un processus, non plus logique, mais dynamique, non comme la contemplation ou comme la production d'une vérité pure de toute attache sensible ou pratique, mais comme une adaptation de tout l'organisme physico-mental à une donnée externe dont la pression nous stimule à

(1) Notamment J. Mill, dans *Analysis of human Mind*. — J. Sully, dans *Sensation and Intuition*, Londres, 1874. — A. Bain, dans *Emotions et volonté*, chap. xii.

Digitized by Google

l'action. Toute adaptation suppose donc un double processus de passion et de réaction; savoir, dès la plus humble forme de la connaissance, c'est sentir pour agir.

§ 3. — Mais il importe de préciser cette formule très générale. A cet effet, nous pouvons tirer parti de la distinction établie plus haut entre les jugements stéréotypés et les jugements vécus. Les premiers rééditent des adaptations antérieures et ne coûtent aucun effort à notre activité. Ces accommodations sont devenues des habitudes de l'attention qui ne nous servent qu'en nous emprisonnant, et notre volonté n'a que faire d'intervenir dans la plupart des réactions ou affirmations utilitaires qui constituent le fond même de notre vie pratique, sociale et même spéculative; l'habitude suffit à assurer le retour des modes d'attention déterminés par une sélection répétée et progressive.

De son côté, la sensibilité semble médiocrement intéressée à ces adaptations usuelles. Je n'éprouve pas de plaisir particulier à me tenir en équilibre; aussi n'ai-je nullement besoin d'éprouver un sentiment spécial de sécurité pour réaliser et maintenir cet équilibre; les muscles de mes jambes, de mon torse et de ma tête adoptent spontanément l'attitude apprise grâce aux tâtonnements du premier âge. Mais si je glisse, ou si le plancher se déplace brusquement sous mes pas, j'éprouve un sentiment subit et très vif d'angoisse et de doute qui m'oblige à tenter de nouvelles adaptations; de là la maladresse des terriens sur un bateau qui roule et qui tangue. De même, je n'éprouve aucun plaisir à affirmer que le tout est plus grand que la partie, ou que le spectre solaire comprend sept couleurs; l'assurance de mon affirmation ne

Digitized by Google

suppose aucun sentiment agréable de sécurité. Dans ces cas, auxquels se ramènent l'immense majorité de nos affirmations, la valeur émotive de nos croyances semble très faible ou nulle. Nos croyances font alors partie de cette armature rigide par laquelle je demeure en contact utile avec l'expérience.

§ 4. — Faite d'habitudes, cette armature joue son rôle dans une inconscience quasi-complète, comme une locomotive suit docilement les courbes et les déviations de la voie ferrée. Mais que la contradiction se produise, si elle se présente avec les apparences du sérieux et de la conviction, si elle apporte surtout avec elle un commencement de preuve, elle nous cause une peine étrange, un véritable sentiment de déséquilibre mental et suscite en nous l'irrésistible besoin de nous assurer si le contradicteur mérite les honneurs de la discussion. Cette angoisse, nous l'avons déjà décrite; elle est celle du doute même, caractérisé par la division de l'attention entre une habitude et un percept auquel cette habitude ne s'adapte plus. Si donc le plaisir de l'adaptation réussie n'est pas, dans les cas de jugements stéréotypés, un indice subjectif de vérité, en revanche, une gène très caractéristique, encore qu'elle puisse être sourde, est le signe émotif certain d'une disconvenance de l'habitude et du percept. En un mot, nous retrouvons ici cette loi très générale que l'habitude émousse le plaisir de l'exercice, mais que l'habitude contrariée éveille une peine d'autant plus vive qu'elle est elle-même plus invétérée et plus inconsciente.

Insistons sur la nature de cette peine, encore qu'il soit plus aisé de la discerner que de la décrire. Si je trouve dans un journal du soir le démenti d'une nouvelle, pour moi sans intérêt, que j'ai lue dans un

Digitized by Google

journal du matin, je n'éprouve, à vrai dire, aucune contrariété. Il m'est indifférent, par exemple, si je ne connais ni l'un ni l'autre, d'apprendre que c'est X et non pas Y qui s'est noyé dans la Seine. Les images, en ce cas, s'équivalent et se succèdent sans heurt dans la conscience, comme des passants inconnus que je croise dans la rue avec des visages, des vêtements également banals. C'est que la nouvelle indifférente du matin n'a provoqué de ma part aucune réaction attentive; elle a seulement bénéficié de l'attention générale assez flottante que j'accorde à la lecture quotidienne de mon journal, mais elle n'a déterminé de ma part ni la réédition spéciale d'une adaptation antérieure, ni l'adaptation d'une attitude nouvelle d'imitation ou d'attente. Nombre de représentations effleurent ainsi la surface de la conscience sans modifier, ni même utiliser en rien les habitudes acquises, de même qu'une pierre jetée dans un fleuve produit, en un point donné, des ondulations superficielles qui ne modifient ni le sens ni la vitesse générale du courant.

Dans quelles conditions, au contraire, la contradiction produit-elle en nous une protestation violente de tout notre être? C'est quand elle sollicite le déplacement soudain d'une attention prédisposée par des habitudes solides à certaines réactions déterminées. Or la solidité de cette habitude peut provenir de l'ancienneté même ou de la multiplicité de leurs applications. Si, par exemple, l'affirmation de l'identité est la plus fondamentale de nos croyances, et si le défi au principe de contradiction nous paraît le plus nsupportable des paradoxes, c'est que la recherche de l'unité a été, dès l'origine, en vertu de la loi unifiante de l'attention, la condition la plus constante de notre activité dans ses manifestations les plus

Digitized by Google

variées, aussi bien techniques que morales, scientifiques et religieuses. Dans ces conditions, la contradiction logique ne contrarie pas seulement nos traditions intellectuelles, mais nos habitudes morales les plus chères et jusqu'à nos habitudes motrices. Comment marcher, en effet, dans un monde où les lignes droites ne seraient pas contenues tout entières dans les plans ? D'autres contradictions, qui parfois laissent les uns indifférents, peuvent, au contraire, mettre en jeu chez les autres la continuité de leur vie tout entière. Les profanes ont peine à croire aujourd'hui que l'addition au *credo* du mot *filioque* ait ensanglanté Byzance et suscité, entre les théologiens, d'Orient et d'Occident, deux siècles de querelles et dix siècles d'un schisme qui dure encore ; ils ne s'expliquent pas qu'un esprit de l'envergure d'Arnaud ait épuisé les efforts de la dialectique la plus passionnée à soutenir que les « cinq propositions » ne sont pas dans Jansénius. C'est que, pour Arnaud, comme pour Pascal, au-delà des cinq propositions, au-delà de leur « sens propre », — c'est-à-dire de façons individuelles de penser dont il n'est donné à personne de faire pleine abnégation, — il y avait, sans qu'ils s'en rendissent compte peut-être, l'honneur d'une maison et d'un parti qui leur étaient chers, l'intérêt même de la foi qu'ils croyaient défendre et mille autres attaches invisibles, habitudes intimes du cœur et de l'esprit, qui tracent à chacun le cadre rigoureux de son activité pratique et mentale. Toute l'armature d'habitudes à laquelle nous devons l'unité et la sécurité de notre vie se trouve ainsi engagée dans certains débats, en apparence très limités, et l'énergie de la défense se mesure à la multiplicité des habitudes que déroute la contradiction.

§5. — Ce que nous avons dit plus haut de la résolution du doute nous permet maintenant d'entrevoir le rôle

Digitized by Google

du sentiment dans la genèse de la croyance. Il serait absurde de prétendre que nous croyons ce qui nous plaît, si l'on entend par sentiment une qualité émotive qui s'ajouterait à telle ou telle représentation isolée, comme un rayon lumineux projeté par un réflecteur mobile colore diversement les objets. Sans doute un grand nombre de sentiments légers et fugitifs, variables avec l'heure, les dispositions, l'état de santé ou l'âge, peuvent prêter aux objets un attrait passager qui trouble un instant notre adaptation ; car nous ne sommes pas à tout moment figés dans la même attitude rigide. Cependant ces lueurs vacillantes et isolées ne sauraient fixer définitivement l'attention, car une affirmation véritable implique la mise en jeu d'habitudes incorporées à notre organisme physique et mental tout entier. Mais il est d'autres sentiments plus profonds, d'autant plus secrets parfois qu'ils nous sont plus intérieurs, qui peuvent imposer à nos adaptations nouvelles une empreinte indélébile. Il faut seulement se garder de voir, dans cette « influence », l'intervention d'une sorte d'agent indépendant qui ajouterait à notre insu des poids dans l'un des plateaux de la balance. Le sentiment n'est, en ce cas, que le coefficient émotif de nos propres habitudes, soudainement mis en relief et arraché de l'inconscience par la contradiction. Si j'apprends, par exemple, qu'un ami en qui j'ai pleine confiance est soupçonné d'un crime odieux, je proteste de toutes mes forces contre une imputation que je ne puis admettre ; mais il serait d'une psychologie à courte vue de dire que je nie sa culpabilité *parce* qu'il m'est pénible d'y croire ; la révolte douloureuse de tout mon être exprime simplement la multiplicité organique des habitudes qui refusent de s'adapter au cas proposé.

En d'autres termes, nous retrouvons ici ce que nous

Digitized by Google

avons dit plus haut du plaisir et de la douleur, à savoir qu'ils ne sont pas la condition, mais le signe conscient de la réussite ou de l'échec de l'adaptation.

§ 6. — Cette complicité d'habitudes multiples, condition du rejet vigoureux de certaines affirmations, est celle aussi de la cristallisation soudaine dans la conscience des croyances nouvelles. C'est ainsi que les natures passionnées prennent, en matière de croyance, rapidement l'avance sur les routinières. Mais qu'est-ce donc qui fait la force de la passion, sinon, comme l'a montré avec profondeur une philosophie récente (1), la pénétration intime grâce à laquelle cette passion colore de sa nuance propre une foule d'états psychiques, notamment, ajouterons-nous, de réactions habituelles ? L'exemple le plus frappant de cette contagion passionnelle des états de conscience est sans doute la conversion religieuse. Celle-ci ne serait qu'un banal échantillon de la croyance intégrale, si elle n'était qu'une adhésion intellectuelle à une formule, si elle n'imprégnait pas, du même coup, toute la conscience dans ses modes les plus habituels de sentir et d'agir. Si certaines consciences désemparées s'attachent à une église établie avec une sorte d'emportement qui déconcerte les esprits réfléchis, c'est que, par la précision de leurs dogmes, des pratiques qu'elles imposent, des liens sociaux qu'elles établissent, des espérances qu'elles font concevoir, ces églises offrent aux modes les plus multiples de l'attention un objet à la fois cohérent et varié, par rapport auquel toutes les attitudes les plus essentielles à la vie pratique, spéculative et sociale de l'homme s'organisent en un système homogène. La foi religieuse peut d'ailleurs, à l'origine,

(1) Bergson, *Données immédiates de la Conscience*, p. 23 et suiv.

Digitized by Google

satisfaire plus particulièrement l'une ou l'autre des tendances morales, spéculatives, sociales, esthétiques même, du croyant, et cette variété dans la genèse du sentiment religieux explique sans doute l'embarras des psychologues et des sociologues à s'entendre sur la définition de cet état d'âme. Mais, quelles que soient les voies suivies, l'effet commun de ce sentiment, comme de l'amour, est de teindre d'une même nuance tous nos sentiments et d'unifier toutes nos adaptations en habitudes simples et prédominantes.

On s'explique ainsi que la conversion religieuse se présente parfois avec un caractère de soudaineté irrésistible. Il arrive que le converti se sente illuminé d'une clarté subite. La violence d'une émotion imprévue peut cristalliser en un instant une attitude définitive d'adhésion à des conceptions qui, la veille, semblaient absurdes ou incohérentes. A certaines heures de crise, les sentiments profonds de notre nature, l'amour, la crainte de la mort, l'horreur de la solitude morale, suffisent à précipiter vers une solution libératrice toute l'ardeur désespérée du besoin de savoir, d'aimer et d'agir, et l'ardeur même de cette réaction, excluant du champ de l'attention toutes les solutions adverses et les objections possibles, vivifie et illumine telle affirmation qui semblait naguère factice et téméraire. « Toutes les heures de notre vie, écrit pro-
» fondément Emerson, n'ont ni la même autorité ni les
» mêmes conséquences. Notre foi naît en un moment...
» mais il y a, dans ce court moment, une profondeur
» qui nous contraint à lui attribuer plus de réalité
» qu'à toute autre expérience » (1). En de tels moments, c'est la vie tout entière, à sa surface et dans ses profondeurs, qui s'organise sur un type nouveau.

(1) Cité par W. James, ouvr. cité, II, p. 307.

Digitized by Google

Psychologiquement, la conversion est vraiment une « renaissance ». C'est ainsi que l'apôtre Paul a eu son « chemin de Damas », que Pascal a versé des « pleurs de joie » dans la nuit mystique qui soudain lui apporta « certitude, sentiment, joie, paix ». Et l'on comprend que ces transformations profondes aient paru aux croyants assez mystérieuses pour qu'ils les aient attribuées à l'action d'une grâce surnaturelle.

§ 7. — Mais si certaines âmes vont à la foi religieuse par passion, d'autres y aboutissent par des chemins plus lents et moins heurtés, et les deux formes de la conversion, à vrai dire, diffèrent plus en apparence qu'en réalité. L'habitude, en effet, réalise à la longue ce que la passion crée en un instant de crise. Nul n'a décrit avec plus de force que M. Renouvier le « vertige mental » auquel succombent les esprits longtemps préoccupés d'une idée. « Toute re-
» présentation prolongée ou répétée devient une ten-
» tation ; donc celui-là même qui réfléchit est natu-
» rellement conduit de la pratique à la théorie, dans
» chaque ordre de conceptions. L'imagination prend
» peu à peu les formes appropriées aux objets dont
» on la frappe, et la pensée s'exerce à découvrir des
» motifs de faire ce qu'on fait, d'assurer ce qu'on
» assure et de s'en persuader. Il suffit de mentir un
» peu d'abord; on est de bonne foi plus tard. Qui
» veut croire croira » (1). « Faites comme si vous
» croyiez, pliez la machine », disait déjà Pascal.

(1) Renouvier. *Psychologie rationnelle*, 2e éd. Paris, 1875, t. II, p. 25. — Cf. ibid. p. 11. — Ces pages étaient entièrement écrites quand a paru le beau livre de M. W. James : *The Varieties of Religious Experience*, Londres et New-York, 1902, 5e éd., 1903, où l'on trouve sur la conversion deux chapitres particulièrement intéressants et documentés (chap. IX et X). L'auteur distingue également

Digitized by Google

Au reste, les croyances d'origine passionnelle subissent à leur tour la loi de l'habitude. La joie, qui peut être si profonde, de s'être réconcilié avec soi-même, c'est-à-dire d'avoir rétabli l'unité dans sa pensée et dans son activité, finit par devenir inconsciente comme toutes les satisfactions coutumières, comme la santé, comme la jouissance des affections paisibles.

§ 8. — On s'explique, d'autre part, que certains ordres d'affirmations semblent exclure toute intervention du sentiment, et, par suite, toute crise passionnelle. On peut être passionné pour les mathématiques, c'est-à-dire faire de la recherche de l'unité dans la quantité et dans la figure l'objet le plus habituel de son attention : mais la passion n'improvise pas la solution des problèmes mathématiques. La raison est que, si ardente qu'elle soit, la passion du géomètre n'affecte pas, comme les passions morales, sociales ou religieuses, la masse profonde des habitudes motrices ou intellectuelles les plus indispensables à sa vie physique et mentale. Le mathématicien peut être indifféremment bon ou mauvais citoyen, père de famille tendre ou bourru, habile ou maladroit de ses mains. Aussi avons-nous vu que l'hypothèse, c'est-à-dire le doute, n'est, en mathématiques, qu'un procédé méthodique, qui n'intéresse pas le système général de nos croyances pratiques ni même scientifiques. De même, l'hypothèse de la gravitation universelle reste dans l'esprit du savant une affirmation provisoire

deux types de conversion : graduelle et soudaine. L'un et l'autre cas s'expliquent, d'après l'auteur, par l'intervention d'une activité mentale subconsciente (*subliminal*), capable, comme dans les autres cas d'automatisme, de faire brusquement invasion dans la vie psychique normale (5e éd., pp. 206 et 236.)

Digitized by Google

toujours révocable ; car il n'importe de l'affirmer que dans la mesure où elle unifie l'ensemble des connaissances cosmologiques, tandis qu'elle n'affecte pas le système des croyances pratiques, morales, sociales ou même métaphysiques du savant. Le doute scientifique n'est pas de ceux dont on souffre et dont on meurt. Il est, au contraire, des actions qui, selon la forte expression de Descartes, « ne souffrent aucun délai », c'est-à-dire qu'elles exigent un choix irrévocable et nous dispensent « de tous les repentirs » et les remords qui ont coutume d'agiter les con- » sciences des esprits faibles et chancelants » (1). On n'ajourne pas indéfiniment les affirmations auxquelles la vie même est suspendue : et si, en définitive, la passion et l'habitude tranchent bon nombre des conflits que nous sommes tenus de résoudre, c'est que l'une et l'autre poussent des racines, d'ailleurs inégalement profondes, dans toutes les régions de notre organisme mental, et qu'elles s'assurent la complicité agissante d'une foule de souvenirs obscurs et de sourdes tendances qui émergent du passé, comme les plus durables et les plus personnelles de nos adaptations.

II. CROYANCE ET VOLONTÉ

§ 9. — Parfois cependant, à défaut du sentiment, n'est-ce pas la volonté même qui résout les conflits intimes de la conscience ? Si certaines croyances portent la marque incontestable de la passion, n'est-il pas, au contraire, des affirmations longuement réfléchies où le psychologue retrouve tous les caractères de la dé-

(1) *Discours de la Méthode*, IIIe partie.

Digitized by Google

libération qui précède et justifie l'acte libre? Cette analogie de la croyance réfléchie et de l'action volontaire a frappé plus d'un psychologue (1). Et pourtant le bon sens proteste énergiquement contre une assimilation qui aboutirait logiquement à cette conclusion qu'on peut croire ce qu'on veut ; il distingue clairement des objets de la croyance, dont l'existence est indépendante des dispositions de l'esprit, les objets de l'action, qui ne se réalisent qu'en vertu de ces dispositions même. Je *veux* mettre une lettre à la poste, et je *crois* qu'elle arrivera demain matin à destination. Quoi de plus différent ?

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, si l'exemple invoqué donne raison au sens commun, c'est parce qu'il oppose à un acte de la volonté une croyance devenue habituelle et dont l'origine volontaire a disparu dans l'inconscient. C'est par habitude que je crois que ma lettre arrivera à destination dans le délai ordinaire, et il est clair que cette habitude ancienne diffère profondément de la résolution actuelle que je prends de jeter une lettre à la poste, en vertu même de cette habitude. Il n'en est pas moins vrai que nos croyances, si l'on cherche à les saisir dans leur genèse, apparaissent, aussi bien que nos habitudes actives, comme l'objet d'une véritable adhésion, que quelques-unes mêmes ont été « délibérées », pesées, choisies comme nos actes libres.

Une différence demeure, il est vrai : une croyance peut demeurer tout intérieure, et un acte libre se traduit, le plus souvent, au moyen de l'effort musculaire, par un effet extérieur ; mais ce con-

(1) Notamment Renouvier, ouv. cité, II, p. 140 et suiv. — V. Egger, *Le principe psychol. de la certit. scient.*, dans : *Annales de la Fac. des lettres de Bordeaux*, 1879, I, p. 117-125.

Digitized by Google

traste, si important soit-il au point de vue pratique, n'est pas absolu, puisque, — nous aurons à le montrer, — nous croyons le plus souvent pour agir, et que parfois, en revanche, nous voulons sans pouvoir agir. En tous cas, cette différence est purement physiologique et n'intéresse qu'indirectement le psychologue. Supprimons, en effet, de l'acte volontaire l'exécution opérée par les muscles, laquelle dépend de conditions purement nerveuses, il ne reste qu'une attitude de l'esprit à l'égard de ses propres représentations, et cette attitude ne diffère pas, selon nous, de celle qui constitue, non pas les jugements d'habitude, mais les affirmations nouvelles, les croyances réfléchies.

§ 10. — Cette identité profonde de l'acte libre et de la croyance devait échapper, on se l'explique, à la plupart des représentants de la psychologie traditionnelle. Celle-ci, en isolant la volonté de l'entendement, est amenée à discerner des « moments » successifs dans l'acte indivisible de la volition. C'est ainsi qu'elle distingue avant l'*exécution*, — qui est bien distincte, en effet, mais, à vrai dire, n'est plus d'ordre psychique, — une *conception de l'acte*, une *délibération*, une *résolution*, et c'est dans la résolution qu'on fait intervenir soudain l'acte du vouloir : sorte de *fiat* souverain d'une puissance sans contrôle, qui accepte ou rejette en dernier ressort les raisons de la raison et donne le branle à l'organisme. Sans doute il est possible, une fois l'acte accompli, de découper rétrospectivement un processus qui se présente au souvenir comme une série continue ; on peut, de même, en ce qui concerne la croyance, rappeler comment, après une série de débats intérieurs, est intervenue soudain la paix reposante de l'affirmation. Mais si nous tentons, par un effort plus vigou-

Digitized by Google

reux d'analyse, de revivre, autant qu'il est possible, la genèse progressive d'une croyance qui a coûté un effort à notre réflexion, nous sentons clairement l'inexactitude, et aussi l'inutilité, de ces divisions.

§ 11. — Analysons, en effet, un de ces cas où la croyance semble décrétée par une sorte de coup d'Etat de la volonté. Evidemment, il s'agit des cas où l'affirmation intervient après une période de doute, c'est-à-dire de *division de l'attention*. Mais, en employant cette expression commode, nous devons nous garder de la prendre à la lettre, c'est-à-dire de considérer l'attention comme une sorte de miroir concave divisible, extérieur aux faits de conscience, sur lesquels il aurait le pouvoir de projeter un ou plusieurs faisceaux de rayons convergents pour éclairer le choix de la volonté libre. Nous risquerions ainsi de donner de la croyance une explication mécaniste et de la définir comme un équilibre stable obtenu, après quelques oscillations, par la victoire d'une évidence « plus forte ». L'attention a, sans doute, ce caractère constant de redoubler l'intensité de nos états de conscience. Mais en quoi consiste cette intensité dans le cas de la délibération? Un taureau furieux se précipite au galop vers moi. Que faire? Si quelques secondes sont laissées à ma réflexion, et si je ne perds pas la tête, mon acte ne sera évidemment que l'exécution d'un plan que j'aurai rapidement délibéré. Vais-je m'esquiver à droite, à gauche, grimper à cet arbre, sauter cette haie ou simplement prendre la fuite? L'attention, en ce cas, est caractérisée par la multiplicité des efforts de tout mon système musculaire, prêt à se dépenser en des sens divers, et par la multiplicité plus mouvante encore des images qui se pressent dans ma conscience. Or, cette multiplicité n'est pas division, elle est seulement

Digitized by Google

complexité ; et si nous pouvons parler d'un *partage* de l'attention, c'est que notre organisme, divisé en régions motrices bien distinctes, esquisse déjà des réactions spéciales qui, très souvent même, se traduisent par une oscillation haletante du corps, prêt à bondir dans des directions différentes. Mais, derrière cette diversité motrice, nous n'apercevons qu'une tension générale suscitée par tous les états de conscience de la peur. De ces états, les uns sont immédiatement connexes au cas présent ; ce sont des souvenirs visuels qui s'ajoutent au percept et le précisent, et des tendances motrices qui s'apprêtent à se produire en mouvements appropriés, et ce sont ces états qui dériveront vers la réaction utile : fuite, saut d'une haie, ascension d'un arbre, l'énergie diffuse soudainement empruntée aux réserves de l'organisme. Mais, très souvent aussi, comme il arrive aux personnes qui se voient en danger de mort, un grand nombre de représentations défilent hâtivement, sans lien visible, et surtout sans utilité prochaine, à l'arrière fond de la conscience. Des souvenirs oubliés surgissent, des sentiments assoupis se réveillent. Il peut arriver, même, que ce débordement diffus d'états de conscience profonds se mêle si intimement à la perception qu'elle en paralyse l'effet moteur utile et que la terreur se traduise par une immobilité stupide. Tous les sentiments violents peuvent ainsi paralyser les adaptations spéciales que le sujet aurait le plus grand intérêt à utiliser dans un cas donné.

§ 12. — Ainsi, dans ce cas de délibération très simple, nous apercevons déjà à la fois l'unité du processus conscient et la présence dans la conscience de plans d'inégale profondeur. Il en est de même dans le cas

Digitized by Google

de la délibération complexe qui précède l'éclosion des croyances les plus élevées. Là encore, l'apparente division de l'attention cache une complexité d'états qui, bien loin de s'exclure les uns les autres comme les objets aperçus dans l'étendue, se pénètrent profondément. Il est vrai que l'habitude que nous avons prise de vivre et d'agir dans un monde d'objets étendus distincts nous a enseigné des procédés de recherche que nous risquons de confondre avec l'attention elle-même. C'est ainsi que la méthode prescrit de « diviser les difficultés », de sérier les questions ; c'est ainsi encore qu'un juge d'instruction classera en divers chapitres, rangera même dans divers cartons le dossier d'une affaire, et qu'un savant appliquera les principes de Bacon sur la « division de l'expérience ». Nous-mêmes, dans la vie pratique, nous nous figurons volontiers un problème moral comme une controverse entre deux avocats. Mais qu'y a-t-il au-dessous de ce dualisme apparent ? Nous y trouvons, non pas deux actes totalement distincts d'attention, mais, à propos de deux percepts ou de deux problèmes différents, une même tension générale qui se communique à tous les états actuels de la conscience. Cette attitude générale, nous la renouvelons à l'occasion de toutes les données différentes, contradictoires même, qui sollicitent notre choix ou notre adhésion. En d'autres termes, nous retrouvons ici la loi, signalée plus haut, en vertu de laquelle les mêmes réactions motrices suffisent à assurer, en se répétant, l'adaptation de l'organisme à des excitations très différentes. Derrière chaque acte particulier d'attention, nous apercevons l'habitude même de l'attention, habitude qui s'incorpore à notre caractère et commande de loin à toutes nos manières d'agir, de penser et de sentir. Chez tout homme que le métier

Digitized by Google

même oblige à « juger », savant, magistrat, expert, critique, professeur, directeur de conscience, l'attention finit par contracter un pli professionnel d'adaptation occasionnelle. Le magistrat reste juriste et le professeur pédagogue jusque dans les détails de la vie privée ou mondaine.

§ 13. — Mais toute l'attention s'épuise-t-elle dans l'exercice de cette habitude? Il faudrait, pour le croire, n'avoir jamais ressenti les troubles profonds qui, dans certains cas, même chez le professionnel, contrarient l'exercice de l'attention habituelle. Tout homme qui s'efforce de penser loyalement doit s'épouvanter parfois de l'insuffisance des catégories habituelles qui président à ses affirmations, de l'étroitesse des formules auxquelles il aime à ramener les verdicts de sa parole. C'est alors qu'il sent le besoin d'examiner plus à fond les cas soumis à son jugement. Mais est-ce une seconde attention qui vient se substituer ou même s'ajouter à la première? En aucune façon : les procédés habituels d'investigation restent utiles, indispensables même ; aucune attention intérieure ne peut se substituer à l'effort nécessaire pour mieux voir, mieux palper, mieux se rappeler. Mais cet effort peut se grossir d'une foule d'éléments surgis de l'arrière plan de la conscience ; une émotion ardente peut teindre l'acte normal de l'attention d'une nuance nouvelle et souvent faite d'éléments très multiples; car cette émotion peut être l'écho d'une foule d'autres émotions, inégalement anciennes et inégalement intimes.

Il est sans doute malaisé de décrire ces faits, et le mieux serait peut-être de s'en remettre à l'expérience personnelle du lecteur. Sans faire appel aux expériences si intéressantes, mais souvent si mal décrites,

Digitized by Google

et si follement interprêtées, des mystiques, personne ne contestera, après réflexion, que nos états psychiques superficiels, les représentations et les habitudes qui forment le train extérieur de la vie quotidienne, n'aient d'ordinaire ce que M. W. James appelle un « appendice mental » (*Mental cue*), ou encore un « halo ». Dans un chapitre admirable (1), ce pénétrant psychologue montre que les images définies, qui sont, pour un Berkeley ou un Hume, toute la matière de la vie mentale, n'en constituent, en fait, que la moindre partie ; que chacune est plongée dans un courant indéfini qui l'enveloppe, l'entraîne, la baigne et la colore. Il serait, croyons nous, plus précis encore de dire, en reprenant la métaphore, que nos états de conscience les plus définis et les plus clairs, ceux qui servent à nous défendre vis-à-vis du monde sensible et à assurer nos rapports sociaux, flottent à la surface de la conscience, si nombreux et si serrés qu'un observateur superficiel peut aisément méconnaître la profondeur du courant subjacent. Ces épaves ont entre elles des rapports mécaniques ; elles se rencontrent, se repoussent ou parfois s'agglomèrent solidement, comme ces morceaux de liège que l'on voit sur les rivières, en aval des villes, flotter en masses cohérentes, sans que les remous causés par le passage des bateaux arrivent à les séparer ; et pourtant ces radeaux fragiles sont entraînés par la direction générale du fleuve et peu à peu d'invincibles courants arrivent à en modifier les contours.

Que sentons-nous, en effet, se passer en nous dans certains cas de délibération laborieuse, quand nous

(1) *Principles of Psychology*, (*The Stream of Thought*), t. I, chap. IX, p. 224-290.

Digitized by Google

nous apprêtons à prononcer un verdict gros de conséquences? L'attention, dira le bon sens, devient « plus forte », et la réponse n'est pas inexacte dans les cas où la nécessité de nous résoudre à bref délai provoque en nous une agitation qui se traduit par une tension musculaire périphérique plus étendue. Cette tension peut, nous l'avons vu, envahir tout l'organisme et, à ce titre, il est loisible de la dire plus forte qu'une tension limitée au crâne, au vertex ou au thorax (1). Mais il suffit, pour se rendre compte de l'insuffisance de cette explication, de remarquer que certaines délibérations à longue échéance n'impliquent qu'un minimum inappréciable d'effort musculaire. Nous pouvons nous donner des jours, des semaines, des années, pour prendre parti sur une hypothèse scientifique, sur un système métaphysique, sur une croyance religieuse ; et nous sentons obscurément qu'à vouloir violenter notre adhésion, nous n'arriverions pas à nous affranchir totalement de l'inquiétude du doute. C'est d'un travail tout intérieur que nous attendons l'apaisement et le repos. En quoi consiste ce travail? C'est dans les cas de décision rapide qu'il est encore le moins difficile de le saisir; car, au-dessous de la tension superficielle, qui est pour nous le signe et la mesure d'un intense labeur interne, nous sentons sourdre des profondeurs les moins explorées de notre conscience une multiplicité d'états, souvenirs, sentiments, tendances, qui viennent compliquer le mode d'attention que nous allions, par habitude, accorder au cas proposé. Non pas qu'il faille considérer ce grossissement comme une addition d'états de conscience ajoutés en série les uns aux autres. C'est un processus tout dynamique, une péné-

(1) Cf. BERGSON, *Données immédiates de la conscience*, p. 18 et suiv.

Digitized by Google

tration mutuelle, dans l'étroitesse du moment présent, d'un nombre d'états de conscience plus nombreux et moins définis que ceux qui suffisent d'ordinaire à nos adaptations les plus usuelles. Parfois, c'est notre vie tout entière, avec les souvenirs et les espérances qui en tracent la continuité, qui semble s'éveiller et se condenser dans une crise de conscience.

§ 14. — Aussi ce qui caractérise ces crises, ce n'est pas l'entrée subite en scène d'un motif décisif, d'une « *ratio dirimens* » qui simplifierait le débat en éclipsant les motifs adverses ; c'est, au contraire, le grossissement parallèle, et souvent très lent, de tous les éléments qui favorisent ou contrarient la décision. Le *pour* et le *contre* s'amplifient également. Le cœur et la raison plaident à la fois innocent et coupable : car nous raisonnons nos désirs, et nous colorons nos raisons des nuances de notre désir. De là vient que, dans les conflits de la « passion » et du « devoir », il est souvent malaisé de discerner les mobiles sentimentaux des motifs rationnels. Si l'âme des héros cornéliens nous paraît si peu humaine, c'est précisément qu'elle est trop simple et que la raison n'y joue pas un seul instant le personnage du cœur. Qu'on se rappelle, par exemple, la scène célèbre où Polyeucte a si tôt fait de se rassurer contre le trouble qu'il ressent à l'approche de son dernier entretien avec Pauline :

« Monde, pour moi tu n'es plus rien !
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine,
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien...

Digitized by Google

... Je la vois ; mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appât dont il était charmé ;
Et mes yeux éclairés des célestes lumières
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières ».

Les problèmes moraux, où sont mis en question nos plus chers intérêts, nous agitent à des profondeurs que le génie candide de Corneille n'a pas soupçonnées. Ils précipitent vers la solution tout le courant de la vie intérieure ; on ne saurait donc dire qu'ils partagent notre « moi », mais qu'ils suscitent dans ce moi tout entier un concours d'énergies insoupçonnées qui pourront modifier singulièrement les réactions habituelles apprises au cours de l'expérience.

Quel est, en effet, le résultat de cette complication interne ? Evidemment de neutraliser les habitudes acquises et de retarder l'adaptation. Nous signalions naguère, à propos de la frayeur, cette action paralysante des tendances diffuses multiples. L'énergie d'excès, en ce cas, se dépense sans effet utile, comme le mouvement de translation de deux projectiles qui se heurtent en ligne droite se transforme en mouvement vibratoire, c'est-à-dire en repos apparent. Un phénomène analogue se passe dans les cas de doute intense : l'afflux des pressions qui remontent, si l'on peut dire, de l'arrière-fond à la surface de la conscience, a pour effet de suspendre l'exercice normal des habitudes mentales qui suffisent aux affirmations requises par l'expérience quotidienne. A vrai dire, cette inhibition, à l'origine du moins, n'est pas un procédé volontaire, au sens classique du mot volonté ; on ne veut pas délibérément, — à moins que l'ἐποχή ne soit devenue déjà une *méthode*, c'est-à-dire une *habitude*, — s'empêcher de juger ; la suspension du jugement n'est pas une *fin*, mais un *effet*. Ce n'est pas *pour* mieux choisir que l'enfant reste en arrêt, la

Digitized by Google

main en suspens devant une collection de jouets ; c'est *parce que* trop de désirs, d'espérances, de craintes se pressent en lui, qui sollicitent concurremment le geste de son bras. Présentez-lui un seul jouet, la réaction s'opère, sûre et immédiate. De même, le doute ne devient que tardivement un procédé voulu de recherche : l'affirmation est le geste naturel de l'être pensant, mais cette affirmation n'est le plus souvent qu'un geste tout extérieur qui réédite les adaptations utilitaires du passé.

III. CROYANCE ET LIBERTÉ

§ 15. — Parfois, cependant, une poussée secrète d'énergies latentes rend le geste hésitant, faible et inefficace, et c'est en ce sens, croyons-nous, qu'il est possible d'accorder à la volonté et à la liberté un rôle dans la formation de certaines croyances. Celles-ci sont libres et volontaires dans la mesure où une attention plus intime, plus riche d'éléments empruntés au plus profond de la conscience, peut suspendre les réactions habituelles de l'attention superficielle. Nous définissons cette attention profonde comme volontaire et libre par opposition à ce que, dans l'attention superficielle, nous trouvons, de mécanique et d'impersonnel. Celle-ci, en effet, ainsi que nous avons tenté de l'établir, s'est constitué, sous l'empire de la nécessité externe, des cadres rigides : habitudes musculaires, espace à trois dimensions, concepts, principes rationnels, qui permettent à l'organisme physico-mental de répondre, par un système relativement simple de réactions, à la complexité débordante du monde extérieur, et nous avons vu que la

Digitized by Google

condition du succès de cette adaptation au non-moi est le retour des excitations favorables et la répétition des réactions utiles. Or la répétition est essentiellement un processus mécanique ; une fois la sélection opérée entre les tentatives d'adaptation, le plus grand intérêt de l'être conscient est de renouveler la même attitude en présence des mêmes excitations. Par là même, le mécanisme du monde extérieur imprime son empreinte sur toute la surface de notre vie consciente ; le mécanisme de notre armature externe, habitudes motrices, lois de la mémoire, de l'association des idées, relations logiques, est un essai d'imitation du mécanisme universel.

Que cette armature, qui satisfait à nos besoins les plus urgents, à nos préoccupations les plus usuelles, emprisonne dans ses mailles rigides la vie intérieure au point que celle-ci se dissimule et semble abdiquer toute autonomie, cela n'est pas douteux. On voit ainsi des maîtres subir les habitudes de leurs serviteurs et leur abandonner toute initiative. Mais parfois aussi le maître reprend ses droits, et ses résistances ou ses caprices jettent le désarroi dans toute la maison. Ainsi la vie intérieure se définit comme libre en tant qu'elle oppose à la nécessité des relations ordinaires établies entre le monde extérieur et la surface du moi, une expansion d'états multiples et profonds qui suspendent l'exercice normal des habitudes mentales.

§ 16. — Est-ce à dire que ce moi libre soit en état d'improviser des décisions arbitraires qui s'interposent purement et simplement au milieu des affirmations constitutives de notre savoir ? Pourrons-nous discerner, au milieu de nos croyances nécessaires, un petit nombre d'affirmations de la liberté pure ? En aucune façon. Quelle qu'en soit l'origine,

Digitized by Google

une affirmation ne se traduit au dehors, et ne devient même clairement consciente, qu'autant qu'elle se revêt de gestes, de paroles, de concepts, en un mot qu'elle subit l'empreinte mécanique de l'habitude. C'est pourquoi le déterministe, quand il cherche, après coup, à rendre compte de la genèse d'une croyance, n'a pas de peine à la réduire à un jeu nécessaire de représentations et d'habitudes mentales. Cependant, à y bien réfléchir, la solution du doute pourra être très différente, contradictoire même, selon qu'elle exprimera une attention superficielle ou une attention profonde. Tel magistrat qui condamnait par habitude de juriste assujetti à la lettre du Code, pourra, ému un jour d'une compassion sincère, « juger en équité » et acquitter un misérable. Or l'une et l'autre solutions sont également intelligibles et le magistrat ne manquera ni de raisons ni de mots pour les justifier ; mais, dans le second cas, c'est sous une sorte de pression émergée du plus profond de sa conscience que les faits et la loi auront pris, aux yeux du juge, une physionomie nouvelle ; et, en ce sens, son moi libre aura été l'initiateur lointain d'une décision qui se traduit au sein du nécessaire en empruntant les dehors d'une habitude. En matière religieuse, de même, force est bien au croyant qui réfléchit sur sa foi d'en définir l'objet et d'en discuter la valeur au moyen des concepts extraits de la perception, et c'est, comme l'a si fortement marqué Fichte, le danger propre de cette transposition d'induire le croyant à concevoir Dieu sur le modèle des substances et des causes naturelles et à lui prêter les passions dont nous avons l'expérience (1). Mais si celui qui vit d'une vie intérieure

(1) Cf. X. Léon, *La philosophie de Fichte*, Paris, 1902, p. 371 et suiv.

Digitized by Google

intense se garde, autant qu'il le peut, de l'asservissement des habitudes logiques et verbales, il sentira que, sous la poussée de sa conscience intime, les symboles et les mots, identiques dans leurs formes extérieures, cessent d'avoir pour lui la même physionomie et le même contenu. Combien l'idée de Dieu n'est-elle pas plus riche pour un Pascal ou un Wesley que pour la foi du charbonnier ou le déisme du pharmacien Homais ! Aussi bien la vie quotidienne nous offre parfois des cas frappants de ce contraste entre la routine des affirmations superficielles et la spontanéité des croyances réfléchies. Quand nous discutons avec certains esprits formalistes et étroits, il nous arrive de sentir l'inutilité presque absolue de l'argumentation ? C'est que, par les mêmes mots et les mêmes concepts, nous n'entendons plus identiquement les mêmes choses ; ou bien, si le contenu en est le même, le coefficient effectif en est différent : les uns sont décolorés ; d'autres, chatoyants et vibrants, éveillent des tendances intimes, décident de l'affirmation, et entraînent à l'action comme des arguments.

§ 17. — Qu'on ne s'imagine pas, d'ailleurs, que la liberté intérieure ne se révèle, comme un *Deus ex machina* psychologique, qu'au terme le plus élevé de l'évolution mentale, pour ajouter au système de nos adaptations utilitaires un petit nombre de croyances que la sélection et la répétition n'expliqueraient pas. Il serait trop commode de faire endosser à une liberté, par elle-même inexplicable, la paternité des croyances embarrassantes, comme certains médecins rejettent sur les « nerfs » toutes les maladies qui les déconcertent. Nous avons, il est vrai, pour la commodité de l'exposition, évité à dessein d'insister sur le

Digitized by Google

rôle de la liberté dans l'évolution mentale, et cette méthode n'était pas arbitraire, puisque nous avions surtout à décrire la formation de la croyance comme une adaptation et, par suite, à étudier la vie mentale moins dans ses profondeurs qu'à la surface où nous retrouvions, de plus en plus détaillée et solide, l'empreinte de la nécessité extérieure. Et pourtant, dès le premier terme de cette évolution, nous avons aperçu le rôle d'une réceptivité active. Nous avons dû admettre, avec les biologistes, une spontanéité, c'est-à-dire un pouvoir d'opposer aux excitations externes des réponses spécifiques avantageuses à la conservation de l'organisme. La vie, dès l'origine, n'est pas pure passivité ; elle est déjà une manière d'être propre à la cellule vivante. Nous avons vu aussi que les réactions circulaires les plus simples ne pouvaient se concevoir sur le type d'un échange purement mécanique d'actions ou de réactions, mais que les réactions utiles provoquent la mise en jeu d'une énergie d'excès favorable à la sélection d'adaptations nouvelles et, par suite, avantageuse au progrès du vivant ; nous avons utilisé ce principe de l'excès nerveux pour expliquer les réactions de plus en plus complexes dont est capable l'organisme pourvu d'un système nerveux. Plus tard, à l'aube de la vie mentale proprement dite, nous avons aperçu dans la conscience du plaisir un appel à des réactions diffuses plus vigoureuses encore, et, par suite, l'indice d'une énergie expansive, tendue vers l'action. Enfin, dans l'attention, à laquelle nous avons cru pouvoir attribuer tout le travail de sélection des images génériques et des concepts, nous avons noté un effort diffus aboutissant, par élimination, à des habitudes motrices de plus en plus précises et, plus tard, à des substituts abstraits plus simples en-

Digitized by Google

core et plus généralement utiles de ces mêmes réactions.

§ 18. — Ainsi, jusqu'à cette dernière étape de notre exploration, la vie intérieure nous est déjà apparue dans son fond comme libre et expansive, et c'est à cette énergie, et non à l'action d'un monde extérieur qui semble se répéter indéfiniment, que nous avons attribué la genèse des adaptations toujours plus riches et plus parfaites auxquelles se ramène l'affirmation scientifique, morale ou esthétique. Mais, d'autre part, il semble que l'activité mentale subisse à tout instant l'action paralysante de ses propres créations. Une fois réalisées les grandes adaptations utilitaires, l'habitude semble prendre le pas sur la plasticité. Nul n'a exprimé avec plus de force que M. Bergson cette déchéance apparente de la liberté : « Elle est prise au piège... Elle devient prisonnière des mécanismes qu'elle a montés » (1). En d'autres termes, si, par la conscience, l'homme s'est rendu le maître de la nature, il faut avouer que, par l'habitude, la nature le lui a bien rendu. C'est précisément ce que nous avons cherché à montrer, en distinguant, à côté des jugements vécus et nouveaux, les jugements stéréotypés, répétitions de formules inventées à la suite d'un effort personnel ou reçues toutes faites de l'entourage social. Nous avons vu à quel point ces derniers, consolidés par d'incessantes applications, prétendent suffire à tous les cas proposés par l'expérience. Tout homme arrive ainsi, de très bonne heure, à un moment où s'émousse la plasticité de la première jeunesse ; il cherche à vivre paresseusement sur un mai-

(1) *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1re année (1901), p. 56.

Digitized by Google

gre capital de croyances sociales ou individuelles. Quelques-uns, moins par vanité que par inertie, semblent devenus incapables de réformer d'eux-mêmes aucun de leurs jugements. et d'avouer une erreur. Mais aussi ces défaites nécessaires de la liberté sont parfois suivies d'éclatantes revanches, et le psychologue ne peut guère, à ce propos, que constater la prodigieuse et inexplicable différence de tempéraments et de caractères. C'est le privilège de certains esprits de demeurer presque indéfiniment jeunes, mobiles et souples. D'autres ne ressentent que de loin en loin, au choc de certaines expériences, les sursauts de leur moi intime. C'est dans ces crises que la vie intérieure retrouve son expansion créatrice. C'est quand le moi tout entier tressaille dans la passion, qu'il est prêt à opposer à l'expérience des réactions mieux appropriées. L'énergie d'excès arrive alors à déborder les habitudes, l'attention profonde réussit à envahir et à dérouter l'attention coutumière ; le doute naît alors, mettant aux prises une habitude avec un essai nouveau d'adaptation. Ainsi, de proche en proche, on peut conclure que la croyance est libre dans la mesure où l'éveil de notre moi le plus intime suspend le jeu habituel de nos affirmations et provoque un effort de réadaptation.

IV. LE MOI

§ 19. — Est-il possible de pousser plus loin l'analyse ? Nous bornerons-nous à concevoir le moi libre comme comme un pouvoir investi du rôle tout négatif de désorganiser les adaptations usuelles de la conscience ? Sans doute la liberté ne se laisse envelopper

Digitized by Google

et définir par aucun concept, puisque nos concepts eux-mêmes ne sont que des limitations subies par la liberté au contact de la nécessité. L'intelligence saurait-elle se faire une idée claire de la volonté dont elle est, disait avec raison Schopenhauer, à la fois le produit et l'instrument ? Aucun langage ne saurait traduire l'ineffable originalité de l'être libre.

§ 20. — Peut-être cependant donnerait-on du moi une définition approximative en le caractérisant comme un pouvoir libre de synthèse progressive. Si, en effet, nous ne pouvons, par définition, étudier la conscience pure de toute représentation des choses sensibles, nous pouvons, du moins, examiner comment elle se comporte à l'égard de ces représentations, quand elle est, vis-à-vis du monde extérieur, dans un rapport de *moindre* dépendance. Tel est le cas du rêve, de la rêverie, et, en général, de tout travail d'imagination. Certains rêves, ceux qui se ressentent le moins des préoccupations pressantes du sujet, présentent ce caractère frappant que la pensée y va du tout à la partie, et que les détails s'y organisent dans un cadre posé d'avance. Pour notre part, nous avons conservé de rêves semblables des souvenirs très nombreux et très précis (1). La rêverie, elle aussi, ne consiste pas seulement en une série d'images associées par un lien plus ou moins lâche de conti-

(1) Un exemple entre cent : Je rêve que je dois aller à New-York, alors que je n'ai jamais traversé l'Atlantique. Ce « thème général » une fois posé, les images s'y subordonnent correctement. De ces images, quelques-unes sont absolument fantaisistes ; par exemple, je rêve que le bateau passe devant une île à hautes falaises rouges ; mais ces images mêmes s'insèrent dans la série logique commandée par l'idée générale : le bateau part du Hâvre, — c'est un grand paquebot, — il va à l'ouest, — il porte des Américains, etc.

Digitized by Google

guïté ou d'analogie ; très souvent, aussi, elle est une variation très riche sur un thème posé d'avance : projet défini d'avenir, reconstruction du passé irréparable, tel qu'il aurait *pu* arriver si telle catastrophe, telle faute avait été évitée. Enfin, l'imagination poétique procède également de l'ensemble au détail. M. W. James (1) cite une déclaration bien caractéristique de Mozart sur sa manière de composer un opéra. Après quelques tâtonnements, « je puis voir le » tout d'un seul coup d'œil de mon esprit, comme » une belle peinture ou une belle créature humaine ; » et alors je n'entends pas l'œuvre dans mon imagina- » tion comme une succession, — ceci viendra plus » tard, — mais pour ainsi dire tout entière à la fois. » C'est un régal exquis ! » M. François de Curel, dans les lettres qu'il a écrites au même sujet à M. Binet, et où il fait preuve d'un rare talent d'analyse intérieure, dit également : « J'ai une vue d'ensemble de ma » pièce, dont je ne connais guère ni les moyens ni les » personnages » (2).

§ 21. — La genèse de l'hypothèse scientifique elle-même présente parfois ce caractère de soudaineté intuitive. Oken rencontre un jour, sur le sol d'une forêt du Harz, le crâne blanchi d'une biche. « Ramassé, » retourné, regardé, écrit-il ; ce fut fini ! L'idée tra- » versa mon cerveau comme un éclair : c'est une » vertébre ! ». Et nous-mêmes, si nous faisons effort pour nous abstraire des attitudes automatiques qui assurent nos relations avec le non-moi, ne sentons-nous pas, dans les cas de réflexion ardente, qu'une orientation, une tendance générale domine notre effort mental et commande le travail intérieur des

(1) Ouv. cité, t. I, p. 255.
(2) *Année psychologique* (1895), t. I, p. 158.

Digitized by Google

images, des sentiments et des efforts isolés ? Ne sentons-nous pas fortement, parfois, que la solution définitive d'un doute est proche, sans que nous la puissions indiquer, qu'une option est déjà faite au plus profond de nous en faveur d'une thèse ou d'un parti à prendre? Ne nous semble-t-il pas alors que les raisons justificatives du parti adopté, quel qu'il soit, se subordonneront, après coup, en système cohérent, à la décision une fois formulée ?

§ 22. — Une remarque semble confirmer ces observations sommaires. La liberté, avons-nous dit, ne peut assurer ses relations avec la nécessité ambiante que sous forme d'habitude ; et, sans doute, cette condition est pour elle un asservissement, une « chûte ». Mais elle est aussi le signe et le gage d'un affranchissement relatif. L'habitude économise les réactions inutiles ; elle substitue un mécanisme à l'effort de l'attention, libère l'énergie d'excès et ménage ainsi de nouvelles adaptations plus hautes et plus délicates. Or, plus une habitude est générale, plus aussi est aisée l'acquisition de nouvelles adaptations. L'homme qui a des exercices physiques une habitude générale s'assouplira plus facilement à un sport nouveau que celui qui est simplement excellent patineur ou nageur accompli. Le polyglotte qui possède, même imparfaitement, dix langues étrangères, en acquerra plus aisément dix autres qu'un Français qui sait bien l'anglais n'apprendra l'espagnol. L'habitude de vivre dans des milieux très divers rend le voyageur aussi sociable que la routine de la communauté rurale rend maint paysan gauche et malheureux à la caserne ou à l'atelier. En un mot, la généralité de nos habitudes diminue d'autant l'obsédante pression des choses sur notre liberté.

Et il n'en va pas autrement de nos habitudes men-

Digitized by Google

tales, de nos concepts. « La généralité que je crois voir » dans l'objet, écrit M. Fouillée, est simplement la » liberté individuelle que je me suis donnée à moi-» même » (1). On peut dire ainsi que la généralité la plus haute est l'instrument par excellence de la liberté dans ses rapports avec le réel et l'expression symbolique la plus parfaite de sa nature intime. Abstraire, c'est s'abstraire soi-même du monde des sens et de l'action. Si, vu du dehors, dans son application au réel, le concept semble tracer le réseau des lois nécessaires qui rendent ce réel intelligible et maniable, vu du dedans, dans sa genèse progressive, il exprime le mouvement d'expansion créatrice propre à la liberté. Si, dans l ordre de la connaissance expérimentale, nous remontons du particulier au général, dans l'ordre de l'action, c'est l'idée la plus générale qui commande et précède les plus particulières. En d'autres termes, il semble que nous retrouvions, dans toutes les manifestations de la vie intérieure, quand nous cherchons à la pénétrer à la plus grande distance possible de la surface où elle rejoint le sensible, un même procédé d'organisation synthétique. Le rêve, la rêverie, l'intuition artistique et scientifique nous apparaissent, à ce point de vue tout interne, comme une puissance féconde de production déductive, posant le simple avant le complexe, allant du principe aux conséquences. C'est peut-être l'imagination créatrice, telle qu'elle se manifeste a nous dans les œuvres les plus spontanées de l'art, qui symbolise le moins imparfaitement, pour notre réflexion alourdie par l'automatisme de l'habitude, le mouvement d'expansion de la liberté pure.

(1) *Liberté et déterminisme*, 2e éd., Paris, 1884, p. 266.

Digitized by Google

§ 23. — Il n'est donc pas contradictoire de prétendre que, non seulement nos croyances les plus réfléchies et les plus personnelles, mais toutes nos affirmations, sont, à quelque degré, nécessaires et libres. Elles sont nécessaires en ce sens que tout jugement est une adaptation et, par suite, l'imitation d'une nécessité externe et que le modèle inflige à la copie la rigueur de sa propre loi. Mais, dès l'origine, elles sont libres aussi, en ce sens, d'abord, que le sujet, loin d'être une matière amorphe passivement offerte à l'action modelante de l'objet, s'offre à lui avec la spontanéité qui lui est propre ; — et elles sont libres encore en ce sens que l'adaptation, loin de se réaliser mécaniquement au premier contact du sujet et de l'objet, est une sélection opérée grâce à l'effort répété d'une énergie d'excès qui se dilate en face des obstacles et se multiplie dans ses échecs.

§ 24. — Ainsi tous les mouvements de la vie, depuis le réflexe jusqu'au concept, traduisent l'expansion d'un libre effort. Seulement cette traduction est très imparfaitement expressive, car la liberté semble perdre son élasticité dans ses propres victoires ; elle s'empêtre dans les habitudes les plus stables et les plus utiles qu'elle s'est données pour commander aux choses. Et cependant, jusque dans l'exercice des fonctions les plus automatiques, se trahit la tension intérieure qui en a provoqué la genèse et soutenu l'évolution. Car l'instabilité relative du milieu ambiant exige du vivant, même du mieux adapté, une spontanéité toujours en éveil qui assure l'exercice régulier et le perfectionnement éventuel des adaptations acquises.

Toutefois, cette plasticité qui, jusque dans nos habitudes les plus rigides, témoigne de leur libre origine,

Digitized by Google

demeure très inégalement répartie à travers tout le système de nos adaptations. L'adaptation motrice est, en général, la moins souple, parce qu'elle assure, entre la liberté et la nécessité externe, le contact le plus immédiat. Celle, au contraire, qui trahit le plus visiblement l'effort de la liberté, est le jugement réfléchi, c'est-à-dire l'attitude de l'esprit qui renonce délibérément à une habitude pour tenter de se réadapter à l'objet et se fait une méthode du doute lui-même. Par le doute, on peut dire que la liberté s'affirme elle-même; par lui, l'esprit proclame son droit à s'affranchir des contraintes qu'il s'était imposées pour serrer de près le réel ; il témoigne de son aptitude à choisir des adaptations à la fois plus adéquates à la nécessité du dehors et moins ruineuses pour la liberté du dedans.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XII

FACTEURS SOCIAUX DE LA CROYANCE

I. OBJET DU CHAPITRE

§ 1. — Il nous a paru d'une bonne méthode d'étudier jusqu'à présent la genèse de la croyance à un point de vue purement individuel. Nous nous sommes contentés de supposer le sujet au sein d'un milieu à la fois fixe et variable, simple et complexe, auquel sa spontanéité s'adapte à ses risques et périls, à la suite d'épreuves qui résolvent ses doutes en affirmations. Cette simplification n'était pas arbitraire, puisque notre dessein était de suivre, dès le premier âge, la genèse du jugement. Or l'enfant n'est pas, à sa naissance, un être social ; il ne distingue des choses, par aucune réaction appropriée, les personnes qui constituent son plus proche milieu social ; c'est, au contraire, ce milieu qui s'accommode à lui pour favoriser ses réactions les plus utiles, en lui fournissant la chaleur, la nourriture, l'ombre et le bercement, le silence ou le chant rythmé propices au sommeil. A ces sollicitations préventives et savamment calculées, l'enfant répond sans précision et sans calcul, de la même façon qu'il

Digitized by Google

répond aux excitations mécaniques. Il sourit au rayon de soleil, au bruit de l'horloge, aussi bien qu'aux caresses de sa mère. Alors qu'il ne distingue pas la résistance de ses propres membres de celle des corps étrangers, comment discernerait-on déjà un caractère social dans le commerce tout passif qu'il entretient avec les personnes? Peut-être même pourrait-on tirer de cette considération un sérieux argument contre la théorie organiciste de la société. Si, en effet, les sociétés sont des organismes, comment les réactions propres à la vie sociale nous apparaissent-elles à leur minimum au moment où la parenté physiologique de la mère et de l'enfant est à son maximum? Sans doute l'enfant est déjà une société pour sa mère, mais une société fictive, comme la poupée est une société pour la fillette, comme une photographie est une société pour un amoureux. Mais la réciproque n'est pas vraie ; et peut-on définir la vie dans la réciprocité?

§ 2. — Au reste, nous avons eu soin de signaler (1), parmi les principales adaptations de l'enfance, la genèse de la sociabilité. Nous avons cru pouvoir l'expliquer par l'imitation d'autrui, dérivée elle-même de l'auto-imitation. Nous avons vu comment ce double processus imitateur, subjectif et objectif, amène l'enfant à réagir de façon très différente aux excitations purement mécaniques et à celles qui proviennent des personnes. Celles-ci sont le plus souvent, pour l'enfant, promesses de joies ou présages de contrariétés, suggestives, par conséquent, d'attitudes prévenantes ou défensives, très différentes de celles qu'il a besoin de prendre vis-à-vis des corps inanimés. D'autre part, avons-nous ajouté, l'enfant s'aperçoit de bonne heure

(1) V. supra, chap. VI, § 2.

Digitized by Google

qu'il peut se faire imiter d'autrui et qu'il peut suggérer à ceux qui l'entourent des attitudes définies. Avec la conscience de cette réciprocité, la sociabilité est née.

§ 3. — Mais, si elle est tardive, cette acquisition est appelée à subir une évolution beaucoup plus prolongée et plus riche que les autres adaptations de l'enfant. Tandis que sa notion empirique de l'espace est achevée du jour où l'accord s'établit entre les adaptations motrices de l'œil et celles des membres explorateurs, l'expérience sociale se multiplie et s'enrichit indéfiniment. La société forme autour de nous, si l'on peut dire, une sorte d' « espace moral » et, dans cet espace, nous apprenons à distinguer par la pratique des régions d'inégale étendue et si différentes qu'on peut les dire impénétrables les unes aux autres. Nous voyons se développer, dans l'histoire aussi bien que dans notre propre entourage, des groupes antagonistes entre lesquels l'échange des idées et des croyances semble impossible. La conscience collective d'un couvent de carmélites, par exemple, est impénétrable à celle d'un club de jockeys, qui peut n'être séparé de ce couvent que par l'épaisseur d'une muraille. Sans doute, à mesure que se compliquent les cadres des sociétés primitives, nous voyons l'individu pénétrer dans des régions sociales de plus en plus nombreuses. Un Français du xxe siècle peut appartenir à la fois à une patrie, à un corps professionnel, à une église, à des associations locales ou internationales, et l'on peut dire que la dépendance d'un homme vis-à-vis d'un groupe est d'autant moindre qu'il relève d'un plus grand nombre de ces groupes. Mais cet élargissement si bienfaisant de l'horizon social est le fait d'une adaptation tardive. Quand il s'éveille

Digitized by Google

à la sociabilité, l'enfant n'appartient encore qu'au groupe très restreint des êtres qui se préoccupent de son entretien et de son amusement. Ce milieu n'est pas même la famille, qui ne se dessinera que plus tard, au milieu des étrangers ; il peut comprendre simplement la nourrice, les serviteurs, les habitués de la maison, les premiers camarades de jeu, en un mot, tous ceux avec lesquels l'enfant entretient des rapports d'attention réciproque, tous ceux vis-à-vis desquels il se sent objet et sujet de réactions sympathiques.

II. L'INDIVIDU ET LE MILIEU SOCIAL

§ 4. — A quel point l'enfant est déterminé à endosser les croyances du premier cercle social au centre duquel il se sent et se meut et de tous ceux qu'il traversera, adolescent ou adulte, c'est ce que personne n'est tenté de méconnaître depuis qu'il existe une science des sociétés. Mais la sociologie, à laquelle on doit mainte page excellente sur la psychologie des foules, sur la logique sociale, sur la contagion des croyances dans les sectes (1), est loin d'avoir résolu le problème suivant : comment une croyance diffuse dans une société pénètre-t-elle et s'installe-t-elle dans une conscience individuelle ? Comment l'affirmation d'autrui devient-elle notre affirmation ?

Il est à noter, d'ailleurs, que bon nombre de croyances d'origine sociale deviennent de véritables croyan-

(1) Voir notamment : TARDE, *Lois de l'imitation*, 3e éd., Paris, 1900 ; *Logique sociale*, 3e éd., Paris, 1898 ; *L'Opposition universelle* Paris, 1900 ; *L'Opinion et la foule* Paris, 1901. — SIGHELE, *La foule criminelle*, 2e éd., Paris, 1901. — LE BON, *Psychologie des foules*, 8e éd., Paris, 1903, *etc.*

Digitized by Google

ces individuelles, lorsqu'elles se trouvent contrôlées par la réflexion ou par les hasards de l'expérience. Chacun de nous a appris d'autorité, dans sa jeunesse, nombre des vérités scientifiques banales : l'ordre et la succession des saisons, la loi des marées, ou d'aphorismes moraux, que ses propres observations ont élevés au rang de croyances personnelles. Tout homme refait ainsi, pour son compte, de précieuses découvertes dont il n'eût pas su prendre l'initiative. On peut dire que la croyance sociale joue ainsi, pour chacun de nous, un rôle analogue à celui de l'hypothèse dans l'esprit du savant. Elle constitue un ordre provisoire de vérités, que les esprits réfléchis auront à trier et à contrôler.

Mais ni le contrôle personnel, ni la démonstration intégrale ne sont toujours possibles. En fait, notre foi n'est le plus souvent qu'une foi en la foi de quelqu'un. Le savoir du savant lui-même est, pour la plus grande partie, un héritage dont il n'a pu vérifier les titres. C'est surtout parce qu'elle affirme, sur la foi du passé, beaucoup plus de vérités qu'elle n'en pourrait pratiquement contrôler, que l'humanité est faite « de plus de morts que de vivants ». D'autre part, nous tenons aux divers groupes sociaux qui nous enserrent par trop d'affections et d'habitudes pour que nos efforts les plus sincères pour penser librement ne trahissent pas eux-mêmes des préoccupations et des routines collectives. Car notre moi social est celui dont nous avons le moins conscience. Quelles suggestions ne doit-il pas insinuer dans nos doutes et nos recherches ! Souvent même n'avons-nous pas obscurément conscience de préférer certaines affirmations, par cela même qu'elles ont pour elles l'autorité de certains noms ou de certains groupes ? Ne s'est-il pas trouvé des penseurs pour proclamer bien haut la

Digitized by Google

supériorité du criterium social sur les décisions « du sens propre » ?

§ 5. — Sans doute, il peut exister des convictions purement individuelles ; la découverte d'une vérité nouvelle est une éclosion tout intérieure dont l'auteur ressent seul, avec l'effort, la joie ou la souffrance. Mais toute croyance nouvelle apparaît aussitôt aux yeux de l'inventeur comme une richesse propre à l'échange. Le plus individualiste des chercheurs, un Nietzsche, ne conçoit pas de vérité incommunicable. Après dix ans de solitude, Zarathustra dit au soleil : « O grand astre, que serait ton bonheur si tu » n'avais point ceux que tu éclaires ?... Vois, je suis » las de l'excès de ma sagesse ; telle l'abeille qui a » butiné trop de miel, j'ai besoin de mains qui se ten- » dent vers moi » (1). Et, quittant sa grotte, il redescend parmi les hommes pour leur enseigner « la gaie science ». Le mot célèbre de Fontenelle : « Si j'avais la » main pleine de vérités, je me garderais bien de « l'ouvrir », n'est que le paradoxe d'un vieillard égoïste, inventeur médiocre. L'homme, en général, n'aime guère moins à enseigner qu'à apprendre. Tout effort de réflexion est suivi d'un effort d'expansion. L'affirmation qui réduit le doute nous en affranchit d'autant mieux qu'elle se précise par l'acte et se définit par la parole. L'étude des enfants est, à cet égard, très suggestive. C'est au double sens du mot qu'ils sont *indiscrets*. Beaucoup sont aussi incapables de garder que de respecter un secret ; et s'ils taisent jalousement ceux qu'on leur confie, c'est que le mystère même fait des deux confidents un petit groupe

(1) Nietzsche, *Ainsi parla Zarathustra*, Prologue. Cf. Lichtenberger, *Aphor. et fragm. de Nietzsche*, Paris, 1899, p. 45.

Digitized by Google

d'autant plus fortement lié qu'il est plus restreint. Leur discrétion même, en ce cas, est l'indice d'une obligation sociale obscurément sentie. En tout cas, s'il est un effort qui excède les forces de l'enfant, c'est de garder pour lui ses découvertes, ses hypothèses, ses réflexions personnelles. Toujours il a quelque confident de ses soucis, de ses pensées : de préférence, un être simple, complaisant à son babil, un camarade, un domestique, au besoin, un chien ou un pantin. Le « rapportage » est même pour lui une des formes les plus habituelles de la vengeance. Il menace celui qui le taquine, le gronde ou le punit de le dénoncer à d'autres : « Je ne t'aime plus, j'irai dire à X que tu es méchant », ai-je souvent entendu dire à des enfants. Au cercle social dont il se sent exclu par une contrariété, il oppose ainsi violemment, dans sa pensée, un autre cercle d'auditeurs dociles qui penseront et sentiront comme lui et dont il se propose de faire désormais ses seuls confidents. Ainsi, du jour où il est en état de se faire comprendre, la nécessité et, par suite, la possibilité de l'échange, apparaît à l'enfant comme une condition essentielle de toute croyance. L'enfant se meut, dès lors, dans un espace social dont il lui est aussi impossible de faire abstraction qu'il l'est à ses bras de se repérer hors d'un espace à trois dimensions.

§ 6. — Comment s'organise, dans la conscience de l'enfant, cette notion d'une sorte de région sociale, par rapport à laquelle se définissent toutes ses attitudes ? On pourrait être tenté de répondre que le langage y suffit. N'est-il pas, par excellence, l'instrument de l'échange social des idées et de l'éducation de l'intelligence ? Il est vrai. Mais un instrument d'échange, si parfait soit-il, — et le langage en est un très im-

Digitized by Google

parfait, — n'est jamais qu'un outil par lui-même inerte, et cet outil, selon l'usage qu'il en est fait, est susceptible de diviser aussi bien que d'unir les consciences, de susciter le doute aussi bien que la croyance. Comprendre le jugement d'autrui n'est pas toujours y adhérer. Souvent, même, les affirmations les plus catégoriques de personnes pour lesquelles nous n'éprouvons qu'antipathie et méfiance, suffisent à provoquer de notre part le doute ou même la dénégation. D'ailleurs, il semble résulter de la psychologie de l'enfant, aussi bien que de la linguistique comparée, que le langage reste toujours en-deçà des affirmations qu'il traduit. Parmi les mille articulations qu'il émet, dans son ardeur à s'exprimer, l'enfant n'en a qu'un très petit nombre aux ordres de sa volonté (1); le reste se produit au hasard, sous l'effort incertain de l'organe vocal. Et cependant, avec ce pauvre vocabulaire et ce babil diffus, l'enfant s'évertue à nous informer d'états psychiques déjà complexes ; il s'irrite de notre maladresse à le comprendre. C'est qu'à vrai dire le premier bégaiement de l'enfant n'est point fait pour la narration. Il exprime uniquement des appels, des colères, des menaces, des prières, des invitations à renouveler un stimulus agréable ou à supprimer celui qui le blesse. Et, sur ce point, la genèse du langage enfantin récapitule rigoureusement le développement phylogénétique du langage. Ce qu'il y a de primitif dans le langage vocal ou moteur, c'est l'élément objectif, ce sont des ordres ou des défenses, des prières ou des imprécations (2). L'impératif et

(1) Em. Egger, *ouvr. cité*, p. 27. Cf. A. Lemoine, *De la physionomie et de la parole*, Paris, 1865, chap. VI.

(2) Cf. M. Bréal, *Les commencements du verbe*, dans *Rev. de Paris*, 15 déc. 1899, et *Essai de Sémantique*, Paris, 1897, p. 262. — Wundt, *Untersuch. der Entwickelungsgesch. von Sprache, Mythen und Sitte*, t. I., *Die Sprache*, Leipzig, 1900.

Digitized by Google

l'optatif ont précédé les modes narratifs, l'indicatif ou l'imparfait, et c'est par un progrès tardif de la civilisation que le langage est devenu un instrument de pure constatation, un signe de la croyance. Mais, quel que soit ce progrès, les langues, avec leurs lois rigides et leur vocabulaire restreint, — désespoir du psychologue et du romancier, — restent toujours en-deçà du besoin social d'exprimer des états internes mobiles et complexes.

Le problème reste donc entier de savoir comment le langage peut servir à la communication des pensées. Les spirites ne craignent pas d'affirmer que la pensée se « transmet » à distance. Mais, évidemment, cette expression, à supposer qu'elle désigne des faits réels et constatés, en dehors de l'échange des idées par signes sensibles, n'est qu'une métaphore malheureuse. Les idées ne circulent pas comme des atomes, ni même comme des « paroles ailées », et les consciences, précisément parce que leur vie est tout intérieure, sont des mondes rigoureusement clos les uns aux autres. Nos croyances, avant tout, sont nôtres. Mais, comme elles peuvent n'être qu'un reflet ou un écho de celles d'autrui, on est amené à se demander si elles n'en sont pas une imitation.

§ 7. — Nous avons déjà rencontré l'imitation. Elle nous a paru suffire à rendre compte de la naissance première du sens social. Elle explique pourquoi l'enfant répond régulièrement à certaines attitudes définies des personnes qui l'entourent par des attitudes analogues ou antagonistes, et pourquoi il cherche, à son tour, à provoquer certaines attitudes. Mais est-il possible d'étendre plus loin le rôle de l'imitation? A mesure que la vie de l'enfant s'approfondit, peut-on dire qu'il continue à se développer sur

Digitized by Google

le modèle de ses parents et de ses maîtres? Sans doute, il est loisible, dans l'incertitude actuelle du vocabulaire sociologique, d'accorder au terme d'imitation une extension presque infinie et de voir, jusque dans l'oscillation du pendule, un processus imitateur. Une science qui s'organise est maîtresse de ses définitions. Mais dénommer un phénomène n'est pas l'expliquer, et l'on n'a rendu compte de rien quand on a constaté que l'individu adopte fréquemment les croyances de son groupe. Il reste, en effet, à montrer comment une croyance intérieure peut se modeler sur une autre croyance également intérieure? (1).

III. LA SUGGESTIBILITÉ

§ 8. — Y a-t-il plus d'avantage à ramener la communication des croyances à la suggestion ? Ce terme, à coup sûr, convient à une masse beaucoup plus ample

(1) Cf., sur le sens sociologique du mot Imitation, E. Durkheim. (*Le Suicide*, Paris, 1897, p. 108 et suiv.). M. Durkheim estime que l'on a fait abus de l'imitation. Mais lui-même n'en restreint-il pas le sens à l'excès quand il dit (p. 115) : « Il y a imitation quand un acte a pour antécédent immédiat la représentation d'un acte semblable, antérieurement accompli par autrui, sans que, entre cette représentation et l'exécution, s'intercale aucune opération intellectuelle explicite ou implicite, portant sur les caractères intrinsèques de l'acte reproduit? » — A ce compte, il n'y aurait imitation que dans le cas du baillement, du rire contagieux ou dans la reproduction des gestes de l'opérateur par le patient dans les cas d'hypnose. Pourquoi l'imitation qui est, après tout, un phénomène dérivé de l'attention, ne pourrait-elle pas être consciente, volontaire même, comme l'attention elle-même, sous l'empire d'une idée directrice ? L'enfant qui s'essaie à parler ou qui apprend l'alphabet, dirige avec effort sa tendance imitatrice sur le modèle de la voix qu'il entend. La singerie de la fillette qui imite les allures de sa mère peut être parfaitement volontaire. Les petits garçons n'ont pas de plus haut idéal que de faire « comme papa ».

Digitized by Google

de phénomènes, et si l'on pouvait réduire tous les faits d'hypnotisme, de contagion morale, d'éducation à la *suggestibilité*, on réduirait le problème à des termes assez simples. Mais les psychologues ne s'entendent pas plus sur la définition de la suggestion que les sociologues sur celle de l'imitation. Elle est, pour M. Pierre Janet (1), « un automatisme d'un genre particulier, auquel donnent naissance les sensations et, en général, les perceptions ». M. Wundt (2) la définit « une association accompagnée d'un rétrécissement de la conscience sur les représentations éveillées par cette association », négligeant ainsi le caractère d'extériorité si important des excitations suggestives. M. Baldwin (3) souligne surtout l'effet moteur de la suggestion ; il la reconnaît dans « l'invasion soudaine de la conscience par une idée, une image, une vague impression, qui tend à reproduire les effets musculaires ou même volontaires qu'elle produit habituellement ». L'école de Nancy, avec Bernheim (4), a étendu la suggestion à toutes les influences, souvent obscures et diffuses, qui peuvent modifier l'action et le jugement. M. Binet, dans un livre récent (5), propose de la suggestion cette définition très simple, qui a l'avantage d'exclure toute préoccupation théorique : « Une pression morale qu'une personne exerce sur une autre » ; et il en précise les termes. Il y a « pression » en ce sens que la volonté de la personne suggestionnée n'est pas pleinement libre, encore qu'il puisse y avoir consentement partiel ; et la pression est morale en ce sens qu'elle agit toujours « par

(1) *Automatisme psychol.*, 2e éd., Paris, 1894, p. 218.
(2) *Hypnot. et Suggestion*, § II, trad. Keller, 2e éd., Paris, 1902.
(3) *Handb. of Psychol.*, t. II, p. 297. Cf. *Dévelop. etc.*, p. 94
(4) *La Suggestion mentale*, Paris, 1884, *passim*.
(5) *La Suggestibilité*, Paris, 1900, p. 10.

Digitized by Google

l'intermédiaire des intelligences, des émotions et des volontés ». L'élasticité voulue de cette définition permet d'y faire rentrer l'imitation elle-même et de la considérer comme une répétition d'origine suggestive (1).

§ 9. — Or, dans tout phénomène de pression, aussi bien au sens moral et métaphorique qu'au sens physique, il y a lieu de tenir compte de deux éléments antagonistes : la puissance de l'agent qui exerce la pression, et la résistance du sujet. Bien plus, c'est en matière de suggestion, plus qu'en aucun ordre de faits, qu'il importe de tenir compte des différences individuelles. S'il est un résultat qui ressort nettement des expériences conduites avec tant d'ingéniosité et de rigueur par M. Binet sur des écoliers, des enfants et des adolescents, c'est précisément que la suggestibilité, sans être jamais nulle, est prodigieusement variable en degrés. Tel enfant succombe presque à toutes les suggestions ; tel autre, de la même classe, du même âge, du même milieu social, y résiste presque toujours ; et l'on ne saurait dire que les plus suggestibles soient nécessairement les plus intelligents ou les plus mal doués (2). Bien plus, les sujets se montrent souvent inégalement suggestibles selon la nature de l'expérience ; et, sur ce point, l'expérimentation précise simplement les données de l'observation quotidienne. Car, si la crédulité est l'un des traits qui établissent entre les caractères les différences les plus profondes, il ne semble pas que ces différences correspondent toujours à la puissance ou la misère intellectuelle des individus. Il y a des naïfs à l'es-

(1) C'est aussi l'opinion de M. Baldwin, *Dévelop.*, etc., p. 118.
(2) Binet, *Suggestib.*, notamment p. 105.

Digitized by Google

prit très vif, et le bon sens critique n'exclut pas toujours la lourdeur et la paresse de l'intelligence. D'autre part, dans un même esprit, la crédulité est très loin d'affecter tous les ordres de connaissance. La docilité la plus soumise du croyant à son église n'exclut pas nécessairement chez ce croyant, magistrat ou savant, la sûreté du jugement et l'esprit critique sur les matières étrangères à la foi. Les paysans sont, d'ordinaire, désarmés à l'égard des traditions et des légendes locales et très méfiants à l'égard des affirmations les plus sérieuses des journaux et des bourgeois. L'ouvrier des villes est, à la fois, beaucoup plus mobile dans ses croyances et plus susceptible d'entraînement. Enfin, toutes choses égales d'ailleurs, les enfants et les femmes sont sensiblement plus crédules et plus suggestibles que les hommes et les vieillards; parmi les enfants même, M. Binet a noté avec une grande précision l'influence de l'âge sur la suggestibilité.

Ces remarques préliminaires nous obligeront à procéder dans notre recherche avec une extrême prudence et à n'émettre nos conclusions que sous réserve d'expériences plus précises qui restent à faire et qu'on ne saurait trop encourager les psychologues à entreprendre. Dès à présent, cependant, le peu que nous savons des phénomènes de suggestibilité nous semble éclairer d'une vive lumière le problème de l'origine sociale de la croyance.

§ 10.—Et tout d'abord, le fait même de la suggestibilité ne semble pas offrir de grande difficulté après ce que nous avons dit de la genèse du sens social. Ce fait s'explique aisément par le principe général de l'habitude et de l'accomodation. Nous savons déjà comment l'enfant distingue les personnes des

Digitized by Google

choses, et les personnes entre elles, en raison de la variété des attitudes motrices qu'il adopte à leur égard ; il sait aussi que les personnes s'adaptent à lui à peu près comme il s'adapte à elles, et nous avons vu que cette assimilation des expressions motrices retentit sur le dedans et tend, par choc en retour, à établir entre la croyance de l'enfant et celle de son entourage un accord émotionnel. Cet accord est, pour l'enfant, une condition trop fréquente de joies ou de désagréments pour ne pas subir très rapidement l'influence de l'habitude, et la suggestibilité, à l'état normal, ne semble être rien de plus que l'habitude plus ou moins prompte ou aisée que nous avons de prendre une attitude émotionnelle adaptée au milieu social qui nous entoure. Aussi les différences d'éducation, jointes à celles des caractères, se traduisent-elles de bonne heure par des différences d'attitudes très tranchées. Les bébés bien portants que leur entourage a beaucoup amusés interprètent toutes les attitudes comme des jeux : les grimaces, les gronderies, les corrections même les font rire aux éclats. Mais ces mêmes enfants peuvent être intimidés et se mettre à pleurer dès qu'une personne étrangère cherche à les distraire. Qu'est-ce à dire, sinon que ceux-là seuls aux attitudes desquels l'enfant est adapté peuvent exercer sur lui la suggestion du jeu. Souvent, au contraire, des enfants élevés avec sévérité épient le visage des personnes pour en tirer des indications sur ce qu'ils peuvent en craindre ou espérer (1) ; et très souvent, ces mêmes enfants, exercés ainsi à la critique, montrent plus de confiance et d'ouverture à l'égard des étrangers qu'à l'égard de leurs éducateurs. M. T., dont la mère était la douceur même, mais

(1) Voir ci-dessus, p. 118.

Digitized by Google

dont le père, peu indulgent, avait la voix brève et la main vive, nous assure qu'il s'est senti, durant toute son enfance, très timide avec les hommes et très à l'aise au milieu des dames ; et il constate qu'à l'âge adulte cette différence, très atténuée, sans doute, est restée très marquée : bien qu'il soit très sociable, il se sent rarement à l'aise avec les hommes plus âgés que lui ou même avec ceux de son âge et ne s'entretient très librement qu'avec les femmes, les jeunes gens ou les enfants ; dans un cercle d'hommes, il discute peu et mal ; la contradiction lui est pénible ; il n'ose étaler hardiment ses convictions, qui pourtant sont très arrêtées et qu'il a plus d'une fois affirmées par la plume. Bien plus, il se rend compte que la contradiction orale arrive rapidement à l'inquiéter sur la solidité de ses propres croyances, impression qui disparaît quand il se trouve en présence de la contradiction écrite. Nous avons observé plus d'un cas analogue, où la timidité de la première enfance nous a semblé être la cause lointaine, mais profonde, de l'inconsistance dans l'affirmation et de l'inaptitude à la discussion. Sans qu'il soit besoin d'insister sur ces détails de psychologie individuelle, on nous accordera sans peine que, réserve faite des dispositions héréditaires, la suggestibilité normale se définit par l'habitude des réactions spéciales aux rapports entre personnes et de l'émotion particulière qui est l'écho intérieur de ces réactions.

Nous voyons ainsi se dessiner la première ébauche de ce que nous appelions plus haut l'espace social. De même qu'il y a, hors de nous, un milieu matériel auquel doivent s'adapter nos habitudes motrices, de même aussi nous rencontrons, dans une sorte de milieu moral, des offres, des promesses et des menaces, indices de désirs et de volontés qui,

Digitized by Google

tantôt s'accommodent aux nôtres, tantôt les contrarient, les plient, les brisent ou les exaspèrent ; il est des joies et des souffrances avec lesquelles les nôtres entrent en relations, non pas par une sorte de « communion » mystique des âmes, mais parce qu'il importe de prendre position vis-à-vis des agents les plus habituels et, en même temps, les plus capricieux de nos joies et de nos souffrances sentimentales. L'habitude dessine peu à peu en nous un mode général d'*attention sociale*, analogue à l'*attention spatiale* qui assure la réussite automatique de nos mouvements ; et celle-là tend, comme celle-ci, à l'inconscience et à l'automatisme. Nous subissons la mode dans le vêtement, nous saluons un convoi funèbre, nous nous taisons dans une église, par adaptation habituelle, irréfléchie, à des sentiments que nous ne prenons pas même la peine de juger, pas plus que nous ne jugeons de la hauteur des escaliers que nous montons. Et si, à la réflexion, il nous paraît y avoir dans ces coutumes quelque chose d'impératif, c'est que le milieu social qui nous entoure ne commande pas moins nos attitudes et, par elles, nos sentiments, que les lois mécaniques du milieu sensible ne commandent la répétition de nos habitudes motrices.

§ 11. — Nous nous sommes, à dessein, borné, dans les pages qui précèdent, à expliquer la suggestion sociale des attitudes et des sentiments. C'est que l'éducation ne consiste, au début, qu'à suggérer ce double et inséparable processus. Mais il est clair que la suggestibilité, une fois née, se prêtera à toutes les formes possibles de « pression morale », à l'éducation du goût et du jugement. Il est manifeste, même, que la formation intellectuelle de l'enfant, est, au début, purement autoritaire. Sans

Digitized by Google

doute, c'est en vertu de sa spontanéité propre que l'enfant s'est peu à peu accommodé au milieu rigide, physique et social qui l'entoure; mais, une fois qu'il aura admis cette contrainte impérative, l'éducation fera de rapides et incessants progrès. Il explorera le monde sensible avec moins de curiosité étourdie, mais plus de prudence efficace; il interrogera d'une façon de plus en plus méthodique. Bien plus, l'éducateur vient au devant de lui. L'enfant apprendrait, sans aucun doute, à marcher seul; mais voici qu'on le sollicite, qu'on soutient et qu'on encourage ses premiers pas, et la marche devient ainsi une sorte d'obéissance à une suggestion impérative. Il distinguerait seul une orange d'une pomme, un chat d'un canard; mais voici qu'on lui suggère, avec les mots, un moyen de généralisation inventé par l'effort obscur de ses plus lointains ancêtres. Il apprend ainsi, d'autorité, les noms de la plupart des choses et des qualités, et cette autorité le dispense des tâtonnements que sa spontanéité esquissait d'elle-même. Or, qu'on y prenne garde, cette éducation des gestes, cet enseignement des mots représentent déjà un savoir, un trésor incomparable d'adaptations de l'esprit aux choses. Avec les mots, l'enfant apprend leur sens et la vérité qu'ils contiennent en puissance. Apprendre que le canard et le serin s'appellent tous deux aussi *oiseaux*, c'est réaliser un progrès énorme dans la connaissance du général. Nous avons noté déjà que l'enfant, à l'âge où il commence à parler, comprend beaucoup plus de choses qu'il n'en peut exprimer. Si, quand il s'efforce de traduire sa pensée, vous venez à son secours, et si vous formulez la phrase qu'il n'arrive pas à construire, sa joie est grande; mais, en substituant votre langage au sien, vous

Digitized by Google

infligez à sa spontanéité la contrainte imperceptible de votre autorité et ajoutez un fil au réseau d'influences dans lequel vous cherchez, sans le vouloir, à emprisonner ses efforts, pour les mieux conduire. De là le prestige si souvent signalé de l'éducateur sur l'enfant. Le père est, pour lui, celui qui *sait*, aussi bien que celui qui *peut*. Ce savoir semble à l'enfant infini, comme cette puissance; il s'étonne et s'irrite que parfois le père en avoue les bornes. Aussi se contente-t-il plus facilement d'explications absurdes que d'un aveu d'ignorance ou d'un refus d'explication. Il est remarquable, en effet, que la curiosité si vive de l'enfant est à courte vue. Si, pour esquiver certaines questions embarrassantes, vous lui affirmez avec assurance que les dépêches volent le long des fils télégraphiques ou que les bébés sont achetés chez le médecin, il s'en tient d'ordinaire à ces affirmations; il lui faudra parfois des années pour s'apercevoir que ces explications ridicules supposent elles-mêmes d'autres problèmes et comportent d'autres solutions. En d'autres termes, le ton de l'affirmation, bien plus que son contenu, entraîne la croyance: la foi de l'enfant est un acte d'obéissance. Les parents, et, en général, les grandes personnes, lui apparaissent ainsi comme les dépositaires d'un savoir réel, absolu, qui existe hors de lui et qu'on ne peut discuter ni modifier. Il n'admet pas que l'on brode sur le texte des légendes dont il a retenu un premier canevas. Il est des enfants qui pleurent et trépignent quand on enlève ou ajoute un détail au conte de Barbe-Bleue; car cette histoire est pour eux l'histoire même, et Barbe-Bleue existe, ainsi que Croquemitaine ou le diable, qu'ils n'ont jamais vus, mais dont on les menace. Ainsi l'enfant ignore le doute, mais son dogmatisme ne provient pas de la pauvreté de son

Digitized by Google

imagination : il est d'origine sociale, c'est un hommage rendu à l'autorité de l'éducateur. Tandis que la contrainte physique lui suggère des adaptations musculaires, la contrainte éducatrice, résumant toutes les adaptations antérieures de la race, impose à l'enfant des habitudes mentales, des concepts arrêtés, hiérarchisés et des vues toutes faites. Le milieu social est, en quelque sorte, interposé entre lui et le milieu spatial : en adoptant les croyances de ce milieu, il s'épargne d'innombrables essais d'adaptation, et l'on peut dire que cette foi en l'autorité est une adaptation indirecte au monde sensible.

§ 12. — Hâtons-nous d'ajouter que le doute, qui ne tardera pas à ébranler ce dogmatisme, est, dans une large mesure aussi, d'origine sociale. De même que l'expérience propre de l'enfant, — ce contact avec les excitations sensibles qu'aucune éducation ne saurait lui épargner, — l'a déjà mis en garde contre l'instabilité relative du monde sensible, de même l'évidente inconsistance des affirmations d'autrui ne tarde pas à troubler l'équilibre de sa foi et à solliciter de nouvelles et plus personnelles adaptations. Non seulement les éducateurs et les parents, même les plus unis, se trouvent chaque jour en désaccord sur de menus incidents de la vie domestique, sur la nourriture, le vêtement, telle ou telle punition, mais il leur arrive, avec les meilleures intentions, de démentir leurs propres affirmations. Quel enfant, désabusé de quelque légende par ceux-là mêmes qui la lui avaient enseignée comme vérité, n'a senti, avec une intime humiliation, que, trompé sur un point, il a pu l'être sur bien d'autres ? Une telle révélation marque, pour l'enfant, le premier éveil de l'esprit critique, car elle le met en demeure de partager

Digitized by Google

son attention entre les affirmations contradictoires qui divisent les individus entre eux et contre eux-mêmes. Aussi n'est-il pas un enfant qui ne distingue de bonne heure la fiction de la réalité ; pas un qui n'oppose, à ce qu'il déclare vérité, ce qu'il appelle erreur. Dans une certaine mesure, le frottement social, en rompant le charme des premières croyances, rend à l'individu la liberté que lui avait enlevée le dogmatisme nécessaire de l'éducation.

Mais le pli social est pris : bien plus, il est accentué par ce fait même que la contradiction, dans l'immense majorité des cas, se présente elle-même avec le caractère impératif d'une croyance collective. Avant même d'avoir connaissance de la vérité effective des systèmes et des opinions, l'enfant ne résiste à une autorité qu'en s'appuyant sur une autre. Il prend parti, dans les querelles de ses parents, en secret parfois, mais avec toute l'énergie de ses préférences intimes. D'autres fois, c'est d'un livre, c'est de l'ascendant d'un camarade, qu'il se fera une arme contre le dogmatisme des siens.

Affirmation et négation, croyance et doute, apparaissent donc de bonne heure à l'enfant comme des attitudes également sociales, c'est-à-dire également comprimantes : il faut donc qu'il s'y adapte de quelque façon ; c'est toujours, dans une certaine mesure, s'adapter à une « pression morale » que de se dérober à une autre. Entre les opinions diverses du groupe social, « il faut parier » ; nul ne peut se dérober à l'option. La suggestibilité pourrait ainsi être définie, si l'on peut hasarder ce néologisme, une « adaptabilité » sociale, ou simplement une « habitude sociale » de l'attention.

Digitized by Google

§ 13. — Comme toute habitude, celle-ci peut s'exercer avec ou sans conscience ; l'automatisme en sera même d'autant plus parfait que la conscience sera plus distraite, et l'on comprend que la suggestion réussisse le mieux chez les sujets en état d'hypnose, chez les hystériques, chez tous les désemparés dont le pouvoir d'attention est faible et comme dispersé. Mais une observation attentive peut saisir les effets de la suggestibilité chez les sujets sains, et notamment chez les enfants. Le grand mérite de l'étude de M. Binet, à laquelle nous faisions allusion naguère (1), est précisément d'avoir tenté, en dehors de tout procédé de clinique, par de simples méthodes pédagogiques, de mettre en évidence, et même de mesurer, la suggestibilité chez les enfants. Voici, brièvement résumées, quelques-unes de ces expériences. L'une des plus simples porte sur les troubles de la mémoire suscités par la suggestion. Une ligne modèle de 4 centimètres est présentée à des enfants d'école primaire, qui doivent ensuite la retrouver, par souvenir ou par comparaison directe, dans un tableau qui contient, outre la ligne proposée, un certain nombre de lignes inégales. Dès que l'enfant a désigné la ligne qu'il croit reconnaître, l'opérateur lui demande d'un ton négligent : « Etes-vous bien sûr ? N'est-ce pas la ligne d'à-côté ? » Sous l'influence de cette suggestion, la plupart des enfants abandonnent la première affirmation et adoptent la correction qui leur est proposée. La répartition des résultats met en évidence l'influence de l'âge sur la suggestibilité (2),

(1) Cette étude est précédée d'un historique où l'on trouve un résumé des expériences peu nombreuses déjà entreprises sur la suggestibilité normale, notamment celles de Seashore *(Measurements of Illusions and Hallucinations in normal Life*, Yale, 1895).

(2) P, 20.

Digitized by Google

Nombre des cas où les enfants ont changé leur réponse

	Dans la mémoire	Dans la comparaison directe	Moyenne
Cours élémentaire...	89 %	74 %	81.5 %
— moyen.....	80 %	73 %	76.5 %
— supérieur.....	54 %	48 %	51 %

Il ressort de ce tableau que la suggestibilité réussit le mieux quand l'enfant est obligé de consulter sa mémoire au lieu de ses yeux, c'est-à-dire dans le cas où sa certitude est la plus faible. D'autre part, M. Binet a noté que les élèves qui ont vu juste la première fois résistent beaucoup mieux à la suggestion qui tend à les induire en erreur ; 56 % seulement de ces derniers abandonnent leur première opinion, tandis que 72 % renoncent à leur affirmation quand celle-ci s'est trouvée inexacte. L'écart de la proportion (16 %) est assez sensible pour qu'on puisse affirmer que la suggestibilité est d'autant plus accusée que l'attention de l'élève a été moins bien dirigée (1).

M. Binet a repris, quelques années plus tard, les mêmes expériences sous une forme plus compliquée, mais plus précise. Des lignes de six centimètres sont présentées, l'une après l'autre, à des enfants de 7 à 14 ans, à travers une petite fenêtre percée dans un écran. L'enfant est invité à reproduire sur du papier quadrillé, à droite d'une même ligne noire, la longueur qu'il attribue à chacune des lignes présentées.

La première ligne est montrée sans que l'opérateur fasse aucune remarque. Mais, à la seconde, il dit d'une voix lente et indifférente : « En voici une qui est

(1) P. 21-22.

Digitized by Google

plus grande » ; — à la troisième : « En voici une qui est plus petite » ; — et ainsi de suite, en alternant le sens de la suggestion jusqu'à la dernière ligne. La suggestion est répétée 18 fois, de 10 en 10 secondes. Sur les 25 enfants soumis à l'expérience, 8 ont complètement subi la suggestion et régulièrement allongé ou raccourci les lignes ; 14 n'y ont résisté que de 1 à 7 fois ; 2 autres ont résisté 10 et 13 fois. Un dernier a, dès le début de l'expérience, pris le contrepied de la suggestion dont il semble avoir deviné l'intention trompeuse : au lieu de dessiner égales les lignes en réalité égales, il les a allongées ou raccourcies au rebours de la suggestion, et ces écarts vont de 14 à 16 mm. Cet écolier semble fournir un cas typique d'opposition systématique ; mais, précisément parce qu'elle est systématique, cette opposition pourrait bien n'être qu'un mode négatif d'adaptation (1). Au contraire, l'élève précédent, qui a reconnu 10 fois l'égalité des lignes, n'a pris que 3 fois le contrepied de la suggestion. Il peut être donc considéré comme le moins suggestible de la bande.

Cette expérience de M. Binet a, sur la précédente, l'avantage de nous donner, avec la moyenne des écarts des lignes tracées par les enfants, le moyen de dresser un véritable tableau différentiel des sujets par ordre de suggestibilité (2). D'une manière générale, les élèves qui ont subi le plus souvent la suggestion sont aussi ceux qui ont commis les écarts les plus considérables ; le moins suggestible des sujets, V.., n'atteint, dans ses écarts, qu'une moyenne de 0mm2 ; la plus haute moyenne (9 mm) est atteinte par l'élève H..., qui n'a résisté qu'une fois à la suggestion. Sans doute, il

(1) V. supra, p. 125.
(2) Voir ce tableau dans BINET, *Suggestib.*, p. 228-9.

Digitized by Google

serait vain d'attacher à ces chiffres la signification d'un coefficient numérique de la suggestibilité ; mais ils fournissent une indication singulièrement précise sur les variations individuelles de cette aptitude à subir l'autorité d'une affirmation étrangère (1).

M. Binet a soumis à la même expérience 10 élèves, de 17 ans environ, appartenant à une école primaire supérieure. La proportion des jeunes gens qui ont fortement subi la suggestion est encore énorme. Quatre n'y ont pu résister ; trois n'y ont résisté qu'une fois ; mais la moyenne des écarts est beaucoup moindre que chez les élèves de l'école primaire et ne dépasse pas 6, 6 (2). M. Binet a eu l'heureuse idée d'interroger ensuite ces jeunes gens, que leur âge rend déjà capables d'analyser leurs impressions (3). Il résulte de ces entretiens que les sujets les plus suggestibles ont réellement été dupés par la suggestion. L'un d'eux croit même avoir attribué à ses lignes des différences inférieures aux différences réelles. D'autres se sont rendu compte, vers le milieu de l'expérience, qu'on cherchait à les tromper, et se sont dès lors ressaisis. Un seul, le moins suggestible, s'est aperçu dès la deuxième ligne qu'on essayait de le tromper ; dès lors, il s'est rendu compte que les lignes étaient presque égales, et pourtant il a pris un malin plaisir à allonger ou à raccourcir les siennes au hasard. C'est le type le plus complet du sujet rebelle à la suggestion.

§ 14. — Alléguera-t-on, pour atténuer la portée de ces expériences, que des enfants ou des adolescents, mis en

(1) P. 225-232.
(2) P. 234.
(3) P. 235 et suiv.

Digitized by Google

présence d'un étranger et soumis à une expérience aussi inusitée, se trouvent transportés dans des conditions anormales qui faussent la spontanéité de leur jugement? Quelques élèves, en effet, ont avoué (1) qu'ils ont obéi à la suggestion parce qu'ils n'ont pas osé faire autrement. Mais, bien loin d'altérer le résultat psychologique de l'expérience, ces aveux sont significatifs, car la timidité n'est elle-même qu'un effet et un symptôme de la suggestibilité. Elle peut n'être, comme la suggestibilité, que l'habitude de subir la pression morale d'une catégorie de personnes. Tel est précisément le cas des élèves que M. Binet a soumis à ses expériences. Celles-ci avaient lieu soit en classe, soit dans le cabinet du directeur, souvent en sa présence, toujours sous son autorité apparente ; elles avaient ainsi le caractère d'un exercice pédagogique ; M. Binet devait apparaître ainsi aux enfants comme une autorité scolaire, une sorte d'inspecteur qui remplit une tâche officielle et ne cherche pas à tromper. Au reste, l'une des expériences a été faite par le directeur lui-même dans les classes. Ajoutez à cette influence le prestige exercé sur des enfants par la parole d'un monsieur grave et bien mis. C'est donc parce que les enfants ont l'habitude, à l'école, d'obéir à leurs maîtres et de les croire, que les expériences tentées sur eux les ont intimidés. Cette intimidation, très légère d'ailleurs, est une condition tout à fait normale de la suggestibilité ; hors de la famille et de l'école, les mêmes enfants se retrouveront suggestibles dans la mesure où ils se sentiront intimidés par une autorité quelconque : prêtres, orateurs, écrivains, patrons, meneurs de groupes politiques, etc.

(1) P. 236.

Digitized by Google

§ 15. — Très souvent, il est vrai, la suggestibilité semble perdre ce caractère inconscient d'obéissance à une contrainte morale, notamment lorsqu'elle se manifeste entre égaux. Supposez un groupe inorganique d'individus très peu différenciés, dont aucun n'a jusqu'à présent exercé sur les autres une influence habituelle ; le fait seul du groupement va donner à leurs attitudes réciproques une allure nouvelle, fort différente parfois de l'allure propre aux individus, et modifiera sensiblement la suggestibilité. M. Binet a tenté sur des écoliers des expériences collectives très significatives. (1) Il réunit trois enfants du même âge, et, après les avoir soigneusement instruits de ce qu'ils auront à faire, leur présente six objets familiers collés en désordre sur un carton : un sou, une étiquette de grand magasin, un timbre, un bouton et deux gravures. Chaque élève regarde la collection pendant douze secondes. Un questionnaire rédigé d'avance est ensuite lu par l'un des trois élèves, pour diminuer l'action suggestive de l'opérateur, qui est réduit à la fonction de témoin et de surveillant. Chaque élève doit s'efforcer de faire à ces questions, dès qu'il l'a trouvée, la réponse qu'il croit juste ; l'élève chargé de lire le questionnaire inscrit au fur et à mesure les réponses, en les numérotant d'après l'ordre d'émission. Très rarement les sujets ont répondu ensemble, encore qu'ils eussent à cœur de ne pas se laisser devancer l'un par l'autre ; presque toujours, l'un des trois prend l'avance et la garde jusqu'à la fin de l'expérience.

Qr les questions ont été rédigées, à dessein, de façon à mettre les sujets sur une fausse piste : conleur du fil servant à fixer le bouton (or celui-ci est collé, il n'y a pas de fil), — endroit où le bouton est

(1) Cf. Tout le chapitre *L'imitation*, p. 330 et suiv.

Digitized by Google

abimé (il ne l'est pas), — cachet postal (le timbre est neuf et n'a pas été oblitéré), — définir le septième, le huitième objet (il n'y en a que six en tout). L'expérience offre donc le double avantage de fournir des données sur la suggestibilité des élèves et sur la tendance imitative de ceux qui répondent en second ou troisième lieu. Les résultats des essais tentés sur huit groupes de trois élèves sont très frappants. Il en ressort clairement, d'abord, que, dans chaque groupe, se détache spontanément un leader qui, aux treize questions, répond huit, dix et même treize fois le premier. De même, certains autres prennent, dès le début, l'habitude de répondre les derniers ; entre ces deux extrêmes, est un groupe plus indécis ; car ceux qui arrivent le plus souvent les seconds, arrivent parfois aussi en tête ou en queue. — D'autre part, la suggestibilité des élèves en groupe est bien loin d'être atténuée, comme le supposait d'abord M. Binet, par l'émulation qui semblait de nature à aiguiser le sens critique ; au contraire, elle s'est trouvée fortement accrue. Tandis, en effet, que la même expérience, pratiquée sur vingt-quatre élèves isolés, avait produit une moyenne de huit suggestions réalisées sur treize questions, l'expérience collective aboutit à douze réussites sur treize essais. « Ce résultat, conclut » M. Binet, est tellement significatif, que je le crois » constant. (1) Il nous semble d'autant plus frappant, » que l'imitation n'a été pour rien dans cette pro- » portion élevée. Les enfants qui ont répondu les » premiers, les plus spontanés par conséquent, sont » tombés d'eux-mêmes dans le piège qui leur a été » tendu, et c'est leur erreur qui a déterminé celles de » leurs camarades. » (2)

(1) P. 344.
(2) Cf. les tableaux circonstanciés des pages 338-41.

Digitized by Google

Cette contagion de l'erreur est, au point de vue qui nous occupe, le résultat le plus significatif des expériences de M. Binet. L'expérience, avons-nous dit, portait sur huit groupes de trois élèves. Le nombre d'imitations possible était donc de deux par groupe, soit de 16 au total. Or, certaines imitations ont atteint les chiffres élevés de 11, 12 et 13 par question. Toutefois, la moyenne obtenue n'est que de 8 environ, c'est-à-dire de la moitié. On en peut conclure, avec M. Binet, que l'imitation est beaucoup moins forte que la suggestibilité, c'est-à-dire que des élèves qui cèdent à la suggestion de l'interrogateur échappent parfois à l'imitation de leurs camarades. Ils peuvent se laisser suggestionner, tout en donnant une réponse qui leur est personnelle. Par exemple, les trois élèves d'un groupe attribueront chacun une nuance différente au fil du bouton qui, en réalité, n'est pas cousu.

§ 16. — Il n'en reste pas moins que le groupement, même artificiel et momentané, augmente la tendance imitative (1) et l'on pourrait, malgré l'insuffisance des observations faites jusqu'à présent sur la matière, énoncer les deux lois approximatives suivantes :

D'une part, la suggestibilité des individus augmente quand ils sont soumis avec tout un groupe aux mêmes excitations ;

D'autre part, au sein des groupes, l'imitation

(1) M. Binet a fait une seconde expérience (p. 349 et suiv.), que nous ne pouvons rapporter ici. Il a pris, cette fois, des groupes de cinq élèves. Les résultats ont absolument confirmé les précédents, sauf que l'imitation s'est trouvée plus forte que la suggestibilité. Il se peut que la différence tienne à la différence numérique des groupes. Il y aurait le plus grand intérêt à renouveler ces expériences sur des groupes différents par l'âge, le nombre, l'éducation, et à comparer les résultats obtenus si on les faisait porter successivement sur des groupes de garçons ou de filles.

Digitized by Google

corrobore les effets de la suggestibilité, car elle est elle-même une suggestion au second degré.

En d'autres termes, une croyance adoptée par quelques membres d'un groupe, sous l'empire d'une suggestion qui n'exclut pas, à son origine, une certaine part de réflexion personnelle, se propage ensuite dans le reste du groupe d'une façon automatique.

II. INFLUENCE DU GROUPE

§ 17. — Cherchons à expliquer ces deux lois, et à en tirer des applications au point de vue de la psychologie de la croyance.

Pourquoi les individus sont-ils moins suggestibles isolés que groupés ?

En ce qui concerne les groupes de trois enfants qu'il a étudiés, M. Binet estime que le fait s'explique en partie par la préoccupation, toute scolaire, des élèves de répondre les premiers comme en classe ; ils se hâtent et réfléchissent moins. Il est vrai. Toutefois l'explication est insuffisante, puisque, dans certains groupes, l'expérimentateur a observé, au contraire, une intimidation réciproque des sujets cherchant à s'effacer au second et au troisième rang. Mais ne peut-on dire que ces deux observations contradictoires se rattachent à une même cause et nous mettent sur la voie de la solution vraie ? Par le fait seul qu'ils sont sollicités ensemble de répondre aux mêmes questions, les trois sujets sont hors d'état de fixer leur attention sur l'expérience : ils font attention les uns aux autres. Et cette attention n'est pas simplement le vague sentiment de présences étrangères, semblable à celui que nous éprouvons en travaillant dans le silence d'une

Digitized by Google

bibliothèque publique : c'est une préparation plus ou moins consciente à une sorte de concurrence dans laquelle l'amour-propre est en jeu. Or cette dispersion de l'attention met précisément le sujet dans les conditions les plus favorables à la suggestion, soit normale, soit morbide.

Si, en effet, on examine avec soin les expériences tentées sur la suggestibilité des sujets sains, on se rend compte qu'elle se ramène toujours à une division de l'attention. Par exemple, on demande au sujet de réciter une page littéraire à haute voix, ou de lire un ouvrage très intéressant; on l'invite à laisser, pendant ce temps, sa main droite absolument inerte entre les mains de l'opérateur ; celui-ci fait tracer à cette main, avec un crayon, sur du papier, des hachures ou des boucles : le plus souvent, la main laissée à elle-même continue spontanément le mouvement dont elle a acquis l'habitude (1). M. Patrick a même pu, par un procédé analogue, obtenir, chez un sujet parfaitement sain, des phénomènes très caractérisés d'écriture automatique (2). Quant aux phénomènes d'automatisme psychologique, catalepsie, somnambulisme, hypnotisme, sur lesquels il serait trop long d'insister ici, il est à noter que M. Pierre Janet (3), qui pourtant refuse d'étendre le terme de suggestibilité aux individus sains, est d'accord avec M. Binet pour attribuer les cas de suggestion qui se produisent chez les anormaux à une division de l'attention. D'après lui, « un acte suggéré qu'exécute le sujet est l'idéal de la distraction » (4). L'hystérique sugges-

(1) Cf. Binet, ouv. cité, p. 360 et suiv. — Du même, *Altérations de la personnalité*, Paris, 1892, p. 214 et suiv.

(2) *Some Pecularities of the secondary Personality*, dans *Psychol. Rev.*, nov. 1898.

(3) *Automatisme psychologique*, p. 168 et suiv.

(4) *Ibid.* p. 190. Cf. Richet, *L'homme et l'intellig.*, p. 236 et 529.

Digitized by Google

tible oublie à tout instant les perceptions qui pourraient entrer en antagonisme avec la suggestion, et c'est pourquoi l'hystérique peut passer d'une suggestion à une autre très différente, sans éprouver la moindre surprise.

Evidemment nous sommes très loin, dans les cas de suggestion collective, de constater un monoïdéisme aussi accusé. Nous venons même d'attribuer la suggestibilité des individus groupés à des préoccupations antagonistes qui se partagent la conscience. La raison de cette différence profonde est que, chez l'hystérique, comme chez le cataleptique, la misère psychologique est telle que l'attention tout entière est absorbée par un stimulus énergique,— par exemple, l'ordre donné par l'opérateur,— tandis que, chez les sujets sains, l'attention reste assez riche pour pouvoir se diviser ; mais cette division ne saurait se faire impunément, et elle produit, à un moindre degré, les mêmes effets que la distraction la plus caratérisée chez les sujets d'une faiblesse mentale excessive : elle rouvre la porte à l'automatisme, au jeu des habitudes ou des tendances inconscientes. On s'explique donc que, dans les expériences collectives de M. Binet, les chefs de groupes les plus spontanés, ceux dont on pouvait attendre l'effort d'attention le plus vigoureux, aient mieux cédé à la suggestion que dans les expériences individuelles, en vertu même du souci qui les préoccupait de devancer les réponses de leurs camarades. C'est ainsi que la simple mise en présence d'individus en face d'excitations communes les oblige à s'adapter à la fois les uns aux autres et à ces excitations ; de là une dispersion d'efforts propice à l'intervention des énergies inconscientes. Le moi social est ainsi, en théorie et en fait, beaucoup moins réfléchissant et beaucoup plus fait d'habitudes que le moi individuel.

Digitized by Google

§ 18. — Toutefois, la pression exercée par une autorité sociale sur la croyance peut ne pas exclure une certaine résistance des individus ; et cette résistance, dont nous avons trouvé de frappants exemples dans les expériences de M. Binet, donne précisément la mesure de ce qu'on appelle d'un mot le caractère. Mais cette résistance est amoindrie dès que la suggestion se présente sous forme de réaction directement imitable ; et nous voyons intervenir ici la deuxième loi sociologique de la suggestion des croyances. Dès que, au sein d'un groupe, une croyance a été adoptée par un individu, elle rencontre chez les autres de molles résistances et tend à se propager par répétition automatique. L'imitation corrobore, disions-nous, la suggestibilité. La suggestion, en effet, peut n'être qu'une indication vague ; le ton d'une question peut suffire à suggérer la réponse ; mais la place est encore laissée grande, en ce cas, à l'interprétation personnelle du sujet. Si, au contraire, une croyance est présentée sous une forme immédiatement assimilable, elle est acceptée avec un minimum de résistance. Or cette condition n'est évidemment jamais mieux réalisée que quand un individu du groupe professe lui-même une croyance nouvelle et lui prête la forme sociale que lui-même et son groupe sont capables de comprendre. On n'imite qu'un geste défini, une croyance qui a trouvé sa formule. C'est ainsi que, dans les foires de campagne, les boniments des charlatans laissent longtemps la foule des badauds indécise. Mais dès qu'un client se décide, surtout s'il est connu et habitué à donner l'exemple, une croyance collective se dessine en faveur de l'intérêt du spectacle ou de l'efficacité du remède proposé.

Aussi est-il constant que les grands mouvements d'idées ne réussissent d'abord que dans un milieu

Digitized by Google

limité, où l'initiateur peut exercer une suggestion personnelle sur son entourage, et ce sont les initiés qui, rentrant dans les milieux divers dont ils sont sortis, réussissent à provoquer les conversions en masse. Très souvent, les grands inventeurs d'idées ont moins de force suggestive et de vertu combative que leurs disciples. On en trouverait aisément des exemples dans l'histoire des religions, des révolutions et des systèmes philosophiques. La prédication du Christ n'avait pas dépassé les étroites frontières de la Judée : au contraire, certains de ses disciples convertirent des provinces entières. On prend parfois Saint Paul pour un Dieu (1) ; Saint Pierre gagne en une journée 3.000 âmes à l'Evangile (2), et sa réputation de thaumaturge semble avoir été supérieure à celle du Maître lui-même (3). De même, ce sont les disciples d'Epicure qui ont suscité, dans tout le monde gréco-romain, des dévôts et même des fanatiques. Plus que Descartes, ses amis ont travaillé à la diffusion du Cartésianisme. J.-J. Rousseau, avec sa nature timide et sauvage, eût sans doute fait piètre figure au sein de la Convention, à côté de Robespierre, son élève. Lassalle a été l'agitateur heureux du parti dont K. Marx avait été le théoricien. Des faits tout récents ont prouvé que les conversions d'alcooliques à la tempérance sont dues moins souvent aux efforts des médecins et des moralistes qu'à la propagande d'anciens buveurs. En d'autres termes, à mesure que la croyance descend de l'initiateur à la foule, elle

(1) *Ibid.*, XIV, 11.
(2) *Actes*, II, 41.
(3) On allait jusqu'à apporter les malades dans les rues, on les mettait sur des lits et sur des couchettes, afin que, lorsque Pierre viendrait à passer, son ombre, du moins, en couvrît quelques-uns. (*Actes des apôtres*, V, 12-15).

Digitized by Google

rencontre une masse compacte de préjugés, de routines mentales, en un mot de résistances automatiques. Elle ne peut triompher qu'en mettant cet automatisme lui-même à son service ; c'est à ce prix que ses progrès peuvent être considérables. Or l'imitation est précisément le plus paresseux des procédés d'adaptation. La foule, jusque dans les mouvements révolutionnaires, obéit à son habitude invétérée de suivre des chefs de file. Une foule n'a jamais inventé aucune vérité ; elle serait plus disposée même à lapider les inventeurs ; mais elle suit docilement les apôtres de vérité ou de mensonge à condition qu'ils lui parlent son langage et fixent d'avance le mot d'ordre qu'elle doit reproduire (1).

§ 19. — Ajoutons que cette suggestibilité au premier et au second degré, habitude fondamentale de la sociabilité, se spécifie à son tour en habitudes plus précises. Car nous n'appartenons pas à la société en général, mais à des groupes sociaux, les uns concentriques, les autres interférents. Et, dans la mesure où cette participation à des formes multiples de l'existence sociale représente une part de notre propre vie, nous subissons l'ascendant de la mentalité commune.

(1) Il faut soigneusement distinguer ici les foules *croyantes* des foules *agissantes*. Une foule est incapable de formuler un *credo* ; elle reçoit des meneurs habituels ou accidentels la formule de sa foi. Mais une foule peut fort bien, sinon inventer, du moins modifier une consigne. Quand elle passe à l'action, la contagion du cri et du mouvement rétrécit violemment les consciences au profit de réactions aussi brutales que simples, et peut transformer une cohue de citoyens inoffensifs en une horde sauvage. De là vient que les chefs de file sont presque toujours débordés et entraînés bien au-delà de ce qu'ils auraient voulu, dès qu'ils appellent la foule à l'action. C'est l'histoire de tous les mouvements populaires depuis les Jacqueries jusqu'aux grèves les plus récentes.

Digitized by Google

Dans les sociétés primitives, d'ordinaire peu nombreuses, l'homogénéité morale n'est pas moindre que la similitude physique. Tout le monde alors admet et pratique, sans la discuter, la même religion : les sectes et les dissidences sont inconnues, elles ne seraient pas tolérées. Or, à ce moment, la religion comprend la morale, le droit, la science (1). Il en résulte que les habitudes collectives empiètent fortement sur les adaptations individuelles, réduites aux réactions physiologiques nécessaires à la défense de l'organisme.

Au sein même d'une société très civilisée et très divisée, certains groupes, jalousement fermés, par exemple, un couvent de moines, peuvent encore représenter un type de discipline religieuse, morale, juridique et scientifique parfaitement unitaire. Encore les murs n'en sont-ils pas si bien fermés au vent du dehors qu'il ne puisse en sortir des révoltés, un Luther ou un Savonarole. En tout cas, ces groupements, dont l'idéal serait de se suffire à eux-mêmes. deviennent des exceptions de plus en plus rares. La civilisation moderne, aussi bien que la civilisation romaine, nous offre à la fois le spectacle saisissant d'une multiplication indéfinie des groupements et d'un relâchement graduel des liens impératifs qui y rattachent l'individu (2). Religion, nation, partis

(1) Durkheim, *Divis. du travail social.*, 1re éd., Paris, 1893, p. 144.

(2) Ce n'est pas à dire que les sociétés primitives soient plus solidement cohérentes que les sociétés modernes. Il est prouvé, au contraire, que, plus une société est primitive, plus la rupture est facile entre les individus et le chef; réciproquement, l'adoption de l'étranger, la naturalisation et l'annexion s'y opèrent de la façon la plus simple et presque sans formalités (Cf. Spencer, *Sociol.*, t. III, p. 381. — Durkheim, *ouvr. cité*, p. 160 et suiv.). Mais, tant qu'il fait partie du groupe, l'individu y est astreint à une uniformité très rigoureuse de croyances et de pratiques. Il ne se sépare du groupe qu'en renonçant violemment à ses privilèges familiaux, juridiques, moraux même, car, pour le primitif, tout est permis à l'égard de l'étranger.

Digitized by Google

politiques, science, arts, professions, plaisirs même, suscitent des groupements dont les frontières, bien loin de coïncider ou de s'emboîter comme des provinces dans un Etat, se croisent et s'entremêlent en réseaux incohérents ; et si les habitudes morales spéciales à chaque groupe : point d'honneur militaire, probité commerciale, étiquette mondaine, sincérité scientifique, etc., exercent encore sur les unités sociales une pression à laquelle il leur est difficile de se dérober complètement, du moins cette contrainte va-t-elle en décroissant à mesure que se multiplient les groupements interférents. Le primitif résume à lui seul la mentalité moyenne de toute sa tribu. Au contraire, un Français du xxe siècle, membre d'une église internationale, d'un parti politique, d'une académie et d'une foule d'associations locales ou internationales, ne saurait condenser la mentalité de ces divers groupes ; il rencontre des étrangers dans son église, des incroyants dans son parti politique, des ennemis personnels dans certains milieux savants ou mondains. Aussi ces groupements sont-ils loin de jouer le même rôle dans l'existence individuelle. Aux uns, on se donne presque entier et l'on en reçoit les suggestions les plus fortes et les plus coutumières ; aux autres, on ne prête qu'une attention distraite et superficielle. Beaucoup de nos contemporains appartiennent à nombre d'associations, sans donner jamais d'autre gage de leur participation que le paiement automatique d'une cotisation périodique. De même que, dans l'espace sensible, il est des endroits où nos mouvements se déploient avec plus d'aisance et de succès, de même, on pourrait distinguer, dans l'espace social, des régions familières où l'habitude et la sympathie simplifient pour nous l'effort de l'adaptation. Dans les milieux où nous fréquentons, la conversation se

Digitized by Google

met, dès l'abord, au ton voulu. Nous prévoyons l'accueil qui sera fait à nos affirmations et nous sommes prédisposés à souscrire aux opinions qui se feront jour devant nous, ou à les ménager. Le savant qui écrit un mémoire le met au point du savoir de son temps et l'accommode aux habitudes de discussion et de style du cercle, parfois limité, qu'il se préoccupe d'atteindre ; malheur à lui s'il oublie que, même en matière de science, il est dangereux parfois de heurter certains préjugés et de froisser certaines habitudes collectives !

§ 20. — Ainsi, avec la complication des groupes sociaux, l'attention sociale se divise elle aussi, varie ses attitudes et dessine des catégories de croyances pratiquement extérieures les unes aux autres. De là vient que la vie sociale aboutit très fréquemment à diviser en domaines absolument isolés des croyances qui coexistent dans un même esprit. Des hommes d'affaires sont capables, au sortir de leur bureau, d'oublier totalement leurs occupations, pour se donner tout entiers à la famille, à l'art, à la politique. Dans la discussion elle-même, il y a des terrains réservés sur lesquels on ne se hasarde pas avec certaines personnes ; on s'accorde parfois, étrange contradiction, pour ne causer ni de religion, ni de politique, ni des actualités les plus pressantes, avec des gens que d'ailleurs on estime et qu'on aime. Si profonde est même cette division sociale des habitudes mentales, que les individus font très souvent preuve, dès qu'ils changent de domaine, des qualités d'esprit les plus opposées. On a vu des savants faire du doute le plus scrupuleux la méthode de leurs recherches et s'en tenir, en matière de religion, à la foi du charbonnier ou se cantonner dans l'incrédulité épaisse de M. Homais.

Digitized by Google

On voit tous les jours des négociants avisés et méticuleux incapables de gérer leurs affaires domestiques ; des hommes du monde charmants, spirituels et gais dans les salons, insupportables, insipides et maussades dans leur intérieur; des bourgeois paisibles tenant des propos sanguinaires contre les Juifs ou les Anglais. C'est du civilisé seulement, de celui dont l'existence morale se déploie à la fois dans plusieurs cercles sociaux, qu'on peut dire « qu'il porte plusieurs hommes en lui ». Car ces contrastes sont bien moins imputables, croyons-nous, à la contradiction interne de l'être « ondoyant et divers », qu'au morcellement de la société humaine en groupes interférents qui, de toutes parts, sollicitent et circonscrivent l'individu, exercent sur sa crédulité des suggestions antagonistes et suscitent des habitudes mentales inégalement impérieuses.

§ 21. — En résumé, l'évolution sociale de la croyance nous paraît suivre une marche parallèle à l'évolution de l'organisme. C'est à sa naissance que l'animal reproduit le plus fidèlement le type de la race dont il vient de se détacher ; de l'enfance à l'âge adulte, il achève de sortir de la race et conquiert, par une série de différenciations, les caractères physiques et moraux qui consacrent son irréductible individualité. Mais, par la génération, quand il devient père, il rentre, en quelque sorte, dans la race et sacrifie au type commun les acquisitions de sa vie individuelle. L'enfant n'ajoute au type de la race qu'une légère survivance des traits paternels. Et cependant, ces variations imperceptibles arrivent à établir, entre les individus, une différenciation organique dont on ne trouve pas d'exemple dans les sociétés primitives. Il est prouvé que la différence moyenne du volume, entre

Digitized by Google

les crânes les plus grands et les plus petits, est de 600 centimètres cubes chez les Parisiens modernes, tandis qu'elle n'atteint que 470 chez les Parisiens du XIIe siècle, 350 chez les anciens Egyptiens, 310 chez les Australiens, 280 chez les Parias de l'Inde (1). On peut dire, de même, que l'individu, à l'origine de son développement mental, emprunte les éléments primordiaux de sa structure mentale à un milieu moral de croyances relativement simple, auquel il est tenu de s'adapter. Mais, à son tour, il réagit sur ce milieu ; tout esprit qui prend l'initiative d'un jugement nouveau s'affranchit de quelque routine collective, dégage sa liberté des habitudes du moi social et sort ainsi de la race. Mais, dès qu'il cherche à exprimer son affirmation pour féconder d'autres esprits, il lui faut trouver dans une habitude ancienne, dans une vérité commune, un moyen terme, un point de contact avec le milieu moral ; il lui faut infliger à sa pensée le moule banal du langage convenu et des formules consacrées ; et, par là, à son tour, il rentre dans la race. Nécessairement, nous venons du genre et nécessairement, de quelque façon, nous y revenons. L'affirmation exprime à la fois la spontanéité de l'individu et la limite sociale de son expansion ?

§ 22. — Toutefois, cette limite est mobile, car le milieu social n'a pas la rigidité du milieu physique. Plus encore que les organismes, les groupes sociaux se diversifient. Les cadres solides et spatialement limités des sociétés primitives se disloquent et font place à des cadres plus souples et capricieusement entremêlés. Dans une ville comme Paris, au XXe siècle, que de courants d'idées se croisent sans se

(1) Dr Lebon, *Les Sociétés*, p. 193.

Digitized by Google

mêler, que de milieux intellectuels s'organisent, se disloquent et se réorganisent, dans lesquels se cristallisent des habitudes mentales et des croyances différentes, depuis les chapelles bouddhistes jusqu'aux sociétés anarchistes, spirites, politiques, scientifiques, etc. ! Or, tant qu'il vit, chacun de ces groupes représente pour tous ceux,— et ils sont l'immense majorité, — qui ne peuvent affirmer sans se sentir plusieurs, une forme possible de la vérité, mais aussi une forme possible de l'erreur et, par suite, une invitation au doute. Ainsi l'éparpillement des groupes intellectuels, véritable division du travail mental, est, en dehors de tout effort de réflexion, une condition extérieure d'émancipation individuelle. Quel que soit aujourd'hui le fanatisme des partis politiques ou religieux, leur nombre même atténue la contrainte de leur dogmatisme, car il signale des contradictions que les sociétés de foi uniforme ne soupçonnent même pas. La comédie jouée par les « idoles du théâtre » distrait l'esprit du culte exclusif des « idoles de la tribu ». Pour cette raison qui, sans doute, n'est pas la seule, la liberté de penser est, en définitive, malgré l'inertie intellectuelle du plus grand nombre, moins asservie de nos jours qu'aux premiers siècles de l'histoire romaine ou au dixième siècle de notre histoire.

§ 23. — A cet affranchissement relatif des esprits, correspond le progrès de la tolérance. Lorsqu'un groupe social, géographiquement circonscrit, incarne à lui seul une croyance, toute négation de cette croyance semble une atteinte à la cohésion du groupe lui-même, et le souci de la conservation amène ce groupe à persécuter les hérésies autour de lui et dans son sein. De là l'intolérance ordinaire des

Digitized by Google

sociétés auxquelles le sentiment religieux sert de ciment social exclusif ou prépondérant. Dans les sociétés de haute culture, il n'y a plus guère que les foules qui soient vraiment intolérantes. C'est que, comme l'a justement remarqué M. Tarde (1), on ne peut appartenir qu'à une seule foule à la fois et que, sous la pression du nombre, la complexité normale des sentiments sociaux fait place à un monoïdéisme violent. Mais, remarque le même auteur (2), ce ne sont plus les foules, les sectes, les corporations, les écoles définies qui font l'histoire (3); ce sont « les publics » scientifiques, religieux ou politiques; c'est-à-dire qu'à la solidarité mécanique des hommes assemblés sur une place publique, ou même à la solidarité organique des hommes liés par un contrat d'association, se substitue la solidarité morale d'hommes parfois très dispersés et qui, souvent, s'ignorent les uns les autres, ou ne connaissent que par la presse leur nombre et leur influence. Grâce à l'imprimerie et aux rapides moyens de communication, nous nous sentons plus solidaires de certains Américains que des voisins dont la politique, la religion et le genre de vie nous séparent. En d'autres termes, les suggestions qui peuvent orienter notre jugement et notre conduite, viennent jusqu'à nous, malgré les distances, de tous les points où d'autres hommes partagent nos préoccupations, scientifiques, morales ou religieuses, et neutralisent les suggestions du milieu immédiat. Nous n'avons

(1) *L'Opinion et la foule*, Paris, 1901, p. 12.

(2) *Ibid.*, p. 6 et suiv.

(3) Il est à remarquer que les partis politiques sont infiniment moins stables que par le passé. L'opposition des Verts et des Bleus, celle des Guelfes et des Gibelins, des Whigs et des Tories, ont duré des siècles : aujourd'hui, dans tous les pays parlementaires, les partis politiques ne sont guère que des groupements provisoires qui se dissolvent après la bataille.

Digitized by Google

plus besoin de fréquenter les places, les assemblées politiques, les salons, pour recevoir l'aliment nécessaire à notre besoin de savoir et d'aimer. Ainsi se raréfient les contacts entre hommes voisins par la race ou la résidence et distincts par la culture. Si nous sommes devenus plus tolérants, c'est moins parce que nous sommes pénétrés du respect pour la pensée d'autrui, que par suite d'une plus libre communication avec ceux qui, hors de notre plus proche milieu, partagent nos croyances : recevant de plus loin et plus facilement l'air et la lumière, nous trouvons moins irrespirable et, en quelque sorte, moins réelle l'atmosphère de contradictions qui nous entoure.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

LE RÉEL

I. RÉSUMÉ DU LIVRE

§ 1. — En résumé, la croyance est une adaptation, mais une adaptation au second degré. L'adaptation primaire est caractérisée par ce « sentiment de réalité », qui accompagne, à l'origine, toute sensation non contrariée ; c'est cette « foi » sans contrôle, par laquelle l'enfant s'approprie l'expérience de sa race ou de son milieu. Mais cette naïveté des premières impressions est promptement combattue par la variété inquiétante des leçons de l'expérience ; or l'attention ne peut se diviser indéfiniment. Sa loi est sélection prévoyante, auto-imitation, habitude. La croyance proprement dite est, après une période d'oscillation variable en durée et en importance, une réadaptation plus forte de l'attention aux excitations les plus stables, les plus cohérentes. La croyance est une foi contrôlée.

§ 2. — Il a fallu, pour la commodité de l'analyse, distinguer dans cette adaptation trois moments successifs : perception, souvenir, concept. Il est visible

Digitized by Google

maintenant que cette division est un artifice de pure méthode. La vérité est que nous percevons par souvenirs et aussi par concepts, (1) c'est-à-dire que chacune des démarches par lesquelles notre organisme s'oriente dans le monde des excitations, suppose le réveil des images génériques et des habitudes générales qui correspondent, dans notre conscience, à la solidité, à la profondeur, à la couleur, à l'agrément, en un mot, aux aspects les plus habituels des excitations sensibles. Chacun de nos mouvements appropriés est un raisonnement vécu. Réciproquement, nos souvenirs et nos concepts n'ont de sens et d'usage que par les perceptions qu'ils préparent. Cette préparation est souvent à très longue échéance, parfois même inutile. Il y a des souvenirs qui n'émergeront plus jamais de l'inconscient, des concepts qui se décolorent et se vident, faute d'usage. C'est même parce que le souvenir et le concept sont d'un emploi tout éventuel, que la saveur poétique du premier est si vive, et que la réflexion la plus abstraite finit par devenir le plus désintéressé des exercices. Aussi ne vient-il à l'esprit de personne de voir, dans la spéculation, un calcul platement utilitaire. Mais, en définitive, l'objet suprême de la spéculation est de mettre de l'ordre dans la pensée, c'est-à-dire de substituer à la complexité variable des choses un système de signes simples et stables, auxquels l'attention puisse s'adapter sûrement et d'une façon durable. Or cette loi unifiante de l'adaptation se vérifie, nous l'avons vu, tout au long de l'échelle, depuis les plus simples réactions motrices, jusqu'à la formation des croyances les plus générales. Aussi les images et les concepts sont-ils bien, comme on l'a

(1) Cf. Brunschvicg, *La modalité du jugement*, Par. 1897, p. 124.

Digitized by Google

dit souvent, des équivalents simplifiés du monde sensible, mais des équivalents qui ont été primitivement formés d'une façon tout utilitaire, et qui demeurent des instruments pour agir sur le sensible. Le contact possible avec l'expérience physique ou morale demeure la pierre de touche de tout système scientifique ou philosophique. Un concept est moins un résumé d'expériences passées qu'un principe inépuisable d'expériences à venir, et la croyance en la *réalité* du concept n'est que l'habitude même de l'appliquer sans hésiter au plus grand nombre possible de cas nouveaux.

II. L'EXISTENCE

§ 3. — Mais cette définition risque de rester équivoque, si l'on ne détermine ce que l'on entend par *réalité*. Les croyances, en effet, sont diverses et souvent contradictoires, et l'idée même de réalité semble, au contraire, entraîner celle d'un ensemble d'objets privilégiés et incontestables, que l'affirmation doit précisément distinguer de tous autres.

Et cependant, un instant de réflexion suffit à montrer que l'affirmation peut s'appliquer à des réalités très diverses qui ne répondent nullement à de simples différences de degré dans la force de la croyance. Je crois et j'affirme avec la même énergie que j'écris sur du papier blanc, que Napoléon est né à Ajaccio, qu'Achille a traîné trois fois le cadavre d'Hector autour d'Ilion, que la terre est ronde, que les loups sont vertébrés, que les triangles équiangles sont équilatéraux ; mais je n'y crois pas exactement de la même façon. M. W. James dit avec raison que, outre

Digitized by Google

l'univers sensible, auquel nous attribuons spontanément, à tort ou à raison, la réalité par excellence, notre croyance a pour domaine des « sous-univers », dont le nombre varie avec la culture de l'esprit, la richesse de la mémoire ou la puissance de l'imagination. Il ne distingue pas moins de six « sous-univers » : celui de la science, c'est-à-dire la matière et ses lois mécaniques, — celui des relations idéales (logique, mathématiques, métaphysique, morale, esthétique), — celui des « idoles de la tribu, » c'est-à-dire de tous les préjugés de race, — le monde surnaturel des différentes religions, auquel il joint les divers mondes littéraires, celui de l'Iliade ou de M. Pickwick, — l'univers des opinions personnelles propres à chaque individu, — enfin l'univers indéfini de la folie, du rêve, du cauchemar. On pourrait, sans doute, allonger la liste et distinguer un monde historique, c'est-à-dire l'ensemble des souvenirs impersonnels de l'humanité, un monde des sons musicaux, celui des châteaux en Espagne, etc.

§ 4. — Comment est-il possible que la croyance puisse s'installer et se sentir « at home » dans des milieux aussi différents ? Qu'est-ce, en définitive, que *le réel?* Il ne s'agit point ici, d'ailleurs, de proposer une théorie métaphysique de l'être, mais simplement d'analyser et de ramener, s'il se peut, à l'unité les matériaux avec lesquels sont construits des univers si différents.

On accordera sans peine que le type le plus parfait du réel est l'*existence*; car le degré de réalité que nous accordons aux divers mondes de la croyance dépend précisément du mode d'existence que nous leur attribuons. L'immense majorité des hommes pense que le ciel est réellement rond autour de la

Digitized by Google

terre, c'est-à-dire qu'il existe, au même titre que la terre qu'il entoure; le chrétien croit à l'existence concrète des anges, et le spirite à celle des esprits.

Qu'est-ce donc que l'existence? Tirerons-nous, à ce sujet, quelque lumière de la distinction célèbre, admise par certains logiciens, des jugements « d'existence » et des jugements « d'attribution? » Cette distinction n'a pas été reconnue par tous. Les logiciens de l'Ecole admettent qu'un jugement tel que : *Dieu existe*, résume cet autre : *Dieu est existant*. (1) Stuart Mill considère également l'existence comme un prédicat qui peut être affirmé ou nié, de la même façon que la coexistence ou la causalité. (2) Son grand prédécesseur, Hume, était mieux inspiré quand il écrivait, près d'un demi-siècle avant la Critique de la Raison pure : « J'affirme que l'existence d'un objet n'ajoute » rien au concept de l'objet, et je soutiens aussi, » que la croyance à l'existence ne joint pas des » idées nouvelles à celles qui composent l'idée de » l'objet » (3). Kant a dit, de même : « Le réel ne contient » rien de plus que le possible. Cent thalers réels ne con- » tiennent rien de plus que cent thalers imaginaires », car les attributs des premiers sont, dans la pensée, identiques à ceux des seconds. Après Kant, Herbart et surtout Brentano ont insisté sur l'irréductibilité de l'existence aux attributs. « Quand nous disons » A est, dit Brentano, ce n'est pas la liaison du carac- » tère *existence* avec A, mais c'est A lui-même qui est » l'objet que nous reconnaissons. » (4)

(1) *Logique de Port-Royal*, part. I, chap. 3. Cf. THOMAS D'AQUIN, *Sum. Theol.*, part. I, *quæst.* 16, A 2.

(2) *Logique*, I, v, 5

(3) *Traité de la Nature hum.*, part. III, sect. 7. Trad. Pillon, p. 128; et *Appendice*, p. 362.

(4) *Psychologie*, I, p. 276. Cf. ERDMANN, *Logik*, p. 310.

Digitized by Google

§ 5. — Il est donc très légitime de distinguer une classe de jugements logiques énonçant l'existence pure et simple, non comme un attribut, mais, pour reprendre l'expression de Kant, comme « la position d'une chose ou de certaines déterminations en soi.» (1) Mais, à vrai dire, cette distinction n'est pas d'un grand usage pour le psychologue. Si l'être peut être affirmé indépendamment de tout attribut, les jugements attributifs, contrairement à ce que semble croire M. W. James (2), peuvent exprimer l'existence d'une façon, sinon formelle, du moins implicite. L'attribut *existence* n'ajoute rien aux autres attributs, mais l'addition d'attributs à l'existence n'enlève rien non plus à celle-ci. Dire : « la terre est ronde ; — il pleut abondamment », n'exprime pas moins la croyance à l'existence de la terre ou de la pluie que les jugements d'existence : « la terre existe ; — il pleut. » A ce point de vue, Stuart Mill avait raison de penser que le jugement unit, non les idées, mais les choses qu'elles expriment, pour autant du moins que ces idées représentent des existences.

De cette discussion, il résulte évidemment que la notion d'existence ne saurait être extraite des éléments logiques du jugement. « La croyance à l'exis- » tence, disait Hume avec raison, dépend de la *manière* » dont nous la concevons » (3). C'est cette « manière », cette attitude mentale, susceptible de se renouveler en présence de réalités très différentes, que la psychologie seule peut déterminer.

§ 6. — On connaît la définition que Hume lui-même a proposée de la croyance : « Une idée vive,

(1) *Raison pure*, trad. Barni, t. II, p. 191.
(2) *Princ. of Psychol.*, t. II, p. 289-90.
(3) Ouvr. cité, p. 129.

Digitized by Google

rapportée à une impression présente ou associée avec elle. » (1) Et l'on sait avec quelle ingénieuse virtuosité l'auteur du *Traité de la Nature humaine* a montré l'influence de la représentation forte et des associations d'idées sur la croyance. Les critiques n'ont pas toujours tenu compte de ce second élément. « D'après » Hume, dit M. Rabier (2), ce qui détermine la croyance, » c'est la force et la vivacité de la représentation » ; et, de fait, Hume lui-même, dans le Vme *Essai sur l'entendement humain* (3), se contente de définir la croyance, « la conception d'un objet plus vive, plus animée, » plus puissante, plus ferme, plus stable que nous ne » pourrions l'obtenir par l'imagination seule ». L'objection, dès lors, se dresserait d'elle-même : les faits contrediraient une théorie qui prétend se fonder sur l'expérience. Nous croyons, sur le moment, aux rêves, à des souvenirs confus, qui sont des états faibles ; l'amputé, en revanche, cesse rapidement de croire qu'il souffre d'élancements dans le pied qu'il a perdu, si douloureuse que soit cette illusion. Mais Hume a fortement marqué lui-même que l'impression, ou l'idée qui en dérive, ne sont pas des états de conscience qui suffisent, par eux-mêmes, à susciter la croyance au réel. C'est la relation à une impression ou à une idée *présente*, qui distingue le réel de la fiction (4).

Relation de ressemblance, d'abord. La vue actuelle du portrait d'un ami suscite l'image très vive de cet

(1) Ibid., p 131.
(2) *Psychologie*, p. 271.
(3) Ouvr. cité, p. 438.
(4) « L'impression présente ne doit pas cet effet à son pouvoir et » à son efficacité propres, ou quand on la considère seule et comme » une simple perception limitée au présent. » P. 138.

Digitized by Google

ami et éveille les mêmes sentiments que sa vue même. Ma croyance à l'identité de l'original du portrait n'est rien de plus que cette image évoquée d'une façon irrésistible par une impression.

Relation de contiguïté ensuite : « Quand je suis à » quelques milles seulement de chez moi, tout ce qui » a rapport à mon domicile me touche de plus près » que quand je me trouve à 200 lieues » (1).

Relation de cause, enfin : « Les gens superstitieux » ont la passion des reliques des saints pour aviver » leur dévotion... Or évidemment une des meilleures » reliques que pût se procurer un dévôt serait quelque » chose qu'un saint aurait fait de sa propre main » (2).

§ 7. — Nous citons à dessein ces exemples, les seuls que Hume apporte à l'appui de sa thèse, parce qu'ils en montrent à la fois l'ingéniosité et l'insuffisance. Quand Hume se trouvait à Paris, secrétaire de lord Hereford, il se représentait moins vivement, peut-être, le château d'Edimbourg qu'en se promenant sur les bords de la Forth, mais, à coup sûr, il n'en croyait pas l'existence moins réelle, et même, quand il retourna en Ecosse, on ne peut dire qu'il ait recommencé à croire avec force à l'existence de ce monument. D'autre part, si le croyant croit plus fermement à l'existence d'un saint quand il possède un objet fabriqué par ses mains, l'incrédule croit également que cet objet a été façonné par « quelqu'un », en vertu d'une croyance préalable commune à tous deux en la dépendance constante des effets aux causes. Dans l'un et l'autre cas, l'acte présent de la croyance est l'affirmation d'une *autre croyance latente*. Hume,

(1) p. 136.
(2) Ibid. 137.

Digitized by Google

aussi bien, n'a pas méconnu ce caractère : « La » croyance dont l'impression présente est accompa- » gnée, et qui provient d'une multitude d'impressions » et conjonctions passées... naît immédiatement sans » aucune opération nouvelle de la raison et de l'ima- » gination... Je n'ai jamais conscience d'une telle » opération. Or nous appelons HABITUDE (1) tout ce » qui procède d'une répétition passée sans raisonne- » ment ni conclusion nouvelle ; nous pouvons donc » établir comme une vérité certaine que l'habitude » est l'origine unique de toute croyance qui s'ensuit » d'une impression présente. Quand nous sommes » habitués à voir deux impressions conjointes, l'appa- » rition de l'idée de l'une nous fait passer immédia- » tement à l'idée de l'autre » (2).

§ 8. — Ce texte résume avec une précision parfaite la pensée de Hume, dans ce qu'elle a de durable et de caduc à la fois. D'une manière générale, Hume est, après tant d'autres, victime du préjugé logique qui consiste à définir le jugement comme une liaison d'idées, conception à laquelle s'accommodait merveilleusement la théorie des associations inséparables. L'habitude, dans cette théorie, conduirait sûrement d'une impression ou d'une idée présentes à d'autres ; le sentiment de réalité que nous éprouvons à propos des unes s'étendrait aux autres, par des voies souvent obscures et oubliées. En d'autres termes, chaque croyance en suppose une préalable, et nous voici au rouet, si l'on n'explique la genèse des toutes premières croyances.

Cette explication, Hume ne l'a pas tentée, et nul ne

(1) C'est Hume qui souligne.
(2) *Ouv. cité*, p. 139.

Digitized by Google

s'en fût avisé au milieu du XVIIIe siècle. En se fiant à la méthode introspective de Locke, il ne pouvait apercevoir clairement, au-dessous de chaque croyance particulière, l'arrière-fond de croyances plus anciennes et plus générales, d'habitudes profondes, dont l'origine se perd dans l'inconscience. Mieux informé, au lieu d'écrire simplement : « L'habitude est l'origine unique de toute croyance », il eût dit sans restriction : la croyance est elle-même habitude ; elle n'est pas un moment passager, comme le geste qui, même habituel, ne dure qu'un instant ; la croyance au monde extérieur, à Dieu, au devoir, à la science, ne disparaît pas quand elle cesse d'être pensée ; elle est une disposition à penser, une manière d'être, une habitude.

Nous sommes ainsi ramenés à la thèse fondamentale de cet essai.

La croyance est une adaptation ou plutôt une réadaptation, c'est-à-dire une accomodation des habitudes héréditaires ou acquises aux cas nouveaux proposés par l'expérience. Toute habitude se greffe sur une adaptation antérieure, propice au meilleur exercice de l'organisme. Et le problème psychologique de la détermination du réel revient à celui de la détermination des excitations auxquelles il est indispensable à l'organisme de répondre.

III. LE MOI ET LE NON-MOI

§ 9. — Ce problème est, avant toute théorie, pratiquement résolu par l'organisme même. Si, en effet, il est donné à l'homme adulte, et surtout au civilisé, d'admettre des catégories diverses de réalités : lois

Digitized by Google

scientifiques, idées religieuses, monde des fictions artistiques, etc., la vie, sous la forme la plus simple, n'affirme qu'une catégorie du réel, celui auquel s'adaptent les réactions motrices. Nous avons déjà dit, à plus d'une reprise, comment cette adaptation se réalise, par le processus double et réciproque de l'accommodation et de l'habitude. A certaines excitations seulement l'organisme est disposé à répondre d'une façon utile à sa conservation, à son bien-être ; les autres sont rapidement éliminées, et le réel primitif est le résidu de cette sélection fonctionnelle. Il est fort possible que notre univers sensible soit le théâtre d'existences et de phénomènes innombrables, à l'égard desquels nous sommes des sourds et des aveugles. En fait, même, nous devenons graduellement aveugles et sourds pour un nombre infini d'excitations visuelles et auditives qui n'intéressent pas notre organisme. Le critérium du réel ne saurait donc être cherché dans la sensation elle-même, si vive et si répétée soit-elle, mais dans le mode de réaction qui répond à cette sensation et la distingue entre les autres. Le réel, pour le vivant, est simplement *ce à quoi il s'adapte*. Il sera loisible à la pensée, dégagée des besoins premiers de l'existence, de nommer *nature, force, esprit*, le milieu dont elle attend ses joies et ses souffrances. Elle pourra invoquer, pour justifier sa croyance à un non-moi, le principe de causalité qui veut que les états dont je ne suis pas cause aient une cause hors de moi. En fait, la croyance au réel n'est pas, quoi qu'en ait pensé Descartes (1), l'œuvre d'une raison, même

(1) « Il me semblait qu'elles [les choses] ne pouvaient procéder de mon esprit. De façon qu'il était nécessaire qu'elles fussent causées en moi par quelques autres choses ». (VIe Méd. §§ VIII et IX, édit. de 1647). Notons qu'il s'agit bien ici de la justification psychologique de la croyance au monde externe, et non de la preuve de cette existence qui repose, comme on sait, sur la véracité divine.

Digitized by Google

inconsciente, (à supposer que ce terme fût intelligible), mais une attitude habituelle de l'organisme prêt à répondre utilement aux excitations plus ou moins régulières de l'expérience. La question : « Pourquoi croyons-nous à des existences ? » est donc, en ce qui concerne les premières démarches de la vie organique et consciente, dépourvue de sens. La seule question que le psychologue puisse se poser et résoudre est celle-ci : « Quelles sont nos premières et plus indis- » pensables adaptations ? »

§ 10. — Toutefois, la croyance à l'opposition d'un moi et d'un non-moi est trop instinctive pour qu'on puisse se dispenser d'en rechercher la racine jusque dans les profondeurs de la vie physico-mentale naissante. Mais, ici encore, le principe explicatif que nous avons adopté nous paraît jeter sur cet obscur problème de précieuses clartés. Toute adaptation, disions-nous, est sélection, et l'attention, qui n'est que la forme consciente de l'adaptation, est, au même titre, un pouvoir d'analyse et de choix. Or, si nos besoins étaient toujours satisfaits, avant même que nous eussions à souffrir ou à désirer, — ou bien, si le désir, éternellement renouvelé, veillait et se déroulait sans cesse de conserve avec la satisfaction, — le choix entre les excitations serait inutile et l'attention sommeillerait dans une torpeur indéfinie. Mais la loi première de toute vie organique est le rythme incessant du désir et de la satisfaction, de l'appétit et de la plénitude, de l'effort et du repos ; et ce rythme, bien loin d'être régulier et harmonique, est heurté et incohérent. Tantôt, l'effort est habituellement suivi de sa satisfaction : il suffit, en général, de respirer pour ne pas étouffer, de se déplacer pour se reposer d'une attitude prolongée, de fermer l'œil pour éviter un rayon

Digitized by Google

lumineux irritant. Mais la faim, la soif et les autres servitudes organiques provoquent, chez l'enfant, une gène d'une durée variable que l'effort ne suffit pas à calmer. En ce cas, l'effort, comme nous l'avons vu, se dépense « à vide » ; l'organisme cherche à s'adapter à un objet absent. L'attention ne saurait évidemment tarder à distinguer ces deux états de conscience à la fois semblables et différents : semblables, en tant qu'ils ont un élément commun, le besoin, — différents, en tant que l'un est caractérisé par la satisfaction et l'autre par l'effort infructueux. Ainsi s'établit, dans la conscience, le contraste du désir toujours ressenti et de la satisfaction parfois attendue, de l'effort et de la sensation, de la spontanéité et de la passivité.

Le plus souvent, il est vrai, ce contraste est atténué par l'habitude, qui a précisément pour effet d'assoupir la conscience de l'effort et d'émousser la sensation. Quand nous accomplissons une série de mouvements très familiers, ceux de la marche, par exemple, nous avons peine à discerner les impressions qui nous viennent du dehors et celles que nous devons à la contraction de nos muscles. Très souvent, aussi, nos rêveries se mêlent à nos souvenirs, à tel point que la limite devient indécise entre les éléments de notre conscience qui sont vraiment *nôtres,* et ceux qui nous paraissent *autres* : ou plutôt, le mien et le non-mien empiètent profondément l'un sur l'autre. Mais parfois la douleur se charge de nous rappeler l'antagonisme irréductible du moi et du non-moi. Tantôt, en effet, elle se présente à nous sous forme de sensation imprévue, violente, hostile, et sollicite de notre organisme des efforts d'adaptation libérateurs ; tantôt, au contraire, elle apparaît au terme de l'effort comme une défaite brutale infligée à notre attente : en d'autres termes, elle est tantôt au point de départ, tantôt

Digitized by Google

au point d'arrivée de l'effort. Or cette différence dans l'ordre de succession est trop importante pour ne pas devenir un critérium de sélection. Au-delà des sensations habituelles, qui éveillent à peine notre attention, d'autres, imprévues, sont possibles, à l'égard desquelles reste nécessaire une attitude de défense ; et, en-deçà de nos réactions habituelles et à peine conscientes, la spontanéité demeure capable d'improviser, sous le choc de ces excitations imprévues, des réactions nouvelles, ou même de devancer et de provoquer l'expérience. Nos habitudes, vestiges de nos anciennes adaptations au non-moi, forment ainsi comme une zone mitoyenne entre la spontanéité interne et la nécessité externe ; aussi portent-elles à la fois l'empreinte de notre caractère et celle de notre expérience. Mais, par-dessus cette zone, les deux adversaires se redressent parfois et se provoquent. En termes moins métaphoriques, la douleur accentue l'opposition de la sensation, signe éventuel d'objets nouveaux, et de l'effort, indice d'une spontanéité prête à s'adapter à ces objets. Mais, à vrai dire, elle ne sépare pas le contenu de la conscience, c'est-à-dire le réel, en deux régions impénétrables l'une à l'autre. Elle détermine simplement la direction des deux pôles entre lesquels se balance le mouvement rythmique de nos adaptations, oscillant de la sensation au désir, de la passion à l'action.

§ 11. — Telle est, croyons-nous, l'origine psychologique de la distinction qui pose le moi en face du monde sensible, disons plutôt du monde « pratique », de celui auquel il nous faut, de toute force, nous adapter; et telle est, du même coup, l'origine de la croyance en une réalité autre que nous-mêmes. Cette opposition est une véritable sélection opérée par l'attention dans

Digitized by Google

notre propre contenu conscient. Et cette sélection, opérée à la suite des tâtonnements laborieux et obscurs de la première enfance, peut-être même de nos plus lointains ancêtres, devient peu à peu habitude et réagit sur l'attention elle-même. Le plus simple effort de réflexion, d'accord, sur ce point, avec l'expérimentation, nous montre que nous ne faisons pas attention de la même façon à nos manières d'agir qu'à celles de sentir (1). Il n'y a rien de plus opposé, par exemple, que l'exécution attentive d'un morceau de musique familier et l'audition d'un morceau inconnu. Dans le premier cas, la perception des notes écrites, si importante pour le musicien qui déchiffre, joue un rôle insignifiant, ou même nul, si l'artiste joue de mémoire. Dans l'autre cas, la perception est presque tout, l'action presque nulle. Or il semble bien que, de part et d'autre, l'attention s'exerce de façon toute différente. D'un côté, la tonalité, la mesure et le caractère sentimental du morceau connu d'avance déterminent, chez l'exécutant, une attitude particulière, en ce sens qu'elle exclut les autres, mais générale par rapport aux notes du morceau, dont elle va déterminer la hauteur exacte, l'allure et la sonorité. Les habitudes mécaniques des doigts vont, dès lors, se subordonner à l'intention totale qu'a l'artiste de traduire le caractère général du morceau. L'exécution ira donc déductivement de l'ensemble au détail, et l'on peut dire, en ce sens, qu'elle procède comme l'invention elle-même, et que l'interprète d'une œuvre musicale la *recrée* dans une large mesure. L'auditeur, au contraire, reçoit une à une les notes de la mélodie qui se fondent peu à peu dans la généralité du ton et du rythme ; son attention procède synthétiquement du simple au

(1) Cf. supra, p. 129.

Digitized by Google

composé, du détail à l'ensemble ; la signification totale de l'œuvre se dessine peu à peu, pour son oreille, et il ne collabore guère à l'intelligence de celle-ci que dans la mesure où il se souvient des indications de ton, de rythme et de thèmes. Le même contraste a lieu entre l'attention de l'homme qui énonce une affirmation et celle de l'auditeur. Car la croyance est tout entière présente à notre esprit quand nous parlons ; nous n'avons pas successivement l'intention de prononcer un sujet, un verbe, des compléments, mais l'intention générale d'exprimer une affirmation synthétique que le langage nous oblige d'analyser. L'auditeur, au contraire, entend les mots en un ordre analytique ; il perçoit graduellement la qualité expressive des intonations et des gestes ; la synthèse est pour lui le point d'arrivée de l'attention. On pourrait, de même, en analysant de près tout effort et toute sensation, montrer que, dans le premier, l'attention est, dès l'origine, présente à la conscience comme une synthèse confuse de tendances, qui se résolvent analytiquement en mouvements d'adaptation de plus en plus précis ; tandis que la seconde qui, objectivement, est peut-être un bloc solide, est donnée à la conscience comme une diversité mouvante que l'attention coordonne, en lui opposant la simplicité relative des réactions motrices, des images génériques et des concepts. A vrai dire, ni l'effort pur, ni la sensation pure ne sont objets de conscience ; aux yeux de la réflexion, tout effort s'attache à un objet senti, et toute excitation est sentie au travers de la réaction qu'elle provoque. Mais l'inégale proportion de l'effort et de la sensation suffit à établir, entre nos états de conscience, une différenciation qualitative profonde ; et le bon sens, sollicité par les besoins de l'action qui réclament des divisions tranchées et des classifications simplistes,

Digitized by Google

traduit cette différence par l'opposition verbale du moi et du non-moi.

§ 12. — Cette croyance, on le voit, ne surgit pas dans la conscience par une sorte de coup d'Etat, comme une nouveauté absolue. Elle est une dérivation du sentiment primitif de réalité propre à toute donnée de la conscience. A l'aube de la vie mentale, disions-nous naguère, les états psychiques envahissent la conscience tout entière. Mais, à aucun moment, ces états ne sont absolument simples. L'hypothèse de Condillac est démentie par l'analyse la plus sommaire de tout processus conscient ; sa « statue » ne pouvait être uniquement, à son premier éveil, « toute odeur de rose », sans être, en même temps, tendance, effort, attention. A ce premier degré de la vie mentale, cette masse d'états de conscience, masse chaotique et déjà complexe comme la vie même, constitue tout le réel, un réel qui n'est point affirmé comme extérieur à la conscience, car il en est simplement le contenu. Le rôle de l'expérience sera de disloquer cet agrégat, d'après les nécessités de l'adaptation, en organisant des habitudes stables entre le moi spontané et la nécessité sentie. Il n'y a donc pas lieu d'expliquer comment le moi pose hors de lui-même un non-moi, puisque l'opposition primitive de ces deux termes, telle que la psychologie peut la définir, se ramène à une division opérée au sein même du contenu réel de la conscience. En ce sens purement psychologique, si, par *pensée*, « on entend tout ce qui se fait en nous, de telle » sorte que nous l'apercevions immédiatement par » nous-mêmes, c'est-à-dire non seulement entendre, » vouloir, imaginer, mais aussi sentir » (1), on peut

(1) *Princip. de la philos.*, I, 9.

Digitized by Google

dire, avec Descartes, que le *Cogito* implique l'existence, non seulement la nôtre, mais l'existence en général.

§ 13. — Ceci admis, il est aisé de démontrer que le non-moi réel se divise, à son tour, en régions, en « sous-univers », selon les besoins de l'adaptation. Le premier est, nous l'avons vu, celui auquel conviennent les adaptations motrices, et cet univers est très loin d'être la somme de nos sensations, puisque beaucoup de ces dernières ne demandent de nous aucune réponse appropriée et traversent la scène de la conscience, aussi inutiles, aussi étrangères à l'action, qu'un essaim de papillons traversant un champ de bataille. Car, nous l'avons dit déjà, dans ce monde, les contacts et les résistances prennent une place de premier plan, en raison de l'importance immédiate qu'elles ont pour nos adaptations musculaires ; les sensations de lumière, de son, d'odeur, de saveur n'ont d'importance et de *réalité*, au sens le plus rigoureux du mot, qu'autant qu'elles sont susceptibles d'une réaction ou d'un contrôle musculaire. Dans ce monde des réalités pratiques, l'attention discerne encore des catégories utilitaires ; dans l'existence, nous distinguons *les* existences, et les distinctions de genre et d'espèce, que nous introduisons entre les êtres, se ramènent à la classification fonctionnelle des réactions utiles dont nous sommes capables. Nos « semblables » sont d'abord, dans l'enfance, ceux des êtres que nous pouvons le plus parfaitement imiter et qui, répondant à notre imitation, encouragent de nouvelles et plus agréables imitations. Plus tard, ils se distinguent du reste des êtres par la richesse des suggestions qu'ils peuvent, grâce au langage, nous donner ou recevoir

Digitized by Google

de nous ; et nous avons vu comment cet « espace social », interposé entre nous-même et l'espace sensible, se divise en « régions » entre lesquelles l'attention choisit les domaines les plus habituels de ses réactions. Les animaux sont les êtres dont les mouvements spontanés, et parfois intentionnels, nous obligent à des attitudes défensives particulièrement attentives et variées ; dans une certaine mesure, d'ailleurs, ils sont imitables et imitateurs.

§ 14. — Quant à la croyance aux êtres surnaturels, elle est évidemment d'origine sociale. C'est la tradition orale, l'enseignement privé ou collectif, c'est le culte qui la suggère. Cependant, si l'enfant l'accepte si aisément, quelle qu'elle soit, ce n'est pas seulement par suite de l'habitude qu'il a de plier devant l'autorité, c'est que cette croyance n'est, au fond, que le prolongement de sa croyance aux agents naturels de ses joies et de ses douleurs. La pure transcendance échappe aux prises de l'affirmation. Si haut qu'il soit relégué au-delà des apparences sensibles, le Dieu des croyants n'en agit pas moins sur le monde concret et, de ce monde, la prière ou la fumée du sacrifice ne lui semble pas monter en vain. Fétiche du nègre ou Providence cachée du chrétien, Dieu est donc toujours l'être dont l'action, néfaste ou bienveillante, procède par des voies invisibles, arbitraires ou exceptionnelles, et réclame de nous certaines attitudes définies en face du mystère. Objet de pur amour ou de basse terreur, il ne saurait être, en tout cas, indifférent de lui rendre ou de lui refuser le culte qui concilie sa faveur ou détourne sa colère. Le culte est précisément le moyen de soulager l'attention prêtée à des concepts trop abstraits en l'adaptant à des attitudes et à des gestes concrets que la fréquence solidifie en habitudes. Cesser

Digitized by Google

d'observer une attitude à l'égard d'un être réel ou imaginaire, c'est bientôt cesser d'y penser et n'y plus penser, en bonne psychologie, c'est déjà n'y plus croire.

§ 15. — Aucune existence ne saurait donc être affirmée, qui n'intéresse en quelque façon notre activité. Il en est de même de tous les « sous-univers », que le travail progressif de la vie mentale nous amène à distinguer, au-delà ou au sein même du premier. Nous n'accordons notre créance aux conceptions les plus abstraites de la science ou aux plus folles chimères de l'imagination, qu'autant qu'elles participent à la réalité du monde où se déploie notre activité motrice, et, par suite, à notre propre réalité. « Les » objets sensibles, écrit M. W. James (1), sont nos » réalités ou les garants (*tests*) de nos réalités ». Nous dirons, plus exactement, : La possibilité de l'adaptation motrice est, en définitive, la garantie de toutes nos croyances.

(1) Ouvr. cité, t. II, p. 301.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

LE VRAI

I. LES PRINCIPES DE LA RAISON

§ 1. — Il ne saurait être question, au terme d'une étude de pure psychologie, d'esquisser une théorie intégrale de la valeur de la connaissance. Mais nous avons à écarter une objection qui a dû se présenter plus d'une fois déjà à l'esprit du lecteur. On peut se demander, en effet, si, à force d'abonder dans notre sens, nous n'avons pas multiplié les difficultés en négligeant d'invoquer, dans la genèse de la croyance, la faculté maîtresse de toute vérité, « la puissance de » bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui » est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou » la raison » (1). Si la recherche du vrai est, par excellence, la fonction de cette puissance, on est en droit d'exiger que nous définissions le sens du mot *Vérité*, dans une psychologie qui ne dit mot de la raison.

Ce n'est pas sans dessein que l'on a cherché, et réussi peut-être, à éviter, dans cette enquête sur la

(1) Descartes, *Méthode*, 1.

Digitized by Google

croyance, tout recours à la raison et jusqu'au nom même de cette faculté. Notre intention était précisément de montrer que la raison,— telle du moins que la définit la psychologie cartésienne, avec ses notions et ses vérités premières, — est elle-même soumise à une genèse, à une évolution. Aussi avons-nous tenté d'établir que les principes sont les habitudes les plus généralement adoptées par l'esprit dans son effort pour dominer les choses ; et nous entrevoyons maintenant que la valeur de la raison est elle-même l'objet d'une croyance acquise et que toute vérité a pour garantie subjective la solidarité de cette même croyance.

§ 2. — Insistons sur ces conclusions.

Quand nous cherchons à justifier une de nos affirmations, nous la subordonnons toujours à une affirmation déjà admise et plus générale. Les logiciens montrent, à bon droit, que l'induction scientifique elle-même repose sur un syllogisme, dont la majeure est l'affirmation de l'ordre universel et nécessaire de la nature. On montrerait sans peine que la preuve fondée sur le témoignage, la plus imparfaite de toutes, peut être elle-même ramenée à la croyance en la simplicité d'une nature ordonnée, au sujet de laquelle les esprits sont amenés à prendre habituellement les mêmes attitudes et à affirmer les mêmes vérités. Mais cette justification régressive des croyances est un procédé de pure logique. Légitime et utile comme moyen de vérification, ce procédé nous interdit évidemment de rien connaître de l'origine même des principes. Car, si l'on admet que toute proposition suppose un principe préalable, les principes eux-mêmes sont, par définition, irréductibles et à priori. Mais la psychologie ne saurait s'en tenir à cette analyse

Digitized by Google

abstraite de la pensée figée dans sa forme verbale ; elle remonte d'emblée à l'origine même de la croyance et demande à la conscience de lui révéler, dans sa simplicité essentielle, cette puissance innée d'affirmation. Or la conscience reste muette : car, d'une part, quand nous raisonnons, en dehors de toute préoccupation psychologique, nous n'apercevons à aucun moment l'insertion, dans le processus conscient, de principes d'identité, de cause, de substance ; et, d'autre part, chez l'enfant, la raison consciente apparaît bien après la croyance, après le raisonnement lui-même. Aussi Leibnitz ne craignait-il pas de reléguer dans les « petites perceptions » les vérités premières, quand il disait : « Les principes généraux entrent » dans nos pensées, dont ils font l'âme et la liaison. » Ils y sont nécessaires, comme les muscles et les » tendons le sont pour marcher, quoiqu'on n'y pense » pas. » (1) Nous ne saurions saisir en nous, par la réflexion la plus profonde, les lois abstraites d'une pensée dégagée de tout contact avec le contenu de l'expérience. La formule « A est A » est déjà une *application*, la moins concrète si l'on veut, mais non l'expression pure du principe d'identité. Sur ce point, semble-t-il, le rationalisme cartésien n'échappe à l'empirisme que pour donner raison au criticisme : ce qu'il appelle raison est une forme pure, logiquement antérieure aux jugements synthétiques à priori et, d'une façon générale, à toute l'expérience qu'elle rend possible ; mais elle n'est pas elle-même l'objet d'une intuition, elle n'est pas une donnée expérimentale. Ce qui est donné comme fait, c'est le savoir lui-même, et l'existence d'un pouvoir de synthèse pur et à priori ne peut être requise qu'à titre d'hypothèse explicative de ce savoir.

(1) *Nouv. Essais*, Ed. Erdmann, p, 211.

Digitized by Google

§ 3. — Que vaut cette hypothèse ? C'est ce que nous n'avons pas ici à examiner. La psychologie ne saurait confirmer ni infirmer une thèse qui exclut formellement la méthode introspective. (1) Mais la méthode rationnelle des Cartésiens, aussi bien que la méthode transcendantale de Kant, suggère au psychologue la question suivante : Si les principes de la raison mettent de l'ordre dans l'expérience, sans être eux-mêmes l'objet d'aucune expérience, s'ils sont en nous « virtuellement » et avant toute « aperception », (2) n'est-ce pas qu'ils sont aux connaissances particulières dans le même rapport que l'habitude à l'acte ? Ne sont-ils pas, comme toute habitude, des « aptitudes » (3) indéfectibles à des actes analogues ? Ne sont-ils pas eux-mêmes des habitudes ?

Hume, le premier, énonça avec la précision que l'on sait cette hypothèse empiriste. Préoccupé d'appliquer à la science de la vie mentale la rigueur de la physique, il crut être le Newton de la psychologie, en découvrant, dans les relations des idées entre elles, l'analogue de la gravitation universelle, une véritable « attraction » des idées variable avec l'éloignement dans le temps et l'espace (4). Sans doute, cette théorie rendait aisément compte du caractère de nécessité et de généralité que chaque esprit attribue aux vérités rationnelles. Mais elle expliquait moins bien pourquoi les principes de la raison sont, en outre, universels dans la race, pourquoi le bon sens est « la chose du monde la mieux partagée ». Car on ne s'explique guère que la diversité des expériences individuelles, accrue par celle des tempéraments et des

(1) Cf. Kant, *Raison pure*, trad. Barni. t. I, p. 6.
(2) Leibnitz, loc. cit.
(3) Ibid. p. 210.
(4) Ouvr. cité, 1, 5, p. 23.

Digitized by Google

équations personnelles, réussisse à instituer l'accord le plus unanime sur les affirmations qui sont précisément les plus éloignées de l'expérience, à moins d'admettre que ces tempéraments revêtent une constitution mentale identique, une « faculté d'associer » les idées si semblable d'individu à individu que, parmi les éléments divers du donné, les mêmes soient communément associés aux mêmes. L'association, en fait, ne s'empare pas également, dans tous les esprits, des mêmes termes semblables, contigus ou successifs. Bien plus, la similitude de deux termes n'est pas, comme telle, un objet d'intuition sensible, mais de discernement ; elle n'est retenue qu'après élimination des qualités dissemblables. De même, nous ne retenons, du milieu de représentations coexistantes ou successives infiniment nombreuses, que des séries très simplifiées. L'association semble donc impliquer déjà un choix d'éléments que l'habitude unira ensuite. Mais c'est ce choix lui-même qu'il importe d'expliquer ; car, si l'on se contente de supposer que l'association opère elle-même ce triage des données de l'expérience, on revient à lui attribuer ce même pouvoir de distinguer, d'abstraire et de combiner, qu'on déniait à la raison. C'est ainsi que Hume, en dépit de son originalité, était moins éloigné du rationalisme qu'il ne le croyait lui-même, quand il écrivait : « L'imagination... est » guidée par des principes qui la rendent, en une » certaine mesure, constante avec elle-même dans » tous les temps et dans tous les lieux ». (1) L'association n'est donc qu'un principe subsidiaire d'explication. Or c'est la sélection elle-même des éléments associables que le psychologue doit s'efforcer d'expliquer, et tout notre effort a tendu à montrer que

(1) Ouvr. cité, p. 20.

Digitized by Google

cette sélection est assurée, à toutes les étapes du développement psychique, par la double loi de l'adaptation et de l'habitude.

§ 4. — Résumons cette thèse et cherchons quelle définition elle comporte de la vérité.

Au plus bas degré de la vie psychique, nous avons vu, sous l'aiguillon du plaisir, l'effort diffus de l'organisme se spécifier en réactions motrices de plus en plus précises et utiles. Plus tard, nous avons vu l'enfant répondre, par la variété appropriée de ses mouvements, à la variété qualitative des excitations externes. Puis, à mesure que l'élément moteur a semblé perdre en importance, au profit de la conscience réfléchie et prévoyante, l'attention, — inséparable, d'ailleurs, d'un mécanisme moteur qui est le résumé de toutes les adaptations musculaires antérieures, — nous a semblé continuer l'œuvre discriminative de l'adaptation motrice. Nous l'avons suivie à toutes les phases de son labeur, constituant et classant les images génériques et les souvenirs, comme autant d'habitudes propices à l'action future, et nous avons trouvé enfin, dans les concepts les plus élevés, des habitudes de l'attention elle-même, des attitudes actives préparées par le passé et tournées vers l'avenir. Les principes rationnels eux-mêmes nous ont paru les plus générales et les plus indispensables de ces habitudes utilitaires, grâce auxquelles le monde de l'expérience, où la diversité masque fréquemment l'unité, nous trouve prêts à répondre, par d'invariables attitudes, à des appels en apparence incohérents. Dès lors, le jugement, depuis l'acte qui suit la perception, véritable jugement moteur, jusqu'aux jugements les plus abstraits, qui relèvent de l'attention secondaire, peut être défini par l'habitude et

Digitized by Google

l'accommodation seules : par l'habitude, quand il n'est que la répétition d'un geste ou d'une affirmation antérieure, — par l'accommodation, quand il est un essai d'adaptation d'une habitude à un cas nouveau, — essai qui peut réagir sur l'habitude elle-même en la confirmant ou en la modifiant.

§ 5. — Or, si nos habitudes motrices ou intellectuelles sont, de par leur origine sélective, hiérarchisées des plus particulières aux plus générales, on comprend que leur variabilité soit en raison inverse de leur généralité. Celles, en effet, qui assurent notre contact le plus immédiat avec le monde sensible, doivent garder une certaine élasticité pour se prêter aux changements de l'expérience. C'est ainsi que nous sommes tenus de modifier nos habitudes toutes les fois que nous changeons de vêtements, d'outils de travail, de demeure, de régime alimentaire, de condition sociale. Moins concrète et plus rigide, l'image générique est susceptible encore, comme la règle de plomb des Stoïciens, de s'adapter aux contours des choses. Le savant n'imagine pas le schème du vertébré, de la fleur, du métal, de la même façon que l'enfant qu'il a été trente ans plutôt. Les mots ne sont pas suggestifs des mêmes images, quand nous sommes vieux ou souffrants, ou quand nous débordons de jeunesse et de santé. Et pourtant la déformation des images, comme celle des souvenirs, est si insensible qu'il faut une réflexion bien pénétrante pour sentir que, d'un âge à l'autre, les mots ne signifient plus exactement la même conception des choses.

§ 6. — A plus forte raison, nos concepts les plus abstraits correspondent-ils moins à la surface mou-

Digitized by Google

vante des choses qu'à leur dessous constant. Le retour très régulier de certaines attitudes reste nécessaire pour que notre attention s'adapte utilement aux choses, en dépit de leur diversité. La possibilité d'un minimum de réactions semblables est, pour notre nature routinière, à la fois une agréable économie d'efforts et le gage le plus sûr de notre empire sur les choses. Or aucune expérience psychologique ne dépasse celle-ci en constance et en généralité, car nos adaptations les plus nouvelles et les plus hardies elles-mêmes ne réussissent qu'autant qu'elles répètent, pour une large part, des adaptations antérieures, des habitudes. C'est pourquoi la croyance à l'identité, expression consciente de cette fonction constante de l'habitude, est la condition première de toute affirmation nouvelle. Et l'on pourrait, sans vain jeu de mots, définir le « principe d'identité » : l'habitude de fonder toute pensée sur une habitude, l'habitude même de l'habitude.

C'est encore en vertu d'une habitude que, dans la succession des phénomènes, notre attention se porte, de préférence, sur certains phénomènes et prépare la voie à la perception claire des suivants, ou même à des adaptations prévoyantes, utiles entre toutes. Car la sélection coutumière de certains percepts rend possible le succès habituel de la prévision et de l'action ; elle permet de retrouver une certaine identité dans la succession de phénomènes hétérogènes. De là l'habitude de distinguer des faits « prérogatifs », des antécédents et des conséquents, des causes et des effets ; de là la croyance que des modes semblables d'attention élective et d'action appropriée arriveraient, en cas de besoin, à prévoir et à dominer les faits innombrables qui s'écoulent autour de nous, mais qui intéressent de trop loin notre curiosité ou notre

Digitized by Google

sécurité pour que nous nous préoccupions d'en chercher la loi.

En d'autres termes, les affirmations que l'on ramène communément au « principe de raison suffisante », n'énoncent rien de plus que des dispositions acquises qui nous portent à accueillir, autant que possible, les expériences futures avec les mêmes modes d'attention et les mêmes gestes que les expériences passées. Ces dispositions sont, avant tout, orientées vers l'action à venir et s'efforcent de la réduire à la plus extrême uniformité, qui serait la répétition pure et simple des adaptations passées. Inconscientes, comme toutes les habitudes, tant qu'elles sont engagées dans l'action, ces dispositions peuvent, d'ailleurs, dans une conscience réfléchie qui s'abstrait un instant de la vie agissante, devenir elles-mêmes l'objet d'une attention intérieure, être mises en formules verbales et érigées en lois logiques. Mais cette apparence de dogmes absolus ne doit pas faire oublier la genèse psychologique de ces actes de foi, toute semblable à celle de nos croyances particulières. Nous avons vu, en effet, que toute croyance particulière se constitue, dans notre conscience, à la suite d'un conflit entre l'habitude d'une part, et ce qui, d'autre part, est donné par l'expérience ; il y a croyance, disions-nous, quand ce conflit se résoud par la réadaptation d'une habitude qui semblait d'abord en défaut, ou par une variation de l'habitude propice à la réussite de nouvelles adaptations. Notre croyance en l'identité des choses et en la constance de leurs relations ne fait pas exception : elle naît, elle aussi, du conflit entre la tendance unitaire de nos habitudes motrices acquises, puis entretenues, par la répétition et le désordre apparent du monde sensible. De progrès en progrès, ou plutôt de reculs en recommencements, d'échecs en

Digitized by Google

succès, l'habitude l'emporte, éliminant l'accidentel au profit des excitations qui comportent des réactions uniformes. Ce que nous appelons vérité n'est rien de plus que l'accord conscient de nos croyances les plus générales avec une expérience donnée.

II. DOUBLE ASPECT DU VRAI

§ 7. — Mais la sécurité que nous inspire cette réussite coutumière de notre savoir et de notre action ne saurait nous en masquer le caractère provisoire. Née de la résolution du doute, et non de l'intuition d'aucune vérité, la croyance, si elle veut être autre chose qu'une routine intellectuelle, doit vérifier ses titres en se soumettant à l'épreuve de doutes nouveaux, c'est-à-dire en affrontant le contact de l'expérience. C'est l'expérience, en définitive, qui demeure la pierre de touche des plus humbles conjectures de la vie quotidienne et des plus hautes hypothèses de la science. Supposons un homme seul en face de l'univers sensible : la vérité se réduirait pour lui, comme pour l'enfant, au succès des adaptations qu'il aurait apprises au seul contact de cet univers. Comme l'enfant, il ne connaîtrait d'autre critérium que l'expérience : l'expérience serait pour lui la raison même.

Mais l'enfant devient homme et l'individu vit en société. Dès lors, l'expérience sociale s'ajoute et, dans une large mesure, se substitue à celle de l'individu. Elle est comme une seconde raison qui abrège la genèse de la première. Nous avons montré longuement, en effet, qu'après les premières expériences, qu'aucune éducation ne peut lui épargner, l'enfant

Digitized by Google

reconnaît sa place dans un milieu social où il trouve des vérités toutes faites. Il s'empare avidement de quelques parcelles de ce trésor, qui le dispensent du laborieux apprentissage de la première humanité. Et, comme les doutes que peut lui suggérer l'expérience se résolvent, dans l'immense majorité des cas, en faveur de l'expérience sociale, il en vient nécessairement à accorder une foi docile à certaines classes d'affirmations qu'il a l'habitude d'attendre de groupes sociaux définis : famille, église, corps savants, salons ou clubs. Ce que nous appelons vérité n'est ainsi, le plus souvent, que l'accord de notre expérience avec la croyance du groupe intellectuel dont nous relevons.

Mais parfois notre expérience entre en conflit violent avec une croyance collective ; et le doute qui en résulte, est, nous l'avons vu, singulièrement encouragé par les conflits de croyances qui opposent les groupes aux groupes. On peut dire, même, que, dans tous les combats intérieurs qui se livrent pour ou contre une affirmation, le moi social est toujours plus ou moins engagé. Ce qu'on appelle, notamment, les conflits du cœur et de la raison, ne provient, très souvent, que d'un désaccord du moi social avec une expérience individuelle : soit que le mot « raison » désigne un principe général de justice sociale, une maxime courante de bon sens (1), soit, au contraire, que ce soit le mot « cœur » qui résume un ensemble de sentiments sociaux contrariés, dans un cas particulier, par l'exigence des habitudes logiques (2). Ainsi

(1) C'est ainsi qu'un juge peut se trouver balancé entre la pitié que lui inspire un vagabond intéressant, et le préjugé collectif, qui affirme que la plupart des prévenus sont des coupables incorrigibles et méprisables.

(2) Par exemple, le patriotisme, dans tous les pays, tend à transfigurer en héros les nationaux victimes de la guerre, et l'adversaire

Digitized by Google

la raison sociale, faite d'expériences anonymes et lointaines, se dresse fréquemment en antagoniste de la raison individuelle, développée au contact du réel.

Laquelle doit l'emporter? A ne consulter que les faits, nous voyons bien que la croyance sociale jette le plus souvent dans la balance le poids triomphant du nombre. L'isolement intellectuel est la pire des solitudes, et peu d'hommes, dans l'histoire, ont eu le courage d'affirmer tout haut ce qu'ils étaient seuls à croire. Mais, en droit, nous avons déjà montré que la raison collective est incapable d'inventer la moindre vérité. L'origine première de toute croyance, vraie ou fausse d'ailleurs, est essentiellement individuelle, car, seule, la conscience de l'individu est susceptible d'embrasser, dans un effort d'attention, deux termes antagonistes, tels qu'une habitude et une expérience donnée. Seul, l'individu est capable de doute ; il n'y a pas de société méthodiquement sceptique. C'est pourquoi le consentement universel, à supposer qu'il pût être recueilli, n'a jamais été invoqué qu'au profit de thèses indémontrables par des métaphysiciens aux abois.

§ 8. — S'il est, d'ailleurs, une conclusion qui ressorte de notre thèse, c'est que la raison sociale elle-même n'exerce son empire sur nos jugements qu'autant qu'elle est consacrée par une affirmation de la raison individuelle. Nous avons montré, en effet, que les premières adaptations de l'enfant se modèlent sur l'expérience avant toute suggestion sociale, et que ces sug-

en égorgeur sanguinaire. L'histoire a grand peine à lutter contre ce préjugé sentimental d'origine sociale et à reconnaître qu'à la guerre celui qui tue vaut, en général, celui qui est tué et que la chance seule les différencie. Cf. P. Lacombe, *La guerre et l'homme*, chap. III, Paris, 1900.

Digitized by Google

gestions, à leur tour, sont corroborées par un contrôle de tous les instants. L'expérience des petits vérifie à tout instant les affirmations des grands. Si donc la foi en l'autorité peut devenir aveugle, la croyance, à ses débuts, est égoïsme clairvoyant. On pourrait montrer, de même, qu'il n'est pas de foi si absurde en l'autorité qui ne trouve, de près ou de loin, un point d'appui dans l'expérience individuelle. Il a été longtemps plus conforme à l'expérience de croire à la gravitation du soleil autour de la terre qu'à celle de notre planète autour de cet astre ; dès lors, il n'était pas absurde de croire au char de l'archer divin qui crible de ses flèches d'or les plaines et les mers. La croyance à l'existence d'un principe absolu du mal et aux peines éternelles de l'enfer, est, sans doute, une monstruosité morale ; mais avec qu'elle simplicité ne lève-t-elle pas les doutes provoqués dans les consciences par l'apparente cruauté de la nature et l'inique répartition des biens et des maux ! Au reste, les plus intempérants des fidéistes, ceux-là mêmes qui invitent la « raison imbécile » à s'humilier devant l'autorité d'autrui, ne sont-ils pas, tout comme les sceptiques, tenus de démontrer à leurs propres yeux la faillite de la raison commune ? Le doute ne peut, par définition même, faire place à la croyance que par un décret du « sens propre » ? Pascal veut *prouver* qu'il est raisonnable de parier pour la foi. Il faut encore raisonner pour abdiquer de la raison.

§ 9. — Est-ce à dire que nous soyons en état de soumettre toutes nos croyances sociales au contrôle de l'expérience personnelle ? Non, sans doute. Si un Pascal put retrouver, sans maître, quelques-unes des propositions d'Euclide, il n'aurait pu, sa vie durant, refaire toutes les expériences d'un Galilée, d'un Har-

Digitized by Google

vey, tous les calculs d'un Képler. Quand nous ouvrons aujourd'hui l'annuaire du Bureau des longitudes, la table des logarithmes ou le formulaire des chimistes, nous restons confondus par l'énorme quantité de chiffres, de formules et de lois que le savant lui-même est tenu d'accepter sans examen. D'où vient, cependant, que ces lois, ces formules et ces chiffres nous paraissent investis de la plus haute certitude que l'homme soit capable de réaliser ? Ce n'est pas seulement parce que ces affirmations nous permettent de prévoir et de modifier l'expérience : c'est aussi qu'elles ne se dérobent point, en droit, à ce contrôle, et que seule, en fait, l'immensité de la tâche rend ce contrôle impossible. Bien plus, le savant entreprend, de temps à autre, ce travail de vérification partielle ; les physiciens ont ainsi corrigé la loi trop absolue de Mariotte ; l'érudition a renouvelé tous les chapitres de l'histoire. Aucune science n'échappe à l'impitoyable critique d'une science mieux informée. L'un des savants qui ont eu le plus clairement conscience des limites et des conditions du savoir a pu dire : « Quand nous faisons une théorie » générale dans nos sciences, la seule chose dont » nous soyons certains, c'est que toutes ces théo- » ries sont fausses, absolument parlant... Elles ne » représentent que l'état actuel de nos connaissances, » et, par conséquent, elles devront se modifier avec » l'accroissement de la science. Le grand principe » expérimental est le doute. » (1).

Pour la même raison, les disciplines que le doute, une fois insinué dans la conscience, arrive à ébranler usque dans leur fondements, sont précisément les doctrines d'autorité qui se refusent systématique-

(1) Cl. Bernard, *Introd. à la médec. expérim.*, Ire part. II, 3.

Digitized by Google

ment à l'épreuve salutaire de la critique. Codes de morale, corps de lois civiles, dogmes religieux, parce qu'ils ont pour fin prochaine de régler la conduite humaine et de restreindre les prétentions de l'individu au profit de la paix sociale, tendent toujours à se formuler en systèmes d'affirmations impératives. Quelle que soit la solidité des assises rationnelles dont aucun de ces systèmes, nous l'avons vu, n'est entièrement dépourvu, ils réclament plus volontiers la foi sans examen que la croyance réfléchie. « J'entends crier partout, dit Kant, ne rai-
» sonnez pas ! — L'officier dit : ne raisonnez pas,
» mais faites l'exercice. — Le ministre des finances
» dit : ne raisonnez pas, mais payez. — Le prêtre
» dit : ne raisonnez pas, mais croyez. » (1).

Aussi bien le dogmatisme dans l'affirmation n'a-t-il n'a pas manqué de susciter le dogmatisme dans la négation. Tandis que les débats sur la valeur de la science se bornent, aujourd'hui, à discuter sur la limite du connaissable, il s'est trouvé, en dehors des asiles d'aliénés, des esprits simplistes pour proclamer sommairement le néant absolu de toute religion, des anarchistes pour dénoncer la Société comme responsable de tous les vices et de toutes les misères, un Nietzsche pour bafouer la morale de justice et d'humanité comme une fiction d'esclaves. Tant il est vrai qu'un dogmatisme, quel qu'il soit, ne saurait « faire au scepticisme sa part » ! Si la science positive seule y a réussi, c'est qu'elle a fait du doute expérimental et du libre examen individuel le principe même de sa méthode.

(1) *Was ist Aufklærung ?* 1784, Ed. Hartenstein (1re), t. I, p. 111. Traduit par Barni dans *Doctr. du Droit*, p. 281.

Digitized by Google

III. LE DOUTE TRANSCENDANTAL

§ 10. — Toutefois le succès de la science positive semble subordonné à la résolution d'un doute, non plus expérimental, mais transcendantal. Si l'origine de toute croyance est une adaptation devenue habitude, l'objectivité, même relative, de la croyance n'a-t-elle pas pour condition la constance du milieu auquel s'adapte la spontanéité du moi? Or quelle expérience vérifiera cette persistance absolue des lois du devenir? L'expérience humaine est limitée dans le temps et dans l'espace, et, dans cette donnée limitée elle-même, où le désordre semble le disputer à l'ordre, l'attention des hommes de tous les temps n'a discerné qu'un nombre infime de répétitions et de simultanéités constantes. Mais l'habitude résoud pratiquement le problème, car elle a pour caractère propre d'enfermer une puissance indéfinie d'actes à venir identiques; elle est donc, par définition même, une attente implicite des mêmes excitations qui l'ont constituée. Menacer une raison façonnée par l'habitude d'une perturbation possible de l'ordre universel, c'est suggérer à l'hirondelle que l'air pourrait cesser un jour de la porter. Si l'on a pu dire que l'affirmation de la liberté est un acte libre, on peut ajouter que l'affirmation de la nécessité extérieure est la nécessité primordiale de l'affirmation.

§ 11. — Mais nous avons dit que la loi fondamentale de la pensée est de n'aller du doute à l'habitude que pour y revenir. Le doute est le correctif perpétuel de l'habitude et n'épargne pas, en droit, nos croyances

Digitized by Google

les plus générales et les plus stables. Le postulat scientifique de la nécessité universelle continue à se poser à la réflexion libre, à titre de problème. Cette nécessité n'est-elle qu'une phase provisoire d'une évolution dont le sens nous échappe ? Sur la trame actuelle de la nécessité, des agents libres ne peuvent-ils, dès à présent, dessiner des actes qui, sans troubler l'ordre naturel des phénomènes, en varient les contours ? N'y a-t-il pas place, dans cette nature, pour l'intervention d'une liberté transcendante ? Le miracle est-il impossible ? A ces questions, la science ne saurait apporter de réponses dogmatiques. « La raison, écrit M. Renouvier, et ce que nous connaissons des lois ne nous oblige pas à nier la possibilité des miracles » (1). On ne saurait davantage, comme le croyait Renan (2), « bannir le miracle de l'histoire au nom d'une constante expérience » et parce qu'il n'y a jamais eu jusqu'ici de « miracle constaté ». On ne saurait, en effet, ajoute M. Renouvier (3) « avoir l'expérience d'un fait négatif ». On ne saurait davantage conclure du mécanisme apparent des phénomènes physico-chimiques à la détermination mécanique des phénomènes de tout ordre. Tout ce que peut et doit le savant, c'est soumettre à une critique rigoureuse les prétendus miracles, dénoncer l'insuffisance des témoignages, la crédulité des témoins, la supercherie des auteurs. Il pourra, dès lors, conclure à la haute improbabilité du miracle, du moins du miracle physique, et cette improbabilité, en l'absence de toute donnée positive contraire, suffit pratiquement à fonder sa certitude. De même, il doit poursuivre aussi loin que

(1) *Etude philos. sur la doctr. de Jésus*, dans *Année philos.*, 1893, p. 18-19.
(2) *Vie de Jésus*, LI.
(3) *Ibid.*

Digitized by Google

possible la réduction des actes réputés libres à des associations d'idées, à des suggestions ou à des influences cérébrales. Mais, rencontrât-il même, dans l'ordre des actes humains, des processus inexplicables sans l'intervention d'une volonté de choix, en quoi la haute probabilité du déterminisme de l'univers sensible en serait-elle amoindrie, si les décisions du libre arbitre, du moment où elles s'insinuent au milieu des successions mécaniques, prennent elles-mêmes la forme de séries causales régulières, et, par suite, d'apparence nécessaire, si elles ne produisent que d'imperceptibles perturbations dans le détail du vaste système des forces naturelles ? Le rôle de l'adaptation motrice et de l'attention n'est-il pas, précisément, d'établir le départ des excitations utiles ou nuisibles qui, en se répétant, commandent le retour mécanique d'attitudes semblables et des excitations d'apparence variable, à l'égard desquelles reste nécessaire une attitude d'attente indéterminée ?

IV. LA VIE SPIRITUELLE

§ 12. — Mais une dernière question se pose : le monde sensible est-il seul objet d'affirmation ? En décrivant le jugement comme une attitude de l'attention à l'égard d'une donnée de l'expérience externe, n'avons-nous pas oublié que le monde intérieur des sentiments et des volontés peut devenir, lui aussi, objet de doute et de croyance ? Une distinction, établie plus haut, nous permettra de lever cette difficulté. Oui, nos états internes sont objets de croyance ou de doute, puisqu'aussi bien l'attention s'en empare et y discerne des ressemblances et des répétitions, des groupes et

Digitized by Google

des genres. Mais ce n'est pas au moment où ils sont vécus que ces états sont saisis par l'affirmation, c'est quand, au contact de l'expérience, ils deviennent souvenirs, associations, concepts et sortent ainsi du présent mobile, pour s'incorporer au système durable de nos habitudes utilitaires. C'est à ce titre que nos états de conscience peuvent être comparés entre eux et avec ceux de nos semblables ; c'est à ce titre qu'une psychologie analytique est possible : elle étudie de la vie consciente les contours qui se dessinent au contact de l'expérience. En ce sens, en tant que passée ou possible, la vie mentale devient, à l'égard de la spontanéité interne, un véritable objet d'attention. Mais, à vrai dire, un jugement porté sur un état de conscience pur, une affirmation telle que : « Je souffre, je désire », peut bien avoir le sens d'un signe ou d'un appel adressé à autrui, mais n'exprime en rien, comme le jugement normal, l'adoption d'une attitude nouvelle, l'acquisition d'une vérité inconnue, ni même une simple reconnaissance. Une joie profonde, un effort intérieur, ne sont l'objet ni d'un doute, ni d'une croyance ; ils sont vécus purement et simplement, incommunicables, inexprimables même. Le sujet pur qui les vit, le moi libre et absolu, principe spontané de toute adaptation et de tout jugement, échappe lui-même à toute définition et à tout jugement.

§ 13.— Bien loin, d'ailleurs, de constituer une exception à notre thèse, cette inaptitude du jugement à saisir le moi intime la confirme et l'éclaire. La croyance, avec l'adaptation dont elle est la forme mentale la plus haute, nous est apparue comme le résultat d'une série d'essais tentés par le moi pour disputer au mécanisme, au prix de concessions répétées, le maximum possible de liberté et de vie spiri-

Digitized by Google

tuelle. La croyance est donc essentiellement un progrès du dedans au dehors. Dans ce progrès, le caractère irréductible de l'individu subit une atteinte ; sous forme d'habitude, le moi porte l'empreinte de la nécessité externe (1). C'est cette empreinte nécessaire, infligée à tout esprit, qui établit un lien pratique entre les monades spirituelles. Si une vie sociale est possible entre esprits essentiellement impénétrables les uns aux autres, c'est que ces esprits coïncident dans la mesure où ils ont adopté, à l'égard d'un même univers mécanique, les mêmes habitudes motrices et mentales. Or l'adaptation des esprits à l'univers ne cesse d'évoluer et de se parfaire, et cette adaptation progressive n'est autre que la science elle-même, née de la collaboration inégale de l'expérience vulgaire et du génie scientifique, dans leur effort commun pour saisir et dominer les choses. La science est, à ce titre, le lien le plus visible des esprits ; elle seule peut élaborer l'unité de la conscience humaine et introduire, dans les relations sociales, la paix et la justice universelles.

§ 14. — Mais la fonction de la pensée individuelle n'est pas seulement de réfléchir l'univers, puisque cette réflexion n'a pour objet que d'affranchir, dans la plus large mesure, la spontanéité de la vie intérieure. Dans la sphère sans cesse mieux définie qu'elle dérobe à la contrainte de la nécessité, objet de vérité, il lui reste loisible de s'épanouir en créations libres de beauté et de bonté. Nous n'avons pas, d'ailleurs, à étudier ce mouvement inverse de la pensée du dehors au dedans. Notons simplement que ce progrès de la vie intérieure, au contraire du pro-

(1) Cf. Bergson, *Les deux aspects du moi*, dans : *Données imméd. de la conscience*, p. 97-105.

Digitized by Google

grès scientifique, ne pourra se développer que par l'épanouissement de la spontanéité individuelle. Le mot de Bacon reste vrai : « L'homme, » pour s'emparer de la nature par le savoir, doit se » faire petit enfant devant elle. » Quel que soit le rôle de l'imagination dans la science, ce rôle cesse devant les décisions de l'expérience. La science est construite par la raison, mais la raison est façonnée par l'expérience ; aussi la science commande-t-elle en maîtresse, et les liens extérieurs qu'elle crée entre les esprits ne se discutent pas. Tout au contraire, l'autorité, d'où qu'elle vienne, nous paraît meurtrière de la vie spirituelle. Dans l'histoire, sans doute, cette vie naissante, débile et incertaine, s'est traduite, tout d'abord, sous forme d'autorité ; la morale et l'art ont été fixés en formules impératives absolues et exploitées par des groupes sociaux contre les individus, comme autant de moyens de contrainte. Cependant le mouvement le plus général de l'humanité, en dépit de lenteurs et de reculs séculaires, semble avoir été, suivant la parole célèbre de Michelet, « une histoire progressive de la liberté ». La réforme bouddhiste, la révolution socratique, le christianisme primitif, la réforme protestante, le cartésianisme, ont marqué quelques-unes des plus glorieuses étapes de cette histoire. Même quand elles apparaissent sous forme de mouvements sociaux, ces étapes signalent le recul de l'autorité historique dans les questions métaphysiques et religieuses, qui ne comportent pas de solution scientifique. Tous les systèmes d'autorité qui avaient prétendu socialiser la vérité se sont, tôt ou tard, disloqués ; toutes les écoles dogmatiques ont eu leurs dissidents, toutes les églises se sont amoindries par le schisme et l'hérésie. Il ne semble pas douteux que cette dispersion des croyances

Digitized by Google

non scientifiques ne continue à s'accentuer, sous l'effort de la vie intérieure, qui répudie la contrainte des dogmes tout faits et des vertus formulées d'avance. En face de la science du monde extérieur qui unifie, la recherche de la vie intérieure ne cessera de diviser. Les modes sous lesquels les monades chercheront à réaliser la beauté et la bonté se différencieront à l'infini. Non pas, sans doute, que les hommes renoncent jamais à la joie de mettre en commun leurs émotions spirituelles les plus intimes. Mais, au lieu de chercher, pour cet échange, ceux que la situation géographique ou l'organisation sociale a placés le plus près d'eux, ils les choisiront, par élection sympathique, au delà des frontières de l'espace et même du temps. Sans doute il y aura toujours des écoles d'opinion ou d'art, des églises, des associations mystiques ; mais ces groupements, plus souples et plus mobiles, se multiplieront et s'entrecroiseront librement au sein de l'unité humaine : et le groupement moral, bien loin d'être le fait d'une contrainte, unira librement des pensées libres.

§ 15. — Il semble, en résumé, que la pensée sociale et la pensée individuelle se développent l'une et l'autre suivant un double rythme. Dans l'humanité, l'unité intellectuelle, créée peu à peu par la science, a pour contre-partie la dislocation graduelle des sociétés dogmatiques, la libre multiplication des écoles et des sectes. La pensée, de même, tend à l'unité, dont elle trouve le type dans la constance et l'homogénéité du monde sensible ; mais elle revient plus libre du dehors au dedans, pour se multiplier en efforts créateurs et s'enchanter de ses propres inventions. Cependant cette seconde phase de la vie mentale n'est possible que par la première. Avant tout, il faut

Digitized by Google

vivre de la vie sensible : c'est cette vie, condition préalable de toute liberté intérieure, qui se réalise par l'adaptation motrice et par son équivalent abstrait : l'affirmation.

Digitized by Google

Digitized by Google

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

BAGEHOT (W.) *The Emotion of Conviction*, dans : *Contempor. Review*, avril 1871.

BAIN (A.) *Les Émotions et la Volonté*, trad. Le Monnier, Paris, 1885, in-8.

ID. *Les Sens et l'Intelligence*, trad. Cazelles, Paris, 1874, in-8.

BALDWIN (J. M.) *Handbook of Psychology*, Londres, 1890-91, 2 vol. in-8.

ID. *Le Développement mental chez l'enfant et dans la race*, trad. Nourry, Paris, 1897, in-8.

ID. *Delelopment and Evolution*, New-York et Londres, 1902, in-8.

BALFOUR (A. J.) *Les Fondements de la croyance*, trad. Art, Paris, 1896, in-8.

BERGSON (H.) *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, 1889, in-8.

ID. *Matière et mémoire*, Paris, 1896, in-8.

BOS (C.) *Psychologie de la croyance*, Paris, 1902, in-12.

BOURDON (B.) *L'Expression des émotions et des tendances dans le langage*, Paris, 1892, in-8.

BRENTANO (FR.) *Psychologie vom empirischen Standpunkte*, t. I, Leipzig, 1874, in-8.

Digitized by Google

BROCHARD (V.) *L'Erreur*, 2e éd., Paris, 1897, in-8.

ID. *De la Croyance*, dans *Rev. Philos.*, t. XVIII, 1884.

BRUNSCHWICG (L.) *La Modalité du jugement*, Paris, 1897.

DENIS (Abbé CH.) *La Croyance considérée comme principe de connaissance et de certitude*, dans : *Ann. de Philos. chrét.*, nouv. série, t. XLIII, nov. 1900.

EBERHARD *Beitræge zur Lehre vom Urteil*, inaug. Diss., Breslau, 1893, in-8.

EGGER (E.) *Observations sur le développement de l'intelligence et du langage chez les enfants*, Paris, 1879, in-12.

EGGER (V.) *Jugement et ressemblance*, dans : *Rev. Philos.*, t. XXXVI, 1893.

ERDMANN (B.) *Logik*, t. I, Halle, 1892, in-8.

FOUILLÉE (A.) *Psychologie des Idées-Forces*, Paris, 1893, 2 v. in-8.

GŒDECKEMEYER *Das Wesen des Urteils*, dans : *Archiv. für system. Philos.*, t. IX, 1903.

HÆCKEL (E.) *Anthropogénie*, trad. Letournau, Paris, 1877, in-8.

ID. *Essais de psychologie cellulaire*, trad. Soury, Paris, 1880, in-12.

HERBERT SPENCER *Les premiers principes*, trad. Cazelles, 7e éd., Paris, 1894, in-8.

ID. *Principes de biologie*, trad. Cazelles, Paris, 1877, 2 vol. in-8.

HILLEBRAND (FR.) *Die neuen Theorien der kategorischen Schlüsse*, Vienne, 1891, in-8.

HŒFFDING (H.) *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience*, trad. Poitevin, Paris, 1900, in-8.

Digitized by Google

HŒFFDING (H.) *Ueber Wiedererkennen*, dans : *Vierteljahrsschr. für wissensch. Philos.*, t. XIV et XV, 1892.

ID. *La Base psychologique des jugements logiques*, dans : *Rev. phil.*, t. LII, 1901.

HUME *Traité de la nature humaine*, trad. Renouvier et Pillon, suivi d'une trad. des *Essais philosophiques sur l'entendement*, Paris, 1878, in-12.

JAMES (W.) *Principles of Psychology*, Londres, 1891, 2 vol. in-8.

ID. *The Will to believe and other Essays*, New-York et Londres, 1903, in-12.

ID. *The Sentiment of Rationality*, dans : *Mind*, t. IV, 1879.

ID. *The Psychology of Belief*, dans : *Mind*, t. XIV, 1889.

JANET (PIERRE) *L'Automatisme psychologique*, 2e éd., Paris, 1894, in-8.

JANET ET SÉAILLES *Histoire de la philosophie : Les problèmes et les écoles*, Paris, 1887, in-8.

JERUSALEM (W.) *Die Urtheilsfunction*, Vienne, 1895, in-8.

LECLÈRE (A.) *Essai critique sur le droit d'affirmer*, Paris, 1897, in-8.

LÉVY-BRUHL *Les Théories nouvelles de la croyance*, dans : *Rev. des Deux-Mondes*, 15 mai 1894.

LIPPS (TH.) *Grundthatsachen des Seelenlebens*, Bonn, 1880, in-8.

MARTY (A.) *Ueber subjektlose Sætze und das Verhæltniss der Grammatik zur Logik und Psychologie*, dans : *Vierteljahrsschr. für wissensch. Philos.*, t. VIII, 1884.

Digitized by Google

MAUDSLEY (H.) *Physiologie de l'esprit*, trad. Herzen, Paris, 1879, in-8.

MILL (J.) *Analysis of the Phenomena of the human Mind*, 2e éd. publiée par Stuart Mill, avec notes de Stuart Mill, Bain, etc., Londres, 1869, 2 vol. in-12.

MILL (STUART) *Examen critique de la philosophie de Hamilton*, trad. Cazelles, Paris, 1869, in-8.

ID. *Système de Logique*, trad. Peisse, Paris, 1864.

MORGAN (C. F.) *The Law of Psychogenesis*, dans : *Mind*, nouv. série, t. I, 1892.

MOORE (G. E.) *The nature of Judgment*, dans : *Mind*, nouv. série, t. VIII, 1899.

MUELLER (MAX) *Das Denken im Lichte der Sprache*, Leipzig, 1888, in-8.

NEWMAN (J. H.) *An Essay in aid of a Grammar of Assent*, 2e éd., Londres, 1895.

OLLÉ-LAPRUNE (L.) *De la Certitude morale*, Paris, 1880, in-8.

PAULHAN (FR.) *L'Activité mentale et les éléments de l'esprit*, Paris, 1889, in-8.

ID. *Croyance et volonté*, dans : *Rev. Philos.*, t. XVIII, 1884.

PAYOT (J.) *De la Croyance*, Paris, 1896, in-8.

PÉREZ (B.) *Les trois premières années de l'enfant*, 5e éd., Paris, 1892, in-8.

ID. *L'Enfant de trois à sept ans*, Paris, 1886, in-8.

PREYER (W.) *Die Seele des Kindes*, 4e éd., Leipzig, 1895.

RENOUVIER (CH.) *Psychologie rationnelle*, Paris, 1875, 3 vol. in-12.

ID. *Doute ou croyance*, dans : *Année philos.*, 6e, Paris, 1896.

RIBOT (TH.) *Psychologie de l'attention*, Paris, 1889, in-12.

Digitized by Google

RIBOT (TH.) *L'Évolution des idées générales*, Paris, 1897, in-8.

ID. *L'Imagination, créatrice*, Paris, 1900, in-8.

ROBINS (E. P.) *Modern Theories of Judgment*, dans : *The Philos. Review*, t. VII, 1898.

ROMANES (E.) *Mental Evolution in Animal*, Londres, 1883, in-8.

ID. *Mental Evolution in Man*, Londres, 1888, in-8.

SIGWART (CHR.) *Logik*, 2e éd., Fribourg en Br., 1889, in-8.

STOUT (G. F.) *The Genesis of the Cognition of physical Reality*, dans : *Mind*, t. XV, 1890.

ID. *Aperception and the Movement of Attention*, dans : *Mind*, t. XVI, 1891.

ID. *Belief*, ibid., même vol.

SULLY (J.) *Belief, its Varieties and its Conditions*, dans : *Sensation and Intuition*, Londres, 1874, in-8.

ID. *Études sur l'enfance*, trad. A. Monod, Paris, 1898, in-8.

TAINE (H.) *L'Intelligence*, 7e éd., Paris, 1895, 2 vol. in-8.

TARDE (G.) *Les Lois de l'imitation*, 2e éd., Paris, 1895, in-8.

ID. *La Logique sociale*, Paris, 1895, in-8.

ID. *L'Opinion et la Foule*, Paris, 1901, in-8.

ID. *La Croyance et le désir*, dans : *Rev. Philos*, t. X, 1880.

THOMSON (D. G.) *Knowledge and Belief*, dans : *Mind*, t. II, 1877.

VORBRODT (G.) *Psychologie des Glaubens*, Gœttingue, 1895, in-8.

Digitized by Google

WAHLE (R.) *Psychologie der Frage*, dans : *Zeitschr. für Psychol. u. Physiol. der Sinnesorg.*, 1890.

WAITZ (TH.) *Lehrbuch der Psychologie als Naturwissenschaft*, Brunswick, 1849, in-8.

WARD (J.) *Psychology*, art. de l'*Encyclopædia Britannica*, t. XX.

WUNDT (W.) *Logik*, 2e éd., Sttutgart, 1893, in-8.

ID. *Psychologische Physiologie*, 4e éd., Leipzig, 1893, 2 vol. in-8.

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I. HISTORIQUE DU PROBLÈME

§ 1. Deux points de vue possibles dans l'étude du jugement : logique, — psychologique, p. 7 — § 2. Légitimité et antériorité du point de vue logique : Les Sophistes, p. 8. — § 3. Platon et Aristote, p. 9. — § 4. La Scolastique, p. 10. — § 5. Point de vue psychologique. Historique. — Les Anciens, p. 12. — § 6. Les Modernes : Descartes, p. 14. — § 7. Spinoza, p. 15. — § 8. Kant, p. 16. — § 9. Ecole anglaise ; — Hume, p. 18. — § 10. Psychologues contemporains, p. 21. — § 11. Le jugement défini comme une synthèse : Sigwart, p. 21. — § 12. Comme une analyse : Wundt, p. 22. — § 13. Comme une traduction consciente de l'association de ressemblance : V. Egger, p. 23. — § 14. Comme une organisation de la représentation : B. Erdmann, Jerusalem, p. 24. — § 15. Le jugement considéré comme croyance : Théories spéciales de la croyance, p. 25. — § 16. Théories intellectualistes : Taine, Stuart Mill, p. 26. — § 17. Théories sentimentales, p. 27. — § 18. Théories expliquant la croyance comme un acte de la volonté : Descartes, Kant, Renouvier, Brochard, Brentano, p. 28. — § 19. Théories ramenant la croyance à l'activité motrice : Fouillée, W. James, Baldwin, Payot, p. 31.

II. OBJET DU LIVRE

§ 20. Objet du livre : retracer la genèse de la faculté de juger, p. 32. — § 21. Principe d'explication adopté : habitude et adaptation, p 34. — § 22. Conclusion du chapitre : toutes les méthodes d'investigation s'appellent et se complètent, p. 35.

Digitized by Google

CHAPITRE I

POSITION DU PROBLÈME

I. DIFFICULTÉS

§ 1. Peut-on définir le jugement par l'accord de l'objet et du sujet? p. 37. — § 2. Difficultés : pas de sujet pur ni d'objet pur, p. 37. — § 3. Peut-on le définir par la représentation? p. 39. — § 4. Par la distinction des états forts et faibles ? p. 40. — § 5. Par l'association ? — Par la proposition? p. 42. — § 6. Possibilité du jugement sans le langage, p. 43. — § 7. Le jugement et l'action, p. 46.

II. MÉTHODE

§ 8. Raison de l'insuffisance de la psychologie introspective, p. 48. — § 9. Méthode de ce livre : nécessité d'une méthode évolutionniste, p. 48. — § 10. Recherche d'un fil conducteur : l'habitude et l'adaptation, p. 50. — § 11. Deux aspects psychologiques du jugement : stéréotypés et vécus. Leurs analogues biologiques, p. 50.

CHAPITRE II

HABITUDE ET ADAPTATION ORGANIQUES

I. RÉACTION CIRCULAIRE

§ 1. La spontanéité, p. 53. — § 2. Sa condition fondamentale : indépendance relative, p. 53. — § 3. La réaction circulaire, p. 54. — § 4. Qu'elle s'explique par l'habitude et l'adaptation, p. 55. — § 5. Application aux organismes multicellulaires et aux tissus nerveux, p. 57

II. INTERPRÉTATION

§ 6. Essai d'explication des faits établis. Théorie biologique. — Critique, p. 60. — § 7. Théorie évolutionniste, p. 62. — § 8. Critique, p. 64. — § 9. Principe de l'énergie d'excès, p. 66.

Digitized by Google

CHAPITRE III

L'ADAPTATION MOTRICE SIMPLE

I. — L'ANIMAL ET L'ENFANT

§ 1. Marche à suivre : observer le développement de l'individu, p. 67. — § 2. Question préalable : à quel moment convient-il de faire intervenir la conscience ? p. 68. — § 3. Le réflexe, p. 69. — § 4. L'expérience de Pflüger, p. 70. — § 5. Observations sur l'embryon et l'enfant, 71. — § 6. Conclusions relatives à l'adaptation, p. 73. — § 7. Arrêt apparent des adaptations dans la première période post-natale, p. 75. — § 8. Raison de cet arrêt : il prépare l'adaptation consciente, p. 76. — § 9. Conclusion : la conscience sera une synthèse d'habitudes anciennes et d'adaptations nouvelles, p. 77.

CHAPITRE IV

L'ADAPTATION SENSORI-MOTRICE

I. L'ENFANT AU SECOND MOIS

§ 1. Transformation de l'enfant au deuxième mois. Données anatomiques, 79. — § 2. Données psychologiques : réponse à des excitations différentes par des réactions précises, p. 80. — § 3. Rôle de l'appareil musculaire dans l'accommodation, p. 81. — § 4. Exemple : l'accommodation de l'œil ; rôle de l'énergie d'excès, p. 82.

II. APPARITION DE LA CONSCIENCE

§ 5. Apparition évidente de la conscience, p. 83. — § 6. Le plaisir et la douleur. En quoi ils se subordonnent à la loi d'excès, p. 84. — § 7. Nouvelles adaptations, p. 85. — § 8. Explication proposée par les associationnistes. — Critique, p. 86. — § 9. Explication par l'excès moteur ; rôle du plaisir et de la douleur, p. 88. — § 10. Résumé : l'excès moteur a créé une différenciation dans la conscience et un mode d'attention primaire, p. 90.

Digitized by Google

CHAPITRE V

L'ADAPTATION IDÉO-MOTRICE

§ 1. Progrès nouveau : attention secondaire, reconnaissance, association, p. 91.

I. CONDITIONS DE CE PROGRÈS

§ 2. — Conditions physiques : variabilité des excitations au sein d'une permanence relative, p. 92. — § 3. Conditions nerveuses : base nerveuse de la mémoire et de l'association, p. 92. — § 4. Conséquence : substitution réciproque des processus sensoriels et moteurs, p. 94. — § 5. Comment les manifestations extérieures de l'attention dérivent du principe de l'excès moteur, p. 95. — § 6. Unité profonde des trois processus : mémoire, association, attention, p. 97. — § 7. Que le principe de l'habitude et de l'accommodation s'applique ici, p. 98.

II. ATTENTION SECONDAIRE ET RECONNAISSANCE

§ 8. Psychologie de l'adaptation idéo-motrice. — Pourquoi on ne dit rien ici de la sensation, p. 99. — § 9. Analyse de la reconnaissance : elle se ramène à l'identification de la réaction motrice, p. 100. — § 10. La reconnaissance est une assimilation motrice, p. 102. — § 11. Confirmation par l'étude des aveugles-nés, p. 104. — § 12. Rôle de l'attention dans la reconnaissance, p. 105. — § 13. Attention secondaire et primaire, p. 107. — § 14. Résumé : les deux premières phases de la vie mentale, p. 108.

CHAPITRE VI

ÉTUDE DE QUELQUES ADAPTATIONS CHEZ L'ENFANT

I. CONNAISSANCE DE L'ESPACE

§ 1. Utilité de ce chapitre, p. 109. — § 2. — Connaissance de l'espace, p. 109. — § 3. Expériences de M. Baldwin, p. 111. —

Digitized by Google

§ 4. Erreurs dans l'appréciation des hauteurs, p. 112. — § 5. Observations sur les aveugles-nés, p. 113. — § 6. Toute perception rentre dans un milieu spatial continu, dont l'étendue varie avec notre expérience, p. 114. — § 7. La perception de l'espace est faite de moins de sensations que de souvenirs, p. 115.

II. LA SOCIABILITÉ

§ 8. La sociabilité, p. 116. — § 9. Constance et variabilité relatives des premières impressions sociales de l'enfant. — Réaction dubitative qui en résulte, p. 117. — § 10. Conséquence pour le progrès de l'intelligence, p. 118. — § 11. L'imitation, p. 119. — § 12. L'imitation vocale de l'enfant par lui-même, suivie de l'imitation des sons extérieurs, p. 120. — § 13. Autres imitations, p. 121. — § 14. L'imitation introduit une différenciation dans les données de l'expérience, p. 122. — § 15. Différenciation entre les personnes et les choses, p 124. — § 16. Rôle des réactions antithétiques, p. 125. — § 17. La diversité du moi conscient s'unifie sur le modèle des réactions constantes de l'organisme, p. 126. — § 18. A son tour, la connaissance du moi précise celle des personnes, p. 127.

III. ACQUISITION DU LANGAGE

§ 19. Acquisition du langage ; ses conditions préalables, p. 127. — § 20. Spécialisation produite par l'excès moteur et l'habitude, p. 128. — § 21. Période de tâtonnement, puis développement soudain du langage : à la variété indéfinie des excitations, l'enfant oppose la simplicité de ses habitudes verbo-motrices, p. 129.

IV. GÉNÉRALISATION

§ 22. Généralisation ; insuffisance de l'explication de Taine, p. 131. — § 23. La généralisation est l'œuvre de la spécification graduelle des données sensorielles par les réactions motrices, p. 133. — § 24. Formation spéciale de la classe des signes vocaux, p. 135.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LA CONSCIENCE RÉFLÉCHIE

I. L'ENFANT ET L'ADULTE

§ 1. Différence entre les jugements de l'enfant et ceux de l'adulte, p. 137. — § 2. Aspect purement abstrait du jugement complet, p. 138. — § 3. D'où nécessité d'étudier l'évolution des concepts, p. 139. — § 4. Distinction de trois stades dans la formation des concepts, p. 139.

II. IMAGES GÉNÉRIQUES

§ 5. Thèse de M. Ribot, p. 140. — § 6. Critique, p. 141. — § 7. Théorie proposée, p. 142. — § 8. Le concept primaire est déjà un jugement, p. 143.

III. ABSTRAITS MOYENS

§ 9. Effacement de l'élément moteur, p. 144. — § 10. Elément intermédiaire : le souvenir ; il est déjà général, p. 146. — § 11. Cause de cette transformation : l'attention simplifiante, p. 147. — § 12. Disparition de l'élément moteur, p. 148. — § 13. Explication nominaliste de l'abstrait moyen, p. 150 — § 14. Critique : le langage est un signe qui ne vaut que par son dessous mental, p. 151. — § 15. Théorie proposée : le concept est une attention prêtée à une qualité prédominante. — Exemples, p. 152. — § 16. Définition de l'abstrait moyen ; habitude de l'attention, p. 154.

IV. CONCEPTS SUPÉRIEURS

§ 17. Enquête de M. Ribot : variété des types conceptuels, p. 155. — § 18. Formation du concept supérieur : abstrait d'abstrait, p. 156. — § 19. Il résume le passé et prépare l'avenir, p. 157. — § 20. Rôle réel du langage, p. 158.

Digitized by Google

V. LE JUGEMENT ET LA RAISON

§ 21. Nature psychologique du jugement, p. 159. — A. § 22. Jugement sur les abstraits moyens, p. 160. — *a* § 23. Jugements mécaniques, p. 160 — ; *b* § 24. Jugements spontanés, p. 161. — B § 25. Jugements sur les concepts supérieurs, p. 164. — *a* § 26. Jugements mécaniques, p. 164 — ; *b* § 27. Jugements spontanés, p. 165. — C § 28. Les principes de la raison, p. 166. — § 29. Rôle du plaisir et de la douleur, p. 168.

CHAPITRE VIII

DOUTE ET CROYANCE

I. LE DOUTE PRIMAIRE

§ 1. La croyance n'est pas un état purement intellectuel, p. 169. — § 2. Elle se définit par son contraste avec le doute, p. 170. — § 3. Doute et croyance ne sont pas deux formes particulières du jugement, p. 170. — § 4. Genèse du doute chez l'enfant; contradiction du besoin et de la satisfaction, p. 171. — § 5. Le sentiment de vide et d'irréalité, p. 173. — § 6. Comment il s'explique par l'habitude et l'adaptation, p. 173.

II. LE DOUTE SECONDAIRE

§ 7. Le doute distingue nos croyances en deux groupes : La *foi* et la *croyance* proprement dite, p. 174. — § 8. Développement du doute par la variation de l'expérience, p. 177. — § 9. Il est dû toujours au contraste d'une habitude et d'une représentation. Exemples : doute relatif au souvenir, p. 178. — § 10. Doute scientifique, p. 179. — § 11. Doute moral et religieux, p. 180. — § 12. Résumé : le doute oscille entre l'habitude et l'adaptation, p. 181. — § 13. Que l'activité intellectuelle comporte, par exception, le repos dans le doute: Montaigne, p. 182.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

LA CROYANCE CONCRÈTE

I. — CROYANCE AU MONDE EXTÉRIEUR

§ 1. Elle n'est pas d'ordre rationnel, p. 185. — § 2. Elle suppose un doute primaire : contradiction du besoin et de l'attente.— Elle se ramène au succès habituel de nos adaptations motrices, p. 186. — § 3. Elle n'est pas proportionnelle à la force de la sensation, p. 187. — § 4. Elle tend même à l'inconscient, p. 188.

II. CROYANCE AU SOUVENIR

§ 5. Elle aussi suppose un doute préalable. — Le souvenir s'intègre le plus souvent à l'action même, 189. — § 6. Formation de la croyance au souvenir par résolution du doute, p. 190. — § 7. La reconnaissance est une réadaptation possible au présent, p. 192. — § 8. Comment le souvenir se distingue de la perception, p. 192. — § 9. — Comment nous jugeons de l'ancienneté de nos souvenirs, p. 193. — § 10. Comment nous distinguons les souvenirs réels des souvenirs littéraires, p. 194.

CHAPITRE X

LA CROYANCE ABSTRAITE

I. OBJET DU CHAPITRE

§ 1. Distinction de la foi et de la croyance aux concepts, p. 197. — § 2. Passage de la foi à la croyance par le doute, p. 198.

II. DE LA FOI A LA CROYANCE

§ 3. Comment la foi, en se vérifiant, devient croyance. — Exemples ; enseignement d'une loi physique, p. 198. — § 4. Enseigne-

Digitized by Google

ment mathématique, p. 200. — § 5. Formation de la croyance par épreuves individuelles. — Ex. : reconnaissance d'une vérité physique, p. 201. — § 6. Reconnaissance d'une vérité morale, p. 203. — § 7. Autre exemple : croyances religieuses, p. 204. — § 8. Résolution du doute religieux par passion ou par habitude. — Genèse analogue de l'incrédulité religieuse, p. 206.

III. CROYANCES ORIGINALES

§ 9. Développement original de la croyance. — Que cette étude suppose la précédente, p. 208. — § 10. Nouveauté absolue ou relative des croyances nouvelles, p. 209. — § 11. Ces croyances supposent un doute spécial suscité par l'imagination, p. 210.

IV. L'HYPOTHÈSE SCIENTIFIQUE

§ 12. Hypothèse scientifique, p. 210. — § 13. Mathématiques : l'hypothèse n'y est qu'un doute méthodique, p. 211. — § 14. Physique : l'hypothèse y est, à l'origine, un objet de foi sans contrôle, p. 212. — 15. Intervention tardive du doute méthodique. — L'hypothèse partielle et l'hypothèse générale, p. 213. — § 16. L'Induction et l'Hypothèse générale, p. 215.

V. LE JUGEMENT MORAL

§ 17. Doute méthodique en morale. — Les cas de conscience, leur relativité, p. 216. — § 18. Ils supposent une habitude préalable, p. 218. — § 19. Double aspect et double solution possible des cas de conscience : par passion ou par habitude, p. 219. — § 20. Les sophismes du cœur, p. 221.

VI. LE JUGEMENT ESTHÉTIQUE

§ 21. Jugement esthétique. Son apparente spontanéité, p. 222. — § 22. Toutefois l'habitude y joue son rôle : la mode ; que le goût est toujours une imitation, p. 223. — § 23. Cas de conscience esthétique. — Difficultés spéciales du problème, p. 224. — § 24. Recours à la loi d'excès moteur. — Plaisir propre à la dépense de l'énergie d'excès, p. 226. — § 25. Le jugement

Digitized by Google

esthétique est le sentiment que notre énergie d'excès s'est adaptée à un stimulus inutile. — Plaisir de la fiction, p. 228. — § 26. Etapes successives du jugement esthétique. — *a*) La ressemblance, p. 229. — § 27. *b*) Vigueur de l'effet produit, p. 230. — § 28. *c*) Admiration pour la difficulté vaincue, p. 231. — § 29. *d*) Sympathie pour la sensibilité de l'artiste. — La sincérité dans l'art, p. 232. — § 30. Résolution du doute esthétique, p. 234. — § 31. Jugement porté sur la beauté naturelle : il se fonde sur l'habitude de l'art, p. 235. — § 32. Rôle de l'imitation dans l'admiration de la beauté physique, p. 237. — § 33. L'antinomie kantienne du jugement esthétique : solution, p. 238.

CHAPITRE XI

FACTEURS EXTRA-LOGIQUES DE LA CROYANCE

§ 1. Difficulté de la question pour la psychologie traditionnelle, p. 241.

I. CROYANCE ET SENTIMENT

§ 2. Que le principe de l'adaptation permet de résoudre le problème, p. 242. — § 3. Les jugements stéréotypés n'intéressent plus la sensibilité, p. 243. — § 4. Effet de la contradiction : gêne spéciale du doute. — Cette gêne est proportionnelle à la force des habitudes que la contradiction dérange, p. 244. — § 5. Le sentiment n'est que l'aspect émotif de nos habitudes, p. 246. — § 6. La passion ; sa nature complexe, son rôle dans la conversion religieuse, p. 248. — § 7. Autre forme de la conversion : l'habitude, p. 250. — § 8. Pourquoi la passion ne résout pas les doutes scientifiques, p. 251.

II. RÔLE DE LA VOLONTÉ

§ 9. Rapports de la croyance et de la volonté, p. 252. — § 10. Difficulté spéciale pour la psychologie traditionnelle d'élucider ce problème ; elle prétend à tort diviser en moments l'acte volontaire, p. 254. — § 11. Sens de l'expression « division de l'attention ». unité foncière de ce phénomène. Exemple : la peur, p. 255. — § 12.

Digitized by Google

Examen de cas plus élevés de délibération ; la « division de l'attention » y est d'apparence tout extérieure, p. 256. — § 13. Distinction d'un mode d'attention tout extérieur et d'un mode d'attention plus profond. — Vie extérieure et vie profonde de la conscience, p. 258. — § 14. Comment se résolvent les crises de conscience. — Sans « diviser » le moi, elles réveillent toutes les énergies intérieures, p. 261.

III. CROYANCE ET LIBERTÉ

§ 15. En quel sens on peut admettre un rôle de la volonté libre dans la croyance. — Empreinte exercée sur le moi libre par la nécessité extérieure, p. 263. — § 16. Pas d'affirmations de la liberté pure. — La liberté ne peut modifier que le dedans, et non le dehors de nos croyances, p. 264. — § 17. Que toute croyance, même les plus mécaniques, suppose à quelque degré la liberté, p. 266. — § 18. Arrêt apparent de la spontanéité dans la croyance une fois admise. — Différences individuelles: les stationnaires et les progressifs, p. 268.

IV. LE MOI

§ 19. Essai de détermination positive de la nature du moi, p. 269. — § 20. La conscience est un pouvoir libre de synthèse progressive. — Les rêves libres, la rêverie, l'imagination poétique, p. 270. — § 21. L'hypothèse scientifique. — La réflexion intense, p. 271. — § 22. L'habitude et le concept sont un affranchissement pour la liberté. — § 23. Toutes nos affirmations sont, à quelque degré, nécessaires et libres, p. 274. — § 24. L'expression la plus haute de la liberté est le doute méthodique, p. 274.

CHAPITRE XII

FACTEURS SOCIAUX DE LA CROYANCE

I. OBJET DU CHAPITRE

§ 1. Pourquoi l'on a ajourné jusqu'à ce chapitre l'étude de cette question, p. 277. — § 2. Genèse de la sociabilité : imitation

Digitized by Google

et suggestion réciproques, p. 278. — § 3. L'espace social, son élargissement graduel, p. 279.

II. L'INDIVIDU ET LE MILIEU SOCIAL

§ 4. — Position du problème : comment l'individu reçoit d'autrui des croyances toutes faites, p. 280. — § 5. Besoin social de répandre les croyances individuelles : observations sur l'enfant, p. 282. — § 6. Que le langage ne suffit pas à expliquer la genèse du sens social, p. 283. — § 7. Recours à l'imitation : imprécision du terme, p. 285.

III. LA SUGGESTIBILITÉ

§ 8. Recours à la suggestion ; définitions diverses de ce terme, p. 286. — § 9. Variations individuelles de la suggestibilité, p. 288. — § 10. Explication de la suggestibilité : elle est une adaptation au milieu social, p. 289. — § 11. Elle est une aptitude sociale de l'attention. — Action de l'autorité et de l'éducation sur cette aptitude, p. 292. — § 12. Action dissolvante du doute sur cet état d'esprit, — Origine sociale de ce doute même, p. 295. — § 13. Expérience de M. Binet, p. 297. — § 14. Interprétation : La suggestibilité est une habitude sociale de l'obéissance, p. 300. — § 15. Suggestion par contagion, p. 302. — § 16. Deux lois de la suggestibilité, p. 304.

IV. L'INFLUENCE DU GROUPE

§ 17. Pourquoi l'individu groupé est-il plus suggestible ? — Suggestionnés normaux et anormaux, p. 305. — § 18. Résistances individuelles à la suggestion. — Rôle des meneurs de groupes, p. 308. — § 19. Spécification progressive de la sociabilité, p. 310. — § 20. Profondes différences individuelles, p. 313. — § 21. Résumé : Parallélisme de l'évolution sociale de la croyance et de l'évolution organique, p. 314. — § 22. Assouplissement graduel des cadres sociaux, p. 315. — § 23. Progrès de la tolérance, p. 316.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

LE RÉEL

I. RÉSUMÉ

§ 1. En résumé, la croyance est une réadaptation contrôlée, p. 319. — § 2. Unité psychologique des trois moments : percept, souvenir, concept. — Loi générale de l'attention : unifier le divers. — Définition de la croyance, p. 319.

II. L'EXISTENCE

§ 3. La *réalité* ; les divers ordres de réalité, p. 321. — § 4. Que le problème du réel se ramène à celui de l'existence. — Jugements d'existence et d'attribution, p. 322. — § 5. Légitimité de cette distinction ; son inutilité pour le psychologue, p. 324. — § 6. Que la réalité dépend de la *manière* dont nous jugeons : Thèse de Hume, p. 324. — § 7. Critique, p. 326. — § 8. La croyance est ou suppose un état latent : elle est une habitude, p. 327.

III. LE MOI ET LE NON-MOI

§ 9. — Résolution pratique du problème du réel : le réel est ce à quoi l'on s'adapte, p. 328. — § 10. Origine psychologique de la distinction du moi et du non-moi. — Elle se ramène à l'opposition de l'effort et de la sensation, p. 330. — § 11. Le « non-moi » est de même origine psychologique que le moi. — Confirmation : l'attention portée sur l'effort est analytique ; — l'attention portée sur la sensation est synthétique, p. 332. — § 12. Rejet du sensualisme pur, 335. — § 13. Subdivision du non-moi en régions distinctes. Genres et espèces. Les êtres, p. 336 — § 14. Les êtres surnaturels, p. 337. — § 15. Les « sous-univers » dérivés, p. 338.

CHAPITRE XIV

LE VRAI

I. LES PRINCIPES DE LA RAISON

§ 1. Est-il possible de déterminer le vrai sans invoquer la raison ? — Les principes de la raison sont eux-mêmes des croyances acquises, p. 339. — § 2. Pourquoi la psychologie

Digitized by Google

introspective ne peut constater des principes à priori, p. 340. — § 3. Ces principes sont des habitudes. — Insuffisance de la thèse de Hume, 342. — § 4. Résumé de la théorie proposée, p. 344. — § 5. Pourquoi les habitudes les plus générales sont aussi les moins variables, p. 345. — § 6. Principes d'identité et de raison suffisante, p. 345.

II. DOUBLE ASPECT DU VRAI

§ 7. Conflit des croyances sociales et des croyances individuelles, p. 348. — § 8. Toute vérité, même devenue sociale, est d'origine individuelle, 350. — § 9. Faute de pouvoir vérifier toute autorité, la science conserve le doute à titre de méthode. — Les doctrines d'autorité excluent le doute ; d'où leur incertitude, p. 351.

III. LE DOUTE TRANSCENDANTAL

§ 10. Doute transcendantal sur la constance de la nécessité externe, p. 354. — § 11. Résolu par la pratique, le doute subsiste à titre de doute spéculatif. — Possibilité et improbabilité du miracle physique, p. 354.

IV. LA VIE SPIRITUELLE

§ 12. Question : la théorie n'a-t-elle pas négligé de considérer le monde intérieur comme objet de croyance, p. 356. — § 13. Que la croyance va du dedans au dehors, p. 357. — § 14. Qu'elle n'épuise pas toute la vie mentale. — La vie intérieure : qu'elle se développe en sens inverse du progrès historique de la science, p. 358. — § 15. Rythme parallèle de la vie sociale et de la vie spirituelle, p. 360.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE, p. 363.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES, p. 369.

Imp. Coop. LA LABORIEUSE, rue J.-B.-A. Godin, 7, Nîmes

Digitized by Google

Digitized by Google

in t

§ 3

Digitized by Google

Digitized by Google

89094620606

B89094620606A

Digitized by Google

Digitized by Google

89094620606
b89094620606a
Digitized by Google